

MAXIME DU CAMP
de l'Académie française

Souvenirs littéraires



1850-1880

TROISIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79



SOUVENIRS LITTÉRAIRES

OUVRAGES DE M. MAXIME DU CAMP

PUBLIÉS PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

BIBLIOTHÈQUE VARIÉE FORMAT IN-16

PREMIÈRE SÉRIE, CHAQUE VOLUME, BROCHÉ : **3** FR. **50**

Paris, ses organes, ses fonctions, sa vie; 9e édition. 6 vol.

Les convulsions de Paris; 9e édition. . . . . 4 vol.

La charité privée à Paris; 6e édition. . . . . 1 vol.

La Croix rouge de France. . . . . 1 vol.

QUATRIÈME SÉRIE, CHAQUE VOLUME, BROCHÉ : **1** FRANC.

Souvenirs littéraires; 3e édition. . . . . 2 vol.

Bons cœurs et Braves gens. Un vol. grand in-8, illustré, broché **3** fr., relié tranches dorées. . . . . **5** fr.

Théophile Gautier. Un vol. in-16, broché. . . . . . **2** fr.

568-06. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — P5-06.

MAXIME DU CAMP

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SOUVENIRS LITTÉRAIRES

**

1850-1880

TROISIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1906

SOUVENIRS LITTÉRAIRES

1850-1880

CHAPITRE XVI

LA REVUE DE PARIS

Ma joie de retrouver Louis de Cormenin fut une compensation à la tristesse que me causait la fin de mon voyage. En 1850, pendant que je chevauchais à travers la Phénicie et la Cœlé-Syrie, Louis s'en était allé avec Théophile Gautier vivre à Venise. Ces deux êtres très doux, un peu nonchalants, rêvasseurs, experts aux choses de l'art, s'éprenant d'un coin de ciel bleu aperçu à travers les ogives d'un clocher, s'oubliant à regarder les pigeons de Saint-Marc picorer des grains de maïs, découvrant l'âme des Vierges de Jean Belin, s'engouant d'un ton rouge du Titien ou d'une nuance nacrée de Véronèse, sans grand souci des satisfactions matérielles, mangeant des *frutti di mare* dans une osteria de matelots, buvant aux fontaines, allant au Lido

Dormir la tête à l'ombre et les pieds au soleil,

flânant la nuit, au long du quai des Esclavons, pour contempler le scintillement des étoiles sur la lagune,

dormant la grasse matinée et ayant peine à se coucher avant le point du jour, ces deux êtres, bizarres dans leur simplicité, semblaient créés l'un pour l'autre. Ce voyage en Italie, Gautier l'a écrit et en a fait un chef-d'œuvre : qui ne se souvient d'*Italia*? Pendant quatre mois ils ont vécu libres et furent heureux. Louis n'entendait plus les objurgations quotidiennes de son père et de sa mère qui le voulaient marier, et, lorsque l'on heurtait à la porte, Théophile pouvait ouvrir sans crainte de se trouver face à face avec un créancier peu accommodant. Dans une lettre, datée du 13 décembre 1850 et qui me parvint à Athènes, Gautier me disait : « Louis a l'air de sa propre ombre sur les murs, tant il s'ennuie, et, sans les quatre mois d'Italie, nous serions crevés, comme des chiens, de rage, ou, comme des Anglais, de spleen. »

Lorsque je les retrouvai, ils n'étaient guère plus vaillants et n'essayaient même pas de lutter contre le courant de tristesse et de découragement qui les entraînait. Louis s'inquiétait de la politique, qui devenait de plus en plus confuse, et le pauvre Gautier, — le pauvre Théo ! comme il aimait à se nommer lui-même, — disait volontiers que « les Parques n'avaient mis que des fils noirs dans le peloton de son existence ». Il avait quitté son petit hôtel de la rue Lord-Byron et était venu se jucher à un cinquième étage dans la rue Rougemont, assailli par des créanciers, qui lui laissaient peu de repos, harcelé par sa famille, qui ne lui donnait pas de répit, n'ayant d'autres ressources que celles de son travail, dont la rémunération, à peine suffisante aux besoins de sa vie, devait subvenir à bien des exigences. Il se plaignait de sa destinée, qui était dure à conduire; mais sa plainte était une lamentation et non pas une invective; jamais, dans ses heures pénibles, qui furent nombreuses, je n'ai surpris en lui un sentiment de jalousie; il n'enviait personne, ni les riches,

ni les heureux, ni les puissants; et cependant on peut croire que l'auteur de *Fortunio* n'aurait point été embarrassé par une fortune de millionnaire.

Dès que j'avais été délivré des premiers soins du retour, j'avais été voir Flaubert, qui s'était réinstallé à Croisset; il n'avait pu encore se remettre au travail, essayait de lire et n'y parvenait pas. Son esprit était ailleurs; où donc? Sur le Nil, dans les défilés du Liban, sous les cyprès du champ des morts de Scutari. Il me disait : « Te souviens-tu? » Il me parlait du reis de notre cange, de nos drogmans, des bazars de Damas, de notre course à la mer Morte, du grand chapiteau ionique sur lequel nous nous étions assis au milieu des ruines de Sardes. Parfois il s'écriait : *Cheich Mahammed an' Nabi!* imitait le bruit des avirons tombant dans l'eau et avait les larmes aux yeux. En Orient, il avait la nostalgie de la Normandie; en Normandie, il avait la nostalgie de l'Orient. Pauvre grand homme, dont l'intelligence désirait toujours, regrettait toujours et ne jouissait jamais! Je lui dis : « Tu t'es cependant bien ennuyé dans notre voyage. » Il me répondit : « Oui, mais je voudrais le recommencer. » Il a toujours vécu ainsi, tiraillé par le passé, attiré par l'avenir et ne pouvant se résoudre à accepter le présent.

Bouilhet, impassible, écoutait ces doléances et ne disait mot, mais je sais bien ce qu'il pensait lorsqu'il faisait un retour sur lui-même. L'existence que Flaubert trouvait insupportable et, comme il disait, « agressive et injuste », lui eût semblé une bonne fortune. Une aisance qui assure les facilités de vie, qui permet le choix du travail, qui donne aux allures l'indépendance et enlève au lendemain toute préoccupation, n'est-ce donc rien, et faut-il tant gémir? « S'il avait à gagner de quoi payer sa soupe et son loyer, que dirait-il donc? » me disait Bouilhet, pour

qui rien n'était changé depuis notre départ. Il était harassé par son mode de vivre, et je le comprends. Nulle ressource en dehors des leçons qu'il donnait; il subissait la nécessité, mais ce métier lui faisait horreur. Expliquer Virgile à des enfants qui pensent à autre chose, corriger les chevilles des vers latins, se réduire au français conventionnel des discours de rhétorique, préparer des cervelles obtuses aux examens du baccalauréat, recevoir les reproches des parents lorsque les diplômes n'ont point été obtenus, c'est dur pour un homme dont la tête est toujours hantée par le rythme des vers. Sans cesse et partout il travaillait. Que de fois, lorsque nous dînions ensemble, je l'ai vu rester immobile, absorbé dans la contemplation intérieure, l'œil fixe et la bouche entr'ouverte. Puis brusquement il revenait à nous par un sourire, il avait trouvé la rime qu'il cherchait.

Pendant notre absence, il avait terminé son poème de *Melænis*, qui avait exigé trois années de labeur; il en était satisfait et n'avait pas tort, car c'est une œuvre de premier ordre. Le poème était terminé; c'est bien : mais comment vivre? Faudra-t-il donc être condamné à courir le cachet jusqu'à sa dernière heure? Platon chassait le poète de sa république; notre civilisation est moins brutale, mais plus cruelle : elle le laisse périr. Alfred de Vigny l'a raconté dans *Stello*; sous toute forme de gouvernement, le poète meurt à la peine; sauf exceptions si rares qu'on pourrait les citer, le poète pur, le poète abstrait, — j'entends celui qui ne fait que des vers, auquel la ressource du théâtre est close, — ne peut vivre du produit de son œuvre, car ce produit est insuffisant à le nourrir. Le poète sans fortune, sans fonction et sans pension, qui ne pourrait faire que des odes, est infailliblement condamné à mourir de faim. Il n'a pas de place dans notre société; il y représente cepen-

dant quelque chose. — Quoi? — Moins que rien : l'âme.

Ces préoccupations attristaient Bouilhet; c'est là, dans nos conversations intimes, quand nous agitions avec lui et pour lui le redoutable dilemme : renoncer à donner des leçons, ou renoncer à manger, qu'il sentit l'obligation de chercher la fortune dramatique et de demander au théâtre le pain que tant d'autres y ont ramassé. Malgré sa forte éducation classique, Bouilhet n'admettait que le romantisme; il rejetait l'école dite *du bon sens* et regrettait de n'avoir pas été du bataillon sacré qui reçut le choc au combat de *Hernani*. Cet homme de mœurs aimables, de forme littéraire très douce, ne concevait sur la scène que les situations violentes et les dénouements impétueux. Le drame en vers l'attirait, et néanmoins il était plein d'hésitations; créer une action qui s'enchaîne et se déduit logiquement, faire mouvoir plusieurs personnages, ne pas sortir de la vérité tout en restant dans la convention, lui paraissait un labeur au-dessus de ses forces, et c'est alors que, pour se rompre la main, pour se familiariser avec des conceptions qui lui étaient étrangères, il se mit, avec Flaubert, à composer, à « machiner » des scénarios sur tous sujets. Drames, comédies, vaudevilles, tragédies, opéras, pantomimes, féeries, rien qui ne leur fût bon et ne les initiât quelque peu à un métier auquel ils étaient naturellement impropres. Ils ont ainsi perdu bien des heures qu'ils auraient pu employer à des œuvres correspondant mieux à leurs facultés; mais ce travail s'imposait à Bouilhet, auquel plus tard il devait être utile, et il plaisait à Flaubert, qui se croyait appelé à des succès dramatiques et qui s'imagina en saisir un le jour où il fit représenter le *Candidat*.

En attendant ce que l'avenir réservait à ces tentatives si nouvelles pour lui, Bouilhet restait perplexe devant son poème achevé et se répétait le mot cruel de tous les

débutants : « Comment le faire publier? » Un incident, auquel nul de nous ne pensait alors, hâta la mise au jour de *Melænis* et fit entrer Bouilhet, de plain-pied, dans le monde des lettres. Vers le milieu du mois d'août, Louis de Cormenin vint un soir chez moi et me fit part d'une conversation qu'il venait d'avoir avec Théophile Gautier et Arsène Houssaye. Il s'agissait de créer de nouveau la *Revue de Paris*, qui avait eu jadis un certain succès. Fondée par Véron, qui l'avait cédée à Bonnaire, elle eut des fortunes diverses et finit par disparaître. Arsène Houssaye en avait acheté le titre, qu'il adjoignit à celui de l'*Artiste*, dont il était directeur. J'acceptai tout de suite la combinaison dont Louis me parla; j'entrai en rapport avec Arsène Houssaye et il fut convenu que lui, Théophile Gautier, Louis de Cormenin et moi, nous devenions, sous certaines conditions, propriétaires du titre; que nous ferions paraître la nouvelle *Revue de Paris* tous les mois; que nous nous réunirions en comité pour juger, accepter ou refuser les articles proposés et que tous les quatre nous signerions les numéros en qualité de gérants responsables; le premier fascicule devait être publié le 1er octobre 1851. On se frappa dans la main et l'affaire fut conclue.

Les écrivains se divisent en deux classes : ceux pour qui la littérature est un moyen, ceux pour qui la littérature est un but. J'appartenais, j'ai toujours appartenu à cette seconde catégorie; je n'ai jamais demandé aux lettres que le droit de les aimer et de les cultiver de mon mieux; aussi j'obtins que nulle question politique ne serait traitée dans la *Revue*; les champs de la littérature exclusivement littéraire étaient assez larges pour nous fournir une moisson sérieuse; en outre, voulant éviter toute réclame pour nous-mêmes, je fis décider que, sous aucun prétexte, il ne serait question de nous dans le recueil qui nous appartenait; cette clause de nos conventions fut respectée, et

notre nom ne figura jamais dans la *Revue de Paris* qu'à la la suite de nos articles.

Notre organisation était défectueuse; un comité, si plein de bonnes intentions qu'il soit, ouvre la porte à trop d'influences; la camaraderie parvient à s'y glisser et les médiocrités entrent avec elle. La direction d'une revue doit être une et appartenir à un homme qui aime la littérature, mais n'en fait pas. Faute de savoir cela, et pour bien d'autres causes encore, les écoles ne nous ont pas été épargnées. Nos ambitions, du reste, n'avaient rien d'excessif; nous ne rêvions pas de nous substituer aux autres recueils connus ou célèbres; nous ne demandions qu'une place et nous estimions qu'elle était due à notre bon vouloir. De même que l'Odéon subsiste à côté de la Comédie-Française, nous pensions que la *Revue de Paris* pouvait vivre sans rivalité et en deçà de la *Revue des Deux Mondes*; nous nous considérions comme le gîte de la première étape et nous avons toujours souhaité bonne chance aux voyageurs de lettres qui, après avoir été hébergés dans notre maison, nous ont quittés pour mieux suivre leur route. Entre le point de départ et le point d'arrivée, il y a bien des haltes : nous en étions une et nous l'avons rendue aussi hospitalière que possible.

Notre association fut éphémère. Arsène Houssaye se retira le premier, après m'avoir cédé la propriété du titre; puis Théophile Gautier nous quitta, et enfin Louis de Cormenin, dont la retraite me fut pénible. A Arsène Houssaye et à Théophile Gautier avait succédé Laurent-Pichat, qui acquit la moitié de la propriété. Tous deux nous avons tenu bon jusqu'au bout, luttant contre le sort qui ne nous fut pas toujours clément et faisant de notre mieux pour accueillir ceux qui frappaient à notre porte. La *Revue de Paris* devait mourir de mort violente; au mois de janvier 1858, elle fut emportée par un ricochet des bombes

d'Orsini et succomba sous un abus de pouvoir que je raconterai plus tard. Financièrement l'affaire fut un peu lourde; littérairement elle eut, non pas son importance, mais son utilité; n'eût-elle servi qu'aux débuts de Louis Bouilhet, de Baudelaire, de Gustave Flaubert, d'Eugène Fromentin, elle a eu sa raison d'être et n'a pas été indigne des sacrifices qu'elle a exigés.

Le rêve, si souvent choyé de mon enfance, d'entrer côte à côte dans les lettres avec Louis de Cormenin, allait se réaliser; en outre, j'étais heureux d'ouvrir les portes de la publicité devant Flaubert et devant Bouilhet, car la *Revue de Paris* était à eux, puisqu'elle était à moi. Dès le second numéro (novembre 1851), je faisais publier le poème complet de *Melænis* : trois mille vers d'un coup; cela passa pour une imprudence; j'avoue que je ne m'en suis jamais repenti; lorsqu'un poème est beau, il importe peu qu'il soit long, car il est supérieur aux nouvelles, aux articles de critique, d'esthétique ou d'histoire, qui forment habituellement le fond des recueils littéraires.

Le poème parut donc et fut bien accueilli; il était dédié à Gustave Flaubert; pour la première fois, on faisait connaître au public les noms jumellés de ces deux amis qui ne devaient plus se quitter et qui se pénétraient de leur mutuelle influence. Ils ont si longtemps vécu de la même vie, tourmentés des mêmes préoccupations, regardant vers le même but, poursuivant le même idéal, qu'ils en avaient fini par s'emprunter leurs gestes, leur atittude, leurs phrases, leur façon de parler. Grands tous deux, de large carrure, précocement chauves, portant de longues moustaches de même couleur, ayant l'accent du même terroir, ils avaient l'air de se ressembler, et l'on a dit qu'ils étaient frères. Nul lien de famille régulier ou irrégulier ne les unissait : je l'affirme, parce que je le sais; mais ils pouvaient s'appliquer la devise par laquelle le comte de

Gramont termine un sonnet adressé au marquis de Belloy :

Non amici, fratres; non sanguine, corde!

Provoquer les débuts de Bouilhet, c'était facile, puisque, indépendamment de *Melænis*, il avait en réserve un volume presque terminé de poésies détachées; mais pour Flaubert la question était moins aisée à résoudre, car il gardait au tiroir tout ce que déjà il avait écrit. *Novembre* lui semblait une œuvre trop juvénile et l'*Éducation sentimentale*, malgré de belles pages, était d'une conception confuse qui en neutralisait l'effet. Restait la *Tentation de saint Antoine*, qui ne pouvait être scindée sous peine de devenir incompréhensible et qu'il n'était pas possible de publier dans une seule et même livraison, puisque l'ouvrage ne comprenait pas moins de deux volumes de dialogues. Convenait-il d'en extraire quelques épisodes, qui, jusqu'à un certain point, formaient un tout complet, et de se présenter pour la première fois devant le public avec des fragments de livre, sans cohésion entre eux?

Flaubert était indécis, et je ne l'étais pas moins que lui. Je l'avais engagé à écrire notre voyage en Grèce; l'œuvre pouvait être courte, intéressante et offrir un bon terrain de début. Il rejeta mon conseil; il me répondit que les voyages comme les humanités ne devaient servir qu'à « corser le style », et que les incidents recueillis en pays étranger pouvaient être utilisés dans un roman, mais non pas dans un récit; écrire un voyage ou rédiger un fait divers, pour lui c'était tout un, c'était de la basse littérature et il avait des aspirations plus élevées. Je savais qu'il était superflu d'insister, et je n'insistai pas. Je lui écrivis néanmoins de réfléchir et que j'irais au mois de novembre le voir à Croisset, afin de causer avec

lui et Bouilhet du parti auquel il convenait de s'arrêter. A ce sujet, il m'adressa une lettre que j'ai conservée, lettre dans laquelle il s'explique, il se commente, et qu'il est bon de reproduire, car elle renferme une confession que jamais depuis il n'a répétée :

« Ce mardi 21 octobre 1851. — Il me tarde bien que tu sois ici et que nous puissions causer un peu longuement et serré, afin que je prenne une décision quelconque. Dimanche dernier, avec Bouilhet, nous avons lu des fragments de *Saint Antoine* : Apollonius de Tyane, quelques dieux, et la seconde moitié de la seconde partie, c'est-à-dire la Courtisane, Thamar, Nabuchodonosor, le sphinx, la chimère et tous les animaux. Ce serait bien difficile de publier des fragments, tu verras. Il y a de fort belles choses, mais, mais, mais ! ça ne satisfait pas en soi, et le mot drôle sera, je crois, la conclusion des plus indulgents, voire des plus intelligents. Il est vrai que j'aurai pour moi beaucoup de braves gens qui n'y comprendront goutte et qui admireront de peur que le voisin n'y entende davantage. L'objection de Bouilhet à la publication est que j'ai mis là tous mes défauts et quelques-unes de mes qualités. Selon lui, ça me calomnie. Dimanche prochain nous lirons tous les dieux ; peut-être est-ce ce qui ferait le mieux un ensemble. Pas plus là-dessus que sur la question principale, je n'ai d'opinion à moi. Je ne sais que penser : je suis comme l'âne de Buridan. On ne m'a pas jusqu'à présent accusé de manquer d'individualisme et de ne pas sentir mon petit moi. Eh bien ! voilà que, dans la question la plus importante peut-être d'une vie d'artiste, j'en manque complètement, je m'annule, je me fonds, et sans efforts, hélas ! car je fais tout ce que je peux pour avoir un avis quelconque, et j'en suis dénué autant que possible ; les objections pour et contre me paraissent également bonnes. Je

me déciderais à pile ou face et je n'aurais pas regret du choix, quel qu'il fût.

« Si je publie, ce sera le plus bêtement du monde, parce qu'on me dit de le faire, par imitation, par obéissance et sans aucune initiative de ma part. Je n'en sens ni le besoin ni l'envie. Et ne crois-tu pas qu'il ne faut faire que ce à quoi le cœur vous pousse? Le poltron qui va sur le terrain poussé par ses amis qui lui disent : « Il le faut! » et qui n'en a pas envie du tout, qui trouve que c'est très bête, est au fond beaucoup plus misérable que le franc poltron qui avale l'insulte et reste tranquillement chez lui. Oui, encore une fois, ce qui me révolte, c'est que ça n'est pas de moi, que c'est l'idée d'un autre, des autres, preuve peut-être que j'ai tort. Et puis regardons plus loin : si je publie, ce ne sera pas à demi. Quand on fait une chose, il la faut bien faire. J'irai vivre à Paris pendant l'hiver. Je serai un homme comme un autre; je vivrai de la vie passionnelle, intriguée et intrigante. Il me faudra exécuter beaucoup de choses qui me révolteront et qui d'avance me font pitié. Eh bien! suis-je propre à tout cela, moi? Tu sais bien que je suis l'homme des ardeurs et des défaillances. Si tu savais tous les invisibles filets d'inaction qui entourent mon corps et tous les brouillards qui me flottent dans la cervelle! J'éprouve souvent une fatigue à périr d'ennui lorsqu'il faut faire n'importe quoi, et c'est à travers de grands efforts que je finis par saisir l'idée la plus nette. Ma jeunesse m'a trempé dans je ne sais quel opium d'embêtement pour le reste de mes jours. J'ai la vie en haine; le mot est parti, qu'il reste! oui, la vie et tout ce qui me rappelle qu'il la faut subir. C'est un supplice de manger, de m'habiller, d'être debout. J'ai traîné cela partout, en tout, à travers tout; au collège, à Paris, à Rouen, sur le Nil, dans notre voyage. Nature nette et précise, tu t'es

souvent révolté contre ces normandismes indéfinis que j'étais si maladroit à excuser, et tu ne m'as pas épargné les reproches !

« Crois-tu que j'aie vécu jusqu'à trente ans de cette vie que tu blâmes, en vertu d'un parti pris et sans qu'il y ait eu consultation préalable? Pourquoi n'ai-je pas eu des maîtresses? pourquoi prêchai-je la chasteté? pourquoi suis-je resté dans ce marais de la province? Crois-tu que je serais sans vigueur et que je ne serais pas bien aise de faire le beau monsieur là-bas? Mais oui, ça m'amuserait assez. Considère-moi et dis-moi si c'est possible; le ciel ne m'a pas plus destiné à tout cela qu'à être beau valseur. Peu d'hommes ont eu moins de femmes que moi : c'est la punition de cette *beauté plastique* qu'admire Théo, et si je reste inédit, ce sera le châtiment de toutes les couronnes que je me suis tressées dans ma primevère. Ne faut-il pas suivre sa voie? Si je répugne au mouvement, c'est que peut-être je ne sais pas marcher. Il y a des moments où je crois même que j'ai tort de vouloir faire un livre raisonnable et de ne pas m'abandonner à tous les lyrismes, violences, excentricités philosophico-fantastiques qui me viendraient. Qui sait? un jour j'accoucherais peut-être d'une œuvre qui serait mienne au moins.

« J'admets que je publie; y résisterai-je? De plus forts y ont péri. Qui sait si au bout de quatre ans je ne serai pas devenu un crétin? J'aurai donc un autre but que l'art même; seul, il m'a suffi jusqu'à présent, et s'il me faut quelque chose de plus, c'est que je baisse, et si ce quelque chose d'accessoire me fait plaisir, c'est que je suis baissé. La peur que ce ne soit le démon de l'orgueil qui parle m'empêche de dire tout de suite : Non, mille fois non! Comme le colimaçon, qui a peur de se salir sur le sable ou d'être écrasé sous les pieds, je rentre

dans ma coquille. Je ne dis pas que je ne sois point capable de toute espèce d'action, mais il faut que ça dure peu et qu'il y ait plaisir. Si j'ai la force, je n'ai pas la patience, et c'est la patience qui est tout. Saltimbanque, j'aurais bien levé des fardeaux, mais je ne me serais jamais promené en les portant au bout du poing. Cet esprit d'audace et de souplesse déguisées, de savoir-vivre qu'il faut, l'art de la conduite, tout cela m'est lettre close, et je ferais de grandes sottises. Dans ta dernière nouvelle, tu as supprimé deux passages que tu considérais comme scabreux; c'est une concession humiliante qui m'a irrité contre toi. Je ne suis pas certain de ne pas t'en vouloir encore, et il est possible que je ne te pardonne jamais.

« La Muse (Louise Colet) me reproche « le cotillon de ma mère ». J'ai suivi ce cotillon à Londres et il m'accompagnerait bien à Paris. Oh! si tu me débarrassais de mon beau-frère et de..., combien je sentirais peu le voisinage de ce cotillon! Hier, j'ai parlé longuement de tout cela avec ma mère; elle est comme moi, elle n'a pas d'avis. Son dernier mot a été : « Si tu as fait quelque chose que tu trouves bon, publie-le. » Me voilà bien avancé! Au reste, je te donne tout ce qui précède comme un thème à méditation; seulement, médite et considère-moi tout entier. Malgré ma phrase de l'*Éducation sentimentale*, « dans les confidences les plus intimes, il y a toujours quelque chose que l'on ne dit pas, » je t'ai tout dit, autant qu'un homme peut être de bonne foi avec lui-même. Il me semble que je le suis. Je t'expose mes entrailles. Je me fie à toi, je ferai ce que tu voudras. Je te remets mon individu, dont je suis harassé. Je ne me doutais guère, quand j'ai commencé ma lettre, que j'allais te dire tout cela. Ça est venu, que ça parte; nos prochaines causeries en seront peut-être simplifiées. Adieu, je t'embrasse avec un tas de sentiments. »

A cette lettre je répondis par une lettre non moins longue, dont j'ai conservé le brouillon, car j'avais voulu la communiquer à Bouilhet, qui se préoccupait de l'état moral de Flaubert. Elle se résume en deux points : « Tu n'as pas la haine de la vie, tu as la haine de *ta* vie, de ta façon de vivre, ce qui n'est pas la même chose. — Il m'est impossible de prendre une détermination pour toi, car seul tu peux et tu dois savoir ce que tu veux faire. » Par allusion à notre voyage, je lui adressais cette phrase peu généreuse : « Je ne veux pas être ton tentateur; une fois je l'ai été, et c'est assez. » Lorsque j'allai à Croisset, Flaubert n'avait adopté aucun parti. Bouilhet et moi nous étions consternés. Il reprenait la lecture de la *Tentation de saint Antoine*, s'enivrait à la cadence de sa prose et s'oubliait dans l'admiration de soi-même.

Devant un grand feu, à la clarté des lampes, aux éclats de sa voix, il se grisait; le lyrisme dont il était plein l'envahissait; il se jurait de publier son livre et de forcer « les bourgeois » à reconnaître que c'était un chef-d'œuvre. Le lendemain, après la nuit passée et le calme revenu, il avait peine à se lever de son fauteuil et disait : « Je ne publierai jamais rien. » Ces alternatives d'exaltation et d'affaissement durèrent plus de quinze jours; Bouilhet, pas plus que moi, n'osait lui donner un conseil et ne voulait prendre la responsabilité d'une détermination. Flaubert se décida à venir à Paris, afin de consulter Théophile Gautier. Bouilhet lui dit : « Tu ressembles à Panurge interrogeant les oracles. »

J'habitais alors dans la cité d'Orléans et mes fenêtres donnaient sur un magnifique jardin, restes du parc de l'hôtel des trois frères Duverney. L'hôtel était inhabité et le jardin abandonné; au milieu de Paris, c'était une forêt vierge en miniature; les herbes y poussaient comme dans la savane, les rosiers grimpants dévoraient les

érables, des marronniers dominaient les taillis de cytises, un épicéa servait de retraite aux ramiers, un saule pleureur s'inclinait au-dessus d'un bassin qui disparaissait sous la lèpre des lentilles d'eau. C'était d'un grand repos pour les yeux et pour l'esprit. Le prolongement de la rue Taitbout jusqu'à la rue d'Aumale a détruit cette oasis. J'installai Flaubert dans mon appartement, où un soir, après le dîner, Gautier lui donna la « consultation » qu'il désirait. Ni l'un ni l'autre ne se comprirent, car ils parlaient une langue différente.

En écoutant les considérations de Flaubert sur l'art et les devoirs de l'artiste, Gautier ébaucha un sourire et, prenant le contre-pied de la piste, ce qui lui arrivait quelquefois, il répondit : « Je connais ça; c'est la maladie du début, comme la rougeole est la maladie de l'enfance. Lorsque nous habitions dans la rue du Doyenné avec Arsène Houssaye, Camille Rogier et Gérard de Nerval, qui s'était construit une tente à l'aide d'une échelle double et d'un vieux rideau en brocatelle, nous avions de ces idées-là. Faire des chefs-d'œuvre, je sais ce que c'est; j'ai fait la *Comédie de la mort*; j'ai donné deux volumes de prose pour que l'on imprimât mes vers, dont on a vendu soixante-quinze exemplaires. Des chefs-d'œuvre, tout le monde en fait, puisque tout le monde croit en faire. Casimir Delavigne, Ponsard et Bouchardy te démontreront que l'*École des vieillards*, que *Lucrèce*, que le *Sonneur de Saint-Paul* sont des chefs-d'œuvre. En ceci comme en toute chose, il n'y a que la foi qui sauve. Tu crois à la mission de l'écrivain, au sacerdoce du poète, à la divinité de l'art : ô Flaubert, tu es un naïf. L'écrivain vend de la copie comme un marchand de blanc vend des mouchoirs; seulement le calicot se paye plus cher que les syllabes, et c'est un tort. Toute la sculpture grecque est contenue dans la *Vénus* de Milo; de même, toute la prose,

toute la poésie françaises peuvent être réduites à un volume; si ce volume est sauvé, l'art littéraire de la France est sauvé. Ajouteras-tu une ligne à ce volume? Je n'en sais rien, tu n'en sais rien, nul n'en sait rien; dans deux cents ans peut-être on pourra le savoir. Garder des manuscrits en réserve, c'est un acte de folie; dès qu'un livre est terminé, il faut le publier, en le vendant le plus cher possible. Voilà! » Ce fut cet exposé de principes qui, agissant en sens contraire, détermina Flaubert à mettre la *Tentation de saint Antoine* en portefeuille et à écrire *Madame Bovary*.

Était-ce donc là le fond des opinions littéraires de Gautier? Non certes, car nul plus que lui n'avait élevé haut la théorie de l'art; mais il traversait une de ces heures découragées qui sonnèrent si souvent dans son existence. La besogne du feuilleton hebdomadaire qu'il faisait alors dans la *Presse* lui était devenue odieuse; cette obligation de rendre compte de toutes les pièces que l'on jouait sur les théâtres de Paris, aussi bien à la Comédie-Française qu'à l'Hippodrome, avait fini par le lasser outre mesure. Ce poids insupportable et qu'il ne pouvait rejeter sous peine de supprimer le plus clair de ses revenus, il s'en était déchargé sur Louis de Cormenin, qui depuis trois ans écrivait le feuilleton dramatique de la *Presse* sans que personne l'eût jamais soupçonné. Louis, comme je l'ai dit, avait une aptitude extraordinaire pour s'approprier le style d'autrui. Il s'était assimilé la manière de Gautier et faisait des pastiches qui trompaient les yeux les mieux exercés. Bien souvent j'ai entendu Gautier lui dire : « Mon petit chat, — c'était son mot familier dans l'intimité, — tu as fait aujourd'hui du très bon Théo. » Lorsque Louis était empêché ou absent, je le suppléais. J'ai broché plus d'un feuilleton de la sorte et sur des sujets que j'ai oubliés. Un seul est resté dans ma mé-

moire : c'est le rendu compte de la reprise du *Joseph* de Méhul. Cela donnait un peu de répit à Gautier, qui alors écrivait *Italia*.

Ce livre, que l'on croirait médité dans le recueillement, au milieu d'une bibliothèque facilitant les recherches, devant le plan des villes et avec le catalogue des musées, ce livre a été écrit à l'imprimerie même, à travers la causerie des typographes, le bruit des presses, le ronflement des machines, le battement des portes et le brouhaha d'un atelier en activité. Nulle note, nul livre, nul document. La mémoire de Gautier était inconcevable; il pouvait la feuilleter avec une sécurité que rien n'a jamais démentie. Il écrivait ses phrases sans ratures ni retouches; lorsqu'il avait écrit dix lignes, le prote les coupait, les donnait à composer et recommençait jusqu'à ce que l'article ou le chapitre fût terminé. Lorsque l'on apportait les épreuves à Gautier, il indiquait les erreurs par un coup d'ongle et s'en allait, respirant à pleins poumons comme un ouvrier mineur qui, sa journée finie, sort des galeries souterraines. Depuis 1850, presque tous ses livres ont été faits ainsi. Il en avait pris une telle habitude, qu'il me disait : « Schiller, pour s'exciter l'imagination, respirait l'odeur des pommes gâtées; je crois que je ne puis plus écrire qu'en sentant la puanteur de l'encre d'imprimerie. » En réalité, ce maître ès prose française n'aimait que les vers et il avait toujours quelques rimes qui se becquetaient dans sa cervelle. Cela ne lui était pas inutile pour échapper aux déconvenues de son existence.

Il en subit une qui fut étrange. On devait, le 6 juin 1851, célébrer à la Comédie-Française l'anniversaire de Corneille. Dans ces solennités, il est d'usage de jouer une comédie de circonstance ou de faire réciter par un acteur une pièce de vers à la gloire de l'auteur

que l'on veut honorer. Théophile Gautier fut chargé de composer quelques strophes qui seraient lues pendant un entr'acte ou à la fin de la représentation. Nous étions en république et Gautier crut pouvoir se dispenser de placer Louis XIV au rang des dieux; il lui reprocha d'avoir laissé

Corneille sans souliers, Molière sans tombeau,

et il terminait en disant :

Dans la postérité, perspective inconnue,
Le poète grandit et le roi diminue.

« Pou-ou! » comme dit Figaro; nul pont-levis ne s'abaissa devant le pauvre Théo, mais il fut vitupéré comme un écolier qui a fait un barbarisme dans son thème. Le bureau des théâtres relevait alors de la direction des beaux-arts, qui appartenait à M. de Guizard. C'était un fort galant homme et de bonnes manières; il avait été préfet, je crois, et présidait aux beaux-arts comme il eût présidé à une entreprise de roulage, avec des aptitudes administratives qui servent à tout et ne suffisent à rien. Il poussa des cris d'effroi lorsque, selon l'usage, on lui communiqua les vers de Gautier avant d'en donner lecture au public. Il déclara tout net qu'il était subversif d'exprimer de telles idées, que c'était fomenter les tendances révolutionnaires et que l'hydre de l'anarchie elle-même ne parlerait pas autrement si elle n'avait été muselée par un gouvernement réparateur; que dirait M. Faucher? — Léon Faucher était alors ministre de l'intérieur; c'est lui qui, en ma présence, répondit à Pétin, inventeur d'un aérostat : « Eh! monsieur, nous n'avons que faire de vos ballons! nous avons déjà bien assez des chemins de fer! » — Donc M. de Guizard, représentant M. Léon Faucher qui représentait la majorité de l'Assemblée

nationale, protégea Louis XIV, tança Gautier et supprima les vers. Corneille n'eut ce soir-là qu'une apothéose incomplète. Théo fut très déconfit de cette aventure; il craignit d'être accusé de Jacobinisme et s'imaginait avoir la police à ses trousses. Il ne se trompait pas trop . il était surveillé de près; mais la politique, Corneille, Louis XIV et M. de Guizard n'y étaient pour rien.

Un matin, Flaubert étant encore chez moi, on sonna violemment, et tout aussitôt Gautier se précipita dans mon cabinet. Il était pâle, sans chapeau, avec les cheveux en désordre et la redingote fermée de travers. — Qu'as-tu donc? — Avant de répondre, il se regarda dans la glace et dit d'un ton désespéré : « Comme je suis hirsute! » puis immédiatement un vers de *Ruy-Blas* :

Leur poursuite enragée et ma fuite éperdue!

Nous ne comprenions pas. Il se laissa tomber sur un canapé, et dit : « Voilà ce que c'est que d'avoir des institutions libres; on veut me mettre en prison. » Il nous raconta alors qu'ayant l'habitude de ne jamais monter la garde, il avait été condamné par défaut à vingt-quatre heures d'emprisonnement. Le matin même, deux agents de la sûreté s'étaient présentés chez lui munis d'un mandat d'amener; il n'avait eu que le temps de se sauver par un escalier de service et d'accourir chez moi. — A mon observation un peu naïve « Pourquoi ne montes-tu pas la garde, cela t'éviterait bien des ennuis? » — il me répondit avec une conviction qui ne tolérait pas de réplique : « Je n'ai pas le droit d'altérer la beauté de mes formes en les enfermant dans un costume ridicule; je suis déjà assez humilié de porter une redingote à l'instar de celle des huissiers, sans me déshonorer en me revêtant d'une tunique qui a des épaulettes et en me coiffant d'un shako qui a un pompon. En 1852, j'ai voulu me faire

saint-simonien; mais quand j'ai vu qu'il fallait mettre un pantalon blanc, un gilet rouge et une lévite bleue, j'ai reculé d'horreur et j'ai spontanément renoncé au culte du dieu Père-et-Mère. Je n'entrerai que dans une religion où l'on sera coloriste; je ne servirai que dans une armée où l'on aura le respect de la forme humaine. J'aime mieux croupir dans les bastilles, comme Latude, que de manquer à mes principes. »

Une fois cependant, vaincu par une première incarcération, il avait tenté de faire son service de garde national, et pour se rendre au lieu d'assemblée de sa compagnie, il avait adopté un costume de bizet : pantalon gris, gilet jaune à fleurs bleues, frac vert à boutons dorés, cravate rose, col à la Colin; sur ses longs cheveux flottants un bonnet de police, et pour fusil un mousquet à rouet que lui avait prêté un peintre nommé Boissard. Le capitaine bondit d'indignation et « les camarades » éclatèrent de rire. Gautier fut renvoyé, avec injonction de ne plus recommencer de telles plaisanteries; c'est tout ce qu'il demandait. On le laissa tranquille pendant quelque temps; puis les billets de garde affluèrent chez son portier; il n'en tint compte et fut obligé de venir me demander asile. L'appartement était grand, j'installai Gautier dans une chambre voisine de celle de Flaubert, et souvent je les entendais, à trois heures, à quatre heures du matin, qui discutaient encore au lieu de dormir.

Au bout d'une quinzaine de jours, Gautier, croyant avoir dépisté les recherches de ceux qu'il appelait sérieusement des sbires, retourna chez lui. Le lendemain, il y était arrêté et je recevais un billet de lui : « Je suis aux Haricots, viens consoler ma captivité; apporte-moi une lime et une échelle de corde. » Je courus à l'état-major de la garde nationale, dont le chef était le général Foltz, qui me rit au nez lorsque je le priai de remettre Gautier en

liberté, et me laissa deviner qu'il ne lui déplaisait pas de tenir un poète sous les verrous. Tout ce que je pus obtenir fut une permission pour aller faire visite au prisonnier. Où était située la prison affectée aux gardes nationaux récalcitrants, les Haricots, comme on disait en langage peu administratif? Je ne sais plus trop ; vers le jardin des Plantes, il me semble, dans les environs de la gare du chemin de fer d'Orléans. J'y allai. Gautier gémissait et se promenait en maugréant dans une salle bien éclairée qui n'avait rien d'un cachot, ni d'une cellule. Il méditait des vengeances et projetait des barricades.

L'idée d'être enfermé, verrouillé la nuit dans sa chambre lui causait un véritable malaise, et ce ne fut pas sans peine qu'il obtint que sa porte ne fût close qu'au loquet. Le directeur disait : « C'est contraire aux règlements et je m'expose à de graves reproches. » Théophile Gautier, en effet, se sentait pris d'angoisse toutes les fois que, pendant la nuit, il était seul ou trop éloigné pour n'être pas entendu au premier appel. L'obscurité lui était pénible. Il lui semblait qu'à travers l'ombre la mort le guettait et allait le saisir. L'idée de la mort ne le laissait pas tranquille ; ce que l'on devait trouver après la vie l'inquiétait. Il ne souriait d'aucune religion ; aux promesses d'enfer et de paradis, aux menaces de transmigration douloureuse, à la grande prairie des Peaux-Rouges, à la géhenne des juifs, aux tortures que sait infliger Éblis, il hochait la tête et répondait : « C'est peut-être vrai. » Dans une circonstance solennelle, je lui ai entendu dire : « Je suis un vieux chrétien ! » Ces impressions le hantaient souvent et l'attristaient. Il m'a raconté qu'étant un jour couché et endormi Grenade, dans une des salles de l'Alhambra, il s'était réveillé et s'était dit : « Une heure viendra où tu seras étendu comme te voilà et où tu ne te relèveras plus. » Il ajoutait : « Depuis cet instant, je ne me suis plus amusé ! »

Comme Gœthe, il avait la haine de la laideur, et la mort lui paraissait la laideur même; comme Gœthe encore, il avait pris pour devise : *Memento vivere*, souviens-toi de vivre!

Pendant que nous nous occupions de la *Revue de Paris*, les journaux quotidiens ne cessaient de répéter : « L'horizon politique se rembrunit. » Il se rembrunissait, on peut en convenir. Le dualisme créé par la constitution de 1848 avait logiquement produit le résultat que l'on n'avait pas prévu. Entre le pouvoir législatif représenté par une assemblée unique, c'est-à-dire sans contrepoids ni contrôle, et le pouvoir exécutif représenté par un président issu du suffrage universel, nommé pour quatre ans et non rééligible, la lutte était inévitable. Elle avait éclaté et elle était alors dans toute son ardeur. Entre ces deux pouvoirs, il n'y avait pas eu contrat; le président de la république avait dû prêter serment à l'Assemblée nationale, qui n'était, qui ne pouvait être liée envers lui par aucun engagement. L'Assemblée était divisée, ou plutôt morcelée en plusieurs partis, qui tous avaient des aspirations différentes. Les légitimistes voulaient le retour de Henri V; les orléanistes désiraient la régence du prince de Joinville pendant la minorité du comte de Paris; les fusionnistes rêvaient la réconciliation des deux branches de la maison de France et l'adoption du comte de Paris par le comte de Chambord; les républicains cherchaient à remettre la dictature aux mains du général Cavaignac; les socialistes entrevoyaient une sorte d'État démocratico-théocratique dont ils seraient les grands prêtres. C'était l'impuissance dans la diversité et la confusion dans le désordre.

A l'Élysée, le prince président, taciturne, indifférent en apparence, regardait et attendait. Dans une minute d'expansion, il avait répété le mot de Saint-Just : « L'avenir est aux apathiques. » Il avait sur l'Assemblée un avantage

redoutable : il ne disait rien, et l'Assemblée ne faisait que parler. L'essence même du pouvoir est d'être usurpateur. Entre le président et l'Assemblée il y avait émulation : une sorte de steeple-chase dont un acte illégal était le but; qui arriverait premier? l'homme ou les hommes? Le président voulait supprimer l'Assemblée; l'Assemblée voulait se débarrasser du président. Quand le fait se produirait-il? Nul ne le savait, mais chacun était certain qu'il se produirait. Dans la même journée, vers cette époque, on me disait : « Vous savez? c'est pour demain; le président couchera à Vincennes; les mesures sont prises, l'armée est avec les représentants; il est temps d'en finir avec ce traître! » Une heure après, on me disait : « Vous savez? c'est pour demain; l'Assemblée sera dispersée par la force; les mesures sont prises : l'armée est avec le prince; il est temps d'en finir avec ces bavards! » Paris en parlait et ne s'en souciait guère. Quelquefois cependant, le soir, on voyait des hommes se glisser mystérieusement autour de l'Élysée, tâcher de pénétrer par le regard dans la cour, dans le jardin, et contempler les fenêtres du palais; c'étaient des représentants qui venaient s'assurer si quelque guet-apens ne se préparait pas contre eux.

Un hasard me permit d'assister à une petite scène du prologue dont le drame devait être le coup d'État du 2 décembre. Je connaissais le comte de Morny, je lui avais montré la collection des épreuves photographiques que j'avais faites en Égypte, en Nubie, en Palestine et en Syrie. C'était alors un objet de curiosité, car nul avant moi n'avait relevé à l'objectif les monuments du Caire, les temples écroulés sur les bords du Nil, les différents aspects de Jérusalem et les ruines de Baalbeck. Morny m'avait demandé de communiquer ma collection au président, qui pouvait s'y intéresser; j'avais proposé de lui en offrir un exemplaire. Morny avait accepté et nous avions pris jour

pour aller ensemble à l'Élysée. Ce fut le mercredi 26 novembre que je me rendis chez le comte de Morny. Il habitait, au numéro 17 de l'avenue des Champs-Élysées, un hôtel que l'on avait plaisamment surnommé « la niche à Fidèle », parce qu'il était contigu à la demeure de la comtesse Lehon, à laquelle on attribuait des bontés pour celui dont la devise tracée autour d'une fleur d'hortensia était : *Tace et memento*. Chez le comte de Morny se trouvaient le comte de Flahaut, Gabriel Delessert, Fernand de Montguyon, morts aujourd'hui.

Le président nous reçut avec cette affabilité qui lui était naturelle et que l'éducation avait développée au plus haut degré. Il devait déjà, à cette époque, rêver à sa future histoire de Jules César, car il me questionna sur les traces monumentaires que le vainqueur de Pharsale avait pu laisser en Égypte et regarda le portrait de Ptolémée Césarion, que j'avais relevé en Nubie sur la façade occidentale du temple de Kalabscheh. Il me parla aussi de l'île de Périm, qui, disait-il, serait occupée par les Anglais aussitôt que Suez serait reliée à Alexandrie par un chemin de fer; ses prévisions ne l'ont point trompé. Au moment où je prenais congé, le président me dit : « Je suis chez moi tous les lundis, j'espère vous y voir. »

Le vendredi suivant je dînais en ville; outre le comte de Flahaut et le comte de Morny, les convives étaient Prosper Mérimée, Victor Cousin, Viollet-le-Duc : tous morts. Au cours de la soirée, Morny me dit : « Irez-vous lundi à l'Élysée? » Je haussai les épaules avec un geste d'indécision. Morny insista : « Venez donc, ça vous intéressera. » Le lundi, 1er décembre, j'arrivai au palais de l'Élysée vers neuf heures du soir; on recevait dans les salons du rez-de-chaussée, où j'avais souvent dormi, après la révolution de 1848, lorsque pendant les journées de trouble on y casernait la garde nationale. Il y avait peu

de monde; des officiers de la garnison, si mes souvenirs sont exacts, quittaient leur sabre avant de pénétrer dans le salon, où ils se faisaient nommer au président, qui restait debout, tenait la tête légèrement inclinée et paraissait fort calme.

J'étais dans un coin et je causais avec le marquis Turgot, qui alors était ministre des relations extérieures, lorsque je vis entrer Henri Vieyra. Je le connaissais. Il avait été mon chef de bataillon pendant l'insurrection de Juin; je l'avais vu à l'œuvre; c'était un homme énergique, qui n'avait jamais caché ni ménagé son dévouement au prince Louis-Napoléon Bonaparte. Il était depuis peu chef d'état-major de la garde nationale. Lorsqu'il s'approcha pour saluer le président, celui-ci s'avança vers lui, et, le prenant par le bouton de son habit, il lui parla à voix basse. La conversation dura près de vingt minutes, puis Vieyra sortit sans adresser la parole à personne. Turgot me dit en riant : « Vieyra s'en va comme s'il portait un secret d'État. » Le président venait de l'initier à ses projets; dès la nuit le coup de force serait entrepris. En qualité de chef d'état-major de la garde nationale, Vieyra devait faire enlever et réunir en lieu sûr les tambours et les réserves de cartouches déposés dans les mairies; il devait en outre interdire à tout prix le rassemblement des gardes nationaux, soit en bataillon, soit en compagnie, soit par groupes isolés. Vieyra accepta la mission et sut la remplir.

La soirée s'avançait; le comte de Morny, que j'attendais, n'était pas venu; ce défilé de gens qui entraient, saluaient et prenaient place, me paraissait fastidieux; je m'en allai vers dix heures et demie et je me rendis à l'Opéra-Comique, où l'on donnait la première représentation d'une pièce intitulée : *le Château de la Barbe bleue*. J'arrivai au moment où le dernier acte commençait. A cette époque, l'opérette n'avait pas pris la place des

opéras comiques, auxquels Hérold, Boïeldieu, Auber et Halévy avaient consacré un talent considérable; une nouvelle œuvre jouée sur le théâtre que les gens du monde appelaient encore Feydeau était un petit événement auquel il était de bon ton de s'intéresser. La salle était comble et des femmes en toilette montraient leurs épaules nues sous les clartés du lustre. Dans une loge d'avant-scène du rez-de-chaussée j'aperçus Morny souriant et fort occupé à lorgner une jeune fille blonde qui se démenait au balcon pour se faire remarquer. J'échangeai de loin un bonjour avec lui.

Dans le couloir des premières, à côté du foyer, je rencontrai le général Cavaignac, se dandinant selon son habitude et portant sa tête intelligente et ferme au-dessus d'une haute cravate blanche. Je m'arrêtai à causer avec lui et nous nous séparâmes quand le coup de sonnette annonça que le troisième acte allait commencer. Je ne me doutais guère que j'avais, en l'espace de deux minutes, salué le vainqueur et parlé au vaincu du lendemain. — Je reconduisis Théophile Gautier chez lui; lentement nous marchâmes sur le boulevard. Tout était normal et dans la régularité de la vie parisienne; quelques fiacres roulaient sur la chaussée, l'entresol des grands restaurants était éclairé, les promeneurs attardés fumant leur cigare ou fredonnant une ariette passaient auprès de nous; nul soldat, nul sergent de ville; Paris allait s'endormir de son sommeil habituel. Longtemps je restai devant la porte de Gautier à causer avec lui de Constantinople, où il espérait pouvoir aller dans le courant de l'année suivante. Lorsque nous nous quittâmes, il était plus d'une heure du matin.

En rentrant chez moi je fus stupéfait de voir Louis de Cormenin qui m'attendait. Il me dit : « Il se passe quelque chose d'extraordinaire; tout à l'heure, vers minuit, dans

la rue Vieille-du-Temple, j'ai vu que l'Imprimerie nationale était gardée par une compagnie de la garde municipale sous les ordres d'un capitaine. J'ai voulu demander des explications; on m'a répondu un : Passez au large! qui n'était pas gracieux. Je sais que des généraux ont eu aujourd'hui une conférence avec Saint-Arnaud; tu verras, demain on se tirera des coups de fusil dans les rues de Paris. Mon père est à Joigny, je n'en suis pas fâché. Je ne sais pas qui engagera la bataille, mais celui qui aura le dessous sera malmené, car on ne pardonne jamais les torts que l'on a et on les fait expier à ses adversaires. » Louis était ému; je le trouvais exagéré et je lui reprochai d'imaginer des chimères.

Le lendemain matin, un domestique m'apprit que, pendant la nuit, on avait placardé des affiches sur les murs, que des régiments parcouraient les rues, que l'Assemblée nationale était dissoute, que le comte de Morny était ministre de l'intérieur et que l'on avait arrêté plusieurs généraux. Le coup d'État était fait.

CHAPITRE XVII

LE DÉCRET DU 17 FÉVRIER

Si M. Génie, chef du cabinet de M. Guizot au ministère des affaires étrangères, a laissé des Mémoires, on y trouvera sans doute le récit de certaines négociations qui servirent de préliminaires au coup d'État du 2 décembre 1851. Souvent je lui ai entendu raconter les péripéties d'une sorte d'ambassade dont il avait été chargé par le prince Louis-Napoléon auprès de hauts personnages que je n'ai pas à nommer. Des souvenirs que M. Génie détaillait avec complaisance, il résulterait que le coup d'État, arrêté en principe dans la pensée du président, devait être d'abord une simple révolution parlementaire, mais que, sous l'influence de conseils écoutés, le plan s'était peu à peu modifié et avait abouti à une action militaire suivie d'un gouvernement personnel.

L'affaire fut violente; le premier jour, Paris resta presque indifférent; le second jour, on s'étonna et il y eut quelque velléité de fronde; le troisième jour, qui était le jeudi, on s'émut et, dans les ondulations de la foule, on put reconnaître les symptômes d'un soulèvement prochain. La répression — ou l'agression — fut brutale; les soldats lâchés sur le boulevard tirèrent au hasard et à toute volée; on envoya quelques boulets de canon dans des maisons pacifiques, on tua des passants, on blessa des

arbres, on enfonça les portes. Nulle part on ne résista sérieusement; deux ou trois barricades furent élevées dans le quartier Saint-Antoine. Sur l'une d'elles, un représentant du peuple, Baudin, fut tué. On a évoqué ses mânes; on l'a couronné des palmes du martyre; on a dit qu'il était mort pour la défense des lois et de l'inviolabilité parlementaire. Je n'en crois rien; car le 15 mai 1848 il était avec les envahisseurs de l'Assemblée nationale, qui ne se souciaient ni des lois, ni de l'inviolabilité du parlement issu du suffrage universel[1].

Il en est ainsi dans notre pays : le même fait est glorieux ou criminel selon qu'il se produit aux ides ou aux calendes, selon qu'il a pour auteur Gracchus ou César. La justice abstraite ne nous appartient plus; elle ne peut appartenir à un peuple pour lequel tout fait accompli devient légal par cela seul qu'il est accompli. Depuis le 10 août 1792, je ne vois que la royauté de Charles X qui soit appuyée sur la légalité; tous les autres gouvernements qui se sont succédé en se détruisant les uns les autres, sont issus d'un coup de main ou d'un coup de force, ce qui ne les a pas empêchés d'être légaux; si la forteresse du Mont-Valérien n'avait été réoccupée en temps opportun après la journée du 18 mars 1871, la Commune devenait légale. Nous tournons dans un cercle vicieux : les révolutions engendrent le despotisme; le despotisme engendre les révolutions; chez nous les oscillations du pendule politique sont excessives : tantôt une extrémité, tantôt l'autre, bien rarement le milieu, où sont la force et la sécurité.

Le coup d'État du 2 décembre était une conséquence de l'incertitude dans laquelle la France vit depuis quatre-vingt-dix ans; c'est un incident du mode d'existence

1. *Compte rendu des séances de l'Assemblée nationale*, t. I, p. 231.

qu'elle a adopté. On a dit que le président n'avait fait que prendre les devants sur l'Assemblée et que, s'il n'eût agi le 2 décembre, il était, huit jours plus tard, arrêté, incarcéré, déposé. Cela est possible, mais je n'en sais rien. L'acte qu'il venait de commettre était un acte de violence, et par cela seul me déplaisait. La bourgeoisie, qui a tout acclamé, n'avait point à regimber contre un gouvernement qu'on lui imposait sans la consulter. Elle devait le subir, puis s'y accoutumer et enfin l'admirer. Je me rappelle, peu de jours après le 2 décembre, sur la grande porte de la salle construite dans la cour du palais législatif pour abriter l'Assemblée, avoir vu un dessin, grossièrement tracé à la craie, qui avait une énergie symbolique dont je fus frappé. On avait figuré un triangle; sur le premier côté on avait écrit : *Caporal Pioupiou*; sur le second : *Père Oremus*; sur le troisième : *Jacques Bonhomme*, et dans la partie sertie entre les trois lignes : *Enfoncé le bourgeois!*

C'était bien là, en effet, le système qui allait essayer de se fonder en s'étayant sur l'armée, sur le clergé et sur la démocratie, au détriment de la bourgeoisie, c'est-à-dire de la classe censitaire qui avait gouverné la France pendant le règne de la dynastie de Juillet, qui avait essayé de ressaisir le pouvoir après la révolution de Février et qui croyait bien avoir fait un coup de maître lorsqu'elle vota la loi du 31 mai 1850, en vertu de laquelle le suffrage universel, tout en conservant son nom, n'était plus que le suffrage restreint.

Depuis que la politique est devenue, — sans métaphore, — un champ de bataille, depuis que, le bulletin de vote ne suffisant plus à l'impatience des ambitions, on a recours au fusil, au canon et même au pétrole, depuis que l'aspiration vers le pouvoir pousse aux assauts violents, que l'on n'hésite pas, pour s'asseoir dans un

fauteuil de ministre, à mettre la ville à feu et à sang, il est bien difficile d'éprouver quelque intérêt pour les vainqueurs et de garder quelque commisération pour les vaincus. La victoire se promène alternativement dans tous les camps. Nos luttes politiques rappellent les incidents de la guerre de Trente Ans : défaites et triomphes se succèdent de telle sorte que l'on ne sait jamais à qui appartient la province disputée. Un seul fait est à retenir : la dureté de la répression, la sévérité du vainqueur. Après juin 1848, après décembre 1851, proscriptions en masse et internement en Algérie.

J'avais beau ne point me mêler de politique et rester en dehors du choc des partis, je n'en étais pas moins stupéfait en voyant les hommes que l'on rejetait hors de la frontière. Quoi! Thiers, Duvergier de Hauranne, Charles de Rémusat! A quoi bon ces rigueurs inutiles et sur lesquelles on allait être obligé de revenir? Et Victor Hugo! quel deuil pour ceux qui l'admiraient! quelle imprudence pour ceux qui le chassaient et lui mettaient en main la plume des *Châtiments*! — « N'offense pas les poètes vivants! a dit Henri Heine; ils ont des flammes et des traits qui sont plus redoutables que la foudre de ce Jupiter qui lui-même a été créé par les poètes! »

J'avais été une fois à l'Élysée avant le coup d'État, je n'y retournai plus; la presse était grande pour y entrer, on s'y étouffait. Vaincu, le président eût été traqué comme un loup; vainqueur, il devenait un sauveur, un héros, un génie. Quelques enthousiastes anticipés disaient : « Il est plus fort que son oncle! » Le fait était le même cependant devant la morale : pour elle, il n'y a ni vainqueurs, ni vaincus; il y a des innocents ou des coupables, car le succès et la défaite restent extérieurs à l'action même. Les sages vivent en dehors de ces événements, et ils ont raison; ils sont certains du moins de n'être entraînés avec

la foule ni à des applaudissements ni à des anathèmes immérités; ils se rappellent le mot de Roger Bacon : « Ce qui est approuvé du vulgaire est nécessairement faux. » Il me semble que le despotisme n'est pas, ne peut pas être fait de la volonté d'un seul homme et qu'il est le produit de la servilité de tous. N'est-ce pas après la mort d'Auguste que Tacite, parlant des consuls, des sénateurs, des chevaliers, a dit : *Et ruerunt ad servitium*?

Le peuple de Paris avait failli se soulever le 4 décembre, et se serait soulevé si les régiments n'avaient tiré à tort et à travers; ce même peuple battait des mains lorsqu'il apercevait le président et l'entourait d'une telle foule, que les chevaux de sa voiture avaient souvent peine à avancer. Un chansonnier qui eut quelque popularité, Pierre Dupont, avait eu toutes les violences de langage contre le coup d'État, contre la présidence décennale et contre l'empire. C'était un opposant systématique et sans mesure. Un jour, quelques années après le 2 décembre, l'empereur passait sur le boulevard des Italiens, en face de la rue de Grammont; sa voiture découverte allait au pas; on criait, on applaudissait, on agitait les chapeaux; j'étais là et je regardais. Un grand garçon de chevelure et de barbe blondes fendit la foule, s'approcha de la voiture et à très haute voix dit : « Sire, donnez-moi une poignée de main. » Napoléon hésita. L'homme reprit : « J'en suis digne, » et cria : « Vive l'empereur! » C'était Pierre Dupont. Était-il donc devenu subitement impérialiste? Nullement. Il avait obéi à une impulsion irraisonnée, provoquée par l'afflux nerveux qui se dégage des foules et qui pousse souvent les hommes les plus froids à des actions contradictoires à leur vie entière. La bouche publique qui maudit est la même qui a acclamé; c'est pourquoi il faut se fermer les oreilles et ne l'écouter

jamais. Il faut savoir être impopulaire si l'on veut rester en paix avec soi-même.

On avait enlevé la tribune parlementaire. « Otez-moi ça! » avait dit le président en la touchant de sa canne. On avait exilé bien des hommes éloquents; on avait supprimé bien des journaux; le mot d'ordre était : « Silence ». La France ressemblait à une chambre de malade; on y parlait à voix basse. Il fallait cependant régler les conditions d'existence des journaux auxquels on permettait de subsister, et l'on promulgua le décret législatif du 17 février 1852. En république, sous la Convention, on guillotinait les journalistes; pendant la présidence décennale et sous le second Empire, on ne guillotina que les journaux : c'était un progrès. La presse périodique ne relevait que de l'administration, comme les filles : premier avertissement, second avertissement, troisième avertissement, suspension, suppression. Ce régime fut odieux; les journaux qui l'ont supporté ont su ne pas mourir. Personnellement, il ne pouvait m'atteindre; jamais nulle loi, nul décret ne m'a gêné; j'ai toujours dit ce que je voulais dire, ce qui prouve que ce que je disais n'était pas bien redoutable. J'ajouterai que, n'ayant jamais fait de journalisme, j'échappais nécessairement aux rigueurs qui frappaient les journaux; mais je n'en souffrais pas moins de ces entraves dans lesquelles on étreignait la presse jusqu'à l'étouffer. Il fallait tourner plus de sept fois sa plume entre ses doigts avant d'écrire un mot, car, ainsi que devant le tribunal de la pénitence, on pouvait pécher par pensée, par parole, par action et par omission.

Le dispensateur des coups de férule, à la fois juge et partie, était un et multiple. L'administration exercée en province par les préfets et par les sous-préfets était représentée à Paris par le ministre de l'intérieur, qui, en bon

collègue, ne refusait rien aux ministres, directeurs, chefs de division, chefs de bureau, lorsque ceux-ci se plaignaient d'un article de journal et demandaient « un exemple ». Comme toujours, les subalternes se montraient les plus récalcitrants à la tolérance, les plus durs dans la répression ; si l'on arrivait jusqu'au ministre, on avait quelque chance d'être épargné; si l'on parvenait jusqu'à l'empereur, il levait les épaules et disait : « Ces gens-là sont trop bêtes! » Je n'en disconviens pas, mais il s'en servait, car il n'en avait pas d'autres. Certains salons, certaines alcôves exerçaient la toute-puissance; toucher aux amis de la dame du lieu, c'était s'exposer aux foudres des Jupins administratifs, qui gardaient volontiers un petit tonnerre en réserve au service des maisons où l'on dînait bien. L'empereur ignorait ces vilenies, mais on les commettait en son nom, sous prétexte de protéger son régime, et l'histoire est en droit de les lui reprocher. Je citerai un exemple de la façon de procéder de ce temps-là, et comme j'étais en cause, je connais l'anecdote par le menu.

Le 16 mars 1854, je lisais au coin de mon feu, lorsque je fus prévenu qu'un employé de la sûreté générale désirait me parler. Je donnai ordre de l'introduire et je vis un jeune homme fort aimable, qui me dit : « M. le directeur de la sûreté générale voudrait avoir un entretien avec vous. » Je répondis que j'étais prêt à déférer à toute lettre de convocation qui m'indiquerait le jour et l'heure de l'audience. Le jeune homme reprit en souriant : « J'ai une voiture en bas et je suis chargé de vous amener le plus tôt possible. » Cela devenait grave; je fis rapidement mon examen de conscience et ne me trouvai coupable d'aucun méfait. Je ne savais trop ce que c'était que la sûreté générale. Le mot sonnait désagréablement à mes oreilles, comme eût sonné le nom de Pierre-Encise ou de

Pignerol; en outre, j'avais beau me creuser la cervelle, il m'était impossible de deviner le motif de cet enlèvement et je trouvais excessif de m'envoyer chercher en voiture à mon domicile par un messager très courtois, il est vrai, mais qui rappelait un peu trop les exempts du duc de la Vrillière. Je fis un paquet de lettres que je voulais mettre à l'abri de toute perquisition; mes domestiques, dont l'un m'avait élevé, étaient dévoués; je leur confiai le paquet et leur dis : « Si ce soir, à six heures, je ne suis pas rentré, vous irez en donner avis au général X.... » A tout événement, je mis quelque argent dans ma poche et je rejoignis le messager, qui m'avait attendu dans mon cabinet pendant que je m'habillais dans ma chambre à coucher.

Le directeur de la sûreté générale se nommait Collet-Meygret; je fus introduit près de lui, et comme il ne m'invita pas à m'asseoir, je m'installai dans un fauteuil. La lèvre épanouie, le regard protecteur, la voix importante, Collet-Meygret daigna me dire : « Nous désirons, monsieur, le gouvernement exige que les faits qui se sont produits hier au soir à la Comédie-Française ne soient pas portés à la connaissance du public. » Je m'inclinai. « Vous comprenez? — Parfaitement; mais j'ignore ce qui s'est passé au Théâtre-Français. — Il n'importe, monsieur; les incidents auxquels je fais allusion peuvent vous être révélés et je vous avertis que l'on n'en doit point parler dans la *Revue de Paris*. — Soit; mais de quoi est-il question? — Je n'ai pas à vous l'apprendre; j'ai simplement voulu vous donner un avertissement verbal, afin de n'avoir pas à vous infliger un avertissement officiel. — C'est tout ce que vous avez à me dire? — Oui, monsieur. » Je me retirai. Quel événement a donc pu motiver une pareille communication? A-t-on voulu assassiner l'empereur? Avait-on miné la loge impériale? Le ministre d'État s'était-il

montré sur la scène en figurant de tragédie? En tout cas, le fait doit être grave, le plus simple était de s'enquérir; je montai aux bureaux de la Comédie-Française et j'appris la vérité. — Je préviens le lecteur que je ne me moque pas de lui.

Une demoiselle Lévêque, qui se faisait appeler Dartès, grande fille ou femme, déjà marquée, brune, maigre, de démarche saccadée, s'était imaginé qu'elle était née tragédienne et qu'elle n'avait qu'à paraître derrière la rampe d'un théâtre pour supplanter Rachel. Cette demoiselle Dartès avait une petite notoriété qu'elle devait à sa liaison avec Charles Ledru, qui, après avoir plaidé, comme partie civile, contre Contrafatto, s'évertuait à faire réhabiliter ce misérable et, pour ce fait, avait été exclu de l'ordre des avocats. La demoiselle Lévêque, dite Dartès, surnommée Mme Ledru, était protégée par Achille Fould, alors ministre d'État. Malgré la résistance d'Arsène Houssaye, directeur de la Comédie-Française, elle avait été imposée et l'on avait dû la subir. Elle débuta et, le 15 mars 1854, se montra dans la tragédie d'*Andromaque*. Elle y obtint un succès de fou rire, et Rachel ne fut point détrônée. C'était là l'incident qu'il convenait de dissimuler au public. Cette Hermione voulut cacher sa mésaventure, à laquelle l'eau-de-vie ne fut pas étrangère, et cela me valut l'honneur de faire la connaissanee de M. Collet-Meygret.

Une autre fois, je fus convoqué par lettre à me rendre au petit hôtel de la rue de Bellechasse où la sûreté générale tenait ses assises. Dans le salon d'attente, je trouvai plusieurs rédacteurs de journaux; nul de nous ne savait pourquoi nous avions été mandés. Collet-Meygret ne nous laissa pas longtemps en incertitude : « Messieurs, la gravité de la démonstration faite hier au Musée d'artillerie n'a pu vous échapper; il est du plus haut intérêt que le public n'en soit pas instruit; le gouvernement recom-

mande aux journaux de garder le silence à cet égard. » A la question de l'un de nous : « Mais quelle démonstration? » Collet-Meygret répondit : « Je n'ai rien de plus à vous dire. » Les imaginations ne furent point en reste d'inventions; d'hypothèse en hypothèse, nous arrivâmes à découvrir que la veille, pendant que l'empereur visitait le Musée d'artillerie, un officier s'était emparé du couteau, — du prétendu couteau de Ravaillac, — avait voulu tuer le souverain et avait été désarmé par un des hommes de la suite. Le soir, tout Paris répétait cette histoire, dans laquelle il n'y avait rien de vrai. En réalité, Napoléon III avait été au Musée d'artillerie examiner le premier modèle des canons rayés que l'on allait adopter dans l'armée française. Les précautions prises par Collet-Meygret eurent pour résultat de faire circuler des bruits de complot et de tentative d'assassinat qui inquiétèrent la population. Il faut être bien intelligent pour posséder le pouvoir et n'en point abuser; ce genre d'intelligence, Collet-Meygret ne l'avait pas. D'où venait-il? Je l'ignore. Où allait-il? Je le sais bien.

Ce n'était point un mauvais homme, tant s'en faut; il se croyait fort et n'était que naïf. Il avait lu Balzac, l'avait étudié, s'en était imprégné comme bien des hommes de cette époque. Être Rastignac ou Marsay, Vautrin ou Lucien de Rubempré, ce fut le rêve de plus d'un. Collet-Meygret crut à ces fictions; il se mit en mesure de tenir en main les puissants de la terre et d'établir son pouvoir futur sur les secrets dont il était à même de s'emparer. En qualité de directeur de la sûreté générale, il avait un maniement de fonds secrets considérable, dont il ne rendait compte qu'à son ministre; il ne les épargnait pas et s'en servait pour faire surveiller l'empereur, l'impératrice, les princes, les princesses de la famille impériale, les ministres et les principaux personnages de l'État. Il avait le dossier de

l'empereur, le dossier de l'impératrice et de bien d'autres. Il se croyait inébranlable et maître de toute situation. A la première alerte, à la première menace, ne pouvait-il pas dire : « J'ai votre secret, osez donc me déplacer! » Je n'ai pas à raconter comment tous ces papiers se trouvèrent un beau jour entre les mains de l'empereur. Collet-Meygret s'écroula. — On essaya d'en faire un receveur général, un consul, et l'on n'y put réussir. La journée du 4 septembre emporta l'Empire et amena la République; Collet-Meygret entra dans des affaires industrielles, qui n'eurent pas à s'en louer. Il est mort après avoir fait une saison à Sainte-Pélagie.

Cet homme fut le grand maître, — j'allais dire le grand inquisiteur, — de la presse périodique pendant une bonne partie de l'Empire. Il ne ménageait ni les avertissements ni les suspensions; en province, les préfets rivalisaient de zèle pour suivre le bon exemple; le scandale finit par devenir tel, que l'empereur s'émut et déclara que nulle mesure disciplinaire ne serait désormais appliquée aux journaux qu'après avoir été délibérée en conseil des ministres. Il y eut quelque répit; à force de vouloir sauvegarder le principe d'autorité, on le compromettait en le rendant ridicule. Lorsque Nadaud fit graver sa chanson des deux gendarmes : *Brigadier, vous avez raison*, il dut l'intituler *Pandore*, parce que le titre primitif eût porté atteinte au prestige de l'armée.

Les journalistes d'aujourd'hui, auxquels nulle violence n'est interdite, se plaignent parfois de n'être pas assez libres. Leurs lamentations me font sourire lorsque je me souviens de l'historiette de Mlle Dartès. Les journalistes du temps du second Empire ont vécu sous une menace perpétuelle, et cependant ils n'ont point laissé éteindre la lampe de Vesta. Dans les jeux antiques, de jeunes hommes couraient, se passant de main en main un flambeau dont

la flamme ne devait pas mourir : Laurent-Pichat a fait de beaux vers sur ce sujet. Le flambeau alors était une pauvre petite lanterne sourde; on l'a si bien défendue, qu'elle brillait encore un peu lorsque enfin il fut permis de la rallumer tout à fait et de la démasquer. Les esprits libéraux, — j'entends ceux qui dans la liberté n'aiment que la liberté, — n'auront jamais assez de reconnaissance pour les écrivains de la presse périodique qui, à cette époque, ont tenu bon et n'ont pas jeté la plume après l'avertissement.

Je l'ai dit, le décret du 17 février ne m'atteignait que moralement; il m'était douloureux, car jamais, en matière de presse, je n'ai admis d'autre système que celui de la simple liberté. Le régime du droit commun suffit à toutes les exigences. La presse restreinte peut devenir périlleuse; la presse multiple est sans danger. Ceci tue cela; les journaux neutralisent le journal, c'est le traitement par mode homéopathique : *Similia similibus*. Dans un pays comme la France, où les opinions sont, non pas divisées, mais pulvérisées, ces opinions s'affaiblissent mutuellement lorsqu'elles ont toute licence pour s'exprimer. Le public s'accoutume aux diatribes, aux injures, aux mensonges, aux calomnies, et n'y fait plus attention. Au milieu de centaines d'anecdotes qui se pressent dans ma mémoire à ce sujet, qu'il me soit permis d'en citer deux datant du règne de Louis-Philippe, c'est-à-dire d'une époque où les journaux, soumis à l'autorisation, payant de gros cautionnements, peu nombreux, exerçaient de l'influence sur l'esprit de la population.

Le duc d'Aumale suivait les cours du collège Henri IV, et souvent on le faisait composer avec les élèves les plus forts des autres collèges, afin de stimuler son émulation. Dans un de ces concours, un élève de Louis-le-Grand, nommé Auguste Prus, qui depuis a été consul à Erzeroum

et à Santander, fut le premier. Il fut invité à déjeuner aux Tuileries; puis, en compagnie du duc d'Aumale et d'autres enfants du même âge, il fut promené en char à bancs dans la forêt de Saint-Germain. Auguste Prus était d'une santé délicate; il eut froid et fut pris d'un rhume qui dégénéra en fluxion de poitrine. Un journal de l'opposition déclara que l'on avait fait avaler un breuvage malfaisant à ce « jeune lauréat », parce que l'on était jaloux d'un succès qui avait rejeté un fils du roi au second plan. L'affaire fit du bruit, on en glosa. Qui s'en souvient, si ce n'est le héros de l'histoire, qui me l'a racontée en riant?

Le *Charivari*, qui menait le branle de l'opposition infatigable, se terminait par de petits « entrefilets » que l'on appelait des *carillons*. Lorsque, au moment de mettre sous presse, on s'apercevait qu'il manquait quelques lignes au journal, le prote prévenait les rédacteurs présents, qui se mettaient à confectionner des carillons. Laurent-Jan, qui fut un loup à dent de vipère et qui alors écrivait au *Charivari*, me disait : « Quand nous étions pris de court et sans calomnie inédite au bout de la plume, nous disions que le maréchal Bugeaud était un voleur, et cependant nous savions tous que c'était le plus honnête homme du royaume. » Pendant dix ans, le *Charivari* a ressassé cette vieille histoire des boudjous que le maréchal aurait mis dans sa poche, et personne n'y a jamais cru.

J'estime que l'on attribue aux journaux bien plus d'importance qu'ils n'en ont. Cherchons les articles qui ont laissé trace dans les souvenirs : en juillet 1830, au moment de la promulgation des ordonnances, l'exclamation d'Étienne Becquet : « Malheureuse France! malheureux roi! » et au mois de mars 1848, le « Confiance! confiance! » d'Émile de Girardin. Ainsi, parmi des milliers

d'articles publiés depuis cinquante ans, une phrase et un titre. Le journal d'hier est oublié demain : *verba volant!* Laissez-les voler et s'anéantir par leur multiplicité même. On m'accusera de n'être pas pratique. Je n'ai nulle prétention à l'être. Les hommes politiques de la Restauration étaient pratiques sans doute; ce qu'ils ont fait de la presse, nous le savons : ils aboutissent à 1830. Louis-Philippe, écoutant l'homme qui se disait pratique par excellence, s'arme des lois de septembre 1835 que lui forge M. Thiers, et il arrive à 1848; le général Cavaignac veut « museler » la presse après l'insurrection de juin, il tombe devant le plébiscite du 10 décembre; et les autres, qui n'avaient que peu de tendresse pour les journaux, Napoléon III en 1870, et Thiers en 1873, et le maréchal Mac-Mahon en 1878, tous étaient des hommes pratiques. Les journaux ne précipitent et n'empêchent aucune chute.

Les gouvernements qui ont restreint l'action de la presse se sont effondrés; les gouvernements qui ont accordé toute liberté à la presse se sont écroulés. L'influence que la presse exerce sur le sort des États est nulle; elle taquine les ministres et secoue la torpeur des chefs d'administration; en vérité, je n'y vois pas un grand mal; si elle calomnie les honnêtes gens, les honnêtes gens n'ont qu'à ne s'en point soucier. A cet égard, l'âge et l'expérience n'ont fait que confirmer mon opinion, et si j'avais à rédiger une loi sur la presse, elle serait tôt faite, en deux articles :

Article premier. — La presse périodique est libre.

Article 2. — Tout individu qui, en temps de guerre, publiera une indication quelconque sur les opérations des armées françaises, sera considéré comme espion et pendu.

Le décret du 17 février ne visait que le journalisme politique, mais par ricochet il frappait, il ruinait les

écrivains qui vivent du journal par la critique dramatique, par la critique d'art, par le roman, par le compte rendu scientifique. Bien des journaux avaient été administrativement supprimés après le coup d'État; à Paris même, pour ce grand corps avide de nouvelles et curieux de lecture, il n'en restait que treize[1]. C'est alors que l'on créa des feuilles exclusivement littéraires, où les gens de lettres pouvaient du moins essayer de faire imprimer leurs œuvres et de gagner le pain du jour. Bien des petits journaux, où l'on ne s'occupait que d'art, de science, de littérature, tentèrent de subsister et ne réussirent pas; car l'économie sociale, l'économie politique ont des frontières si peu délimitées, que l'on pouvait être accusé d'avoir mis le pied sur le domaine interdit lorsque l'on parlait d'un musée, — qui relève de l'administration; de la Comédie-Française, — qui relève du ministère de l'instruction publique; de Bicêtre, — qui relève de la préfecture de la Seine. Dans ce cas, les coupables étaient traduits devant la police correctionnelle : on était condamné à une amende, toujours faible, mais le journal était supprimé. La quantité d'humbles feuilles qui ont disparu de la sorte est considérable. Cette époque fut très dure. Gérard de Nerval, qui n'était point un récalcitrant, me disait : « Je voudrais écrire l'histoire de Haçan-ben-Sabah-Homaïri, qui fut le Vieux de la Montagne; mais je n'ose pas, on y verrait des allusions à l'empereur. » L'allusion, c'était là l'objet sur lequel les gens de la sûreté générale exerçaient leur perspicacité; les écrivains

1. Comme terme moyen de l'Empire, je prends l'année 1854; les journaux de Paris autorisés à traiter les matières politiques étaient : *les Débats*, *le Siècle*, *la Presse*, *le Pays*, *le Constitutionnel*, *la Patrie*, *l'Union*, *la Gazette de France*, *l'Assemblée nationale*, *l'Univers*, *la Vérité*, *le Charivari*. Je ne compte pas *le Moniteur universel*, qui était le journal officiel de l'Empire

qui alors ont eu la malencontreuse idée de toucher à l'histoire romaine en ont su quelque chose.

La littérature proprement dite, celle qui s'inspire de l'imagination ou s'appuie sur la critique, espérait vivre, se réfugiant dans les journaux que la tourmente n'avait pas emportés. Peu s'en fallut qu'elle ne succombât aussi. Dans une conversation avec Hippolyte Fortoul, ministre de l'instruction publique, Sainte-Beuve avait dit : Il faut une littérature d'État. On faillit écouter ce conseil, car le gouvernement imagina d'entrer en concurrence avec les recueils périodiques qui existaient encore, et comme il avait à sa disposition des ressources que nulle caisse de journal n'a jamais possédées, cette concurrence fut redoutable. Il s'agissait de faire subir une transformation complète au *Moniteur universel*, qui était alors le journal officiel du gouvernement. Cette affaire me fut très douloureuse, parce que Louis de Cormenin y prit part, avec sa bonne foi habituelle, sans se douter du but que l'on visait, ni du résultat auquel on pouvait atteindre. M. Fould, ministre d'État, conseillé par un de ses familiers qui est mort fou et président de chambre à la Cour des comptes, avait imaginé cette combinaison peu généreuse.

Le *Moniteur*, le vieux *Moniteur*, comme on l'appelait, était la *Gazette nationale* fondée en 1789 pour publier intégralement les délibérations de l'assemblée des États généraux. Il était devenu l'organe officiel, le porte-voix des divers gouvernements qui s'étaient succédé en France ; toute opinion politique lui était interdite, il ne pouvait avoir que celle du souverain, du ministère ou de la coterie en fonction. On y insérait les actes officiels émanés de l'autorité du moment et les actes de notoriété ; on y publiait le compte rendu *in extenso* des débats parlementaires (quand il y avait un parlement et quand le

parlement pouvait débattre). En outre, dans une partie dite *partie non officielle*, on faisait de la critique dramatique, on parlait des séances de l'Institut et parfois on imprimait quelque mémoire archéologique ou un rapport expédié par un savant chargé d'une mission. C'était un journal neutre, triste, peu lu et qui remplissait exactement l'objet pour lequel il avait été créé. Ses rédacteurs étaient choisis parmi de vieux hommes de lettres fatigués, parmi des pédagogues sans élèves et des savantasses sans prébende. Jamais on n'y avait vu un roman, ni une nouvelle; la littérature y était représentée, bien rarement, par des pièces de vers commandées ou composées en vue d'une circonstance déterminée, telle qu'une victoire, la naissance d'un héritier du trône, ou le mariage d'un souverain. Les collaborateurs de ce journal y trouvaient une rémunération fixe, qui pour beaucoup n'était qu'une pension déguisée. C'était bien, et ça aurait dû rester ainsi, surtout à un moment où les journaux épargnés après le coup d'État se voyaient forcés d'appeler la littérature à leur aide pour donner quelque intérêt à leurs articles, dont les discussions politiques étaient proscrites sous peine de mort.

M. Fould entreprit la réorganisation du *Moniteur* et voulut en faire le plus important, le plus intéressant des journaux français. Je ne sais s'il a réussi, mais il tenta l'aventure. Rajeunir la rédaction un peu vieillotte, agrandir le format, confier la critique d'art, la critique littéraire, la critique dramatique aux maîtres du genre, avoir des articles *variétés* écrits par les gens de lettres les plus célèbres, demander des œuvres aux romanciers en renom, attribuer à des savants connus le compte rendu des séances de l'Académie des sciences, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, de l'Académie des sciences morales et politiques, c'était facile : les caisses de l'État

étaient ouvertes. Que contenaient les autres journaux? Les faits divers, des articles littéraires. Le *Moniteur* les primait tous, puisqu'il était le réservoir même où ils puisaient leurs renseignements; si à ces renseignements il ajoutait une partie littéraire supérieure, les journaux n'avaient plus guère de raison d'être. Pas de cautionnement, pas de frais de timbre, pas de frais de poste, c'étaient déjà bien des avantages; y ajouter l'attrait littéraire pour faire concurrence à des recueils périodiques que le moindre bon plaisir avertissait, suspendait, supprimait, c'était commettre un acte excessif : je le pensais alors, je le pense aujourd'hui.

Lorsque Louis de Cormenin vint me parler de ce projet et de ce *Moniteur* transfiguré où on lui offrait la situation de rédacteur en chef, je fis un bond : « Tu n'as pas accepté! » Il me répondit tranquillement : « Pourquoi? » Jamais cataracte de raisonnements, d'arguments bons ou mauvais ne coula avec une telle impétuosité : « Comment! l'État prend la feuille officielle, il y réunit la fine fleur des gens de lettres et par eux il devient critique d'art, critique littéraire, critique dramatique, romancier, poète : c'est bouffon. Il a attiré à lui, parce qu'il peut payer sans compter, ce qui fait la fortune, ce qui fait la vie des journaux auxquels on a accordé la permission de ne pas mourir; il les décapite; il leur enlève leur intelligence pour s'en pavaner; il a le droit de prise sur le bien d'autrui, droit de jambage sur l'esprit des autres. Monopoliser les lettres comme on a monopolisé le tabac; se faire fabricant de littérature, comme on est fabricant de cigares, sans avoir pour excuse la nécessité du fisc; n'avoir que la peine de se baisser pour choisir dans le trésor de quoi faire échec au produit des abonnements et des annonces dont les journaux peuvent subsister à grande difficulté, c'est un acte auquel tu ne peux t'associer. »

Louis m'écoutait avec cette inaltérable patience qui finissait toujours par me désarçonner; il secouait la tête et se contentait de dire : « Je crois que tu exagères. » Je reprenais plus emporté : « Comprends-moi bien : je ne te blâme pas d'accepter une place qui dépend du gouvernement; les gouvernements sont faits pour être servis; si tu veux servir celui-ci, je n'y ai point d'objection; tu portes un nom, tu as une intelligence, tu auras une fortune qui t'ouvrent toutes les carrières; si tu veux courir le sort des fonctions publiques, entre dans n'importe quel ministère, je t'approuverai; — mais, de toutes les positions vers lesquelles tu peux regarder, il n'en est qu'une, une seule, qui soit de nature à porter préjudice à la littérature, et c'est celle-là que l'on t'offre, c'est celle-là que tu vas accepter! » J'étais ému; les bonnes raisons se pressaient sur mes lèvres; comme toujours en pareil cas, je les exprimais mal et je sentais que je ne pouvais faire partager à Louis la conviction qui me dominait. Louis avait beau être habitué à mes emportements, ma violence le déroutait et il ne répondait rien. Je lui disais : « Ton père a été député et conseiller d'État, il n'est rien que par les lettres; s'il n'avait écrit ses pamphlets et ses *Orateurs parlementaires*, il serait inconnu ou du moins ignoré; si jamais nous sommes quelque chose, c'est aux lettres que nous le devrons; nous sommes donc liés, en quelque sorte, par le devoir professionnel; tout ce qui atteint, amoindrit la littérature est pour nous faire horreur; nous ne devons tolérer aucune mesure qui lui nuise, ou du moins nous ne pouvons nous y associer, sans manquer à notre conscience. »

Louis regimbait et me disait : « Mais en quoi puis-je nuire à la littérature parce que je serai rédacteur en chef du *Moniteur*? » Je trépignais; si les blasphèmes ouvrent l'enfer, c'est ce jour-là que je me suis fermé les portes du

paradis; je répliquais : « Parce que tu appelleras forcément à ton *Moniteur*, que Dieu confonde! les hommes dont le labeur conserve encore un reste d'existence aux journaux. » Louis reprenait : « Mais le gouvernement a cependant bien le droit d'avoir son journal. » Je ripostais : « Oui certes, et ce qui le prouve, c'est qu'il l'a, son journal, il l'a tel qu'il le doit avoir; en temps de liberté de presse, il a le droit de faire de son journal ce qu'il voudra; mais aujourd'hui, quand les neuf dixièmes des journaux ont été frappés de mort, quand toute polémique est interdite à ceux qui restent, quand ils ne peuvent vivre qu'à la condition d'être des recueils presque littéraires, le gouvernement commet une iniquité en élevant une concurrence sans péril pour lui, dommageable pour eux et sans vergogne, car elle s'appuiera sur une puissance financière que nul journal ne possède. Entamer une partie après avoir réuni tous les atouts dans sa main, c'est jouer à coup sûr, c'est-à-dire faire un acte d'improbité. » Nous avions beau discuter, nous ne nous comprenions pas.

Louis consulta son père, qui lui répondit : « Tu sais bien comment est Maxime, c'est un caractère exclusif, avec lequel on ne peut tomber d'accord. » Sans être convaincu, Louis était indécis. Il interrogeait les gens de lettres qu'il connaissait et recueillait les avis. L'un d'eux lui dit : « Combien payera-t-on la ligne au *Moniteur*? » Quelques-uns répondirent : « Votre ami en parle à son aise; il est facile d'être Spartiate quand on a des rentes. » Un autre, qui guignait la succession de Gautier à la *Presse*, poussa des cris d'admiration : « Ce projet est superbe; loin de nuire à la littérature, comme Du Camp se l'imagine, le gouvernement se met en devoir de la protéger. » Nous eûmes une dernière séance chez M. de Cormenin, Théophile Gautier y assistait; elle commença à

dix heures du matin et se termina à quatre heures. J'étais épuisé; je n'avais pas mangé depuis la veille; j'avais le système nerveux très ébranlé et je sentais que les larmes me gagnaient. Louis me dit : « Je ne partage pas ton opinion, mais je ne ferai que ce que tu voudras; je veux que rien ne porte atteinte à notre amitié. » C'était me vaincre, je fus vaincu. Je lui pris les mains : « Va donc, puisque je n'ai pu te persuader : tente l'expérience; je ne te donne pas six mois pour être dégoûté jusqu'à la nausée du métier que tu vas faire. » J'ai souvent entendu accuser Théophile Gautier d'insensibilité : il avait le visage enfoncé dans un coussin de canapé et pleurait.

Nous descendîmes l'escalier ensemble sans parler, et nous marchâmes quelque temps en silence dans l'avenue Gabriel. Tout à coup Gautier me dit : « Tu sais, c'est toi qui as raison; après le décret de février, nous tous qui tenons une plume, nous aurions dû partir, traverser la France en mendiant, nous en aller à Genève, dont nous aurions fait la capitale de la littérature, comme Calvin en avait fait la capitale de la réforme; mais notre Père qui est aux cieux ne nous donne pas du tout notre pain quotidien, il faut donc rester là où la mangeoire est garnie. Entre l'État qui va me payer et Émile de Girardin qui me paye, la différence est minime et je n'ai pas à faire le dégoûté. C'est égal, ô Max! tu aimes les lettres, et, à cause de cela, il te sera beaucoup pardonné. »

Louis de Cormenin entra donc au *Moniteur* en qualité de rédacteur en chef et son début n'y fut pas heureux. Rendant compte d'une représentation de gala qui avait eu lieu à l'Opéra et citant les personnes qui y avaient assisté, il nomma : le roi Jérôme. Le roi Jérôme! et les traités de Vienne, étaient-ils donc abrogés? Une telle qualification accordée à un prince détrôné, dans le *Moniteur*, dans le *Journal officiel*, c'était grave, et l'Europe était

attentive. La diplomatie entra en campagne; notre ministre des affaires étrangères eut à fournir des explications. Louis fut tancé par le ministre d'État et dut promettre d'être plus circonspect à l'avenir. Je ne me tenais pas encore pour battu; j'avais remis à Louis une note détaillée dans laquelle je disais, en substance, que, puisque le gouvernement se faisait éditeur littéraire, il devait réserver son journal aux jeunes auteurs, aux débutants, qui, là du moins, trouveraient une occasion d'utiliser leurs aptitudes et auraient un débouché que le petit nombre de journaux leur rendait presque impossible à découvrir ailleurs. Louis de Cormenin recopia ma note, la compléta et la communiqua à M. Fould, qui, après l'avoir lue, répondit : « Je ne veux que des noms connus et aimés du public. »

L'incident que je viens de raconter, en essayant de dominer l'émotion qui m'agite encore à ce souvenir, s'était produit en novembre 1852, au moment où la présidence décennale allait devenir l'empire héréditaire, si toutefois le peuple consulté y consentait : le peuple y consentit. Le 14 juillet 1853, Louis de Cormenin m'écrivit : « Illumine si tu veux; tu avais raison; je viens d'envoyer ma démission au ministre; je quitterai, lundi, la rue des Poitevins, où je resterai jusqu'à la fin de la semaine. » Louis, en effet, avait reconnu que je ne m'étais pas trompé; le grand format adopté par le *Moniteur* et l'adjonction du roman en feuilletons quotidiens avaient mis en péril l'existence des autres journaux où tant d'hommes de lettres trouvaient à vivre; comme il était d'une bonne foi irréprochable, il convint que mes prévisions avaient été justes et se retira. Il alla porter lui-même sa lettre de démission à M. Fould et lui expliqua qu'un rédacteur en chef était inutile au *Moniteur* : un simple directeur chargé de la manutention du journal suffisait. M. Fould accueillit

l'observation et Louis de Cormenin ne fut pas remplacé.

Deux ans après, je voulus me rendre compte de l'influence que la transformation du *Moniteur officiel* avait exercée sur les autres journaux; dans trois d'entre eux, appartenant à ce que, faute de meilleurs mots, on appelait alors l'opposition, je pus avoir des renseignements précis. Les abonnements avaient diminué environ d'un tiers; comme la quantité des annonces est toujours en rapport direct avec le nombre des abonnés, les annonces avaient baissé dans la même proportion. C'était une perte sèche qu'il fallait réparer: on la fit naturellement supporter à la rédaction, c'est-à-dire aux gens de lettres, dont la rémunération fut réduite.

Le décret du 17 février eut sur la littérature abstraite une influence néfaste. Il fallait que les journaux offrissent un aliment quelconque à la curiosité des lecteurs; toute discussion politique, toute interprétation des actes administratifs étant forcément mise de côté, on chercha à réveiller un peu l'intérêt public en sautant par-dessus le mur de la vie privée et en racontant d'une façon transparente les scandales dont une ville comme Paris n'est pas avare. Le comte de Morny y fut pour quelque chose. Un soir qu'un ministre se plaignait en sa présence que l'on eût raconté une anecdote qui aurait dû rester secrète, il répondit : « Baste! pourvu qu'ils ne parlent point politique, laissez-leur dire ce qu'ils voudront; tant pis pour ceux dont on lèvera les masques! »

C'est alors que la presse quotidienne se modifia et prit l'allure indiscrète qu'elle n'a plus abandonnée depuis; partout il y eut des reporters aux écoutes, et ce qui se passa derrière les portes ne fut plus un mystère; la critique dramatique hebdomadaire, qui jadis suffisait à défrayer l'intérêt qu'inspirent les spectacles, fut rejetée au second plan; dans les théâtres, on négligea les œuvres

pour s'occuper des personnes; chaque jour, les bruits de coulisse obtinrent les honneurs d'un article spécial : on sut où Mlle X... et Mme W... faisaient faire leurs toilettes et qui soldait les factures. Ces bavardages n'ont, en somme, aucune gravité et ne causent que bien rarement un préjudice appréciable, car il est à remarquer que la plupart des gens dont on entretient le public sont enchantés que l'on parle d'eux. Je pourrais citer telle « madame » qui donne à danser et qui paye une redevance fixe à un journal pour que l'on y fasse mention de ses bals.

L'inconvénient est plus grave et d'un ordre plus élevé. Les jeunes gens qui tout le jour battent le pavé afin de pouvoir écrire le soir un article « bien informé », sont pour la plupart des hommes de talent, que la facilité de la tâche, la rémunération quotidienne et relativement importante ont détournés du culte des lettres. Tel qui, dans l'espace de dix ans, a écrit mille « échos des salons » et qui s'est fatigué à ce métier, eût pu faire trois ou quatre bons romans, un ou deux volumes de poésie dont la littérature aurait profité. J'ai connu un poète d'un grand avenir qui use sa vie dans les papotages d'un journal agressif. Que de fois, en lisant ses articles vifs et pimpants, où l'étincelle jaillit à chaque ligne, qui donne une vraie joie aux raffinés, mais dont la mémoire ne conserve aucun souvenir, que de fois j'ai pensé au Lucien de Rubempré du *Grand homme de province à Paris*, et j'ai regretté le talent dispersé à pleines mains dans des œuvres périssables, tandis qu'il eût brillé d'un solide éclat s'il eût été cristallisé dans un livre! Ceux qui ont résisté à la tentation, qui ont couru la chance des volumes lorsque le journal s'ouvrait à eux, avaient une forte vocation, et il faut les en louer. Si l'on écrit plus tard l'histoire de la littérature sous le second Empire, si

l'on se demande pourquoi elle a été indécise, un peu sénile, faite en réminiscence de Victor Hugo et de Balzac, sans originalité en un mot, on trouvera la réponse dans le décret du 17 février, qui a frappé les lettres mêmes et les a énervées.

C'est de la même époque et pour les mêmes causes peut-être que date l'avènement d'un genre de littérature qui jusque-là n'avait guère été représenté que par des affiches, des annonces et des prospectus. Le mot littérature appliqué à cette sorte de choses est malséant, je le sais bien, mais il n'en est pas d'autre pour exprimer ce qui s'imprime et se publie. Les opérations de Bourse acquirent une importance considérable, l'activité qui ne trouvait plus à s'employer à la politique, se rejeta sur les finances et sur l'industrie; à cette expansion nouvelle des intérêts matériels il fallut des organes nouveaux de publicité, et l'on créa la presse financière. Les « affaires » furent nombreuses et hardies. On inventa des journaux exprès pour les propager et les soutenir, journaux d'un prix singulièrement réduit, qui coûtent plus cher à fabriquer qu'ils ne se vendent, mais qui sont une source de bénéfices assurés, puisqu'ils poussent les abonnés à des opérations dont les metteurs en œuvre de cette prose spéciale savent recueillir bonne mouture. Des gens de lettres ont abandonné les romans ou la critique pour apporter le secours de leur talent à ces usines d'articles destinés à recommander des opérations où le bon public se laissait prendre; on les payait à beaux deniers comptants ou avec des actions libérées qu'ils négociaient à la Bourse. Cette presse de tripotage et d'argent est née sous le second Empire; elle a pris aujourd'hui des proportions telles, que l'on n'en est plus à compter les journaux qui la représentent.

A la *Revue de Paris*, comme dans les autres recueils

périodiques sérieux, nous nous tenions à l'abri de ces écarts, nous restions dans notre tente littéraire et sous aucun prétexte nous n'en sortions. Nous faisions de notre mieux, car le bon vouloir ne manquait ni à Laurent-Pichat ni à moi. Nous sentions bien que les lettrés se décourageaient à frapper en vain aux rares portes qui pouvaient encore s'ouvrir devant eux; nous n'avions pas hésité à doubler le nombre de nos livraisons, de façon à en avoir vingt-quatre au lieu de douze, ce qui nous permettait d'exercer une hospitalité plus large, quoique plus coûteuse. Nous étions restés fidèles à notre principe et nous nous considérions toujours comme un théâtre de début; nous accueillions les jeunes gens de préférence, et toutes les fois qu'il nous a été possible de publier la première œuvre d'un inconnu, nous avons été satisfaits. Nous avions tenu à ce que la poésie ne fût jamais exclue de notre petite maison; chaque livraison eut ses vers, et plus d'un écrivain qui est devenu célèbre a chanté ses premières strophes à nos côtés. Aussi, dès qu'une pièce de vers était née quelque part, on nous l'apportait, et souvent elle ne nous semblait pas digne du baptême.

Là, plus que partout ailleurs, j'ai pu constater les illusions que les hommes se font sur eux-mêmes et l'implacable vanité qui les dévore. Moins le talent est réel, plus elle est susceptible, plus on la blesse dès qu'on ne l'encense pas. C'est un spectacle pénible, mais qui n'est pas sans utilité et qui rend modeste. J'ai conservé quelques lettres qui me furent adressées à cette époque par de pauvres garçons infatués d'eux-mêmes et que de loin j'ai suivis dans leur existence. L'un d'eux, auquel j'avais benoîtement dit : « Nous sommes prêts à vous aider à faire votre trou », me répondait : « Je ne veux pas faire mon trou, monsieur, je veux bâtir un monument. » Un autre m'écrivait : « Sachez que l'enfant de vingt ans qui

vous parle est tout à la fois artiste, acteur, peintre, poète, philosophe, économiste; sachez que le rôle que je veux me faire sur cette terre est celui de Socrate et du Christ; je dois donner une foi au monde! » Un troisième m'adressait des propositions : « Je vous fournirai de quoi alimenter votre recueil, de quoi en assurer le succès : roman, poème, critique littéraire, philosophie, histoire, études domestiques, biographies d'artistes; je suis encyclopédiste et inépuisable. Je vous prie de me réserver, pour commencer, trois feuilles (48 pages) par numéro; j'irai vous en causer; je n'ai encore rien de prêt, mais huit jours me suffisent pour abattre un volume. » Celui-là ne *m'en causa* pas, car sa lettre m'avait édifié; je sais ce qu'il est devenu : il trempa dans les sanies de la Commune et s'y noya.

Nulle observation ne parvient à dérouter ces pauvres êtres et à leur faire abandonner la voie littéraire où toutes les chutes les attendent; la réputation d'autrui leur semble un attentat direct à leur sécurité; ils accusent les hommes, ils accusent le destin et ne s'accusent jamais. Cela est simple : la vocation des gens sans talent est plus aiguë, plus violente, plus exclusive que celle des hommes de génie, car elle est morbide et s'appuie sur ce qu'il y a de plus tenace au monde, sur une idée fausse. Parfois ils quittent un bon métier qui les ferait vivre pour se jeter dans les lettres, dont ils meurent, comme ce docteur Aussandon que j'ai connu. Il déserta toute clientèle et voulut écrire; il s'appliquait des compresses humides sur le front pour « avoir des idées »; les idées ne venaient pas, mais la misère vint, et le docteur se tua d'un coup de pistolet au cœur.

Ceux-là étaient des fous d'impuissance et de vanité; mais, en revanche, combien d'hommes m'inspirèrent de l'affection et de l'intérêt! Combien, avec la valeur, l'origi-

nalité, l'intelligence, pouvaient se croire appelés à un avenir que la mort a fermé! Les vivants sont là qui s'affirment dans les lettres ou dans la politique, mais les morts, qui en parlera, si ce n'est moi, dont ils furent connus, dont ils furent aimés? Je vois leurs fantômes; ils passent et me font signe, car ils savent que je ne les ai pas oubliés. C'était hier, et c'est déjà bien loin. Dans la nuit qui les enveloppe, comme un suaire obscur, ils ont des formes confuses que mon souvenir peut préciser. Hélas! j'ai beau essayer de les faire revivre, je sais bien que ce n'est que la chevauchée des ombres!

CHAPITRE XVIII

LES REVENANTS

Un soir du mois de novembre 1850, à Constantinople, au palais de la légation française, le général Aupick, alors ambassadeur, me dit, après le dîner : « La littérature a-t-elle fait quelque bonne recrue depuis que vous avez quitté Paris? » J'indiquai au général la *Vie de Bohème* qu'Henri Mürger avait fait représenter, avec succès, au théâtre des Variétés, et j'ajoutai : « J'ai reçu, il y a peu de jours, une lettre de Louis de Cormenin, dans laquelle il m'écrit : J'ai vu dernièrement, chez Théophile Gautier, un Baudelaire qui fera parler de lui; son originalité est un peu trop voulue, mais son vers est ferme; c'est un tempérament de poète, chose rare à notre époque. » Dès que j'eus prononcé le nom de Baudelaire, Mme Aupick baissa la tête, le général me regarda fixement comme s'il eût relevé une provocation, et le colonel Margadel me toucha le pied pour m'avertir que je m'aventurais sur un mauvais terrain. Je demeurai assez penaud, comprenant que j'avais commis une maladresse, et ne sachant laquelle. Dix minutes après, le général et Flaubert se disputaient à propos de je ne sais quel livre de Proudhon. Mme Aupick se rapprocha de moi et, à voix très basse, me dit : « N'est-ce pas qu'il a du talent? — Qui donc? — Mais le jeune homme que M. Louis de Cormenin vous

a cité avec éloges? » Je fis un signe affirmatif sans répondre, car je comprenais de moins en moins.

Le colonel Margadel se retira en même temps que nous et nous conduisit dans l'appartement qu'il occupait au palais de l'ambassade, pour nous montrer sa collection de lépidoptères, qui était belle. « Parbleu! me dit-il, vous avez failli mettre le feu aux poudres en parlant de Charles Baudelaire-Dufaïs; c'est le fils de Mme Aupick; le général et lui se sont souvent pris aux cheveux; le général ne tolère pas que l'on prononce son nom devant lui; vous voilà averti, ne recommencez plus. » Le colonel Margadel, tout en nous faisant admirer ses vulcains, ses argus et ses apollons, nous raconta que Baudelaire et le général Aupick étaient brouillés à ne jamais se revoir. Mme Baudelaire était veuve lorsque M. Aupick, alors colonel et chef d'état-major à Lyon, l'épousa; son fils Charles avait à peu près quatorze ans. On le plaça au collège, où il fut un écolier rebelle. Baudelaire avait ressenti une irritation profonde du mariage de sa mère, et dès le premier jour il prit une attitude d'hostilité vis-à-vis de son beau-père. Mme Aupick gâtait son fils, que le colonel traitait sévèrement. Le général Aupick était un homme bon et ouvert aux choses de l'esprit; mais la discipline, la discipline inflexible, lui paraissait le seul mode d'éducation que l'on pût appliquer aux enfants et aux hommes. C'était un soldat. Quand il avait dit : « Par file à droite! » il ne fallait pas s'aviser de s'en aller par file à gauche. Il s'est peint tout entier, à son insu, dans le blason qu'il s'était composé : d'azur à l'épée d'or en pal, et pour devise : « Tout par elle! » Une épée et une règle uniforme pour conduire Baudelaire, c'était prendre les mouches avec du vinaigre. A cette nature rêveuse, défiante et révoltée, il eût fallu beaucoup de tendresse et une affection qui eût été assez habile pour s'imposer en

se faisant partager. On pouvait l'amollir, mais non le ployer. Entre le beau-père et le beau-fils, la lutte devint incessante et d'une acuité qui faisait soupirer Mme Aupick, créature faible, aimant son mari, aimant son enfant, cherchant à calmer l'un, essayant d'apaiser l'autre, n'y parvenant pas et se désespérant.

Un jour, le colonel Aupick donnait un dîner officiel; il avait réuni à sa table des magistrats, des officiers supérieurs et quelques gros personnages. Baudelaire, qui avait alors dix-sept ans, assistait au repas. Je ne sais quel incident survint : Baudelaire fit une plaisanterie saugrenue, que le colonel Aupick rabroua sans doute avec vivacité. Baudelaire écouta la semonce; puis, se levant et se campant près de son beau-père, il lui dit : « Vous cherchez à m'humilier devant des gens de votre caste qui font semblant de prendre vos sornettes pour des bons mots et qui, par politesse, croient devoir rire de vos plaisanteries; vous oubliez que je porte un nom que votre femme a eu tort de quitter et que j'ai pour devoir de faire respecter. Vous m'avez manqué gravement; ceci mérite une correction, monsieur, et je vais avoir l'honneur de vous étrangler. » Il se jeta sur le colonel Aupick et le saisit à la gorge; le colonel se dégagea et appliqua une paire de soufflets à Baudelaire, qui tomba en proie à un spasme nerveux. Des domestiques l'emportèrent. Il fut enfermé dans sa chambre : arrêt forcé, défense de sortir. La reclusion dura quinze jours, au bout desquels Baudelaire fut mis en diligence, sous la surveillance d'un officier qui le conduisit à Bordeaux.

Là il fut embarqué sur un navire en partance pour les Indes; son passage était payé; une somme d'argent assez modique et une pacotille valant une vingtaine de mille francs étaient mises à sa disposition. Il s'arrêta à Bourbon, à Maurice, et prit terre aux Indes. Le produit de la paco-

tille disparut rapidement : il fit des fournitures de bétail pour l'armée anglaise, il vécut je ne sais où, je ne sais comme; la mère envoyait quelque argent sous main à son fils, qui se promenait sur des éléphants et faisait des vers[1]. Il était à l'âge où la mémoire est facilement pénétrée; il apprit l'anglais, et ce fut tout le bénéfice qu'il rapporta de ce voyage, qu'il n'aimait pas à rappeler. J'ai ouï conter quelques mésaventures qui peuvent lui avoir rendu pénible le souvenir de son séjour aux pays lointains. Il demeura, je crois, au Cap pendant quelque temps et en ramena une négresse ou une quarteronne qui, durant bien des années, a gravité autour de lui :

Avec ses vêtements ondoyants et nacrés,
Même quand elle marche, on croirait qu'elle danse,
Comme ces longs serpents que les jongleurs sacrés
Au bout de leur bâton agitent en cadence.

Une pièce de vers adressée à celle qu'il nomme « la grande Taciturne » et qui est intitulée : *Sed non satiata,* n'est pas à citer ici, mais à lire, car elle est fort belle. Une ou deux fois il me parla de cette « fée noire » avec un attendrissement qui prouvait un attachement sincère.

Lorsque Baudelaire rentra en France, il était majeur; la part de la fortune paternelle qui lui revenait lui fut remise et ne dura pas longtemps. Il traversa une période d'élégance très recherchée, avec une sorte d'afféterie d'assez mauvais aloi qui le fit remarquer. Sa mère, qui alors habitait Paris avec le colonel Aupick, nommé chef d'état-major de la première division militaire, fit effort pour créer à son fils des relations utiles. Elle le conduisit dans les salons officiels et Baudelaire y fut parfois plus

1. On m'a dit que cette anecdote est douteuse; je la tiens de Baudelaire, dont je n'ai pas le droit de soupçonner la véracité, mais qui a peut-être péché par prédominance d'imagination.

original qu'il ne convenait. Dans le salon de Mme X., qui, par sa situation et sa naissance, recevait le monde des hauts fonctionnaires et le monde, le duc de L. ayant dit : « De tous les êtres créés la femme est l'être le plus charmant! » Baudelaire riposta : « Monsieur le duc, je ne partage pas votre opinion; les femmes sont des animaux qu'il faut enfermer, battre et bien nourrir. » On comprend que l'on faisait peu de frais pour l'attirer.

Baudelaire, du reste, ne se plaisait guère dans des milieux où la courtoisie, imposée par l'usage, accueillait d'un sourire silencieux ses paradoxes les mieux combinés. Il préférait les cafés, les estaminets où, se trouvant en contact avec une génération de grands hommes futurs, — poètes, écrivains, peintres, sculpteurs, compositeurs, — il récitait ses vers inédits et s'enivrait de louanges. Avant d'avoir rien publié, il obtint de la sorte une réputation de coterie qui lui donnait de l'importance. Quelques-unes de ses pièces de vers, *le Reniement de saint Pierre*, *le Voyage à Cythère*, *la Charogne*, étaient récitées dans les ateliers, dans le bureau de rédaction des petits journaux, et étaient devenues célèbres. On m'avait répété *le Reniement de saint Pierre*; j'avais été impressionné par la hauteur de la pensée et par la brutalité du verbe. L homme qui avait fait cela n'était pas le premier venu; le vers était de main de maître, dur, mais résistant.

J'en avais parlé à Théophile Gautier, qui m'avait dit : « J'ai peur qu'il n'en soit de Baudelaire comme de Petrus Borel. Au temps de notre jeunesse, quand l'école romantique jetait toute sa flamme et que je portais des pourpoints en satin cramoisi, nous disions : Hugo n'a qu'à bien se tenir; dès que Petrus publiera, il disparaîtra. Eh bien! Petrus le lycanthrope a publié, et le père Hugo n'a pas disparu. Aujourd'hui, on nous menace de Baudelaire, on nous dit que lorsqu'il imprimera ses vers, Musset, Laprade,

moi nous serons dispersés en fumée; je n'en crois rien, le Baudelaire fera long feu comme le Petrus. » Gautier se trompait. Baudelaire n'a pas fait long feu; il n'a détrôné ni l'auteur de *Rolla*, ni l'auteur de *Psyché*, ni l'auteur de la *Comédie de la mort*, mais il s'est avancé à côté d'eux, sur le second rang, et il ne sera pas possible d'écrire l'histoire de la poésie à notre époque sans lui réserver sa place.

Je fis sa connaissance pendant l'été de 1852. J'habitais à Neuilly une petite maison de campagne que j'avais louée pour la saison. Baudelaire vint m'y voir. Je le regardai avec d'autant plus de curiosité que j'en avais beaucoup entendu parler et qu'il avait l'aspect assez étrange. Son costume, d'une irréprochable propreté, était de forme et d'étoffe grossières; un madras retenait le col d'une chemise en toile si forte, qu'elle semblait écrue; de larges boutons bronzés fermaient un paletot grisâtre, taillé comme un sac; des bas bleus apparaissaient au-dessus de souliers de chasse brillants de cirage; les mains nues, avec les ongles rabattus comme si on les comprimait par un geste machinal, avaient des mouvements lents et prétentieux. La tête était un peu celle d'un jeune diable qui se serait fait ermite; les cheveux coupés très courts, la barbe complètement rasée, l'œil petit, vif, inquiet, plutôt roux que brun, le nez sensuel et renflé du bout, la lèvre très mince, souriant peu, presque toujours pincée, le menton carré et l'oreille très détachée lui donnaient une physionomie déplaisante au premier abord, mais à laquelle on était promptement accoutumé. La voix était posée, comme celle d'un homme qui cherche ses expressions et se plaît à sa parole. Sa taille moyenne et solide dénotait de la force musculaire, et cependant il y avait en lui quelque chose de ravagé et d'amolli qui indiquait la faiblesse et l'abandon.

Malgré la réserve naturelle à une première rencontre, notre entrevue fut cordiale. Le début de notre dialogue fut étrange. Baudelaire me dit : « Monsieur, j'ai soif. » Je lui offris de la bière, du thé, un grog. Il me répondit : « Monsieur, je vous remercie, je ne bois que du vin. » Je lui proposai à son choix du vin de Bordeaux ou du vin de Bourgogne. « Monsieur, si vous me le permettez, je boirai de l'un et de l'autre. » On apporta deux bouteilles, un verre, une carafe; il dit : « Monsieur, veuillez faire enlever cette carafe; la vue de l'eau m'est désagréable. » Pendant une heure que dura notre entretien, il but les deux bouteilles de vin, par larges lampées, lentement, comme un charretier. Je restai d'autant plus impassible que je le voyais, toutes les fois qu'il vidait son verre, chercher du coin de l'œil à lire l'impression que j'éprouvais.

Son originalité, qui était grande, se trouvait souvent atténuée par le mal qu'il se donnait pour la faire ressortir. Longtemps après notre première entrevue, un dimanche, qui est le jour où mes amis veulent bien venir me voir, il entra chez moi avec les cheveux teints en vert. Je fis semblant de ne pas le remarquer. Il se plaçait devant la glace, se contemplait, se passait la main sur la tête et s'évertuait à attirer les regards. N'y tenant plus, il me dit : « Vous ne trouvez rien d'anormal en moi? — Mais non. — Cependant j'ai des cheveux verts, et ça n'est pas commun. » Je répliquai : « Tout le monde a des cheveux plus ou moins verts; si les vôtres étaient bleu de ciel, ça pourrait me surprendre : mais des cheveux verts, il y en a sous bien des chapeaux à Paris. » Presque immédiatement il s'en alla et, rencontrant un de mes amis dans la cour, il lui dit : « Je ne vous engage pas à entrer chez Du Camp; il est aujourd'hui d'une humeur massacrante. »

Ces puérilités ne nous empêchèrent pas d'être bons

amis, et nous nous sommes toujours vus avec plaisir, malgré les intervalles souvent prolongés que l'irrégularité de sa vie mettait dans nos relations. Je ne l'ai jamais connu qu'aux expédients, logeant en garni, renouvelant ses billets à ordre et cherchant à dépister ses créanciers, qui étaient nombreux, car il n'empruntait jamais que de petites sommes à la fois. Il rêvait de travailler et ne pouvait se résoudre à se mettre à la besogne. Je ne sais quoi l'appelait hors du logis et le promenait dans les « bouchons » de la banlieue. Il calculait qu'en écrivant tant d'heures par jour il ferait un nombre de lignes qui lui rapporteraient une somme déterminée; il décidait alors qu'il ne lui fallait pas plus de deux mois pour liquider ses dettes et saisir enfin une vie tranquille. C'était fort bien, mais il s'en tenait au calcul et remettait l'expérience au lendemain. De lendemain en lendemain, il se trouva que ses créanciers furent désintéressés après sa mort et après la mort de sa mère.

La vie décousue, les préoccupations dont parfois il devait être obsédé, n'ont rien enlevé à son talent, qui fut et qui reste considérable. Comme poète, il n'a eu qu'une corde, mais il l'a fait vibrer avec une rare énergie. Sa traduction des œuvres d'Edgar-Allan Poë est un chef-d'œuvre d'exactitude; il s'était identifié à l'auteur qu'il avait adopté et que, le premier, il fit connaître en France. Le malaise permanent qui était en lui, l'inquiétude qui le remuait, l'âpreté de ses convoitises et l'aigreur de ses déceptions trouvaient un écho dans les inventions malsaines, dans les rêveries alcooliques du poète américain. Dans ce désespéré dont l'imagination surexcitée par le gin n'engendrait que des fantômes et basait ses conceptions délirantes sur des données scientifiques, Baudelaire avait choisi un compagnon pour le chemin de la vie. De même, lorsqu'il écrivait les *Paradis artificiels*, il ressemble à un

médecin qui cherche un remède pour un mal incurable, le mal de l'existence mal réglée.

Baudelaire avait pour un écrivain un grand défaut dont il ne se doutait guère : il était ignorant. Ce qu'il savait, il le savait bien, mais il savait peu. L'histoire, la physiologie, l'archéologie, la philosophie lui échappaient ; à vrai dire, il n'y avait jamais regardé. Il avait parcouru les terres coloniales, l'Afrique méridionale, les Indes. Qu'en a-t-il rapporté? Rien. On croirait qu'il a voyagé sans ouvrir les yeux; si l'on aperçoit qu'il a quitté sa chambre et qu'il a traversé les mers, c'est par une seule pièce de poésie, l'*Albatros*. Comme diraient les Allemands, c'était un poète subjectif; il s'enfonçait au dedans de lui-même, s'y plaisait et y restait. Ce qu'il aimait, c'était sa propre pensée, sa fantaisie, j'allais dire sa divagation. Le monde extérieur ne l'intéressait guère; il le voyait peut-être, mais à coup sûr il ne l'étudiait pas. Si parfois il lui a accordé quelque attention, c'était pour en découvrir, pour en constater les vices qui l'aidaient à mépriser l'humanité. Quand on s'ingénie à mépriser l'humanité, on est toujours tenté de trop s'estimer soi-même, et j'ai peur que ce n'ait été le cas de Baudelaire, qui s'enorgueillissait de son étrangeté. Dans son *Héautontimorouménos*, il a dit : « Ne suis-je pas un faux accord dans la divine symphonie? » Le mot eût été plus juste s'il avait dit : « Ne suis-je pas un accord faussé? » Plus il rêvait l'impossible, plus son existence lui semblait plate; volontiers il se serait écrié comme Henri Heine : « Oh! que je puisse voir le spectacle de grands vices, de crimes sanglants et immenses! Épargnez-moi la vue de cette vertu qui a bien dîné et de cette morale qui paye à l'échéance! »

Lorsque, dans son numéro du 1er juin 1855, la *Revue des Deux Mondes* publia les *Fleurs du mal*, ce fut un étonnement et un succès. On admira la facture savante, la

vigueur métallique du vers, mais plus d'un lecteur fut choqué de l'âcreté de la pensée. On était accoutumé à voir la poésie française ne jamais revêtir que des idées douces, tendres ou tristes; la jérémiade des poètes se perdait dans le nuage des souffrances indéfinies; la lamentation était vague et l'aspiration confuse. Avec les *Fleurs du mal* il n'en était plus ainsi; l'auteur faisait l'autopsie de soi-même, et s'il se découvrait un cancer, il s'ingéniait à le faire toucher à celui qu'il appelait

Hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère!

Le retentissement fut grand, comme pour toute œuvre exceptionnelle; entre les bravos et les murmures, Baudelaire faisait effort pour rester impassible, les critiques ne parvenaient point à s'entendre. Enfin! disaient les uns; hélas! soupiraient les autres; le gouvernement intervint pour les mettre d'accord.

Dès que le volume eut été publié en librairie, on le déféra à la police correctionnelle : outrage à la moralité publique. Je crois rêver en racontant cela. Rien, absolument rien, dans les poèmes de Baudelaire, ne portait atteinte aux bonnes mœurs. La conception pouvait paraître bizarre, l'expression est souvent dure, mais nulle inconvenance préméditée, nulle recherche de polissonnerie, nul appel à la débauche; seulement les vers n'avaient point été jetés dans le moule vulgaire et la pensée heurtait parfois les idées reçues. En matière de littérature, les gouvernements ont toujours manqué d'esprit. — Si la bêtise faisait souffrir, dit un proverbe souabe, on entendrait bien des gens crier. — En cette circonstance, on en manqua plus encore que d'habitude. Baudelaire m'avait parlé de ce procès et m'avait dit : « Pour moi, c'est une bonne fortune; jamais je n'aurais osé espérer une telle réclame; tout le monde va se jeter sur mon livre pour y

découvrir ce que je n'y ai pas mis. » Il avait vu juste. Le tribunal fit acte de critique et de cuistre; il émonda le volume, il en exclut un certain nombre de pièces ou de strophes qui ne lui semblaient pas conformes aux canons, et le volume, réimprimé avec les suppressions imposées, eut un débit considérable que son mérite seul justifiait. Déférer un livre aux appréciations de la justice, c'est en assurer le succès. L'expérience en telle matière est nulle; un an plus tard, une balourdise analogue donnait à *Madame Bovary* une célébrité instantanée.

Les *Fleurs du mal*, la traduction des œuvres d'Edgar Poë, les *Paradis artificiels*, les *Poèmes en prose* n'avaient point enrichi Baudelaire; le séjour de Paris lui devenait difficile; il alla habiter la Belgique, où un éditeur de ses amis tombé en faillite essayait de refaire quelque fortune en publiant des œuvres pornographiques ramassées on ne sait où et trop souvent attribuées à des écrivains qui ne les avaient pas commises. C'est là que Baudelaire fut frappé de paralysie générale; immobilisé, aphasique, sujet à des mouvements d'impatience qui parfois dégénéraient en accès de fureur, il fut rapporté près de Paris et placé dans une maison de santé. Que restait-il du poète? quelle faculté son cerveau avait-il conservée? pouvait-il encore faire des vers qu'il lui était impossible de dicter ou d'écrire? sa pensée avait-elle gardé son énergie et lui permettait-elle de comprendre l'horreur du supplice auquel il était condamné? ou bien flottait-elle dans ces nuages sans contours que rassemble et disperse le vent de la folie? Nul ne répondra; le pauvre garçon est parti sans avoir pu exprimer les sensations qui s'agitaient en lui. Lorsqu'il fut ramené à Paris, sa mère m'écrivit pour me prier d'aller le voir. Il était assis dans un grand fauteuil, les mains blanches, le visage de cette pâleur terreuse qui est le fard de la

démence, les paupières boursouflées, les yeux interrogateurs et fixes. Nulle trace d'émotion sur son visage amaigri; parfois il semblait se soulever dans un incomparable effort pour répondre à ce qu'on lui disait; il criait : « Non, non, cré nom, non! » C'étaient les deux seuls mots, — les deux seules notes, — qu'il parvenait à articuler. La mort le délivra; il avait écrit les litanies qui convenaient à ses rêves :

O Satan! prends pitié de ma longue misère!

Il fut exaucé.

A l'époque où je connus Baudelaire, je rencontrai Philoxène Boyer, qui était son inverse. Autant l'un était révolté, autant l'autre était résigné. Je ne puis sans émotion me rappeler cet être chétif, nerveux, contourné dans ses mouvements, toujours boutonné dans un habit noir étriqué, empressé, reconnaissant du plus léger service, ne conservant pas rancune des injures, pâle, presque décharné, avec des épaules étroites, une tête trop grosse et un sourire dont la bienveillance n'avait rien de factice. Il ressemblait à un chat maigre qui fait le gros dos. L'admiration le débordait; il pâlissait à la prose de Chateaubriand et sanglotait aux vers d'Hugo; c'est lui qui, parlant de l'apostrophe de *Ruy Blas* aux courtisans, a dit : « C'est ruisselant d'inouïsme! » C'était un lyrique : Byron sans Haydée, Lamartine sans Elvire. Lui aussi, il avait rêvé de remplir le monde de son nom, de faire des poèmes et des drames; d'être à la fois Shakespeare et Musset, Gœthe et Leopardi. Il ne fut rien, car la misère le dévora. Il avait un talent qui n'était point médiocre, sans imprévu, mais d'une exubérance parfois éclatante. Il arrivait à l'originalité par la forme dont il enveloppait sa pensée, beaucoup plus que par la pensée même.

Il était doué: il avait en main de quoi acquérir le développement nécessaire, il a gâché sa vie et glissa si rudement qu'il ne put se relever. Il était le fils unique d'un professeur[1] qui, en mourant, lui laissa un petit patrimoine, une centaine de mille francs environ, de quoi vivre économiquement, travailler et essayer de frayer sa route. Son père dès l'enfance lui avait appris à parler latin, il eut des succès de collège, il aimait les lettres. Nul n'avait moins d'expérience que lui, — il n'en eut jamais; — il était timide, naïf, confiant, un peu « gobe-mouches ». Il avait lu Balzac et y croyait. Il tomba mal pour ses débuts. Avec la bonne foi d'un novice, il crut avoir trouvé des frères d'armes et des amis dans la race famélique qui s'initiait alors à l'étude des lettres en menant la vie de bohème. Philoxène Boyer faisait danser les écus; c'était une proie, on ne le lâcha pas. A ses vers, on battait des mains; à sa prose, on s'extasiait; on lui promettait la célébrité; il n'avait qu'à allonger la main pour saisir la couronne immortelle. Mais dans cette ville de Paris, oisive, toute à ses plaisirs, dédaigneuse des chefs-d'œuvre, il ne suffit pas d'avoir du talent; que dis-je? du génie, — il faut surtout du savoir-faire.

« Avoir du talent, belle malice : nous en avons tous; mais lorsqu'on veut être connu, il est indispensable de se faire connaître. Le moyen est simple : se créer des relations dans le monde des écrivains, des journalistes, des artistes, des acteurs, qui seul détermine et consacre les réputations: cela n'a rien de difficile pour l'homme qui a de l'argent. De quoi s'agit-il, en effet? De donner des dîners, des soupers, des fêtes, de ne pas être rebelle à l'emprunt et de s'entourer ainsi d'une quantité choisie

1. Le père de Philoxène Boyer a été, je crois, professeur de rhétorique au collège Stanislas et censeur au collège Rollin.

de clients qui, à l'heure propice, pousseront le cri d'admiration auquel nul ne résiste? Quelle importance peut avoir le sacrifice de quelques billets de mille francs en regard de la gloire, de la fortune assurées sans combat, de la victoire remportée de haute lutte? »

Philoxène Boyer fut convaincu et devint le père nourricier d'une bande d'affamés qui voyaient des perdreaux truffés pour la première fois. Ce fut une curée. On le soldait en hyperboles, on lui dédiait des sonnets, on lui adressait des rondeaux; Henri Mürger, qui ne fut pas un des derniers à donner son coup de dent, parodiait la *Chanson des pirates* et chantait :

> Dans la chambre de Philoxène
> Nous étions quatre-vingts rimeurs.

Le pauvre diable ne se tenait pas d'aise et commandait de nouveaux dîners. Chacun amenait sa chacune : les figurantes et les vieilles premières des petits théâtres ne se faisaient faute d'aller chercher cette pâture qui ne leur coûtait rien; elles trouvaient sur leur assiette un bouquet de fleurs rares, accompagné parfois de quelques versiculets devant lesquels on se pâmait. Philoxène Boyer payait les violons et ne dansait guère, car nul homme n'eut moins de passions. Le vin de Champagne lui faisait mal à la tête, les truffes ne convenaient pas à son estomac et l'amour n'était pour lui qu'un sujet de poésie. Il assistait souriant et bénévole aux repas dont il faisait les frais, que l'on dévorait devant lui et n'y prenait point part.

Un jour, j'entendis Théophile Gautier lui dire : « O Philoxène, ce n'est pas ton argent que tu manges, c'est ton avenir; sous ton dernier écu tu trouveras la misère, qui est une compagnonne dont le commerce n'a rien d'attrayant; tu deviendras abject et marmiteux; tu mendieras au coin des journaux, tu montreras des articles

savants pour vivre, et les cadets que tu alimentes te tourneront le dos avec empressement. » Philoxène Boyer cita le fameux aphorisme : « Pour être connu, il est indispensable de se faire connaître » ; puis il ajouta : « Je me crée des amis qui m'ouvriront toutes les voies. » Gautier, qui ne chantait jamais, lui chanta : « Va-t'en voir s'ils viennent, Jean ! »

Cela dura peu, un an ou dix-huit mois, tout au plus. Les cent mille francs, transmués en venaison, en vins de Johannisberg, en roses moussues, en cigares de la Havane, s'en étaient allés où vont ces sortes de choses sans laisser plus de trace ; Philoxène Boyer était ruiné, mais il n'était pas connu et ses anciens convives se moquaient de lui. Non seulement on le railla, mais on l'insulta ; il y eut une histoire de duel qui fut odieuse et dont les détails échappent à ma mémoire. Alors commença pour ce malheureux une existence lamentable. Il était fier et de sentiments droits ; il n'emprunta pas, car il savait qu'il ne pourrait pas rendre. Il travailla. Il glissait de temps en temps quelque article dans un journal, où on le payait peu, car on le savait pauvre. Le plus clair de ses ressources pendant longtemps fut un feuilleton hebdomadaire qu'il faisait dans un journal étranger et qui lui rapportait vingt francs. Ces quatre-vingts francs par mois l'empêchaient presque de mourir de faim.

Je le vis souvent à cette époque ; il m'avait pris en amitié, car il éprouvait un besoin d'affection que son expérience n'avait pas apaisé. Il se comparait volontiers à don César de Bazan :

> Tous les soirs danse et fête au vivier d'Apollo
> Et cent musiciens faisant rage sur l'eau !

Il me racontait ses prouesses, me récitait les vers que l'on avait faits en son honneur, n'accusait personne et ne

récriminait pas. Il inaugura les conférences, conférences exclusivement littéraires, on n'a pas à le dire, où l'économie politique, la politique, la philosophie n'avaient pas la parole. Il y excella. Dans une salle située au rez-de-chaussée d'un des hôtels de la place Vendôme, j'ai été plusieurs fois l'entendre. J'ai suivi avec intérêt une série de leçons qu'il fit sur les *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand. Le geste était apprêté, emphatique; l'attitude était parfois prétentieuse et portait à sourire, mais l'éloquence était extraordinaire, pleine, abondante, riche d'images, tenant plutôt de l'oraison funèbre que du discours, réellement forte et supérieure. Improvisait-il sur un sujet étudié? récitait-il de souvenir une étude écrite? je ne sais, et lorsque je l'ai questionné à cet égard, il ne m'a donné que des réponses évasives. Il y avait en lui un orateur, et comme il était instruit, il eût été un maître de conférences hors ligne.

Le goût de ces « lectures », ainsi que disent les Anglais, s'était propagé dans Paris; quelques gens du monde avaient prêché d'exemple; on les avait imités, la mode avait accepté ce genre de distraction intellectuelle, et les conférenciers, comme on les appelait, purent faire des recettes de quelque valeur. C'eût été pour Philoxène Boyer une source de bien-être qui l'eût sorti de sa vie difficile; la fortune n'était pas pour lui et le sort lui en voulait; la misère, le froid, les privations l'avaient épuisé; il eut une phtisie laryngée; il en guérit, mais resta aphone; sa voix brisée pouvait à peine se faire entendre. Sa résignation ne l'abandonna pas; avec son inaltérable mansuétude, il me disait : « Les dieux ne l'ont pas voulu, il faut se soumettre. » Un soir, cependant, le hasard m'avait placé près de lui dans une salle de conférences. L'orateur frappait du poing sur la table, se démenait, criait fort et disait peu de chose. Philoxène Boyer se leva

et sortit. Au mouvement de ses épaules je compris qu'il pleurait. Je le suivis, je lui pris le bras et nous cheminâmes ensemble. Il essaya de sourire et, posant le doigt sur son gosier sans résonance, il me dit : « En Crète, il existait une stèle sur laquelle on lisait : Jupiter ne tonnera plus; il est mort depuis longtemps. » Puis, en sanglotant, il ajouta : « C'est dans Athénée. »

De toutes les qualités qui rendent l'homme respectable, il eut la plus belle : il eut la bonté, cette grande vertu à laquelle Marc-Aurèle avait dédié un temple. Les déceptions qu'il avait éprouvées, l'existence de Sisyphe qui retombait toujours sur lui, l'ingratitude dont tant de preuves lui furent prodiguées, n'avaient laissé en lui aucun relent d'amertume; il était prêt à obliger ceux-là mêmes dont il avait le plus à se plaindre; lorsqu'il avait en poche de quoi subvenir au besoin de sa journée, il était gai, et de sa voix éraillée récitait quelques vers qui lui trottaient dans la cervelle. N'a-t-il donc fait aucun livre? Si : il a écrit des volumes remarquables qui ont été bien accueillis, mais il ne les a pas signés. Un jour, sur ma table, il vit un de ces livres; en souriant il me dit :

Hos versiculos feci; tulit alter *honoraires*.

Je n'ai ni le droit ni le courage de trahir une confidence; que ceux qui, spéculant sur sa pauvreté, se sont approprié pour quelques écus les œuvres auxquelles il avait mis tout son soin, toute sa science, tout son talent, restent en paix dans la réputation qu'ils lui doivent : je ne les nommerai pas. Obéissant à cette ardeur ingénue qui le guidait, il s'était marié; il avait accepté charge d'âme, et parfois fléchissait sous le fardeau. De temps en temps, le ministère de l'instruction publique lui remettait quelque secours; une souscription que l'on organisa pour aider à la publication d'un volume de poésies ne fut pas

infructueuse; mais la souffrance était permanente, car la misère avait dépassé la mesure et l'avait usé. Dieu en eut pitié et l'appela. Derrière l'humble corbillard qui l'emportait, on eût vainement cherché ceux qui, dans les soupers des *Trois Frères Provençaux*, choquaient leurs verres en criant : « Vive Philoxène! »

Souvent, dans les restaurants infimes où il allait chercher un repas au prix de douze ou quinze sous, Philoxène Boyer rencontrait un garçon singulier qui se déguisait et passait une blouse par-dessus ses vêtements pour venir s'asseoir autour des tables où mangeaient les cochers et les hommes de peine. C'était Charles Barbara, une des imaginations littéraires les plus sombres que j'aie connues. Celui-ci non plus ne fut pas heureux, et ce n'est ni le courage ni le talent qui lui faisaient défaut. Edgar Quinet a dit : « Le talent, le génie même ne sont que des promesses; il faut y joindre l'étoile : où elle manque, tout manque. » Je ne sais où était l'étoile de Barbara lorsqu'il naquit; emportée, pulvérisée sans doute par une tempête uranienne, elle n'a jamais paru, et il l'a vainement cherchée. Il était le fils d'un luthier de province; il avait appris la musique et jouait bien du violoncelle. Je crois que, dans certains jours de pauvreté, il s'est glissé le soir parmi les musiciens de quelque petit théâtre et a fait sa partie dans l'orchestre.

Il était venu à Paris en quête d'une position et était tombé dans les lettres, pour lesquelles il se sentait des aptitudes. Il avait côtoyé les compagnons de la bohème et n'avait pas dû leur apporter de nouveaux éléments de gaieté, car il avait une tristesse naturelle que la dureté de sa vie n'était pas pour affaiblir. Il avait de la lecture et, comme il avait fait une étude particulière de Diderot, dont la langue un peu sèche, mais vigoureuse, lui plaisait, Mürger en faisait cas et disait : « Il s'est nourri de

la moelle des lions. » Pour Mürger, en effet, dont l'ignorance était encyclopédique, avoir lu les œuvres de Diderot, c'était avoir plongé au profond des connaissances humaines. Barbara était moins facile à satisfaire, il travaillait et était un lecteur assidu des bibliothèques publiques.

Était-il indemne d'esprit? Je ne le crois pas. Son frère, atteint d'une maladie nervoso-mentale, avait essayé de se brûler la cervelle et n'avait réussi qu'à se faire une blessure au front; quant à lui, il me semble que la sinistre fée de la mélancolie lui avait soufflé sur la cervelle. Il était si triste, parfois si lugubre, si effarouché, on avait tant de peine à l'apprivoiser, ses conceptions étaient si étranges dans le terrible, que j'ai toujours cru que la prédominance nerveuse était chez lui trop considérable. Malgré sa sobriété, — c'était un buveur d'eau, — il y avait en lui quelque chose d'Edgar Poë; comme l'Américain, il cherche dans l'horreur son principal élément littéraire, et il n'a souci que de donner le frisson au lecteur. La vie lui apparaît comme une lutte permanente et sans merci contre une divinité impitoyable qui reprend des forces à mesure qu'on la terrasse. Son existence, en effet, ne fut qu'un combat contre la misère et contre un sort néfaste qui jamais ne se lassa de le poursuivre; il y déploya une énergie inflexible, mais il ne fut pas le plus fort et, quand il abandonna la partie, il était vaincu.

Il a publié deux volumes qui méritent de n'être pas oubliés : *l'Assassinat du Pont-Rouge* et les *Histoires émouvantes*. Le premier est un roman où l'art de la composition est peu développé, mais où les situations ont une rare vigueur et où la donnée d'une moralité vengeresse est d'une grande élévation. Le second renferme plusieurs nouvelles, dont une, *les Jumeaux*, est puissante. Deux frères jumeaux sont séparés au jour de leur naissance et

suivent des voies différentes : l'un est soldat, l'autre ouvrier; les incidents de leur vie sont semblables et, par la seule différence des milieux où ils se produisent, engendrent des résultats différents; le jour où le soldat se bat en duel, l'ouvrier se bat à coups de couteau. Le soldat, devenu officier, voit se réaliser ses meilleurs rêves, le jour même où son frère monte sur l'échafaud. Les déductions de la conception sont excessives, ce qui, du reste, ne sort pas du droit de l'écrivain, mais le plaidoyer contre « les deux poids et les deux mesures » de la société est d'une force sans pareille.

Malgré la brutalité de son œuvre, il ne faudrait pas voir en Charles Barbara un de ces envieux qui aboient aux riches et se dressent contre les heureux; c'était un homme doux dans sa taciturnité, sans fiel, sans vanité, sans colère. Il a écrit et répété souvent : « Je crois l'homme né pour souffrir. » Le pauvre garçon n'a pas failli à cette destinée. Il était à la fois intelligent et troublé. Sa grosse tête, dont les cheveux jaunes et déjà rares découvraient le front proéminent, n'était pas désagréable, malgré l'expression d'inquiétude qui toujours agitait son visage rasé. Son regard roux était fixe et cependant vacillant. On eût dit que Barbara, trop habitué aux déceptions de la vie, avait peur que l'on ne se moquât de lui; lorsqu'on lui annonçait une bonne nouvelle, il hésitait à y croire; tout ce qui ne lui était pas contraire lui semblait invraisemblable. Il disait en souriant : « Si l'on donnait des titres de noblesse aux gens de lettres, je demanderais à être nommé marquis de Saint-Guignon, en l'honneur du patron qui n'a cessé de me protéger. »

Il espéra un moment en avoir fini avec la fortune adverse et avoir rompu le charme noir qui le paralysait. De son roman *l'Assassinat du Pont-Rouge* il fit un drame qui fut représenté et qui eut du succès. J'assistais à la

première représentation, car j'avais de l'amitié pour Barbara, et j'étais heureux de le voir sortir des chemins pénibles où le sort le contraignait à se traîner. L'émotion fut vive dans la salle, et les spectateurs se sentirent secoués par une main plus forte que celle d'un dramaturge ordinaire. Le drame n'était pas commun et échappait aux vulgarités de situation, de surprises et d'imbroglio auxquels ces sortes d'ouvrages semblent condamnés. Les faits étaient simples et les déductions logiques. Barbara recueillait plus que des applaudissements; la pièce fit de l'argent, comme on dit dans l'argot des théâtres, et l'auteur en eut sa part, qui, pour la première fois peut-être depuis qu'il était au monde, lui permit de regarder l'avenir sans angoisses.

L'accalmie ne fut pas de longue durée. Charles Barbara se maria; il eut quelques bons jours, il vivait en famille, subvenant à l'existence de sa belle-mère, de sa femme et d'une petite fille qui lui était née. C'était en 1866, au moment où la fièvre typhoïde visitait Paris. L'épidémie ne pouvait oublier Barbara; elle entra dans sa maison et emporta de la même brassée sa fille, sa belle-mère et sa femme. Le désespoir l'abattit et la fièvre s'en empara. Le 18 septembre, on le conduisit à la Maison municipale de Santé; on l'installa dans une chambre au troisième étage. Le lendemain, au point du jour, il ouvrit la fenêtre et se précipita. La pluie tombait, la terre était molle : il y moula son corps et mourut sur le coup. Jamais je ne me suis trouvé en rapport avec Charles Barbara sans admirer la justesse de l'observation de La Bruyère : « Il y a une espèce de honte à être heureux à la vue de certaines misères. »

Est-ce par contraste que le souvenir de Barbara me rappelle celui d'Étienne Eggis, qui fut un type de bohème fantasque et très doux? Sans sa haute taille et quelque

moustache, on l'eût pris pour une femme. Son teint rosé, ses longs cheveux châtains, ses yeux admirables l'eussent fait beau, si ses dents douteuses n'avaient enlaidi son sourire. Il n'était pas Français, il appartenait à la Suisse et était né à Fribourg. Aux jours de son adolescence, il avait mené la vie vagabonde des étudiants allemands pauvres; à pied il avait parcouru le duché de Bade, la Franconie, la Saxe, la Prusse et la Pologne, dormant au hasard, parfois sous les arbres verts, parfois dans le fenil. Avant que les chemins de fer eussent sillonné l'Europe, on rencontrait souvent sur les routes d'Allemagne et de Suisse des étudiants qui marchaient en petits groupes, le bâton à la main et le sac en sautoir. A la montée des côtes, ils attendaient les chaises de poste et les diligences; ils tendaient leurs casquettes au nom de la théologie, au nom de la jurisprudence, au nom de la médecine, au nom du doctorat *utriusque juris*; on jetait une pièce blanche et, en guise de remerciement, ces pèlerins de la science entonnaient une chansonnette.

Cette existence que des poètes ont célébrée, Eggis l'avait trouvée bonne et la regrettait. Il était venu à Paris pour y chercher fortune, la tête pleine de vers, comme un oiseleur qui apporterait des oiseaux dans sa cage. Les oiseaux avaient beau chanter, la fortune passait outre et ne s'arrêtait pas à les écouter. Les chansons n'étaient point désagréables cependant, et le *Voyage au pays du cœur* n'a pas déplu aux gens de goût. Eggis y a parfois glissé quelques-unes de ces excentricités que repousse la pruderie de la langue française, mais qui sont de fines plaisanteries en Allemagne.

> Les abeilles des bois sentent pousser leur dard;
> C'est le temps de chanter les baisers et les roses,
> Fleurs du jardin des cieux dans nos fanges écloses,
> Et de se restaurer de petits pois au lard.

Il ne faudrait pas le juger d'après cette boutade; ses vers sont ceux d'un jeune homme de vingt et un ans que le lyrisme emporte, mais ils sont bien faits, de vive facture et viennent d'un poète. J'avais recommandé Eggis au *Moniteur universel*. Louis de Cormenin n'y était déjà plus et, malgré la volonté exprimée par le ministre Fould de n'attirer que des écrivains « connus et aimés du public », j'avais pensé qu'un homme parlant bien plusieurs langues étrangères, de leste prose et ayant besoin de gagner sa vie, pourrait être utile à un journal officiel. Je m'étais trompé. L'employé qui reçut Eggis était un malotru. Il le mit à la porte par les épaules, ou peu s'en faut. Je me fâchai, je pris l'affaire à mon compte et j'exigeai des excuses, qui ne furent point ménagées à Eggis. Des excuses, pas plus que ses vers, ne lui donnaient à vivre; il disparut. Pendant longtemps et en toute occasion je m'en informai; nul ne savait ce qu'il était devenu. J'ai appris qu'après avoir vagué en Italie et en Allemagne, après avoir collaboré à des journaux, dirigé *la Gazette des étrangers* à Berlin, il était mort, le 13 février 1867, d'une maladie de poitrine.

Tout autre était Guillaume Lejean; celui-là appartenait à la grande race des hommes qui découvrent les mondes et abordent, d'un cœur résolu, les continents inexplorés. Songeur, sérieux, peu débarbouillé, les yeux fichés en terre, il semblait suivre en sa pensée des routes mystérieuses dont seul il avait le secret. D'une sobriété d'anachorète, vivant d'une croûte de pain et d'un verre d'eau, couchant dans un galetas, toujours penché sur des cartes géographiques, il me disait : « Je suis dans l'opulence, » parce qu'il avait un revenu fixe de 1500 francs. C'était un Breton, il avait la résistance du granit natal. Rien ne l'arrêtait, rien ne l'effrayait. En Grèce, voyageant à pied, après avoir passé la nuit à Andritzéna, il arriva aux bords

de l'Alphé qui était débordé. Un batelier lui demanda dix drachmes pour le passer sur l'autre rive. Lejean haussa les épaules, enleva ses vêtements, en fit un paquet qu'il attacha sur sa tête et traversa la rivière à la nage. Il parcourut de la sorte et aussi économiquement l'Épire, la Bulgarie, la Turquie; il remonta le Nil jusqu'à Gondokoro, voulut trouver les passes du Bahr-el-Abiad, se battit avec les hippopotames et faillit être happé par un crocodile, un jour qu'il dormait, à l'ombre, sur la berge du fleuve.

Aujourd'hui Guillaume Lejean est mort; sans avoir l'élégance ni l'adresse de Speke et de Grant, sans posséder la redoutable énergie de Stanley, il eût pu, lui aussi, découvrir le lac Nyanza et descendre le Congo; il l'eût fait plus lentement, plus patiemment, mais il l'eût fait, car il avait le tempérament du voyageur. Que lui a-t-il donc manqué? Un gouvernement capable de le comprendre et de l'aider. Les ministres qui se sont succédé pendant la durée du second Empire ne se sont guère souciés de Lejean. Aller en Afrique, chercher les sources du Nil, déterminer le système orographique et hydrographique du continent noir, qu'importe? Le pauvre Lejean, partout ajourné, partout éconduit, ne perdait pas courage; il vivait de privations. Quand il avait économisé quelque argent, il partait; avec 2000 francs, il a fait le voyage de Méroë. Napoléon III, averti par Mme Hortense Cornu, en parla à son ministre des affaires étrangères, qui alors était Édouard Thouvenel. Celui-ci crut bien faire et nomma Lejean vice-consul de France à Massaoua, avec résidence facultative à Magdala, près du Négus Théodoros. Il ne fallait pas immobiliser Lejean, il fallait le jeter à travers les terres inconnues. Bien avant le consul anglais Cameron, Guillaume Lejean eut à boire le cousso du Négus, et, comme autrefois le chevalier Amédée Jaubert à Bayezid,

il fut jeté dans un cul de basse-fosse. Les Abyssiniennes ont le cœur sensible, et Lejean, malgré ses longues dents jaunes, son air triste et ses cheveux plats, sut émouvoir de jeunes compassions qui l'aidèrent à supporter le poids de ses chaînes. Il en parlait avec complaisance et même avec quelque fatuité.

Ses aventures en Abyssinie, lorsqu'il représentait la France auprès de ce « roi des rois » qui prétend descendre du fils de Salomon et de la reine de Saba, Lejean les a racontées dans la *Revue des Deux Mondes*, et il a parlé aussi avec autorité du Soudan, du désert Nubien, du Nil blanc, de la vie des Européens à Khartoum. Lorsqu'il put enfin sortir des griffes du Négus et qu'il fut revenu parmi nous, il ne songea point à se reposer. Il voulait pénétrer l'impénétrable. Il partit pour la Boukharie et rêvait de visiter Samarkand. Malgré la mort qui pouvait l'atteindre, malgré l'esclavage plus dur que la mort, il eût mis son projet à exécution : il eût, comme le faux derviche Arminius Vambéry, traversé les Kara-Koum et forcé la frontière du pays interdit aux chrétiens; mais il fut arrêté en route par la maladie que Rabelais a appelée : faulte d'argent. Jamais je n'ai lu le récit des découvertes faites par les Allemands, les Anglais, les Américains, sans penser à Guillaume Lejean, qui était de taille à les suivre, sinon à les précéder. Il eut un grave défaut, qui est rare : il fut si modeste, qu'il n'osa pas faire paraître toute sa valeur et qu'il fut méconnu.

Ce fut lui, entre deux voyages, qui me présenta un jeune homme d'une pâleur inquiétante que l'on nommait Émile Lamé et dont le père, géomètre illustre, était membre de l'Académie des sciences. Son originalité naturelle et douce était pour plaire. Il avait donné à la *Revue de Paris* plusieurs nouvelles où la fantaisie et la réalité se mêlaient dans une fiction simple, dont la conception

semblait indiquer des facultés bien équilibrées. Il était grand, silencieux, assez timide et semblait parfois sortir d'un rêve pour répondre à une question qu'on lui adressait. J'avais remarqué qu'il avait la pupille dilatée, comme si l'œil eût été baigné de belladone. C'est quelquefois un indice de prédisposition aux maladies de l'encéphale. Rien, du reste, dans sa conversation ni dans son attitude, ne laissait présumer que le cerveau pouvait être en souffrance. Il parlait volontiers de ses travaux futurs, regardant les contes qu'il composait comme un exercice destiné à lui apprendre l'art d'écrire; très courtois, du reste, et acceptant les observations techniques qu'on lui adressait, avec une déférence qui n'est point commune chez les gens de lettres. Un soir, il entendit des voix qui l'appelaient vers le ciel; il monta sur la margelle de sa fenêtre et voulut marcher dans l'espace. On le ramassa sur le pavé de la rue; il ne survécut pas à sa chute.

CHAPITRE XIX

LES SAINT-SIMONIENS

Charles Lambert-Bey, que j'avais connu pendant mon séjour au Caire et avec qui j'avais tant causé de philosophie, de métaphysique, de religion, le soir, sous les arbres de l'Esbékyeh, était revenu à Paris après avoir fait liquider sa pension de retraite et pris congé du vice-roi d'Égypte. Plus saint-simonien que jamais, se considérant comme l'apôtre de la doctrine prêchée de 1828 à 1832, il avait repris avec ardeur l'œuvre de propagande à laquelle il avait consacré sa vie. Il s'était empressé de venir me voir dès mon retour, et nous avions renouvelé ces longues conversations dont le souvenir m'est resté cher. Chez lui, ou chez moi, nous avions d'interminables discussions. Sans me laisser pénétrer par des théories intéressantes, mais un peu diffuses, j'éprouvais un vif plaisir d'esprit à écouter Lambert, dont la parole nette, toujours appropriée, avait un charme auquel je ne résistais pas. A cette époque, toutes ces dissertations, qui ne s'appuient que sur des hypothèses, ces disputes courtoises qui semblaient une réminiscence de la scolastique, ces duels à syllogismes émoussés me plaisaient infiniment. J'y aurais passé les nuits, et plus d'une fois, Lambert et moi, nous avons vu le jour se lever quand nous pensions qu'il était à peine onze heures du soir. Pour Lambert, parler était un besoin;

pour moi, écouter était une jouissance; nous étions donc faits pour nous entendre et nous nous entendions très bien.

Il avait conservé pour Enfantin, pour le Père, une vénération qui ressemblait à de l'idolâtrie. Il en parlait comme un dévot parle de son dieu. Il m'avait raconté les différents incidents de la vie commune, les leçons dans la rue de Monsigny, les prédications dans la salle Taitbout, le schisme qui avait séparé les disciples, la retraite à Ménilmontant, le procès où lui-même avait porté la parole, ainsi que Charles Duveyrier et Michel Chevalier, l'emprisonnement du Père, le départ pour l'Égypte et ce qu'il appelait la dispersion des apôtres. La tête couverte d'un tarbouch, son beau regard fixé sur celui de son interlocuteur, le sourire aux lèvres, roulant un chapelet d'ambre entre ses doigts, il ressemblait à un joghi des Indes racontant les *avataras* de Wichnou.

Prosper Enfantin habitait alors Lyon, où il était retenu par ses fonctions d'administrateur du chemin de fer de Paris à la Méditerranée; mais il venait souvent passer quelques jours dans son petit appartement du boulevard Poissonnière, et c'était une fête pour ses disciples, qui s'empressaient de se rendre près de lui. J'avais exprimé à Lambert le désir d'être présenté à Enfantin pendant un de ses courts voyages à Paris, et il m'avait répondu : « Le Père vous connaît, car je lui ai parlé de vous; lorsqu'il jugera que l'heure est venue de vous faire entendre lui-même sa parole, il vous appellera. » L'heure vint le 24 février 1853. Enfantin ne me dit pas : « Laisse là tes filets et suis-moi, » mais il m'écrivit : « Faites-moi donc le plaisir de venir m'apprendre pourquoi je ne vous connais pas encore. Nous déjeunons tous les jours au cabaret à dix heures et demie; venez me prendre chez moi, au moins je vous serrerai la main. A vous : P. ENFANTIN. »

Je fus exact. Ma curiosité était excitée. Dans les opinions que j'avais entendu émettre sur le chef du saint-simonisme, il n'y avait aucune mesure : apôtre pour les uns, charlatan pour les autres; admiré, adoré sans restriction par ceux-ci, dénigré, vilipendé sans réserve par ceux-là, il me semblait une énigme vivante que j'étais bien aise d'essayer de déchiffrer. Il me reçut avec cordialité, comme un ami que l'on retrouve après une séparation, et me dit avec la formule qu'il employait invariablement lorsqu'il s'agissait de ses disciples : « Les enfants de mes enfants sont mes enfants! » Je m'attendais à voir une sorte d'Apollonius de Tyane moderne, thaumaturge en redingote, parlant par aphorismes et prenant des attitudes. Rien de cela. Il était d'une simplicité, d'une bonhomie attrayantes, et l'on voyait qu'il avait été d'une beauté olympienne. Il venait d'avoir cinquante-sept ans et il paraissait plus vieux que son âge. Son front d'une ampleur presque excessive et sillonné de rides, ses joues creuses, le tremblement qui agitait ses mains, une certaine lourdeur dans les mouvements, indiquaient un homme fatigué d'avoir parcouru la plus longue partie du chemin.

Malgré l'affabilité et le sans-façon de sa causerie, on devinait en lui, plutôt qu'il ne montrait, de la prétention à l'universalité. Sur toutes choses il avait des opinions arrêtées, dogmatiquement déduites, issues de principes déterminés et aboutissant à une conclusion conséquente : qu'il parlât industrie, philosophie, peinture, cuisine ou musique, il en était ainsi. Il avait ce qu'il nommait des idées circonférentielles où tout fait nouveau trouvait sa place, où tout problème rencontrait sa solution. Dès lors, en lui, nul imprévu. Lorsqu'on l'avait pratiqué et étudié, lorsque l'on connaissait son mode de raisonnement, dès que le point de départ d'une argumentation était fixé, on

apercevait le point d'arrivée. Vrai ou faux, son système, — sa doctrine, comme l'on disait autour de lui, — n'avait rien d'aventureux, tout s'y enchaînait dans les anneaux d'une logique solidement forgée; mais en cela, comme en toute théorie philosophique, il fallait accepter le principe, sinon tout s'en allait en nuée.

Ses disciples lui témoignaient une déférence filiale; il les tutoyait tous, et nul d'entre eux ne le tutoyait, si ce n'est Louis Jourdan, qui avait été l'ami des mauvais jours. Il était réellement père de famille et, sans avoir à entrer ici dans d'inutiles détails, je puis dire qu'il n'a jamais ménagé sa bourse, ses avis et ses démarches pour ceux qu'il appelait ses enfants. Je l'ai beaucoup aimé, et je garde pour sa mémoire une vénération sans alliage. Il connaissait les hommes et n'avait pas eu à m'approfondir pour constater en moi une indépendance rebelle à tout ce qui peut ressembler à une enrégimentation. S'il fallait choisir entre la vie du phalanstère ou l'existence de Siméon le Stylite, je monterais sur le pilier du solitaire. Enfantin me disait en souriant : « Tu seras toujours notre enfant, mais tu ne seras jamais notre disciple. » Sous cette forme, son affection m'était précieuse, et j'aimais passionnément à causer avec lui.

Dès qu'il parlait métaphysique et philosophie, dès qu'il entrait dans l'application du dogme saint-simonien, son langage, au premier abord, paraissait obscur; certaines expressions qui lui étaient familières et dont le sens était détourné de l'acception primitive donnaient à sa parole quelque chose de nuageux et de flottant. Il le sentait lui-même, et souvent il disait à Lambert : « Je te charge de clarifier mon eau trouble. » Mais lorsque l'on s'était accoutumé à sa façon de dire, on pouvait l'écouter des heures entières sans se lasser. Mieux que personne, il savait s'approprier à son interlocuteur; certaines questions, aux-

quelles il attachait une importance capitale et qui, selon lui, devaient être posées en première ligne dans la solution du problème social, n'étaient jamais agitées entre nous. Dès le début de nos relations, je lui avais dit que je n'entendais rien ni aux questions économiques, ni aux questions industrielles : ni aux questions financières; que je voulais bien admettre l'égalité de l'homme et de la femme, si ça lui faisait plaisir, mais que jamais je ne reconnaîtrais que la finance et l'industrie puissent être considérées comme les égales de l'art et de la science.

Il m'avait répondu : « Tu dédaignes les financiers et les industriels : c'est un fait commun à presque tous les écrivains et tous les artistes; tu trouves sans doute qu'ils vivent sur un fumier et qu'ils font laide besogne : soit; mais lorsque leur besogne est terminée, lorsque leur fumier est balayé, que vois-tu à la place même qu'ils occupaient? Des canaux, des ports creusés, des villes assainies, des quartiers neufs et hygiéniques, des forêts défrichées, des chemins de fer, des relations établies de peuple à peuple, des intérêts communs qui affaibliront le goût de la guerre chez les nations; c'est là l'œuvre dont tu ne vois que l'extérieur, que tu juges arbitrairement comme si tu jugeais un monument d'après l'échafaudage qui le masque et qui aide à le construire. C'est par l'industrie, c'est par la finance que la civilisation frappe ses plus grands coups. » Je répliquais : « Je n'en disconviens pas, et il est certain que vous avez raison; mais vous n'obtiendrez jamais que mon esprit ne préfère un poème à une voie ferrée et un tableau à une émission d'actions. » Il riait et me disait : « Cela prouve que tu n'as pas dépouillé le vieil homme; tu peux faire sur le désert un poème admirable, mais ton poème, fût-il un chef-d'œuvre, ne vaudra jamais le canal que creusera l'ingénieur et qui apportera aux sables l'eau, la verdure et la vie. » Je ne

démordais pas, ni lui non plus, et, comme il n'était pas homme à jeter son grain sur une terre stérile, nous avions d'un commun accord banni entre nous ce sujet de conversation.

En revanche, quelles causeries sur la vie éternelle, sur l'âme, qui a été, qui est et qui sera! Mes tendances au panthéisme, mes convictions spiritualistes m'entraînaient à chercher toujours des éclaircissements en faveur de cette thèse. Je disais au Père : « Je ne veux rien savoir de votre système économique et social, dont je ne me soucie guère, mais je vous appartiens par votre lettre à Charles Duveyrier : « Tu as été avant de naître, tu seras après ta mort. » La mort n'est qu'un relais dans la vie. Il croyait à la diffusion de l'âme à travers l'humanité : Démosthène est dans tous les grands orateurs. Il disait : « Je sens le vieux saint Paul qui vit en moi. » Il n'aurait sans doute pas répudié ce qu'écrivait la princesse Palatine à la date du 2 août 1696 : « A raisonner d'après mon simple jugement, je crois plutôt que, quand nous mourons, chaque élément dont nous étions formés reprend à lui sa partie pour en refaire quelque chose. » Il avait promulgué le Dieu Père et Mère et ne fut point satisfait lorsque je lui dis que cette idée était vieille comme le monde. Le Jupiter de Dodone était mâle et femelle, comme bien d'autres divinités du paganisme; dans son temple, pour symboliser la transmigration des âmes à travers les astres, il y avait des trépieds disposés en cercle; dès que l'on en touchait un, tous résonnaient. Enfantin m'avait demandé une note à cet égard; je la lui fis très détaillée, car c'était un sujet que les études préliminaires de mes voyages m'avaient rendu familier. Il la lut et me dit : « Ces diables d'anciens! ils avaient tout deviné. »

Lorsque Pie IX promulgua le dogme de l'Immaculée

Conception, il fut heureux. « Enfin, me disait-il, le paradis mâle a donc fait son temps, car voilà qu'on y introduit la femme; à côté du Dieu, sur son trône même, on assoit la Déesse. C'est un gage d'avenir. De la loi religieuse, cette idée glissera tôt ou tard dans la loi civile, et la femme sera l'égale de l'homme. On a laissé l'Église catholique prendre le devant dans une question qui depuis longtemps aurait dû être résolue. » Plusieurs fois il essaya d'amener à sa doctrine des prêtres chez lesquels il avait cru remarquer quelques traces d'hétérodoxie; directement et par un de ses disciples il fut en correspondance avec l'abbé Gratry. Les formules mathématiques sur lesquelles celui-ci appuyait volontiers son argumentation avaient encouragé Le Père, qui était un mathématicien remarquable, à faire une tentative dont l'issue ne pouvait être douteuse.

Comme les patriarches dont parle la Genèse, les saint-simoniens étaient fiers de leur filiation; ils avaient été « engendrés à la vie nouvelle » par des hommes dont ils prononçaient le nom avec respect. A un dîner au palais des Tuileries, la conversation tomba sur le saint-simonisme et l'on réédita cette vieille calomnie de la pluralité des femmes, qui a atteint toutes les sectes naissantes, à commencer par les premiers chrétiens. L'empereur dit en souriant : « Prenez garde, il y a peut-être des saint-simoniens parmi nous. » Il y eut un geste de surprise, surtout lorsque l'on vit le prince de... se lever et dire : « Je suis fils de Talabot, fils de Lambert, fils d'Enfantin, fils d'Olinde Rodrigues, fils de Saint-Simon. » Napoléon III regarda trois de ses ministres et un sénateur assis à sa table; comme ils ne jugèrent pas à propos de faire leur profession de foi, il changea de conversation. Bien des hommes considérables, en effet, sont sortis de cette école. Quelques-uns s'en sont glorifiés, d'autres au contraire

l'ont caché avec soin. J'ai été obligé un jour de rappeler à Husson, qui fut directeur des affaires municipales, directeur de l'assistance publique, secrétaire général de la préfecture de la Seine, qu'il avait été « membre du collège au second degré ».

Plus d'un a porté le costume qui depuis s'en est défendu. Je serai discret et, parmi les écrivains encore vivants, je ne dirai point quels sont ceux qui ont endossé le gilet, le fameux gilet fraternitaire, ce gilet lacé que l'on ne pouvait mettre seul. Cela signifiait : Tu a besoin de ton frère, n'oublie jamais que lui aussi a besoin de toi. Ce costume a fait rire Paris en 1832; il était emblématique et fort laid; on l'inaugura dans un jour d'émeute. Le Père, à la tête de ses enfants, descendit des hauteurs de Ménilmontant pour s'interposer entre les deux partis armés et pour prêcher la paix. Les soldats prirent les saint-simoniens pour des insurgés et tirèrent dessus; les insurgés les prirent pour des soldats et ne leur ménagèrent pas les coups de fusil; ce fut une débandade; on en fut quitte pour quelques tuniques trouées par les balles. Le jour du procès en cour d'assises, lorsqu'ils traversèrent la rue de la Barrillerie pour entrer au Palais de Justice, la foule ameutée les hua et cria : « A la chienlit! » Leur attitude fut si calme, qu'un des insulteurs se convertit immédiatement : c'est Pierre Vinçard, le chansonnier.

Le costume était étrange, il faut le reconnaître, et, dans une ville railleuse comme Paris, devait être périlleux à porter. Le pantalon était blanc, le gilet rouge et la tunique d'un bleu violet. Le blanc est la couleur de l'amour, le rouge celle du travail, le bleu violet celle de la foi; le costume signifiait donc que le saint-simonisme s'appuyait sur l'amour, fortifiait son cœur par le travail et était enveloppé par la foi. La coiffure et l'écharpe étaient laissées à l'initiative individuelle; mais, comme ici-bas et plus

tard chacun garde la responsabilité de sa vie, le nom de tout saint-simonien devait être inscrit en grosses lettres sur sa poitrine. Cela fit beaucoup rire et personne ne s'avisa de rappeler que chaque habitant du Tyrol porte son nom brodé sur sa ceinture de cuir. Sur la poitrine d'Enfantin on lisait : Le Père; sur celle de Duveyrier : Charles, Poète de Dieu. A ce costume disgracieux on avait ajouté un collier formé de losanges, de cercles, de triangles qui avaient une signification symbolique relative aux faits mêmes de la religion nouvelle; c'était un rêve de chaudronnier en délire.

L'art, je l'ai souvent constaté, échappait absolument aux saint-simoniens, malgré les efforts qu'ils ont faits pour le comprendre. Parmi eux, je ne vois guère qu'un artiste : Félicien David, car Gleyre les a côtoyés, mais ne s'est pas donné. Ce collier, — je possède celui d'Enfantin, — était terminé par une demi-sphère sur laquelle les mots « Le Père » ressortaient en relief; la sphère devait être complétée le jour où l'on aurait trouvé « La Mère ». Dans le grand portrait que Léon Cogniet a fait d'Enfantin en costume, le chef du saint-simonisme est représenté debout devant un siège à deux places, j'oserai dire à deux boxes; il montre la place vacante près de la sienne et indique ainsi qu'il attend La Mère.

Qu'était-ce donc que cette Mère espérée, ce messie femelle si ardemment appelé? Ce devait être la femme libre. Il ne faut pas comprendre le mot LIBRE dans une mauvaise acception; ce serait tomber dans l'erreur que les railleurs, les plaisantins ont volontairement entretenue. La visée est par elle-même déjà bien assez bizarre pour qu'il soit inutile de la rendre inconvenante par des commentaires que rien, dans la doctrine saint-simonienne, n'a jamais justifiés. La femme libre devait être une femme de réflexion et de raisonnement qui, ayant médité sur le

sort de ses « sœurs », connaissant les besoins féminins, ayant approfondi les aptitudes féminines que l'homme n'a jamais pénétrées complètement, ferait la confession de son sexe, sans restriction, sans réserve, de façon à fournir les éléments indispensables pour formuler la déclaration des droits et des devoirs de la femme. C'était un rêve : devant l'homme la femme ne se dévoilera jamais. Ce sont deux êtres non pas seulement différents, mais dissemblables; le mode de génération des idées n'est pas le même chez l'un que chez l'autre et la fin du monde arrivera avant qu'ils se soient compris. Hallé a écrit : « La femme est la partie nerveuse de l'humanité, l'homme est la partie musculaire. » Ce sont là des mots, rien de plus.

L'homme se cache de la femme, la femme se cache de l'homme, et ils vont ainsi dans la vie, croyant s'entendre, parce que tous deux sont doués de parole. L'un est-il supérieur à l'autre? je n'en sais rien; sont-ils égaux? j'en doute; en tous cas ils sont divergents. Que produirait l'égalité absolue entre l'homme et la femme? Le bonheur de l'humanité, disaient les saint-simoniens; une cacophonie, répondaient les physiologistes. Dans une contrée où la chaîne des monts Himalaya dresse sa plus haute cime, entre le Thibet, le Bengale et le pays des Kirats, existe la région du Boutan, qui a pour capitale un château fort à sept étages nommé Tassidudon. Le bouddhisme en est la religion exclusive et l'on y adore Gaütama, qui fut le Çakya-Mouni. Là les femmes sont les égales de l'homme et par conséquent les dominent. Quelles lois conjugales ont-elles fait prévaloir? — O lectrices, bouchez vos oreilles : la loi de la polyandrie.

La recherche de la femme libre, de La Mère, n'était point une innovation d'Enfantin; bien avant lui, Saint-Simon, alors qu'Augustin Thierry était son secrétaire, avait tenté de trouver cette huitième merveille du monde et croyait

bien l'avoir découverte dans Mme de Staël. Il lui écrivit pour lui proposer de l'aider à donner à l'humanité un nouveau messie qui promulguerait la loi vivante d'où toute félicité devait découler sur terre. Mme de Staël sourit et laissa l'invitation sans réponse. Lorsque George Sand publia ses premiers romans qui ressemblaient à un cri de révolte, il y eut un frémissement dans le monde du saint-simonisme et l'on crut que la Déborah attendue venait d'être suscitée. Adolphe Guéroult, qui depuis a été consul de France à Mazatlan, rédacteur en chef de l'*Opinion nationale* et député de Paris, fut chargé de faire une tentative pour rattacher à la « doctrine » cette Lélia qui semblait près de réciter le *Confiteor* et le *Credo* féminins. Guéroult trouva une femme mal appareillée, tirant parti de son talent pour vivre, mais ne se souciant pas de devenir la grande prêtresse d'une religion nouvelle. Ce fut une déception, et plus tard cette déception fut très vive lorsque George Sand publia ses *Mémoires*. Enfantin les attendait avec l'anxiété d'un navigateur qui cherche une terre inconnue; il avait compté sur une confession sans réticence qui eût éclairé la femme jusque dans ses profondeurs : il fut désappointé.

La formule saint-simonienne telle qu'elle fut publiée dans l'*Organisateur* avec les différences de caractères typographiques qui indiquaient les deux termes d'une proposition et la proposition complète, est celle-ci : l'*Homme* se souvient du *Passé*; la *Femme* pressent l'*Avenir*; le COUPLE voit le PRÉSENT. Ce qui signifie, d'une part, que l'être complet est composé de l'homme et de la femme réunis; c'est le retour à la tradition de la Genèse : Dieu créa l'homme mâle et femelle; d'autre part, cela signifie que, l'homme restant tourné vers le passé et la femme se tournant vers l'avenir, leur inégalité crée entre eux un intervalle où le temps présent, c'est-à-dire la vie actuelle

disparaît dans une série de désaccords et de malentendus qui engendrent les malheurs de l'existence. Donc, pour que l'humanité soit heureuse, il faut que l'homme et la femme, appuyés l'un sur l'autre, ayant les mêmes droits, marchent du même pas, avec la même volonté, vers le même but. Cette action de deux énergies fondues en une seule n'est possible qu'à la condition que la femme livre le secret de son être moral, intellectuel et physique. La femme libre, La Mère, peut seule faire cette révélation et ouvrir les arcanes : donc cherchons La Mère.

On la cherchait et on ne la trouvait pas. On l'avait appelée avec tant de force et de conviction, qu'elle eût répondu si elle eût existé en Europe. Où donc aller pour la faire surgir au milieu des peuples? Ce fut alors qu'une idée extraordinaire germa dans la tête d'un des « Pères », ingénieur remarquable, « membre du collège au premier degré ». Émile Barrault se dit que sans doute en Orient, dans la solitude des harems, quelque « odalisque » avait réfléchi sur la condition des femmes, avait formulé son opinion et s'empresserait de livrer au monde le résultat de ses méditations. Il fallait ne rien savoir, ne rien soupçonner de la puérilité, de l'ignorance de la femme orientale, — musulmane, juive, chrétienne ou bouddhiste, — pour imaginer une telle billevesée; on disait : « Nos aïeux se sont croisés pour délivrer le tombeau du Christ, entreprenons une croisade pour délivrer la femme du sépulcre où elle est enclose. »

La mission de La Mère se forma et partit. Les pèlerins étaient au nombre de douze, y compris Barrault, chef de l'expédition. Il fallait aller jusqu'à Constantinople : ce n'était pas facile, on n'avait pas d'argent. Vêtus de blanc, en signe du vœu de chasteté qu'ils avaient prononcé au moment de quitter Paris, le bâton à la main, ils mendiaient le long des routes, au nom de La Mère. En Bourgogne ,ils

se « louèrent » pour faire la moisson; à Lyon, ils arrivèrent la veille d'une exécution capitale et, au matin, devant l'échafaud, protestèrent contre la peine de mort. Ils s'embarquèrent à Marseille et firent œuvre de matelot à bord d'un navire marchand dont le second était Garibaldi. On les déposa à Smyrne, où ils couchèrent dans les jardins, sous les figuiers qui les nourrissaient. Ils parvinrent jusqu'à Constantinople. C'est là, derrière les fenêtres treillagées des harems, dans la profondeur des palais dont le Bosphore baigne le pied, c'est là que doit être La Mère; elle attend peut-être pendant qu'on la cherche.

Ils dormaient dans le grand champ des morts, abrités par les cyprès contre la rosée du matin, vaguant dans les bazars, s'arrêtant parfois et prêchant la foi de Saint-Simon, parlant français à des Turcs qui ne les comprenaient pas et qui s'éloignaient avec respect, en se touchant le front du doigt, parce qu'en Orient les fous sont vénérés. On disait : « Ce sont des derviches du pays des Francs. » Sultan Mahmoud apprit que des hommes parcouraient les rues de Constantinople et prononçaient des discours auxquels on n'entendait rien. Il les fit arrêter et mettre en prison; puis il leur envoya un officier de police pour leur demander ce qu'ils venaient faire à Stamboul. Barrault rédigea une note qui fut traduite en turc et remise au sultan : « Saint-Simon, Enfantin, Le Père suprême; le Dieu Père et Mère; la femme égale de l'homme; l'art égal de l'industrie; la vie future, la transmigration des âmes; nul de nous n'est Dieu, mais Dieu est en nous; l'âge d'or n'est pas derrière, comme l'ont dit les poètes, il est en avant; le jour où la femme libre aura parlé, les cieux se déchireront et l'on verra Dieu dans sa gloire. » Sultan Mahmoud lut cet « exposé de principes », ne comprit rien et dit : « Ils ne sont pas dangereux, lâchez-les. » On leur rendit la liberté.

Charpin, l'un d'eux, qui était médecin, fut appelé chez un Arménien dont le fils s'était brisé la jambe; il soigna le blessé, le guérit et reçut trois cents francs, qu'il remit à Barrault. Celui-ci convoqua ses compagnons auprès du tombeau dont la stèle renversée lui servait de chambre à coucher, de cabinet de travail et de salon de réception. Il dit : « Mes enfants, je crains que La Mère ne soit pas à Constantinople; nous perdons ici un temps précieux qui devrait être consacré à l'apostolat. Grâce à Charpin, nous sommes riches et trois cents francs nous permettent de tenter quelque grande aventure. Il faut payer d'exemple et montrer que nous sommes la loi vivante. Nous allons donc nous rendre en Océanie, nous nous arrêterons à l'île de Rotouma, dont la température est douce et le sol fertile. Nous y établirons la religion de Saint-Simon et le gouvernement modèle. Le bruit de notre félicité parviendra en Europe et les États s'empresseront de nous imiter; mais nous devons d'abord accomplir notre tâche et nous assurer que La Mère n'est pas en Russie. Nous allons traverser le Pont-Euxin. »

Dès qu'ils eurent mis les pieds sur le quai d'Odessa, ils furent conduits au bureau de police, interrogés et emprisonnés. L'empereur Nicolas n'avait qu'un goût restreint pour les novateurs; le gouverneur d'Odessa le savait. Le lendemain, il fit comparaître Barrault et ses compagnons; il leur donna le choix : être conduits à Saint-Pétersbourg d'étape en étape, ou repartir pour Constantinople. Ils n'hésitèrent pas et revinrent en Turquie. L'île de Rotouma était trop loin, la bourse était trop légère, la mission de La Mère avait pris fin; on se sépara et chacun tira de son côté. La plupart allèrent rejoindre Enfantin, qui était en Égypte, où les Arabes l'avaient surnommé *Abou-l-dhounieh*, Le Père du monde.

J'ai connu plusieurs des saint-simoniens qui avaient

été à la recherche de La Mère ; ils ne parlaient pas sans émotion de cette phase de leur vie ; ils la regrettaient, se rappelaient leur jeunesse, leur enthousiasme et leur foi. Enfantin, qui depuis cette époque avait vécu en Orient et avait pu en apprécier les mœurs, n'aimait pas à réveiller ce souvenir. Il convenait que cette expédition trop juvénile avait été guidée par l'inexpérience, par le besoin d'inconnu qui tourmente les cervelles en ébullition ; mais, lorsque les compagnons de La Mère partirent pleins d'espérance et d'ardeur, je ne répondrais pas qu'il n'eût partagé les illusions de ses disciples. Il avait conservé sur ceux qu'il nommait toujours ses enfants une autorité que l'on pourrait qualifier de souveraine ; les dissidents eux-mêmes — parmi eux plus d'un fut illustre, — ne l'approchaient qu'avec des témoignages de respect qui n'avaient rien de commandé.

Les dissidents étaient ceux des saint-simoniens qui avaient suivi le schisme de Bazard. Bazard était avant tout un esprit politique, un esprit d'opposition ; il avait été, en France, un des propagateurs du carbonarisme et un des chefs du complot de Belfort. Dans la famille saint-simonienne il ne voyait qu'un groupe qu'il serait possible d'utiliser pour parvenir à la Chambre des députés et obtenir les réformes libérales qu'il désirait. Les disciples ambitieux et cherchant à jouer un rôle politique se réunirent à lui. La question de l'égalité de l'homme et de la femme fut soulevée, la scission éclata et la rupture devint définitive, mais non pas sans avoir provoqué des incidents d'une inconcevable violence. La lutte ouverte entre Enfantin et Bazard était un combat en champ clos qui avait les disciples pour spectateurs. Chacun se présentait suivi de ses fidèles : Jean Reynaud, Pierre Leroux, Carnot, derrière Bazard ; Lambert, Laurent (de l'Ardèche), Michel Chevalier, Henri Fournel, derrière Enfantin ; entre les

deux groupes hostiles, on voyait Auguste Comte se recueillant, Le Play attentif, Sainte-Beuve railleur, Élie de Beaumont absorbé dans ses pensées et Béranger méditant sa chanson des *Fous*. Un soir la discussion fut plus ardente encore que de coutume; à la suite d'une réplique d'Enfantin, Bazard fut frappé d'apoplexie[1]. Le Père dit : « Mes enfants, Bazard vient de se laisser foudroyer. » Pour discuter jusqu'à la mort, il faut être convaincu.

Enfantin, à l'opposé de Bazard, s'accommodait de toute politique et ne se préoccupait que de la question sociale; il essaya de vivre en bonne harmonie avec la Restauration, la monarchie de Juillet, la seconde République, le second Empire. Le gouvernement lui importait peu et il en eût volontiers accepté toute protection. En somme, il était prêtre et ne se fût point fait scrupule d'en appeler au bras séculier pour imposer sa doctrine. Tous les socialistes que j'ai connus, et j'en ai connu beaucoup et de diverses sectes, étaient ainsi. Leur foi dans leur théorie était telle, qu'ils n'eussent point hésité à la faire entrer à coups de sabre dans la tête des peuples, comme Mahomet. Le pauvre Mapah, qui n'eut jamais d'autres disciples que lui-même[2], rêvait la conversion universelle, par la force, au culte évadien qu'il avait imaginé. Il s'appelait Ganneau, et lorsqu'on lui demandait son nom, il répondait : « Je suis celui qui fut Ganneau. » En effet, par la religion dont il était l'inventeur, on s'évadait de soi-même pour devenir un autre homme. Je le rencontrai une fois dans l'atelier de Gleyre; nous discutâmes, et comme j'avais eu la naïveté de lui citer une phrase du sermon sur la montagne, il croisa les bras, me regarda en face et s'écria : « Sachez

1. Bazard ne mourut pas sur le coup, mais il ne se releva pas et s'éteignit le 29 juillet 1832, à Courtry, près de Montfermeil.

2. Ceci n'est pas rigoureusement exact; l'*Arche de la nouvelle alliance* a été publiée en 1840 par : celui qui fut Caillaux.

que je ne tiens pas plus compte de Jésus-Christ que d'une crotte d'oiseau sur la corne d'un bœuf. » Je n'insistai pas[1].

L'édifice qu'Enfantin rêvait de construire existe déjà et depuis longtemps; quoiqu'il soit bien menacé, il est toujours debout : c'est le catholicisme; au pape il s'agissait de substituer Le Père et la révolution métaphysico-sociale serait accomplie. L'axiome fondamental du saint-simonisme ne me dément pas : « A chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres. » — La formule est séduisante; mais quelle déception si on voulait la mettre en pratique! Qui appréciera la capacité? qui jugera les œuvres? Le Père ou ses délégués. C'est le despotisme théocratique dans ce qu'il a de plus étroit. Hors du dogme point de salut. La liberté humaine s'effondre et ne peut sortir des lignes parallèles où elle est maintenue. Je disais cela un jour à Lambert, qui me répondit : « J'aime à être hiérarchisé; » il ajouta : « La protestation est éternelle, et vous serez l'éternel protestant. »

Rien, ni la défaite, ni l'expérience de la vie, ni l'invincible attrait de l'être humain pour la liberté, rien n'avait modifié Enfantin. Il était resté ce que ses disciples l'avaient connu, lorsque, dans la salle Taitbout ou dans le jardin de Ménilmontant, il apparaissait comme le Jupiter des cieux modernes. Malgré sa bonté exquise, sa bienveillance pour tout le monde, malgré son intelligence qui dans les faits coupables et criminels lui faisait toujours chercher la cause atténuante, il avait un indomptable

1. Celui qui fut Ganneau proclamait la supériorité de la femme sur l'homme; aussi sa religion était dite *Évadienne*. Ève d'abord, ensuite Adam; lui-même s'appelait le *Mapah*, nom composé des deux premières syllabes des mots maman et papa; j'ignore si l'*h* finale avait une signification symbolique, mais je crois qu'elle n'était qu'un ornement.

orgueil. Un soir, chez lui, on causait de différents hommes remarquables et, entre autres, de Sully et de Turgot, qui furent les deux ministres économistes de la France; il prit la parole et dit : « Il n'y a de grands hommes que ceux qui ont fondé des religions, Zoroastre, Moïse, Jésus, Mahomet, Luther; » il s'arrêta comme si un nom qu'il n'osait prononcer eût flotté sur ses lèvres; personne ne souffla mot; nous avions tous compris et complété sa pensée.

Parmi les lettres que j'ai de lui, et j'en ai beaucoup, j'en trouve une dont un passage doit être cité, car il donne sa pensée sur lui-même. Je lui avais probablement écrit dans une de ces heures de marasme nerveux qui ne me furent point épargnées au temps de ma jeunesse; il me répondit (4 juin 1854) pour me donner d'excellents conseils hygiéniques et me disait en terminant : « Tu me dis : A quoi bon vivre? Mais qu'est-ce qui t'a donc pris, pauvre ami? que rêvais-tu donc dans tes plus brillants jours? Est-ce que tu as jamais pensé que tu serais l'ami de Marc, Luc, Matthieu et Jean, les évangélistes? Allons donc! Tu croyais tout au plus que tu serais académicien ou que tu enlèverais les sultanes du sultan. Est-ce que tu as jamais rêvé que dans tes jours de souffrances et de larmes le Christ descendrait du haut de ses dix-huit siècles et demi pour te dire par ma bouche : Je t'aime! » — Je pense que Marc, Luc, Matthieu et Jean étaient Lambert, Fournel, Jourdan et Duveyrier, mais je n'en suis pas certain, car je n'ai point osé le demander. Avait-il conscience de cet orgueil qui le poussait à s'élever au rang des dieux? Je le crois. Un jour que nous nous promenions ensemble, je le questionnai sur la période de la retraite de Ménilmontant, sur l'adoption du costume, sur les séances de la cour d'assises, pendant lesquelles il essayait la puissance de son regard sur les conseillers

siégeant au tribunal. Il commençait à me répondre avec bonhomie, lorsque, s'interrompant, il me dit : « Tais-toi, ma folie va me reprendre. »

Que, d'après cela, on ne porte pas sur lui un jugement défavorable : cela serait injuste, car son âme fut grande. Si un homme a tendu vers la perfection, c'est lui ; il eut son idée fixe, cela n'est pas douteux, il crut à sa mission et se considéra comme un des fondateurs de religion dont il aimait à parler ; mais il était de bonne foi et nul charlatanisme volontaire ne lui est jamais venu en aide. Il a pu se figurer qu'il était Mahomet ou Moïse, mais il n'a pas placé le grain de blé dans son oreille pour avoir l'air d'écouter la colombe et il n'a pas agité la baguette pour découvrir la source dès longtemps connue. Ce ne fut pas un simple non plus ; il savait que la bonne parole ne suffit pas au bonheur des hommes et il voulut les rendre heureux en multipliant les biens qui leur sont chers.

Avant lui-même, avant son intérêt, avant sa fortune, il aima l'humanité, et j'en puis citer un exemple qui le dévoilera tout entier. En 1832, il avait été condamné à un an de prison ; on l'enferma à Sainte-Pélagie, où il employa ses loisirs à enseigner la lecture aux détenus ; au bout de six mois, on le relâcha. Ses disciples accoururent : Qu'allons-nous faire? Pacuvius a dit : *Patria est ubicumque bene :* La patrie est là où l'on se trouve bien. Telle ne fut pas la réponse du Père ; il dit : La patrie est là où l'on a besoin de nous ; et, à la tête de la famille, il partit pour l'Égypte afin d'obtenir de Méhémet-Ali l'autorisation de réunir la mer Rouge à la mer Méditerranée. Mettre l'Europe en communication directe avec les Indes par les chemins de fer, les ports, le canal de l'isthme de Suez et les bateaux à vapeur était un projet saint-simonien souvent dénoncé et élaboré dans le *Producteur* (1825) et dans l'*Organi-*

sateur (1828)[1]. Des travaux de nivellement furent commencés, le barrage du Nil fut entrepris ; on avait bon espoir, lorsque Méhémet-Ali, endoctriné par le consul général d'Angleterre, déclara qu'il serait sacrilège d'amener la mer dans le désert que Nabi Mouça (le prophète Moïse) a traversé. La raison était péremptoire et il fallut se soumettre.

Revenu en France, travaillant pour subvenir aux besoins de sa vie, Enfantin n'abandonna jamais le projet qu'il avait compté pouvoir mettre à exécution à l'aide de ses disciples, presque tous anciens élèves de l'École polytechnique, ingénieurs des mines, ingénieurs des ponts et chaussées, hommes du métier en un mot, dont la science et le dévouement étaient connus. Il fonda la *Société d'études du canal de Suez*, dans laquelle il donna place et voix délibérative à un ingénieur de chacune des nations d'Europe intéressées à la réunion des deux mers. Sous le gouvernement de Louis-Philippe, sous la seconde République, les essais ne furent pour ainsi dire que platoniques ; mais lorsque la guerre de Crimée, alliant la France à l'Angleterre, eut imposé un devoir de reconnaissance à la Sublime-Porte, l'heure sembla propice pour obtenir du sultan et du vice-roi d'Égypte un firman autorisant le percement de l'isthme de Suez. Enfantin avait quitté Lyon et était venu habiter à Paris, rue Chaptal ; il donnait tous ses soins à cette œuvre, dont la réalisation lui semblait possible ; il avait eu plusieurs entretiens avec Napoléon III, qui avait promis de faire appuyer le projet par une action diplomatique ; cette fois, il se croyait cer-

1. Dans ses conversations avec Eckermann, Gœthe exprime le désir (21 février 1827) de voir creuser un canal dans l'isthme de Suez, dans l'isthme de Panama et de voir le Rhin mis en communication avec le Danube. Grâce à l'initiative française, le dernier de ses vœux reste seul à accomplir.

tain de réussir. Abbas Pacha avait été étranglé le 14 juillet 1854; Saïd Pacha lui avait succédé.

Le nouveau vice-roi connaissait M. Ferdinand de Lesseps, qui jadis avait été consul de France au Caire, et ce fut à lui qu'il accorda le firman. Le coup fut dur pour Enfantin et, un moment, il fléchit sous l'écroulement de ce rêve, qui depuis trente ans tenait son cerveau en éveil. Il me disait : « En 1833, douze de mes enfants sont morts de la peste à Batn-el-Hagar; leurs corps, enterrés auprès du barrage dont ils dirigeaient les travaux, ont été emportés par le Nil vers cette mer que nous voulions jeter, comme le grand fleuve des peuples, à travers les continents. J'avais espéré que le canal de Suez serait une œuvre saint-simonienne et qui porterait notre nom; j'avais compté que tous ceux des miens qui vivent encore y trouveraient la récompense des sacrifices qu'ils n'ont point ménagés à la foi nouvelle; il m'est pénible d'être réduit à un rôle de spectateur. » Sans nous être donné le mot et afin de ne point ranimer des pensées douloureuses, nous ne parlions jamais de l'isthme de Suez à Enfantin. Malgré des difficultés sans nombre, M. de Lesseps poursuivait la mission qu'il s'était imposée, avec une énergie que nous admirions.

Deux ans après qu'Enfantin eut définitivement renoncé à toute espérance, un jour que je le voyais de belle humeur, je posai en souriant un doigt sur son cœur et je lui dis : « Eh bien! l'isthme de Suez, comment va-t-il? » Il me répondit : « Il va très bien! J'ai été un vieux niais de m'affliger, car tout ce qui est arrivé a été heureux; c'est un fait providentiel; entre mes mains, l'affaire eût échoué; je n'ai plus la force et l'élasticité nécessaires pour faire face à la fois à tous les adversaires, pour combattre en même temps au Caire, à Londres et à Constantinople; j'aurais eu bien assez d'avoir à vaincre les sables, j'aurais

été vaincu par le mauvais vouloir des hommes. Pour réussir, — et l'on réussira, — il fallait, comme Lesseps, avoir le diable au corps et cette ardeur qui ne compte ni les obstacles ni les fatigues. Grâce à Dieu, c'est Lesseps qui mariera les deux mers; je crois bien que je serais resté dans le lac Timsah et que je m'y serais noyé, et l'entreprise avec moi. Il importe peu que le vieux Prosper Enfantin ait subi une déception, il importe peu que ses enfants aient été trompés dans leur espoir; mais il importe que le canal de Suez soit percé, et il le sera; c'est pourquoi je remercie Lesseps et je le bénis. » Nous étions seuls, personne ne nous écoutait; c'est le fond même de sa pensée qu'il me révélait, et je me rappelai qu'un jour il m'avait dit : « Là où il n'y a pas d'abnégation, il n'y a pas de vraie grandeur[1]. »

Il repose au Père-Lachaise, sous de grands arbres, à l'ombre desquels ses disciples ont eux-mêmes porté son cercueil. Sur sa tombe on a dressé son buste tel qu'il était jadis, avec ses cheveux flottants, avec sa longue barbe et le collier symbolique qui bat sur sa poitrine. Avant qu'il eût été frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante, le 21 août 1864[2], il avait été précédé (13 février 1864) par Lambert, qu'un iléus avait jeté subitement hors de la vie, Lambert que l'on avait surnommé le miroir du Père, lequel disait : « C'est en passant par son filtre que ma pensée devient limpide. » Le disciple qu'il aima le plus, celui dont

1. Tous les papiers composant ce que l'on nommait les *Archives saint-simoniennes* ont été déposés à la bibliothèque de l'Arsenal et ne pourront être communiqués au public qu'en 1894.

2. On a dit qu'Enfantin avait laissé une fortune de plusieurs millions; un extrait d'une lettre de son exécuteur testamentaire donnera à cet égard des renseignements précis : « Il laisse en tout et pour tout, et pour tous, à peine *deux cent vingt mille francs*; mais depuis environ vingt ans qu'il gagnait plus qu'il ne dépensait, il a éprouvé le plaisir de donner, à ma connaissance, plus de 500 000 francs. A quoi lui servirait maintenant de s'être privé de cette religieuse jouissance? 11 août 1864. Signé : Arlès Dufour. »

l'affection semblait lui être indispensable, Louis Jourdan, est mort à Alger (2 juin 1881), où il avait vécu insouciant et jeune, où il retourna pour achever sa vieillesse sous le soleil et dans la lumière. Nous l'appelions le vieux blanc, car dès sa trentième année son énorme chevelure était couleur de neige. Il y eut peut-être des hommes aussi bons, il n'y en eut pas de meilleur. Il avait une tendresse débordante qui soulageait toutes les misères, secourait toutes les infortunes et ne soupçonnait jamais le mal. Il n'avait d'autre instrument de travail que sa plume; aussi n'était-il pas riche, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir une bienfaisance inépuisable. Son activité était grande. Combien de journaux n'a-t-il pas fondés que souvent il rédigeait tout seul! Il touchait à tout avec plus de facilité que de profondeur et pardonnait volontiers à ceux qui l'insultaient, car les injures ne lui furent pas épargnées lorsqu'il était rédacteur du *Siècle.*

Sous le second Empire, toute politique étant à peu près interdite aux journalistes, ceux-ci s'étaient rejetés sur la polémique religieuse. Louis Jourdan s'y montra parfois agressif; on répliquait en le traitant d'athée, de suppôt de l'enfer et même de saint-simonien. Il ripostait de son côté; la querelle s'envenimait et l'on en arrivait un peu vite aux grosses paroles. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que Jourdan était extrêmement religieux; il était en extase, en exaltation devant Dieu; il l'appelait, l'interrogeait, le remerciait. Il ne s'en cachait pas, et son petit volume les *Prières de Ludovic* est un livre d'actions de grâces que nulle secte ne désavouerait. Il était lecteur assidu du Nouveau Testament, avec une prédilection marquée pour l'évangile selon saint Jean.

A côté d'Enfantin, de Lambert, de Jourdan, j'aperçois à la clarté de mes souvenirs un homme souriant, coiffé d'un tarbouch qui cache ses cheveux gris, vêtu d'une

large redingote, moins âgé qu'il ne le paraît et parlant d'une voix si douce qu'elle semble voilée. C'est le docteur Perron, qu'une modestie excessive a empêché de prendre le rang qui lui était dû dans le monde savant. Il s'effaçait volontiers et s'effaça si bien qu'on cessa de l'apercevoir. Il était médecin et avait été chercher fortune en Égypte. Y vint-il avec la famille saint-simonienne? y fut-il appelé par Clot-Bey? Je ne sais. Il était habile en son art, prudent et instruit. Méhémet-Ali créa une école de médecine à Abou-Zabel et Perron en fut nommé le directeur. C'était un travailleur intrépide et qui naturellement dormait peu. Il apprit l'arabe et le sut bientôt à en remontrer aux cheiks de l'université théologique d'El-Azar; à la connaissance de l'arabe il joignit celle du persan et il fut maître des deux langues littéraires de l'islamisme. Dès lors il consacra ses loisirs à l'étude de la littérature orientale; depuis le Koran jusqu'aux poèmes, depuis les ouvrages de médecine jusqu'aux livres des conteurs, depuis les historiens jusqu'aux kabbalistes, il approfondit tout et accumula les matériaux de travaux futurs, de travaux possibles, avec la ténacité d'un bénédictin.

Les voyages l'attiraient; lui aussi, il eût bien voulu s'en aller voir au delà des régions connues du Nil si le continent africain n'avait pas quelque mystère à dévoiler; mais il était de santé débile et, comme la plupart des travailleurs de la plume, enclin à ne point quitter le logis. Un marchand nommé Mohammed el Tounsy, c'est-à-dire le Tunisien, avait été trafiquer dans le Darfour et le Ouadäy, qui sont de grands réservoirs d'esclaves; si le Tunisien en faisait commerce, il ne le dit pas, et nous devons croire que les dents d'éléphant, la poudre d'or et les gommes suffisaient à son négoce. Il avait la peau d'un mulâtre et son voyage à travers le désert ne lui avait pas

rafraîchi le teint; cependant, dès qu'il fut entré dans la région noire, il devint l'objet de l'admiration de tous. Les hommes du Darfour et du Ouadäy disaient : « Comme il est blanc! comme il est rose! Certainement il n'est pas venu à terme; il doit être bon à manger; tuons-le et faisons le cuire. » Mohammed el Tounsy n'était point rassuré, mais il sut s'y prendre avec assez d'habileté pour éviter la marmite nègre. C'était un *taleb*, il portait l'encrier passé dans la ceinture, comme un bon lettré qu'il était. Il s'informait, questionnait, prenait des notes et écrivit le récit de son voyage. Ce récit, le docteur Perron l'a traduit en deux volumes, qui sont les plus curieux que l'on puisse lire. Toutes les relations que nous avons sur les peuplades africaines et sur les tyranneaux qui les gouvernent nous ont été transmises par des Européens. Nous avons l'opinion des aryens et des chrétiens appréciant des noirs, des idolâtres ou des musulmans; c'est pourquoi il est intéressant de savoir ce que pense sur ces mêmes tribus sauvages un sémite fermement attaché à l'islamisme. Le point de vue est tout autre, les observations nous étonnent par leur étrangeté et les conclusions sont parfois contradictoires à nos idées.

Le docteur Perron se fatigua du séjour en Égypte et revint en France; il entra en rapport avec le ministère de la guerre, qui utilisa ses connaissances spéciales; il fit alors son maître livre. On sait que l'orthodoxie musulmane se divise en quatre sectes, qui sont la secte des hanafites, créée par Hanafy de Bagdad et qui embrasse la Turquie d'Europe et l'Asie Mineure; la secte des schaféites, promulguée par Schaféi et adoptée en Égypte et en Syrie; la secte des hanbalites, issue de Hanbal et que suivent la Chaldée et le pachalik de Bagdad; enfin la secte des malékites, imposée par Maléck à la Barbarie et au Soudan. L'Algérie, comme toute contrée du Moghreb

(du couchant), appartient à la secte de Maléck, qui a ses coutumes, ses formules religieuses et sa jurisprudence particulières. Khalil ibn Ishack a écrit un volumineux traité de la jurisprudence musulmane selon le rite malékite; c'est l'ensemble des lois commentées et interprétées qui régissent tout le peuple arabe répandu sur le littoral de la Méditerranée et au delà du Sahara.

Dans l'intérêt même de la bonne administration de notre colonie algérienne, il était indispensable de posséder une traduction du livre de Khalil ibn Ishack; le docteur Perron fut chargé de ce travail; il s'en acquitta avec une science et une habileté qui auraient dû lui ouvrir les portes de l'Institut ou le faire monter dans une chaire de professeur d'arabe. L'ouvrage, qui est des plus intéressants, se compose de cinq volumes in-4°, imprimés à l'Imprimerie nationale et reste, par conséquent, un livre de bibliothèque, tandis qu'il aurait fallu le publier sous format portatif et le distribuer en profusion à nos officiers d'Algérie, auxquels il ne serait pas inutile.

Perron avait eu une idée excellente, qui ne put malheureusement parvenir à exécution; il voulait, reprenant la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot, la mettre au courant, c'est-à-dire y ajouter toutes les traditions et tous les faits historiques découverts depuis un siècle. Pour suivre ce projet, dont l'accomplissement eût rendu un inappréciable service à l'histoire, ce n'est pas la vaillance qui manqua au docteur Perron, ce fut un éditeur. Une telle œuvre eût exigé au moins six volumes in-4° sur deux colonnes; l'entreprise était lourde; nul libraire ne se sentit le courage de l'accepter, et le docteur Perron y renonça. Ses *Femmes arabes*, sa légende de *Youssouf ben Yacoub* auraient dû engager le ministère de l'instruction publique à lui confier quelque grand travail sur les légendes et l'histoire orientales; il n'en fut rien; en lui on

ne vit pas l'arabisant, on n'aperçut que le docteur, et on l'envoya à Alexandrie en qualité de médecin sanitaire. En vérité, un tel homme avait mieux à faire qu'à surveiller les approches de la peste et du choléra. On estima sans doute qu'il avait encore trop de loisirs, on le nomma proviseur d'un collège mixte à Alger. Il y est mort. Je l'ai regretté, car j'avais appris à l'aimer; mais j'ai surtout regretté que l'on n'eût pas mieux utilisé ses aptitudes et sa puissance de travail.

Ce fut lui qui amena chez moi le docteur Cuny. Docteur? c'est par courtoisie qu'on lui donnait ce titre au début de nos relations, car alors il n'était qu'officier de santé. Il avait traversé l'armée française en qualité d'aide-major, l'avait quittée pour des causes ignorées et s'était rendu en Égypte, où il s'était marié. Il avait lu les voyages de Mohammed el Tounsy et ne rêvait que d'aller au Darfour et au Ouadäy. Il vint à Paris, où il fut reçu docteur sans trop de difficulté, lorsque l'on eut acquis la certitude qu'il n'exercerait la médecine qu'en pays noir, au delà du tropique du Cancer. Dès qu'il eut son diplôme en poche, il retourna au Caire, obtint une subvention du vice-roi et partit. Lorsque le sultan du Ouadäy apprit qu'un voyageur blanc, ayant grande réputation de médecin, parcourait ses États, il se dit : « Cet homme doit savoir faire des chandelles », et il envoya un de ses ministres, accompagné d'une escorte, pour saisir le pauvre Cuny et l'amener en sa présence. Cuny suivit le ministre. On le surveillait, car on se doutait bien que c'était un sorcier. On le vit prendre la hauteur à l'aide d'un sextant : « Que fais-tu là? Cet outil te sert à découvrir des trésors. » Cuny protesta de son innocence, mais il recommença le lendemain. Le ministre, qui pour tout costume avait une zagaie à la main, hocha la tête avec mécontentement; ce triangle de cuivre l'inquiétait. Le soir même, en voulant franchir

un ravin, il tomba et se brisa la jambe. Il dit au docteur Cuny : « C'est toi qui m'as jeté un sort », et il le fit empaler. On transporta le ministre jusqu'aux pieds du sultan du Ouadäy, auquel il expliqua comment il avait rempli sa mission; le sultan dit : « Mais alors je n'aurai donc pas de chandelles! » et il décapita son ministre. Un voyageur français arrivant de Khartoum m'a raconté cette aventure

CHAPITRE XX

LES ILLUMINÉS

« Au temps que les bestes parloyent (il n'y ha pas troys jours) », dit Panurge, — les tables entrèrent en danse. Les guéridons bavardaient, les chapeaux passèrent la capriole, comme eût dit La Bruyère, les paniers eux-mêmes ne pouvaient garder le silence ; j'en ai connu un dans lequel l'âme de Molière s'était installée ; il écrivait des comédies que nul directeur de théâtre ne voulut recevoir et se plaignait du mauvais goût de notre époque. Chacun se souvient de cette folie qui faisait tourner les tables et les têtes. Possession des nonnains au dix-septième siècle, convulsionnaires de Saint-Médard au dix-huitième, esprits frappeurs au dix-neuvième : c'est à croire que la démence est la prérogative de l'homme. Tout le monde s'éprit de cette nouveauté, si nouvelle que Tertullien l'a condamnée en son temps, et l'on se mit en communication avec les morts. Il y eut des adeptes qui accusaient de matérialisme les personnes auxquelles il semblait singulier que les esprits ne pussent se manifester que dans des meubles. Je fus fort malmené quelquefois, mais la croyance ne me vint pas et je suis resté sceptique.

Une secte nouvelle, celle des spirites, est issue de ces calembredaines ; elle a ses fidèles, elle a ses photographes qui font le portrait des ombres et sont recueillis par la

police correctionnelle[1]; elle a son prophète, son apôtre, mort pour les petites gens comme vous et moi, mais, en réalité, vivant dans les espaces intermédiaires et servant de truchement entre les initiés et la divinité. Beaucoup de lyrisme, peu de raisonnement, le besoin du merveilleux et une forte dose de crédulité suffisent pour avoir la foi. Quelques esprits d'élite furent troublés. Louis de Cormenin entre autres, qui, n'ayant jamais trompé, ne s'imaginait pas qu'on fût trompeur, se laissa momentanément duper par une commère de province, à laquelle le *Dictionnaire de la Conversation* avait révélé quelques mystères historiques dont elle avait pris sa table pour confidente. Théophile Gautier, qui avait de la tendance au surnaturel, n'était pas très rassuré, surtout après avoir lu le livre du marquis de Miriville[2]. Flaubert levait les épaules et disait : « Malgré les peintures des vases grecs, on peut affirmer que le trépied de la Pythie à Delphes n'était autre qu'une table virante. »

Un homme de science et de recherche, le chimiste Tessié du Motay, fut séduit et passait des journées entières à conférer avec l'âme des grands hommes, les interrogeait, admirait leurs réponses et y mettait une bonne foi que l'on ne pouvait soupçonner. L'éducation de l'âme continuait après la dissolution du corps; il en avait la preuve, car il avait évoqué Lavoisier, qui était au courant de toutes les découvertes de la chimie moderne. J'avais dit à Tessié du Motay : « Si j'avais interrogé Lavoisier, aurait-il été aussi instruit avec moi qu'avec vous? » Il m'avait répondu : « Mais certainement. » Il

1. Voir dans la *Gazette des Tribunaux* des 17 et 18 juin 1875 le procès d'un fabricant de photographies spirites; c'est un document très intéressant.

2. *Pneumatologie : des esprits et de leurs manifestations fluidiques*, par le marquis Eudes de Miriville, 1 vol. in-8°; Paris, 1853.

était donc convaincu. Il me demanda si instamment d'assister à ses expériences, que je me rendis chez lui un matin dans son immense laboratoire, au milieu duquel régnait un fourneau encombré de coupelles, de matras et de cornues. Dans un coin, un guéridon à trois pieds en bois d'érable, dont la tablette était engravée des lettres de l'alphabet et des dix premiers chiffres, pivotait sur son support. Une aiguille immobile, semblable à celle des marchands de macarons, servait d'indicateur aux esprits complaisants.

Quand j'arrivai, Tessié du Motay était en conférence avec Frédéric le Grand, qui lui donnait des renseignements sur les fusils à tige et les fusils à chambre, dont il convenait de munir les armées. Lorsque Frédéric eut terminé sa leçon, Tessié me demanda avec qui je voulais m'entretenir : je nommai Michel-Ange. Le guéridon se souleva et deux fois frappa du pied : Pan! pan! Michel-Ange y mettait de la complaisance et en langage de table répondait : Me voilà! Je causai longuement avec lui; la peinture était le fond de notre conversation; il écrivait Hingres et Delacroy; cet *h* et cet *y* m'étonnaient bien un peu, mais il ne fallait pas être vétilleux avec un si vieux mort; ce qu'il me dit sur l'art et les artistes de nos jours traînait depuis vingt ans dans tous les feuilletons et ne rappelait que des lieux communs. A la sollicitation de Tessié du Motay, je m'assis devant le guéridon et j'y appliquai consciencieusement les mains, les doigts écartés et les pouces se touchant : « Vous verrez, ça va aller tout seul. » Ça n'allait pas du tout; au bout de vingt minutes, le guéridon n'était pas sorti de son mutisme naturel. Tessié s'impatienta : « Vous ne savez pas vous y prendre. » Il se mit à ma place : « Qui voulez-vous? — Mahomet. » Pan! pan! L'âme du prophète frétillait dans la table. Il répondait à toutes mes questions avec la courtoisie d'un

homme de grande tente, et je remarquai, avec quelque surprise, qu'il employait volontiers les expressions empruntées au vocabulaire fouriériste, ce qui prouvait qu'en effet les morts se tiennent au courant des choses d'ici-bas ou simplement que Tessié avait autrefois jeté un coup d'œil du côté du phalanstère.

Je demandai à Mahomet pourquoi les pèlerins doivent enterrer les rognures de leurs ongles et de leurs cheveux dans la vallée de Ména; l'explication fut peu satisfaisante. Je dis : « Je voudrais adresser au prophète, — sur qui soient les bénédictions de Dieu! — une question touchant à des choses mystérieuses, mais je ne voudrais la formuler que si d'avance il consent à y répondre. » — Pan! pan! — Mahomet était bon apôtre et promettait de satisfaire ma curiosité. Je dis alors lentement et à haute voix pour être bien compris : *Etneïm ou etneïm youbköu kem?* Mahomet resta coi : j'insistai. Le pauvre guéridon ne savait de quel côté tourner; je ne voulus pas en avoir le démenti; trois fois de suite je répétai la phrase; le guéridon se balança avec accablement et continua à se taire. J'avais dit : « Deux et deux, combien cela fait-il? » et Mahomet n'avait jamais pu répondre : « *Arba* (quatre). » J'arrêtai l'expérience. Tessié du Motay ne savait comment expliquer cet incident, qui s'était peut-être produit pour me punir de mon incrédulité : homme de peu de foi, pourquoi doutez-vous? Quant à lui, sa conviction était absolue, et il donnait ingénument à la table une impulsion qu'il croyait en recevoir. Cette aventure me valut une fâcheuse réputation dans le monde des spirites, où je fus considéré comme un être sans principes, dont la présence paralysait la manifestation des âmes évoquées. J'étais anathème : les adeptes et les tables se taisaient à mon approche.

Gérard de Nerval ne partageait pas les préventions de ces illuminés; il avait découvert chez moi une ména-

gère pivotante à trois plateaux superposés, faite sous Louis XVI, et qui avait appartenu à ma grand'mère; les esprits aimaient ce meuble de salle à manger, ils y logeaient et y prononçaient des discours. La douce folie de Gérard s'en réjouissait et je me gardais bien de n'être pas de son avis. Le personnage qu'il appelait et qui ne manquait jamais d'accourir était Adam; non pas l'Adam de l'aurore du monde, immaculé, marchant dans le paradis et dormant le front appuyé sur le flanc des panthères; mais l'Adam prévaricateur, chassé du paradis de délices, tombé sur la montagne de Sérendib, se désespérant et recevant de Dieu, en guise de consolation, le livre de la Kabbale à l'aide duquel Moïse, Josué, Hélie et Jésus ont fait leurs miracles. Or ce livre est perdu: Toth hiérogrammate est le dernier qui en ait eu connaissance, et c'est pourquoi il est devenu immortel. Il s'agissait de le faire dicter à Adam, qui s'y prêtait avec plus de bon vouloir que de clarté. J'aidais Gérard, que j'aimais beaucoup et dont l'étrangeté m'intéressait.

Nous commencions par des objurgations, car il était important que les esprits inférieurs ne vinssent pas troubler les confidences du père des hommes. Gérard de Nerval, tourné vers l'est, dans la direction du pays des Hémiarites, où fut enterré le bâton des patriarches, criait d'une voix lamentable et je répétais après lui : « Va-t'en, Lilith! laisse-nous, Nahéma! — Non, Molock! non, tu n'auras pas nos enfants à dévorer! » Une fois, pour mieux neutraliser le mauvais vouloir des larves et des homoncules, il avait apporté de l'*assa fœtida*; Rabelais eût dit : « Ça puait bien comme cinq cents charretées de diables, » et la maison en fut empestée. Dans les grandes circonstances, Gérard dansait la danse de la déesse Dercéto, qui fut l'Astarté pisciforme; pour être liturgique, j'aurais dû lui faire vis-à-vis et danser la danse de Dag, qui était le

dragon à queue de serpent; mais j'y étais malhabile. Un jour, Gérard, en exécutant le pas d'exaltation de Dercéto vers Tanit qui est la lune, se heurta la tête contre l'angle d'une bibliothèque; cette contusion modéra ses élans de chorégraphie mystique.

Gérard s'appelait en réalité Labrunie et avait pris le pseudonyme de Nerval, qu'il a rendu célèbre. Il était fou; sa folie intermittente lui laissait, dans les moments de calme, de l'originalité et bien du décousu dans l'existence. Lorsque la crise, devenant aiguë, le rendait dangereux aux autres et à lui-même, on le transportait à Passy, dans l'ancienne maison du duc de Penthièvre, qui est aujourd'hui une maison de santé dirigée par le docteur Blanche. Gérard y trouvait une hospitalité prévoyante et les soins d'une amitié qui ne s'est jamais démentie. Ses accès, qui tantôt le déprimaient jusqu'au coma et tantôt le surexcitaient jusqu'à la fureur, ne duraient guère plus de six mois; il en sortait lentement, comme un homme mal éveillé qui est encore sous l'impression du rêve. Bien souvent j'ai été le voir dans l'asile où on lui rendait la raison; un jour, il me dit : « C'est aimable à vous de venir; ce pauvre Blanche est fou; il croit qu'il est à la tête d'une maison de santé et nous faisons semblant d'être des aliénés pour lui être agréables; vous allez me remplacer, parce qu'il faut que j'aille demain matin à Chantilly pour épouser Mme de Feuchères. » Mme de Feuchères, on se le rappelle, avait été liée avec le dernier prince de la maison de Condé et surtout avec un jeune peintre que l'on nommait Ladurner et qui partit pour la Russie vers 1831.

Une autre fois, et pendant une autre crise, Gérard avait découvert, dans le pavillon qu'il habitait, un aliéné qui offrait un cas de pathologie mentale assez rare. C'était un absorbé, avec impulsion à la pyromanie. Il ne disait

jamais un mot, n'ouvrait pas la bouche et se refusait à prendre toute nourriture; pendant six mois le docteur Blanche l'alimenta à l'aide de la sonde œsophagique. Gérard s'était imaginé que son compagnon était gelé et me disait : « Il est comme cela depuis le passage de la Bérésina. Blanche m'a chargé de le dégeler. » Alors il frottait son nez contre celui de ce malheureux et lui soufflait son haleine au visage. L'aliéné se reculait un peu, faisait : « P'hou! » mais ne résistait pas. Cela dura jusqu'au jour où l'absorbé voulut étrangler Gérard, qui renonça à combattre la congélation.

Il avait tracé sur une feuille de papier des dessins très compliqués, qu'il avait coloriés avec des sucs de fleurs, auxquels il avait ajouté des notes explicatives. Ce dessin, que je garde précieusement et qui est le plus intéressant spécimen d'iconographie démente que je connaisse, ce dessin était destiné à faire connaître et à commenter ses idées cosmogoniques. C'est un mélange de littérature, de magie et de kabbale qui est indéchiffrable. Tout gravite autour d'une femme géante, nimbée de sept étoiles, qui appuie ses pieds sur le globe, où rampe le dragon et qui symbolise à la fois Diane, sainte Rosalie et Jenny Colon. Cette confusion était devenue naturelle chez Gérard, pour qui le souvenir de Jenny Colon avait pris les proportions d'une hallucination permanente. On a dit que l'amour toujours dédaigné qu'il éprouva pour elle l'avait conduit d'abord à la ruine et ensuite à la folie. Ceci est une légende, et comme c'est Nerval lui-même qui l'a créée, il n'est pas surprenant qu'elle ait été adoptée et répétée par ses amis, dont le nombre fut considérable, car il était de grande douceur et d'un commerce sûr. La vérité est plus simple et l'on peut dire qu'elle est exclusivement pathologique.

Gérard de Nerval n'a jamais été indemne du cerveau; lorsqu'il suivait, en qualité d'externe libre, les cours de

seconde et de rhétorique au collège Charlemagne, il se rendait parfois dans l'île Louvier, qui existait encore et qui était couverte de chantiers. A l'aide des bûches et des cotrets, il s'y construisait une hutte, dans laquelle il vivait plusieurs jours de suite, allant acheter sa nourriture chez les fruitières du voisinage et courant le long des piles de bois, sans en être empêché par les ouvriers, auxquels il « payait à boire ». Plus tard, il partagea l'existence d'Arsène Houssaye, de Camille Rogier, de Théophile Gautier dans la vieille maison de l'impasse du Doyenné; cette période de sa vie, il l'a racontée lui-même sous le titre de : *la Bohème rose*. Un jour, au coucher du soleil, à Montmartre, sur la terrasse d'une maison à l'italienne, il vit une apparition et entendit une voix qui l'appelait. Il s'élança, tomba et resta évanoui du choc, qui aurait pu le tuer. On le conduisit chez le docteur Blanche; ce fut son premier accès caractérisé : hallucination du sens de l'ouïe et du sens de la vue. Dès lors son âme ne lui offrit plus aucune sécurité; elle s'endormait, s'égarait, se réveillait au hasard des impulsions d'un système nerveux qui a toujours manqué d'équilibre.

Ce petit homme inculte et dépenaillé, auquel nous n'avons connu qu'un aspect délabré, eut ses jours d'élégance. Il avait hérité d'une cinquantaine de mille francs; il eut des gants jaunes et des vêtements de raffiné. Il s'était épris de Jenny Colon, actrice blanche, grassouillette, à chevelure d'un blond douteux, de distinction peu apparente, qui eut quelques succès sur les scènes du Vaudeville et de l'Opéra-Comique. Gérard l'adora, mais à distance, comme les nerveux atteints d'érotomanie, dons Quichottes de l'aliénation douce, auxquels suffit la contemplation de l'être aimé. Il avait loué une stalle d'orchestre permanente au théâtre où jouait cette Dulcinée, dont le Toboso n'était pas un royaume inaccessible. Chaque soir, il lui

envoyait un bouquet de chez Mme Prévot, la fleuriste en renom; pour mieux la voir, il achetait toute sorte de lorgnettes; pour mieux l'applaudir, il avait des cannes richement montées, dont il frappait le plancher à coups redoublés. Je disais à Théophile Gautier : « Comment donc s'est ruiné Gérard? » Il me répondit : « En faisant des excès de cannes et des débauches de lorgnettes. » En outre, ayant découvert chez un marchand de bric-à-brac un très beau lit renaissance, il en avait fait l'acquisition, pensant que peut-être un jour Jenny Colon y reposerait. Pour loger ce lit, il loua un appartement qu'il meubla de vieux bahuts, de chaises gothiques, de stalles épiscopales et de prie-Dieu moyen âge.

Quand la misère vint, les meubles furent vendus l'un après l'autre, seul le lit fut conservé; pour le remiser, Gérard loua d'abord un appartement plus petit, puis une chambre, enfin un grenier. Ce lit seul lui assurait un asile pour la nuit. Lorsque le lit s'en alla chez un brocanteur, Gérard devint errant. Il passait la nuit sur un banc, aux Halles, dans le cabaret de Paul Niquet et dans ces maisons peu douteuses sur lesquelles on lit : « Ici on loge à la nuit. » La police des garnis le connut. Un jour, sur le boulevard, au coin de la rue de la Michodière, Gérard était arrêté à causer avec deux ou trois de ses amis. Un sergent de ville s'approcha et lui demanda ses papiers. Où travaillait-il? Partout, chez Gautier, chez moi, dans les cafés borgnes, où il ne lui déplaisait pas d'aller, dans la rue, sous les arbres des Tuileries, aux bibliothèques publiques, dans les cabinets de lecture, sous les portes cochères, partout enfin, excepté dans son domicile, car il n'en avait pas. Il écrivait sur des bouts de papier, sur des dos d'enveloppes, sur des bandes de journal, à l'encre, au crayon; ses manuscrits étaient extraordinaires et suffisaient à démontrer son instabilité mentale. Son talent

n'en était pas moins très fin, très vif, avec une fleur de distinction qui jamais n'y fait défaut.

Dès qu'il cessa de voir Jenny Colon, elle devint pour lui une sorte d'apparition interne avec laquelle il vécut. Troublé par ses idées de kabbale et de magie, il la confondit avec les déesses, avec les saintes, avec les étoiles; un jour, il s'avisa qu'elle ne pouvait être que l'incarnation de sainte Thérèse. Eut-elle connaisance de cet amour extatique dont Gérard avait chastement brûlé pour elle? Longtemps après, un soir, à Bruxelles, Théophile Gautier lui en parla; elle répondit : « Je l'ai vu une seule fois, lorsqu'il est venu m'offrir d'écrire pour moi un opéra, la *Reine de Saba*, dont Meyerbeer devait faire la musique; je recevais les bouquets sans trop savoir d'où ils venaient; j'ai entendu bavarder de cette histoire dans les coulisses, je n'y ai pas attaché d'importance. Ne m'accusez pas de l'avoir fait souffrir : quand celui qui aime est muet, celle qui est aimée est sourde. Dites à votre ami Gerard de Nerval que je suis innocente du mal qu'on m'attribue. » Gautier, de qui je tiens l'anecdote, raconta cette conversation à Gérard, dont la réponse fut étrange : « A quoi cela aurait-il servi qu'elle m'aimât? » Puis il récita en allemand la strophe d'Henri Heine : « Celui qui aime sans espoir pour la seconde fois est un fou; moi je suis ce fou. Le ciel, le soleil, les étoiles en rient. Moi aussi j'en ris, j'en ris et j'en meurs! » Gautier ajoutait : « Il a toujours été fou! » C'est mon avis, et c'est aussi l'avis des aliénistes.

En décembre 1854, il ne fut pas difficile de constater que les symptômes de folie reparaissaient. Gérard devenait incohérent; la kabbale et le dogme de l'Immaculée Conception se heurtaient dans sa tête et produisaient des idées où le délire dominait. Lui, si doux, si enfantin d'habitude, il avait des accès de méchanceté, il

les prévoyait et sentait qu'il n'était plus le maître de les dompter. On avait essayé de le ramener chez le docteur Blanche, où l'accueil le meilleur l'attendait toujours; il s'échappa et disparut pendant deux semaines. Où alla-t-il? On ne le sut pas; nous apprîmes plus tard qu'à cette époque il avait été vu à Creil, où il était resté deux jours dans un « bouchon » fréquenté par les ouvriers. Quand il revint, il était d'attitude plus calme; cependant on lui enleva un couteau, — un couteau de treize sous, — à manche en os, à lame droite, effilée, à virole, qui était une arme dangereuse et dont il avait menacé un de ses amis. Dès qu'il avait quelque argent, il parcourait les quais, fouillant les boîtes des marchands de méreaux et de médailles; il achetait toutes les monnaies qu'il découvrait au type de Nerva, disant qu'il ne voulait pas que les portraits d'un de ses ancêtres traînassent dans le commerce. L'argent ne lui fit jamais complètement défaut : dans trois endroits, il était toujours certain d'en trouver; de plus, comme il était discret et qu'il ne demandait jamais plus de vingt francs à la fois, il n'avait pas de refus à redouter.

La dernière fois que je le vis, ce fut le samedi 20 janvier 1855. La neige couvrait Paris, qui était lugubre. Théophile Gautier était venu au bureau de la *Revue de Paris* pour causer avec nous du *Capitaine Fracasse*, qu'il avait alors quelques velléités de commencer. Gérard entra; il portait un habit noir si chétif que j'eus le frisson en le voyant. Je lui dis : « Vous êtes bien peu vêtu pour affronter un froid pareil. » Il me répondit : « Mais non, j'ai deux chemises; rien n'est plus chaud. » Gautier, que sa qualité de vieil ami de collège et de lettres autorisait à avoir plus de franc-parler que moi, lui dit : « Il tombe des pleurésies et il souffle des angines; il y a ici des gens qui ont plusieurs paletots et qui seraient enchantés

de t'en prêter un jusqu'à ton dernier jour. » Gérard répliqua : « Non, le froid est tonique; les Lapons ne sont jamais malades. »

Il nous parla de Foulques Nerra, dont il voulait écrire l'histoire parce qu'il en descendait directement. Du reste, les mâles de sa famille étaient reconnaissables à ce fait surnaturel qu'ils naissaient avec le tétragramme de Salomon tracé sur la poitrine, à gauche, un peu au-dessous du cœur. Puis, brisant tout à coup la conversation, il me dit : « J'ai acheté un objet très rare; mais les marchands sont si bêtes qu'ils ne savent pas ce qu'ils vendent; je vais vous le montrer: c'est la ceinture que portait Mme de Maintenon quand elle faisait jouer *Esther* à Saint-Cyr. » Et dépliant avec soin un papier fripé, il en tira un cordon de tablier de cuisine, cordon étroit, en fil écru, assez résistant et qui paraissait neuf. Gautier et moi, nous échangeâmes un coup d'œil. Nous sortîmes tous les trois; le temps était dur, la roue des voitures geignait, écrasant la neige. Gautier dit : « Gérard, viens dîner avec moi, je te ferai manger un risotto. » Gérard refusa; je lui dis : « Il fait bien froid; j'ai une chambre pour vous à la maison. » Il tira de sa poche une pièce de vingt francs qu'on venait de lui donner, que je vois encore, — c'était un Louis XVIII habillé, de 1814, — et me répondit : « Merci, je n'ai besoin de rien, j'ai ma semaine. » Et redoutant notre insistance, il nous quitta. Je ne le revis que dans la salle intérieure de la Morgue, couché nu sous un couvercle de zinc.

Le vendredi 26 janvier, de très bonne heure, on vint m'avertir de la part de Théophile Gautier que Gérard avait été trouvé pendu rue de la Vieille-Lanterne. Un commissaire de police nommé Blanchet, qui avait été pion de garde aux arrêts du collège Saint-Louis lorsque je m'en évadai, avait fait enlever le corps et avait envoyé

chercher Gautier et Arsène Houssaye pour constater l'identité. Gautier, qui avait une vive affection pour Gérard, était extrêmement ému. Le cadavre avait été transporté à la Morgue; il me fut facile de l'y voir. Le pauvre Gérard était étendu sur le dos, les yeux fermés, la langue affleurant les lèvres entr'ouvertes, les doigts des mains infléchis en dedans, le visage calme, la tête légèrement inclinée sur l'épaule gauche, la pointe des pieds très en dehors. Nulle trace de violence, nulle ecchymose, nulle contusion; autour du cou, un sillon brun plutôt que rouge indiquait la pression du cordon, du cordon de tablier de cuisine qu'il m'avait montré six jours auparavant et que sa folie prenait pour la ceinture de la marquise de Maintenon.

Le doute n'était pas possible, Gérard s'était suicidé; l'hypothèse d'un meurtre ne fut admise ni par le commissaire de police, ni par les hommes fort experts de la Morgue, ni par le médecin légiste qui examina le corps Le mot d'assassinat fut cependant immédiatement prononcé, mais dans des circonstances particulières qu'il faut rappeler pour lui enlever l'importance que l'on a cherché à lui donner. Lorsque l'on alla commander le service religieux à Notre-Dame, ce fut un cas de conscience de déclarer que le corps pour lequel on réclamait les prières de l'Église était celui d'un suicidé. Le vicaire de service à la sacristie demanda des détails, qui lui furent donnés. Il les écouta avec attention, puis il dit : « Quelqu'un a-t-il vu ce malheureux se pendre? — Non, personne. — Alors, reprit le vicaire, notre devoir est de supposer qu'il a été victime d'un crime. » L'enterrement eut lieu le 30 janvier; la foule y était grande. Gautier, souffrant d'un abcès à la gorge, était venu, la tête enveloppée d'un châle jaune qui faisait ressortir la pâleur mate de son visage décomposé par la douleur.

A cette époque, bien des bruits ont couru que la banalité publique accepta sans contrôle; récemment on a essayé de les faire revivre et l'on a dit que Gérard avait été tué, dépouillé par des malfaiteurs qui avaient accroché son cadavre à une grille pour faire croire à un suicide. C'est une erreur : Gérard s'est pendu; il s'est pendu parce qu'il était fou et qu'il n'y a pas un fou, si tranquille, si apaisé, si « gai » qu'il soit, qui, à un moment donné, sous une impulsion que l'on ne peut prévoir, ne cherche à se donner la mort. C'est là un fait que la science aliéniste ne permet pas de contester. Une enquête sérieuse a été faite; on a reconstitué l'emploi de la soirée et de la nuit de Gérard jusqu'à trois heures du matin; cette enquête a été résumée dans un rapport que l'on eut raison de ne pas faire connaître; j'ai eu ce rapport entre les mains, treize ans plus tard; il a été détruit lors des incendies allumés par la Commune. L'enquête prenait Gérard à cinq heures et demie du soir, dans un cabaret des Halles, où il dîna; au cours de la soirée, il fut vu dans trois maisons différentes; vers deux heures du matin, il échangea quelques paroles avec une ronde de police qui traversait la place Baudoyer; il était vêtu de l'habit noir que je lui avais vu, et était coiffé d'un chapeau de haute forme. Cette nuit-là, il a gelé à dix-huit degrés; la fatigue le prit, et, pour dormir, il se rendit rue de la Vieille-Lanterne, où il connaissait un garni dans lequel il pouvait coucher : droit à la paille, dix centimes.

La rue de la Vieille-Lanterne, aujourd'hui détruite, était une ruelle du moyen âge semblable à celles qui longent les murailles de Saint-Jean-d'Acre. C'était un ruisseau à ciel ouvert, prenant naissance à la rue de la Planche-Mibray, se creusant et restant en contre-bas de la rue de la Tuerie, par laquelle elle communiquait avec la place du Châtelet, à l'aide d'un escalier de six marches. Sur

l'escalier, un corbeau apprivoisé se tenait tout le jour et disait : « J'ai soif! » Un égout partant du marché de Saint-Jacques-la-Boucherie et se dégorgeant dans la Seine au quai de Gesvres, s'ouvrait dans la rue de la Vieille-Lanterne par deux poternes, l'une à droite, l'autre à gauche, se faisant face et fermées par une forte grille en fer. C'était un lieu sinistre d'aspect, à la fois sentine et coupe-gorge; en 1848, un des chefs de l'insurrection de juin y avait établi son quartier général. Au-dessus de la baie formée par les murailles rapprochées, on apercevait la Victoire dorée de la colonne du Châtelet, qui apparaissait comme une divinité s'envolant hors de cette sentine. Dans toute la rue, une seule maison, cabaret, garni, bouge et le reste : Ici on loge à la nuit.

Gérard de Nerval frappa à la porte vers trois heures du matin; les gens dormaient, engourdis par la chaleur; dehors le froid était excessif : personne ne bougea. Longtemps — pendant plus d'un quart d'heure, disait le rapport, — Gérard heurta; la porte inhospitalière resta close; nul ne consentit à se déranger pour ouvrir au pauvre homme qui fuyait l'obscurité glaciale et dont la lassitude appelait le sommeil. Il se découragea; il alla s'asseoir sur l'escalier que dominait la rue de la Tuerie; probablement il s'y endormit. Que se passa-t-il en lui lorsqu'il se réveilla? Il a emporté son secret. Une vision lui montra-t-elle sa misère, son affaiblissement, l'instabilité de son existence toujours menacée par la folie et par la pauvreté? alors se résolut-il à en finir? Sa surexcitation intellectuelle, rendue plus vive encore par l'abus de l'alcool, lui fit-elle apercevoir, à l'issue de cette vie, les félicités que la magie promet à ses adeptes? implora-t-il Trismégiste? évoqua-il l'âme universelle dans laquelle il voulait s'absorber? Je l'ignore.

Il prit son cordon, l'attacha au barreau transversal de

la grille, y passa le cou, rabattit son chapeau sur ses yeux et se laissa aller. L'extrémité de ses pieds rasait le pavé. La mort, ou du moins la syncope, dut être très rapide, car nulle crispation n'avait déformé le visage. Un phénomène physiologique constaté démontra que la mort avait eu lieu par strangulation. Un chiffonnier l'aperçut au moment où le jour commençait à paraître et alla prévenir le commissaire de police. Dans les poches du vêtement on trouva des papiers d'identité et les deux sous qu'il avait conservés pour dormir à l'abri.

Malgré sa vie vagabonde, sans asile, sans but et sans mesure, Gérard de Nerval était un homme d'une délicatesse rare ; c'est pour lui que semble avoir été écrite la phrase de Diderot : « C'était une âme charmante. » Quand la folie se reposait de lui, elle ne lui laissait qu'une rêverie dont l'expression était touchante. Même dans son état mental le plus parfait, c'était un illuminé. S'il n'avait mis fin à son existence, il serait sans doute devenu un paralysé général ; déjà les idées de grandeur l'avaient saisi, il parlait des châteaux qu'il voulait se faire bâtir à Ermenonville; il s'enquérait du prix du domaine de Mortefontaine et, une quinzaine de jours avant sa mort, il me disait que les infirmiers de la maison du docteur Blanche étaient émerveillés de sa beauté lorsqu'ils le mettaient au bain. Monomanie des grandeurs, orgueil de soi-même, ce sont là les prodromes de la paralysie générale. Le jour où Eugène Forcade m'a expliqué une opération de Bourse qui devait lui rapporter sept millions en vingt-quatre heures, j'ai compris qu'il était perdu.

Né le 21 mai 1808, Gérard n'avait pas encore quarante-sept ans lorsqu'il mourut; il en paraissait plus de soixante, tant son mal et l'existence disloquée qui en était la conséquence l'avaient harassé. Timide et déférent dans ses jours de calme, il était hardi, agressif et parfois

querelleur, lorsque son âme oscillait sans rencontrer son point d'appui. Un jour que j'étais chez Gautier, il y arriva très courroucé : « Adieu, je pars pour Guernesey et je vais dire son fait à Hugo; il nous a tous déshonorés, et je viens de m'en apercevoir. » Rien ne put l'apaiser. « Hier, j'ai relu le *Pas d'armes du roi Jean*; il y dit :

Force aïeules
Portant gueules
Sur azur.

Ne sait-il donc pas qu'en blason il est interdit de placer émail sur émail, métal sur métal, fourrure sur fourrure, si ce n'est dans les armes à enquérir. C'est une honte pour l'école romantique, il m'appartient de la venger. Dès que j'aurai réuni trois cents francs, je m'embarque à Granville et je vais provoquer cet Olympio. » Les trois cents francs ne se trouvèrent pas et Gérard oublia sa colère.

Gérard avait laissé une partie de ses papiers chez le docteur Blanche; Arsène Houssaye, Gautier et moi, nous les examinâmes, afin de reconnaître s'il y avait lieu d'en publier quelques-uns. C'était un fatras qui ne contenait rien d'inédit : des vers pour *Piquillo*, des fragments d'articles parus dans la *Revue des Deux Mondes*, dans l'*Artiste* et le manuscrit des *Nuits du Ramadan*, long roman oriental et féerique que le *National* avait inséré en 1850. Nous fûmes très surpris en constatant qu'un tiers du manuscrit environ n'était pas de l'écriture de Gérard, mais bien de celle de Francis Wey. Gérard, entraîné par le décousu de sa vie, ne parvenait que difficilement à remplir sa tâche quotidienne, car il faisait des feuilletons au fur et à mesure des exigences du journal. Il parla de son embarras à Francis Wey, qui se mit à sa disposition avec une complaisance et une discré-

tion absolues. Donner son argent, c'est facile; mais donner son travail, n'en retirer ni le bénéfice matériel ni le bénéfice moral, c'est là un fait rare, que nous aurions toujours ignoré si l'original même des *Nuits du Ramadan* n'avait passé sous nos yeux; ce fait m'a paru trop honorable pour n'être pas dévoilé[1].

Gérard de Nerval a beaucoup produit, avec les intermittences que lui imposait sa maladie; mais dans ses œuvres il en est une qui a une valeur exceptionnelle, et cette valeur est exclusivement scientifique. Peu de temps avant de mourir, il a écrit une nouvelle intitulée : *Aurélia, ou le Rêve et la Vie*, qui est une sorte de testament légué aux méditations des aliénistes. C'est la folie prise sur le fait, racontée par un fou dans un moment de lucidité; c'est une confession sincère, où la génération des conceptions délirantes est expliquée avec une clarté extraordinaire. Dans la folie, surtout dans la folie absorbante qui fut souvent le cas de Gérard, les drames les plus extravagants se nouent, s'enchevêtrent, mêlant le rêve à la réalité, décomposant les sensations pour en faire des sentiments, confondant les idées avec les actes, et arrivent à un degré d'acuité si intense que l'on ne peut comprendre que l'âme ne succombe pas aux émotions qui l'assaillent. Ces drames dont le malade a seul conscience et que nul n'est assez habile pour deviner, Gérard les a mis en lumière.

Tout aliéniste qui voudra connaître le mode de production des phénomènes morbides dont le cerveau des fous est travaillé devra lire, devra étudier ce livre. C'est une analyse psychologique de premier ordre; c'est mieux que cela : c'est l'autopsie d'une âme qui ne s'appartient plus, c'est la dissection des fantômes qui la tourmentent,

1. Francis Wey est mort à Paris, le 9 mars 1882, à l'âge de soixante-neuf ans.

c'est la cristallisation du nuage, la prise de possession de l'insaisissable. J'ai lu plus d'un livre par lequel le mystère de la folie peut être pénétré : les *Dialogues* de Jean-Jacques Rousseau, les *Reliquiæ* du docteur Charles Lefebvre, *Ma Loi d'avenir*, testament de Claire Desmare, une saint-simonienne qui, en 1832, se tua avec son amant ; mais nul n'est comparable à ce volume, où la pathologie mentale trouvera des notions qui semblent parfois lui faire défaut. Ce n'est pas une œuvre d'imagination : c'est l'imagination elle-même qui apparaît au milieu des troubles où elle perd sa conscience et sa responsabilité.

Gérard n'est pas le seul qui, dans le monde des lettres, soit parti en dérive ; sans parler d'Armand Barthet, l'auteur du *Moineau de Lesbie*, que Charenton recueillit et que je n'ai pas côtoyé, je me souviens de Paul Deltuf, dont le talent fin, concentré, un peu froid, n'était pas pour plaire à la foule, mais était goûté des délicats. Il était petit, assez triste, sinon grognon, avec une figure maigrelette et de jolis yeux noirs dont parfois l'expression était navrante. Il boitait, en semblait humilié et n'essayait même pas de dissimuler sa claudication. Il avait quelque aisance. Une quinzaine de mille livres de rente, — disait-on, — lui permettaient de développer ses aptitudes à loisir, de travailler à ses heures et d'arriver à faire connaître son nom. Il était ambitieux et rêvait des succès littéraires que son imagination, trop réservée, ne faisait pas prévoir.

Il aimait la gloire, mais il aimait aussi l'amour. Le pauvre garçon s'adressa mal. Il y a d'admirables flacons qui contiennent des poisons redoutables : — Rustighello ! tu te garderas de toucher au flacon d'or ! — Il y toucha. Quel rêve ! rencontrer du même coup une femme qui est un « ange » et un ami intelligent, expert aux choses de la spéculation ; gravir du même pas l'échelle qui mène au septième ciel et l'escalier du temple de Plutus ; être heureux,

riche et sur le point de devenir célèbre; qu'importe une jambe plus courte que l'autre? quand on a des ailes, on peut boiter impunément. Au bout de peu de temps, il était ruiné et mis à la porte. La sirène de l'agiotage avait chanté d'une si douce voix, que Paul Deltuf s'était laissé dévorer. Il comprit que l'on s'était moqué de lui, que l'amour n'avait été qu'un appât où il mordit pendant qu'on le dévalisait; sa colère et sa douleur furent vives. Il se vengea et écrivit les *Pigeons de la Bourse*; ce n'est pas un roman, c'est son histoire; si on levait les masques, on nommerait les personnages. Le choc avait été trop rude pour Deltuf et trop inattendu; perdre tout à la fois les illusions et la fortune; rester seul en face de la pauvreté possible, ne plus trouver en soi que des sentiments lacérés, ne garder que l'amertume du souvenir, mesurer la profondeur de la fondrière où l'on s'est précipité avec ardeur, c'est pour ébranler les natures les plus résistantes, et celle de ce malheureux était débile. La vie lui devint insupportable, il s'imaginait que l'on se moquait de lui, sa claudication lui fut odieuse, le bruit de sa canne sur le pavé sonnait en lui comme la perpétuelle ironie du sort.

Il voulut forcer le monde à reconnaître sa supériorité et lui prouver que, le roman n'ayant été qu'une fantaisie de sa jeunesse, il portait les facultés des grands historiens; il écrivit une Histoire de Machiavel que personne ne lut. Son trouble augmenta; il voulut dévoiler les origines mêmes du moyen âge; les héros primitifs l'attirèrent; il dépouilla les textes, et, après tant d'autres, s'ingénia à dresser les statues d'Attila et de Théodoric de Vérone. Sa tête se dérangea tout à fait; des idées de grandeur l'assaillirent; parfois il voulait se tuer, il écrivait à ses amis : « Adieu! je vais mourir! » Parfois toute fortune lui était acquise, et il écrivait : « Viens vite, j'ai trois millions à ta disposition. » Il saisissait un rasoir et décapitait des

portraits. Il devenait dangereux : on le transporta à Clermont, dans l'asile d'aliénés dirigé par les frères Labitte; la paralysie générale l'envahissait, il s'affaissa dans la vie végétative et mourut. Est-il devenu fou parce qu'il a été ruiné? s'est-il ruiné parce qu'il était déjà atteint de la monomanie des richesses et qu'il a demandé au jeu de Bourse ce que l'on ne doit exiger que du travail? Je sais bien ce que l'aliénisme répondrait, mais je ne suis pas aliéniste. Je me figure que s'il eût continué sa vie laborieuse, s'il n'eût pas tenté le sort, il eût échappé à la ruine, à la déception, à la folie et à l'internement dans la triste maison où la mort le délivra.

J'avais connu Deltuf par l'entremise de Gustave Flaubert, qui avait du goût pour lui et appréciait son talent. Il n'y avait rien de commun ni dans leur façon de concevoir ni dans leur manière d'exécuter; néanmoins ils s'étaient attachés l'un à l'autre par ces liens mystérieux qui rapprochent souvent les natures les plus disparates. Flaubert s'était enfin décidé à avoir un domicile à Paris, et il avait loué, boulevard du Temple, dans une maison bâtie sur l'emplacement de celle où Fieschi dressa la machine infernale, un appartement dans lequel il passait six mois de l'année. Nous étions en 1856; rien n'était changé au régime intérieur de la France : la presse était toujours emmurée par le décret du 17 février 1852; le *Moniteur universel* étendait de plus en plus sa clientèle; les avertissements n'étaient point ménagés aux recueils périodiques : la *Revue de Paris* en savait quelque chose. Louis de Cormenin, marié depuis le mois de mars 1854, envoyait quelques articles au *Journal du Loiret* et semblait ne plus s'occuper que platoniquement de littérature. Flaubert travaillait aux derniers chapitres de *Madame Bovary*; Bouilhet venait d'achever *Madame de Montarcy*, son premier drame en cinq actes et en vers; Théophile

Gautier faisait le feuilleton dramatique du *Moniteur* et continuait à rêver du *Capitaine Fracasse*.

Nous étions en relations constantes, nous voyant souvent au cours de la semaine et nous retrouvant tous les dimanches, sous la présidence d'une femme charmante, à une table commune, autour de laquelle j'ai vu souvent Eugène Delacroix, Henri Monnier, Chenavard, le peintre Ricard, Auguste Préault, sans compter quelques écrivains encore vivants et un compositeur d'un grand talent, qui est actuellement membre de l'Institut. Nous avons passé là des heures heureuses et libres, qui furent comme les dernières vibrations de notre jeunesse. On causait de bien des choses, quelquefois trop frivoles et parfois trop sérieuses; chacun avait son dada, comme l'oncle Toby. Celui de Gautier, de Flaubert et de Bouilhet était le même : l'art pour l'art. Souvent j'ai été traité de barbare et de renégat sans me trouver offensé. Là on prêchait — et l'on prêchait d'exemple — la prédominance de l'artiste sur l'homme, et lorsque j'osais dire que c'était le bon moyen de ne faire que de l'ornementation, on m'appelait « bureaucrate », ce qui était une grosse injure.

« Nul ne doit en littérature dévoiler ses sentiments; si un roman laisse transparaître les opinions de l'auteur, le roman n'est bon qu'à jeter au feu ; créature impersonnelle et insensible, l'écrivain se substitue à ses personnages, pense et agit comme eux, sous peine de ne pas savoir son métier. C'est par les contrastes que l'on parvient à la force descriptive; pour bien raconter un bon dîner, il est utile d'avoir faim, et pour décrire la chaleur du Sahara, il n'est pas mauvais de grelotter. Rien de ce qui sort de l'imagination n'est excessif, puisqu'une conception a la valeur d'un fait; le sujet d'une œuvre d'art, quel qu'il soit, est insignifiant, l'exécution seule est importante; bien peindre un colimaçon rampant sur un chou, bien

peindre Apollon s'arrêtant à contempler Vénus, c'est tout un. La Bruyère est un grand homme non pas par ce qu'il a dit, mais par la manière dont il a dit. Que faut-il pour être un écrivain de génie? Bien suivre une comparaison, éviter les phrases toutes faites, n'employer qu'à la dernière extrémité les verbes auxiliaires, rechercher les mots qui font image; il est beau de dire : « Sa chevelure se crespelait d'or »; il est vulgaire d'écrire : « Ses cheveux blonds étaient ondulés ». De temps en temps, afin « d'épater les bourgeois », il est bon de faire usage de mots dont ils ignorent la signification; ainsi, dans un portrait de femme, il pourrait y avoir congruité à introduire une phrase dans le genre de celle-ci : « Sa taroupe soyeuse et ses sourcils murzuphlisés augmentaient la fulguration de son regard. » Le galbe des phrases doit être net et la couleur doit être truculente; quant à ce que les phrases expriment, il serait patibulaire de s'en préoccuper. Avoir des idées en poésie ou en littérature, c'est prendre un vase d'or pour y faire cuire des citrouilles. Il faut être païen et n'adorer que la forme. » — Et l'on citait avec admiration le cardinal Bembo, qui faisait lire son bréviaire par son camérier, pour ne pas gâter sa latinité.

Ces paradoxes, qui avaient la valeur d'un lieu commun dont ils étaient l'inverse, semblaient des articles de foi : hérétique qui ne s'y soumet; j'étais hérétique et depuis longtemps j'avais renoncé à ce genre de discussions dont je connaissais la stérilité. Il n'y a pas de doctrine en art, il n'y a que des tempéraments; j'admire la beauté partout où je la rencontre et je sais que les systèmes sont le produit instinctif des défauts et des qualités de celui qui les promulgue. J'écoutais, le plus souvent en silence, et je battais des mains lorsque Gautier, s'échauffant, disait : « Mes vers sont des cavaliers d'or qui galopent sur un

pont d'airain. » Flaubert disait à Gautier : « Que penses-tu de Molière? » Gautier répondait : « Comme tapissier, il avait peut-être quelque mérite; mais comme poète, ce Poquelin est un pleutre que nous aurions sifflé s'il était apparu pour la première fois en 1830. » Flaubert regimbait et disait : « Je te trouve sévère, il a fait de belles choses. » Gautier prenait un air tragique et répliquait : « Que l'on ne me parle point de ce compagnon, il a fait des cacophonies d'images qui méritent la corde. O Flaubert! comment, toi qui passes pour avoir quelque orthographe, peux-tu ne pas vomir de dégoût en entendant la turpitude que voici :

Et par un doux hymen couronner en Valère
La flamme d'un amant généreux et sincère?

Alors tu admets donc que l'on peut couronner une flamme? Prends garde, une telle hérésie peut te mener loin! » Flaubert convenait que Molière avait des torts, mais il se hâtait d'ajouter : « Il y a dans le *Malade imaginaire* une phrase admirable, une phrase de génie qui en fait un écrivain de vaste envergure; il a écrit : « Ce sont des Égyptiens vêtus en Maures qui font des danses mêlées de chansons. » Ça, c'est un diamant. » Lorsqu'il était question de Racine, on n'épargnait pas les invectives; selon la disposition de son esprit, Flaubert éclatait de rire ou de fureur, en répétant :

De ton horrible aspect purge tous mes États.

Purger des États! les purger d'un aspect! J'épargne au lecteur les comparaisons saugrenues qui s'ensuivaient. « Et cependant, disait Flaubert avec tristesse, cependant c'est Racine qui a créé le plus beau vers de la langue française, un vers éternel tant il est sublime. — Lequel? »

Flaubert alors redressait sa haute taille, et de sa voix la plus cuivrée criait :

La fille de Minos et de Pasiphaé!

Un jour, pendant le dîner, Flaubert ayant cité les *Messéniennes* avec éloge, Gautier devint pâle, posa sa main sur le couteau à découper, et dit : « Flaubert, tu as failli mourir! »

A ce moment, c'est-à-dire à la fin de l'automne de 1856, Flaubert était très surexcité, car l'Odéon avait mis en répétitions la pièce de Bouilhet, et il ne quittait pas le théâtre. Il en avait pris possession, il était là dans un milieu nouveau qui l'intéressait, développait en lui une activité inaccoutumée et l'avait saisi tout entier. Il arpentait la scène, faisant reprendre les tirades, indiquant les gestes, donnant le ton, plaçant, déplaçant les personnages, tutoyant tout le monde, les garçons d'accessoires, les acteurs, le souffleur et les machinistes; la salle n'était remplie que de sa tempête; l'œuvre de Bouilhet eût été sienne qu'il ne se serait pas tant démené pour la faire réussir. Il avait compris que c'était là une partie désespérée et que, si la pièce tombait, Bouilhet tombait avec elle, ou plutôt retombait dans la vie de province, dans les leçons de latin, dans la misère morale et dans le découragement.

Il fut admirable d'ardeur, de dévouement et même d'habileté, car, malgré les violences extérieures de sa nature, ce n'était pas vainement qu'il était né en Normandie, et la finesse ne lui faisait pas défaut. On caressait les critiques influents, on se liait avec les jeunes gens des écoles, qui sont parfois un redoutable public; on voulait ne rien laisser au hasard, et Flaubert s'y employait sans désemparer. Bouilhet laissait faire; il suivait Gustave comme une ombre, approuvait et ne se sentait pas rassuré. Sa timidité semblait accrue de tout le bruit dont on

l'entourait; il était ahuri et eut plus d'une fois des crises de larmes dont je fus le témoin. Le spectateur qui, à l'heure d'une première représentation, s'assoit avec indifférence dans sa stalle d'orchestre, lorgne les femmes, blâme le costume des acteurs, cause avec ses voisins, n'écoute pas la pièce et s'en va en bâillant, ne se doute guère des affres que le pauvre auteur a traversées pour arriver à cette soirée d'où l'avenir dépendra peut-être. Pour faire une mauvaise pièce, il faut déjà bien du talent. S'amuser à être bruyant, à cabaler, à ne pas vouloir entendre lorsqu'un inconnu débute, c'est un crime. Victorien Sardou n'est pas mort de la chute de la *Taverne des étudiants*, qui était une excellente comédie en vers : c'est un miracle.

Le 6 novembre 1856, le rideau de la scène de l'Odéon se leva pour la première fois sur *Madame de Montarcy*. Ai-je besoin de dire que j'étais là, tout ému, prêtant l'oreille, épiant l'impression des visages et poussant un soupir de satisfaction chaque fois que la toile s'abaissait après un acte joué sans encombre? Bouilhet était sur le théâtre, derrière un portant, affaissé, n'entendant pas les applaudissements, croyant toujours que l'on sifflait, me saisissant le bras comme un enfant qui a peur et me disant : « Ne t'en va pas! » Tout marchait à souhait cependant : les vers étaient sonores, les acteurs n'étaient pas mauvais, la salle avait de la sympathie et les bravos spontanés éclataient sans avoir besoin des encouragements de la claque. Rien ne ranimait le pauvre Bouilhet, qui subissait une émotion trop forte pour lui. La pièce eut un grand succès, qui se soutient pendant soixante-dix représentations.

C'était un drame en vers de la pure école romantique, que la fatalité dénouait plus lugubrement que je n'aurais voulu. Il y avait une dissonance qui, heureusement, ne

compromit rien; cela ressemblait à un chapitre de Saint-Simon mis en vers par un disciple de Victor Hugo; la couleur locale et la vérité historique n'y gagnaient guère, mais qu'importe, puisque les vers étaient beaux? En souvenir de *Hernani*, de *Ruy Blas*, des *Burgraves*, il y avait la tirade politique, et l'on put s'étonner du langage que parlait Louis XIV :

> Vous entendrez rugir une de ces batailles
> Où les peuples entiers se mordent aux entrailles,
> Un combat formidable aux cris désespérés,
> Dont parleront longtemps les hommes effarés;
> Car nous saurons du moins, si notre France expire,
> Lui creuser un tombeau plus large qu'un empire.

Les vers étaient de haute facture, ils furent acclamés, et c'était justice.

Au milieu de la nuit, Gautier, Flaubert, le comte d'*** et moi nous reconduisîmes Bouilhet jusqu'à sa maison; dolent et vacillant, il nous disait : « Es-tu sûr que la pièce ne soit pas tombée? » Il lui fallut deux jours de repos avant de revenir à lui, de comprendre son succès et de se réjouir avec Flaubert, qui était radieux. A la même heure, ces deux compagnons de travail, ces deux amis sortaient des limbes, car, pendant que l'Odéon faisait applaudir le premier drame de Bouilhet, la *Revue de Paris* publiait le premier roman de Gustave Flaubert.

CHAPITRE XXI

MORALE PUBLIQUE ET RELIGIEUSE

Au mois de juillet 1869, lorsque Louis Bouilhet mourut, Flaubert écrivit : « C'est pour moi une perte irréparable; j'ai enterré avant-hier ma conscience littéraire, mon cerveau, ma boussole. » Ceci n'est pas l'explosion d'une douleur qui éclate sans mesure en son premier moment, c'est l'expression de la vérité. Bouilhet a été la conscience de Flaubert; c'est lui qui s'agitait, s'émouvait, regimbait quand l'écrivain s'égarait. Ce fait, que jamais Flaubert n'a cherché à dissimuler et dont si souvent j'ai été le témoin, est des plus honorables pour les deux amis. Est-ce à dire, pour cela, que Bouilhet avait un talent égal à celui de Flaubert? Non pas; jamais Bouilhet n'aurait écrit *Madame Bovary*, ni *Salammbô*, ni *Un Cœur simple*, ni *Saint Julien l'hospitalier*, ni *Hérodias*; pas plus, du reste, que Flaubert n'eût écrit *Melænis* ou les *Fossiles*. La prose effrayait Bouilhet; il disait : « C'est un fleuve; ça peut couler toujours, comment l'arrêter? » Flaubert, je l'ai déjà dit, était réfractaire à la poésie; mais par cela même qu'ils étaient dissemblables, ils se complétaient l'un l'autre; Flaubert avait réduit toute sa poétique à l'harmonie, à ce que j'appellerai la vibration du mot; qui l'a entendu lire une seule phrase n'en doutera pas. Dans sa façon de prononcer, de moduler, d'accentuer les mots,

d'en modifier la tonalité et souvent d'en dénaturer le son, on pouvait reconnaître l'importance excessive qu'il attachait à la mélodie de la langue écrite. Bouilhet, accoutumé à la cadence du vers, cherchait d'autres qualités dans le style; il avait le sens critique à la fois très fort, très fin, très développé par son goût et son étude de l'antiquité. Il savait que, si la fantaisie est l'élément le plus fécond pour la poésie, on ne peut l'admettre qu'avec une réserve extrême dans le roman, dont la contexture doit toujours se rapprocher de celle de l'histoire, puisque le récit des faits imaginaires est destiné à produire l'illusion ou l'impression de la réalité. Il surveillait donc Flaubert et l'empêchait de tomber dans les incidences qui lui étaient familières, dont la première *Tentation de saint Antoine* avait été un exemple, et auxquelles le poussait son lyrisme naturel.

Madame Bovary, *Salammbô* ont été écrits sous les yeux mêmes de Bouilhet; s'il n'avait été mort lorsque parut *l'Éducation sentimentale* (1870), le livre aurait certainement subi des modifications. Bouilhet n'a pas ajouté un mot à *Madame Bovary*, mais il a fait retrancher beaucoup de phrases parasites, et, en le faisant, il a rendu à Flaubert un inappréciable service. J'en donnerai une preuve. Flaubert avait imaginé de faire la description d'un jouet d'enfant qu'il avait vu, dont l'étrangeté l'avait frappé et qui, dans son roman, servait à amuser les fils de l'apothicaire Homais. Il n'avait pas fallu moins d'une dizaine de pages pour faire comprendre cette machine compliquée, qui figurait, je crois, la cour du roi de Siam. Entre Flaubert et Bouilhet la bataille dura huit jours, mais la victoire finit par rester au bon sens et le joujou disparut du livre, dans lequel il n'était qu'un hors-d'œuvre, qui ralentissait l'action.

Bouilhet disait : « Quelque belle que soit une bosse, si

tu la mets sur les épaules de Vénus, Vénus sera bossue; donc supprime les bosses. » Ce n'était pas toujours facile de faire entendre raison à Flaubert, qui employait à se défendre cette activité nerveuse que l'on craignait toujours de surexciter; mais dans l'habitude qu'il avait eue de donner des leçons à des enfants, Bouilhet trouvait une provision de patience qu'il n'épuisa jamais. A les voir ensemble, à voir Flaubert criant haut, s'impatientant, rejetant toute observation et bondissant sous la contradiction; à voir Bouilhet très doux, assez humble d'apparence, ironique, répondant aux objurgations par une plaisanterie, on aurait pu croire que Flaubert était un tyran et Bouilhet un vaincu; il n'en était rien : c'est Bouilhet qui était le maître, en matière de lettres du moins, et c'est Flaubert qui obéissait. Il avait beau se débattre, secouer sa table, jurer qu'il ne supprimerait pas une syllabe, Bouilhet impassible, humant sa prise de tabac, lui disait : « Tu vas enlever cette incidence parce qu'elle est inutile à ton récit, et qu'en pareil cas ce qui est inutile est nuisible. » Flaubert finissait par céder et ne s'en repentait pas.

Flaubert employa trois années à écrire *Madame Bovary* : « C'est, disait-il, le livre que j'ai le plus lestement enlevé. » Pendant ces trois années, toutes les pages du roman passèrent une à une sous les yeux de Bouilhet et subirent son impeccable critique. Le livre fut allégé; rien d'essentiel n'y fut modifié et il est devenu le chef-d'œuvre que l'on sait. La *Revue de Paris* le publia en six numéros, du 1er octobre au 15 décembre 1856. Ce que je vais raconter est de l'histoire ancienne, — heureusement!

Dès que les premiers chapitres eurent paru, les abonnés s'insurgèrent; on cria au scandale, à l'immoralité. On nous écrivait des lettres d'une politesse douteuse; on

nous accusait de calomnier la France et de l'avilir aux yeux de l'étranger. « Quoi! il y a des femmes pareilles! des femmes qui trompent leur mari; qui font des dettes, qui ont des rendez-vous dans des jardins et qui vont dans des auberges! Mais c'est impossible! Quoi! en France, dans notre belle France, en province, là où les mœurs sont si pures! Est-ce pour nuire au gouvernement que nous imprimons de telles choses? En ce cas notre haine nous aveugle et nous devenons criminels à force d'injustice. » Je n'y comprenais rien; je montrais les lettres à Flaubert, qui disait : « Tous ces gens-là sont fous! »

Cependant le soulèvement était tel, que, sans être plus ému qu'il ne convenait, je cherchais à l'expliquer. Ce livre par sa conception et son exécution sortait tellement des données admises et de la confection ordinaire des romans, qu'il choqua bien des esprits routiniers accoutumés aux lectures douceâtres qui leur sont chères. En dehors de cette cause générale, il y avait une cause particulière très sérieuse et qui est à la gloire de l'auteur. Il avait poussé l'analyse si loin, que son analyse ressemblait à une autopsie. Elle en avait la valeur et l'aspect. Dans un peuple comme le nôtre, où les gens les moins délicats se piquent de délicatesse, où les balayeurs des rues disent qu'il faut une religion pour le peuple, où les dévergondées parlent le langage des prudes, où la parole seule est coupable tandis que l'action ne l'est pas, la vigueur des tableaux de *Madame Bovary* parut non pas inconvenante, mais indécente. Les lecteurs qui savent lire, — ils sont rares, — admirèrent la vigueur du style et la logique des déductions; les lecteurs qui ne savent pas lire, — ils se nomment légion, — laissaient tomber le livre de dégoût parce qu'un des personnages a du crottin de cheval à ses bottes. Au début de ces colères, j'ai soutenu d'âpres discussions; à mes raisonnements, à mes démonstrations,

on répliquait : Tarte à la crème! Quand je disais : C'est un chef-d'œuvre, on me répondait : Vous défendez votre ami, ce sentiment vous honore. Je finis par tourner le dos et me boucher les oreilles.

Le procédé littéraire de Flaubert déroutait tout le monde et même plus d'un lettré. Ce procédé est cependant bien simple : c'est par l'accumulation, par la superposition et la précision des détails qu'il est arrivé à la puissance. Ce procédé est physiologique : c'est le procédé des myopes qui voient les choses les unes après les autres, très nettement, et qui les décrivent successivement. Toute la littérature d'imagination peut se diviser en deux écoles distinctes, l'école des myopes et l'école des presbytes. Les myopes voient par le menu, étudient chaque contour, donnent de l'importance à chaque chose parce que chaque chose leur apparaît isolément; autour d'eux il y a une sorte de nuage, sur lequel se détache dans une proportion qui semble excessive l'objet qu'ils aperçoivent; on dirait qu'ils ont un microscope dans l'œil où tout se grossit; la description de Venise, vue du haut du campanile de Saint-Marc, la description du château de la Misère dans le *Capitaine Fracasse*, toutes deux faites par Théophile Gautier, sont le produit admirable de la vision myope. Les presbytes au contraire voient l'ensemble, dans lequel les détails disparaissent, pour former une sorte d'harmonie générale. Le détail perd toute importance pour eux, à moins qu'ils n'aient un intérêt d'art à le mettre en relief; s'ils ont un portrait de femme à tracer, ils parleront de la démarche plutôt que de la forme du nez ou de la couleur des yeux; d'une ville contemplée d'un sommet, ils distinguent tout de suite le caractère particulier; ils n'ont pas besoin de décrire longuement leurs personnages pour les faire voir : un mot suffit. Le type de la composition presbyte est *Colomba* de Mérimée. J'ajouterai que les

myopes s'attachent à dépeindre les sensations, tandis que les presbytes cherchent surtout l'analyse des sentiments. Si un homme de lettres presbyte devenait myope tout à coup, sa manière de sentir et, par conséquent, d'écrire, se modifierait instantanément. Ce que je nomme l'école des presbytes, Théophile Gautier l'appelait l'école des décharnés. Il disait à Mérimée : « Vos personnages n'ont pas de muscles, » et Mérimée lui répondait : « Les vôtres n'ont que des draperies. »

Le roman de *Madame Bovary* a une force exceptionnelle; la réalité en est telle, qu'on l'a appelée du réalisme. C'était nouveau alors, du moins sous cette forme, avec cette valeur d'expression et cette intensité de langage. C'est ce qui étonna, c'est ce que l'on prit pour de l'inconvenance. Entre sa peinture et le spectateur, Flaubert avait interposé une loupe; le spectateur regarda et crut voir des monstres là où il n'y avait que des créatures humaines semblables à lui. Une goutte d'eau vue au microscope à gaz est un océan où grouillent des animaux formidables : ce n'est cependant qu'une goutte d'eau où se promènent quelques infusoires. C'est le talent de Flaubert qui avait créé l'illusion; la sottise publique ne s'en aperçut pas. On alla plus loin : la *Revue de Paris* fut dénoncée comme outrageant les bonnes mœurs et la religion.

Dès les premiers jours de novembre, un de mes amis qui, par sa situation, connaissait assez bien ce que l'on appelle « les hautes régions du pouvoir », vint m'annoncer que nous allions être poursuivis en police correctionnelle. J'eus un haut-le-cœur. Les détails qui me furent donnés étaient tels, que le doute ne m'était pas permis. La *Revue de Paris* était surveillée de près; quoiqu'elle fût pourvue d'un cautionnement, elle ne s'occupait jamais de politique; mais des professeurs démissionnaires après le 2 décembre, mais d'anciens ministres de la seconde république y col-

laboraient, et cela suffisait pour donner au décret du 17 février la fantaisie de nous appliquer quelques-uns de ses articles. Nous avions déjà reçu plusieurs avertissements; une condamnation nous pouvait supprimer. Outrage à la morale publique : c'était une triste épitaphe à mettre sur le tombeau d'un recueil littéraire, et il ne nous plaisait pas d'en supporter l'humiliation : périr de mort violente, soit; mais avoir l'air de mourir sur le grabat d'un hôpital mal famé, non.

Il fallait aller au-devant d'une telle poursuite et, s'il était possible, lui enlever sa raison d'être. Un seul moyen s'offrait à nous : lire attentivement les chapitres que nous avions encore à publier, et en supprimer, de concert avec l'auteur, les passages qui pourraient constituer, non pas un danger, mais l'apparence d'un danger. Lorsque nous eûmes arrêté les suppressions qui nous semblaient nécessaires, j'allai voir Flaubert, persuadé qu'il comprendrait le motif d'une exigence qui n'était point dans nos habitudes et qu'il nous aiderait à détourner le péril dont nous étions menacés. Il fut inflexible. Il était bon cependant, d'une bonté indulgente et féconde; mais ce qu'il nommait « l'art » lui apparaissait comme un dieu jaloux auquel nul sacrifice ne doit être marchandé. Pendant toute sa vie, il fut un mystique littéraire, prêt au martyre pour confesser la divinité qu'il adorait. Il ne comprenait pas que l'on pût reculer devant la persécution, parce que jamais il n'aurait fait la plus légère concession pour s'y soustraire. C'est sur ce seul sentiment, honorable entre tous pour un artiste, qu'il faut juger sa résistance, qui fut invincible. Pour porter secours à ceux qu'il aimait, il se serait ruiné de bon cœur — il l'a prouvé; — mais plutôt que de modifier une phrase longuement méditée et définitivement acceptée, il eût brisé ses relations les plus chères. A tout ce que je pus lui dire, il répondit : « Je m'en moque; si

mon roman exaspère les bourgeois, je m'en moque; si l'on nous envoie en police correctionnelle, je m'en moque; si la *Revue de Paris* est supprimée, je m'en moque; vous n'aviez qu'à ne pas accepter la *Bovary*; vous l'avez prise, tant pis pour vous; vous la publierez telle quelle. »

J'insistai. Longuement, avec des digressions et sans que je l'eusse interrompu une fois, il reprit sa théorie de la prédominance de l'artiste sur l'homme : voler n'est rien, assassiner est peu de chose, faire l'abandon d'un seul mot que l'on croit bon pour obéir à des scrupules imbéciles est un crime, et ce crime, il était décidé à ne le point commettre. Pendant que je l'écoutais, je me répétais mentalement une phrase que Charles Lambert m'avait dite : « Aime ton prochain comme toi-même, signifie : aime ton prochain comme il veut être aimé. » J'allai voir Mme Flaubert, comptant que la mère serait plus raisonnable que le fils et me viendrait en aide; je la trouvai dure, retournée à la sotte idée qui l'avait mue lors de la lecture de la *Tentation de saint Antoine*, et me laissant comprendre, sans me le dire, que nous détruisions de propos délibéré la valeur d'une œuvre littéraire dont le mérite nous portait ombrage. Devant les illusions, devant les cruautés maternelles, il faut se taire, et je me tus.

J'eus une nouvelle entrevue avec Flaubert, non pour discuter encore, mais pour faire connaître la résolution que nous avions adoptée à la *Revue de Paris*. Je lui dis : « Nous maintenons notre droit de suppression, tu maintiens ton refus, il n'y a qu'un moyen de mettre fin à ce conflit, dont le public se soucie comme d'une noisette vide : tu vas rédiger une note, en tels termes qu'il te plaira, par laquelle tu déclareras que tu n'acceptes plus la responsabilité de ton œuvre « mutilée » et que les lecteurs sont priés de n'y voir que des fragments et non un ensemble. Les lecteurs ne liront pas la note, ils ne s'aper-

cevront pas que des coupures ont été pratiquées dans ton roman, ton honneur sera sauf et notre sécurité ne sera plus en péril. » Flaubert me demanda vingt-quatre heures de réflexion, « parce qu'il voulait consulter ». Le lendemain, il m'envoya la note, qui fut insérée intégralement. Il était furieux et ne ménageait point ses imprécations; nous n'en étions pas moins bons amis, car nous étions si bien soudés l'un à l'autre, que rien ne pouvait nous désunir.

Que l'on se rappelle cependant que nous étions à la fin de 1856, que la presse périodique vivait, — expirait, — sous le règne de l'arbitraire et que l'administration n'avait qu'à serrer les doigts pour nous étrangler au coin d'un décret. Qu'aurait donc dit Flaubert s'il avait pu être témoin de la publication de son roman posthume! La *Nouvelle Revue* qui a imprimé *Bouvard et Pécuchet* est un recueil ami du gouvernement, près duquel il eût facilement trouvé protection; l'année 1881 n'a aucun rapport avec l'année 1856; le décret du 17 février a repassé le Styx qu'il n'aurait jamais dû franchir, toute liberté est laissée à la discussion; nul ne s'avise, ni ici, ni là, de lire un roman à la loupe pour y découvrir d'indéfinissables délits; et cependant ce livre n'a pu paraître qu'avec des suppresions; des pages entières ont été remplacées par des lignes de points et, comme dans *Madame Bovary*, on a jugé prudent de faire des coupures, quoique la « vindicte publique » soit aussi endormie aujourd'hui qu'elle était éveillée il y a vingt-cinq ans. Là où il est, le pauvre Gustave a dû tressaillir, s'indigner et accuser encore ce siècle d'avoir la « haine de la littérature »

out semblait apaisé, il n'était plus question de poursuites judiciaires, ni de rigueurs administratives, lorsqu'une imprudence vint donner corps aux accusations lancées contre nous. Irréfléchi et de prime saut, comme

la plupart des nerveux, Flaubert avait compulsé la collection de la *Revue de Paris*, y avait relevé les phrases scabreuses, les situations délicates; il avait réuni ainsi un petit dossier, qu'il remit à un chroniqueur dont il avait récemment fait la connaissance. Le chroniqueur fit un article, cita les passages recueillis, me fit l'honneur d'imprimer une phrase de moi en majuscules et demanda comment des écrivains si hardis pour eux-mêmes devenaient si pudibonds pour les autres. L'article fut remarqué; il prouvait que nous passions notre temps à outrager les bonnes mœurs, et le pouvoir comprit que l'on devait en finir avec les perturbateurs de la moralité publique. L'article, porté aux Tuileries, — je pourrais dire par qui, — fut envoyé au ministre de l'intérieur, de là au ministre de la justice et enfin au procureur général. Le roman de Flaubert fut épluché mot à mot; avec un peu de bonne volonté et beaucoup de mauvais vouloir on y découvrit toute sorte de méfaits tombant sous l'application des lois : Gustave Flaubert, Laurent-Pichat, l'imprimeur A. Pillet étaient traduits en police correctionnelle : « Outrage à la morale publique et religieuse et aux bonnes mœurs, » délits prévus par les articles 1 et 2 de la loi du 17 mai 1819 et 59 et 60 du code pénal.

Le 31 janvier 1857, Gustave Flaubert, l'auteur de *Madame Bovary*, le fils du docteur Flaubert, qui fut un des grands chirurgiens du siècle, s'assit sur les bancs de la sixième chambre, là où prennent place les voleurs, les rouleurs de barrières, les filles insoumises, les souteneurs et les escrocs. La citation ne m'ayant pas visé, j'étais parmi les spectateurs; la comédie eut du succès. Pour le tribunal, accoutumé à ne juger que des vilenies, une cause exclusivement littéraire où Me Senard portait la parole pour le fils d'un de ses vieux amis, était un régal affriolant. Le président, M. Dubarle, était un homme d'esprit,

lettré, manifestement disposé en faveur des gens de bien qui comparaissaient devant lui, et ne réprimant pas trop ses sourires lorsque l'avocat faisait des allusions dont la transparence n'avait rien d'obscur. L'avocat impérial chargé de tonner contre nous au nom de la société outragée était un homme encore jeune; on nous en avait parlé avec éloges et son éloquence était appréciée. Quelques raffinés du beau langage étaient venus l'écouter, et je m'attendais, moi aussi, à un plaisir d'artiste. Si c'est là ce qu'on appelle l'éloquence judiciaire, l'éloquence judiciaire est peu de chose.

La cause était mauvaise, j'en conviens, mais le réquisitoire fut plus mauvais encore. L'argumentation ne se tenait guère, et ne savait où prendre un point d'appui; mais elle fut étrange, car elle incriminait des passages que la citation n'avait point visés. Flaubert a été cruel, il a fait sténographier le réquisitoire et l'a publié. Dans cette sixième chambre, nous étions tous des lettrés, et plus d'un clin d'œil fut échangé entre nous. L'avocat impérial s'évertuait à faire condamner l'auteur de *Madame Bovary*, mais il confondait Apollinaire avec Apollonius de Tyane; il estimait que « Mme Bovary a une beauté de provocation », et il regrettait que, lorsqu'elle va communier, elle n'eût pas quelque chose de la Madeleine repentante, c'est-à-dire qu'elle ne fût pas une sainte; en outre, il convint que l'imprimeur, M. Pillet, « est un homme honorable contre lequel il n'a rien à dire ». En entendant cette phrase, Laurent-Pichat et Flaubert ne purent s'empêcher de rire; le président lui-même eut quelque hilarité, et personne dans le prétoire ne crut que l'on cessât d'être honorable pour avoir écrit et pour avoir publié *Madame Bovary*.

Me Senard prit la parole à son tour, il déchiqueta le réquisitoire et le mit si bien en pièces qu'il n'en resta

pas vestige. Il aurait pu citer cette phrase de M. Guizot : « Plus j'avance et plus je me confirme dans ma conviction qu'en toutes choses, dans la peinture des scènes extérieures du monde et de la vie intérieure de l'âme, l'imagination des hommes est toujours restée au-dessous de la réalité. » Cela eût suffi à la défense. On remit à huitaine pour le prononcé du jugement. Le 7 février, à l'ouverture de l'audience, le président lut un jugement longuement motivé qui avait des prétentions à l'esthétique; on y disait : « Un pareil système appliqué aux œuvres de l'esprit, aussi bien qu'aux productions des beaux-arts, conduirait à un réalisme qui serait la négation du beau et du bon; » comme si un système d'art pouvait être du ressort de la justice, comme si Thémis était Apollon et guidait le chœur des Muses! Ce jugement, dont on a souri, était plein de bonnes intentions littéraires, mais il ne dut pas satisfaire le ministère public, car, « attendu qu'il n'est pas suffisamment établi que Laurent-Pichat, Gustave Flaubert et Pillet se soient rendus coupables des délits qui leur sont imputés, le tribunal les acquitte de la prévention portée contre eux et les renvoie sans dépens ». C'était une victoire pour la *Revue de Paris*; pour Flaubert ce fut un triomphe.

Le résultat ne fut pas celui que l'administration avait cherché; grâce à cette persécution, au procès en police correctionnelle, au réquisitoire de l'avocat impérial, *Madame Bovary* eut un succès colossal; du jour au lendemain Gustave Flaubert était devenu célèbre. Tout le monde s'était empressé d'acheter le roman qui outrageait les mœurs et vilipendait les choses sacrées. On espérait bien y trouver abondance de ces peintures lascives, de ces scènes voluptueuses qui effarouchaient la pudeur du ministère public; les amateurs de friandises défendues en furent pour leurs frais de curiosité : ils en avaient lu bien

d'autres dans Balzac, dans Mérimée, dans Sainte-Beuve, dans Théophile Gautier, et même dans le président de Montesquieu, mais ils trouvèrent un style admirable, une conception très forte, quoique simple, et une profondeur d'analyse à laquelle ils n'étaient point accoutumés. Le succès de curiosité devint un succès littéraire, l'un des plus grands que j'aie vus. A ce succès, les critiques de profession, toujours en discorde, ne nuisirent pas. On approuvait, on blâmait, on sifflait, on applaudissait; on se renvoyait le nom de Flaubert comme un volant sur une raquette; les plus férus parlaient de l'*Ane d'or* d'Apulée, les autres se contentaient de quelques divagations sur l'esthétique dans ses rapports avec les œuvres d'imagination, tout comme le jugement de la sixième chambre.

Inconnu la veille, Flaubert était proclamé chef d'école, de l'école réaliste. Le mot le blessa, et, dans son for intérieur, il ne l'a jamais admis. Il crut alors, et il crut jusqu'à la fin de sa vie que le mot de réalisme retombait sur la conception même de son œuvre, tandis qu'il s'appliquait surtout au mode d'exécution, à ce que j'appelle la minutie des myopes. Gustave n'en convenait pas, et ce fut un soir que, causant de ce sujet, sur lequel il revenait sans cesse, il me dit : « Envoie-moi ton Polybe. — Et pourquoi faire, grand Dieu? — Pour y étudier la guerre des mercenaires. Ah! on m'accuse d'être réaliste, de faire du réalisme, c'est-à-dire de copier ce que je vois et d'être incapable d'invention! Eh bien! je vais leur raconter une histoire dont personne ne sait le premier mot : la scène se passera près de « la baie voluptueuse » de Carthage, comme dirait un avocat impérial, et, nul ne se doutant de ce qu'était la civilisation carthaginoise, on ne me reprochera pas mon réalisme. » Et il m'expliqua le sujet de *Salammbô*, dont il n'avait pas encore trouvé le titre. Il se trompa dans sa prévision, car *Salammbô* est

tout aussi réaliste que *Madame Bovary*; seulement ce livre lui donna une difficulté extrême à écrire, parce qu'il avait vu les scènes de *Madame Bovary* et qu'il fut obligé de se figurer celles de *Salammbô*.

Il avait été en Tunisie faire des études de paysages africains; on sait s'il a réussi. Ce sujet l'avait envahi, il ne parlait d'autre chose; il me disait : « Là du moins je serai libre, j'aurai mes coudées franches, je ne serai pas toujours retenu par le terre-à-terre d'une historiette nauséabonde, je n'aurai pas derrière moi ce pion de Bouilhet me rognant mes phrases et m'enlevant mes épithètes; la fable est si vaste et d'une époque si obscure, que j'y pourrai tout faire entrer sans qu'on m'assomme d'observations. » Et employant un mot qui lui était familier, il ajoutait : « Enfin! je vais donc pouvoir gueuler à mon aise! » *Salammbô* est, en effet, le livre excessif de Flaubert; il eut moins de retentissement et est moins apprécié que *Madame Bovary*, je le sais; mais c'est celui qui était le plus dans son tempérament, c'est celui où il s'est abandonné sans contrainte, c'est celui sur lequel on le doit apprécier, car il y a mis tous ses défauts et toutes ses qualités.

Le sujet de *Salammbô* le troublait, et j'en trouve la preuve dans une lettre qu'il écrivit à Louis de Cormenin : « Je ne sais si c'est vous ou Pagnerre, mon cher ami, qui m'avez envoyé un maître numéro du *Loiret* où resplendit un article sur votre serviteur. Il est à coup sûr celui qui me satisfait le plus et je le trouve naïvement très beau, puisqu'il chante mon éloge. Le livre est analysé ou plutôt chéri d'un bout à l'autre. Cela m'a fait bien plaisir et je vous en remercie cordialement. Pourquoi ne vous en mêlez-vous pas aussi? Pourquoi vous bornez-vous à avoir de l'esprit pour vos amis? Quand aurons-nous un livre? Quant à moi, celui que je prépare n'est pas sur le point d'être

fait ni même commencé. Je suis plein de doute et de terreur. Plus je vais et plus je deviens timide, contrairement aux grands capitaines, et à M. de Turenne en particulier. Un encrier, pour beaucoup, ne contient que quelques gouttes d'un liquide noir; mais pour d'autres c'est un océan, et moi je m'y noie. J'ai le vertige du papier blanc et l'amas de mes plumes taillées sur ma table me semble parfois un buisson formidable d'épines. J'ai déjà bien saigné sur ces broussailles. Adieu, cher ami, embrassez Maxime et recevez une forte poignée de main. » Cette lettre est du 14 mai 1857; le 9, Louis avait publié dans le *Journal du Loiret* un article qui prouve sa perspicacité, car on y lisait : « *Madame Bovary* restera, car après l'avoir lue on s'apercevra que Balzac a laissé un héritier. Gustave Flaubert! retenez bien ce nom; il est de ceux que l'on n'oubliera plus! »

Pendant que l'on jugeait *Madame Bovary* en police correctionnelle et avant que l'acquittement eût été prononcé, la *Revue de Paris* commettait quelques imprudences. On avait publié à Berlin le recueil des toasts du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, et nous avions laissé dire à un réfugié allemand que bien boire n'est pas toujours bien gouverner. L'ambassadeur de Prusse ne fut pas satisfait; il alla porter ses plaintes au ministère des affaires étrangères et demanda que la *Revue de Paris* fût supprimée; le ministre n'y avait pas d'objection, mais l'empereur estima que la Prusse n'avait droit d'exiger qu'une suspension, et nous reçûmes des mains d'un commissaire de police, orné de son écharpe, ordre de suspendre la publication pendant un mois.

Je résolus de me reposer pendant les vacances forcées que m'accordaient les bonnes grâces réunies de la monarchie prussienne et de l'empire français. Le mois de février était beau et sec; le vent d'est, qui avait commencé

avec la nouvelle lune, semblait devoir se maintenir. Tout en fredonnant l'air des patineurs du *Prophète*, je sautai en wagon et je m'en allai en Hollande.

Mauvais moyen de se reposer, me dira-t-on, que de parcourir les musées, de naviguer en treskuit, de franchir le Zuyderzée à travers les glaces, d'être cahoté au milieu des sables de la Frise et de l'Over-Yssel; admirable moyen, au contraire, car je n'ai jamais su un mot de hollandais et l'on ne se repose, on n'est en paix que chez les peuples dont on ignore la langue; je dirai plus, là seulement on est libre. Quand les paroles ne sont qu'un bruit sans signification, quand les gestes n'ont d'autre valeur que celle d'un mouvement réflexe, on n'est jamais tiré de soi-même par l'audition d'un mot qui déroute votre pensée; on vit seul au milieu de la foule; on porte sa solitude partout, dans les promenades, dans les galeries de tableaux, sur les bateaux à vapeur, dans les wagons, aux tables d'hôte, et rien n'est plus doux. Quant aux impressions, elles sont d'autant plus fortes qu'on ne les communique pas, et c'est pourquoi il est superflu de les communiquer.

Ce voyage en Hollande est resté bon dans mon souvenir; le temps était magnifique, je n'ai pas aperçu un nuage pendant près d'un mois; les gelées qui nacraient les prairies me semblaient charmantes, les musées me racontaient toute sorte d'histoires, les églises sonnaient leurs plus joyeux carillons, les lits n'étaient pas trop courts, la nourriture était suffisante; tout le jour je regardais; le soir, près du poêle, j'écrivais mes notes et j'abusais de ma surdité pour ne point répondre aux gens qui me parlaient français. Quand je revins à Paris, je me trouvai bien d'avoir passé un mois dans le silence et l'activité.

La vie s'écoulait, occupée à la tâche quotidienne, sans

peine, sans plaisir, neutre et un peu brumeuse. Nous étions tous au travail; Flaubert préparait *Salammbô*, Bouilhet écrivait une nouvelle pièce, en vers, *l'Oncle Million*, et Gautier s'était enfin décidé à commencer le *Capitaine Fracasse*, roman d'aventures qui a été tout autre que ce qu'il devait être. Dans le principe, ce ne fut qu'un titre donné par Gautier à un éditeur, pour placer en annonce sur la couverture d'un volume. L'idée première différait essentiellement de celle qui a été mise à exécution. Le *Capitaine Fracasse* était ce que l'on pourrait appeler un nom en dissonance; la fable qu'avait imaginée Gautier et dont il m'a souvent parlé, semblait empruntée à celle de *l'Ane vêtu de la peau du lion*. Le capitaine était une sorte de *Miles gloriosus*, Gascon, hâbleur, fanfaron, panache au vent, flamberge au clair, sacrant le diable, maugréant Dieu, au demeurant poltron, de cœur pâle et rengainant dès que l'on dégainait. Gautier rêvait quelque chose comme le *Roman comique*, avec l'éblouissement de son style et la richesse de son ornementation. Ce fut un roman d'Eugène Suë, dont j'ai oublié le titre et dont le héros nommé Victor, Hercule Hardi, joue le rôle que Gautier réservait au *Capitaine Fracasse*, qui lui fit renverser la donnée qu'il s'était proposée. Il écrivit le premier chapitre sans trop se douter de ce qui devait suivre; les feuillets s'accumulaient lentement, l'intrigue se nouait un peu au hasard, mais avec cet imprévu et cette franche allure qui n'ont manqué à aucune de ses œuvres; il nous apportait son manuscrit au fur et à mesure, car son nouveau roman était réservé à la *Revue de Paris*, qui ne le publia jamais, par la raison qu'elle fut supprimée avant que le *Capitaine Fracasse* eût terminé ses aventures. On n'avait pu faire mourir la *Revue de Paris* sous une accusation d'outrage aux bonnes mœurs, on allait l'exécuter comme

complice d'assassinat, ou peu s'en faut; — *Ave, César!*

Le jeudi 14 janvier 1858, l'Opéra donnait une représentation extraordinaire au profit d'une œuvre charitable; le même jour, le Théâtre Impérial, ancien Franconi, jouait pour la première fois une grande féerie intitulée *Turlututu*; j'y étais, en compagnie de quelques personnes, dans une loge de première découverte. En face de moi, dans une loge fermée, le comte de Morny était assis, paraissant assez dolent et vêtu d'une pelisse en marte zibeline qui le garantissait du froid de la salle. La pièce suivait son cours au milieu des vieux calembours, des coqs-à-l'âne, des couplets, des trucs et des changements à vue, lorsque, pendant le second acte, je vis un homme ouvrir précipitamment la loge du comte de Morny; deux paroles à peine furent échangées. Morny se leva, jeta un regard circulaire sur la salle comme s'il cherchait quelqu'un et disparut. Pendant l'entr'acte, j'accostai Amédée Berger, qui récemment est mort président de chambre à la Cour des Comptes, et je lui dis : « Sais-tu pourquoi on est venu chercher Morny? » Il me répondit : « On a tenté de tuer l'empereur à l'aide d'une machine infernale. » La nouvelle se répandit avec rapidité parmi les spectateurs; des groupes se formèrent; on était indigné et consterné. Peu à peu les détails arrivaient; quels étaient les assassins? Nul ne le savait; on prononçait avec assurance des noms qu'il vaut mieux ne pas répéter et sur lesquels aucun soupçon n'aurait dû planer. Quelqu'un dit : « Que va faire le gouvernement? » Je répondis : « Supprimer des journaux. » Personne ne releva ma réponse; mais Amédée Berger fit un imperceptible mouvement des paupières qui signifiait : Tu as raison. »

L'émotion de Paris fut très vive, on se le rappelle; ce crime lâche et diffus, mené par des gens qui sacrifiaient la vie des autres et voulaient sauver la leur, avait tué,

frappé, blessé des passants et avait épargné l'empereur. Avec d'autres procédés, plus cruels et qui paraissaient plus sûrs, c'était une répétition de l'attentat de Fieschi. Les assassins étaient des Italiens, on le savait, et le *Moniteur universel* put s'écrier : « Aucune main française n'a trempé dans ce complot. » Si aucune main française n'est coupable, aucun journal français ne sera inquiété; nous raisonnions ainsi, et notre raisonnement était tellement logique, qu'il en était absurde. Le mardi 19 janvier, j'avais passé une partie de la journée rue Chanoinesse à faire des préparations microscopiques; j'arrivai assez tard aux bureaux de la *Revue de Paris*; j'y appris qu'un commissaire de police aux délégations judiciaires était venu signifier un décret impérial en vertu duquel la *Revue de Paris* était et demeurait supprimée. C'était la mort sans phrase.

Les exigences gouvernementales doivent faire excuser bien des choses, surtout dans les moments exceptionnels et lorsque les hommes chargés de conduire la machine sont de pauvres cervelles sans ressource, affolées et ne sachant pas que l'arbitraire ne peut jamais faire œuvre de salut. Le ministre de l'intérieur était alors Billault, le même qui, seul, en 1848, avec Greppo, vota en faveur du droit au travail; il crut sans doute faire un acte politique en supprimant la *Revue de Paris*; il ne commit qu'un acte d'iniquité. Le rapport qui précède le décret est d'une improbité flagrante, il incrimine des fragments d'histoire, des contes, des nouvelles où il serait impossible de trouver trace de polémique ou d'allusion. Je n'en citerai que deux exemples : le décret vise *le Coup de Jarnac*, par Michelet. C'est le récit du duel de La Châtaigneraie emprunté à un volume de l'Histoire de France qui allait paraître; pour Billault, *le Coup de Jarnac* ne pouvait être qu'une allusion au coup d'État du 2 décembre;

une nouvelle de moi : *l'Ame du bourreau*, écrite pour expliquer la théorie de la transmigration des âmes et dont le personnage principal est Néron, a paru sans doute une analyse psychologique de Napoléon I[er] ou de Napoléon III.

Si le second Empire a suscité tant de haines, les serviteurs qui l'ont obstinément desservi n'en sont-ils pas un peu la cause? N'être pas responsable, posséder la toute-puissance, n'avoir qu'un mot à prononcer pour réduire ses adversaires à néant, c'est bien tentant pour des hommes médiocres, et les ministres de ce temps-là ne s'en firent faute. J'en gardai rancune, je l'avoue, mais toute rancune s'évanouit lorsque le marquis de Chasseloup-Laubat, prenant la direction des affaires en 1869, donna à la France une liberté qu'elle ne connaissait plus depuis longtemps et vers laquelle mes désirs platoniques avaient toujours aspiré.

Le petit bataillon de la *Revue de Paris* se licencia ; les uns se dirigèrent du côté de la politique et ont touché au but; les autres se réfugièrent plus que jamais vers les lettres, qui les attiraient et les retenaient. Dans notre défaite, nous n'avions perdu que les bagages; « plaie d'argent n'est point mortelle », dit un vieux proverbe. Ce n'est pas l'heure de désespérer quand on a trente-six ans; je me retrouvai dans ma solitude, apte au travail et peu découragé. J'habitais alors rue du Rocher une petite maison que l'indulgence de mes amis qualifiait d'hôtel; dans mon jardinet il y avait des rosiers, un jasmin et des lilas; j'étais en bons termes avec les fourmis et les moineaux francs; un microscope pour le jour, un télescope pour la soirée, une nombreuse bibliothèque, de bonne encre noire dans l'encrier, Louis de Cormenin, Flaubert, Gautier, Bouilhet, Lambert, Enfantin pour interlocuteurs : c'était plus qu'il ne fallait, et je n'étais pas à plaindre.

Cependant, vers le printemps, des hirondelles semblaient battre de l'aile en moi; le chant des bateliers du Nil murmurait dans mes souvenirs; quand soufflait le vent du sud, je levais la tête et je humais l'air comme pour sentir l'odeur des syrtes et des sables infinis. Je passais des journées couché sur les cartes de Caillaud, je remontais le Nil au delà de Khartoum, je m'engageais sur le fleuve Bleu et je m'en allais dans la presqu'île de Méroë. Je luttais contre ce désir qui m'emportait vers les berges de la rivière Astaboras; j'aurais voulu franchir la frontière abyssinienne, gagner les pays de Gondar et de Choa, causer avec les chrétiens de Saint-Jean et voir face à face le terrible Négus, dont on commençait à parler. Il me semblait que j'avais besoin de me retremper dans la vie sauvage et de dormir encore sous les étoiles. J'eus quelque peine à ne pas mettre ce projet à exécution; j'y renonçai cependant, car il n'eût été, en somme, qu'une perte considérable de temps, à un âge où il faut déjà commencer à être avare de ses heures : *Eheu, fugaces labuntur anni!* Mais, pour me récompenser de ce que j'appelais un sacrifice, je gravis le Simplon, je descendis en Italie et j'allai m'installer à Venise, au quai des Esclavons, en face de la Lagune, avec la verdure du Lido tout au fond.

Les Autrichiens y étaient encore; aux jours de fête, la bannière jaune et noire flottait au sommet des mâts de Saint-Marc, à moins que, malgré les sentinelles, quelque agile marinier de Malamocco n'y eût arboré le drapeau d'Italie. La ville était triste et la vie y était douce. Rien n'était changé; je retrouvais ce que j'avais vu quatorze années auparavant, lorsque, venant de Constantinople, j'y étais arrivé un matin à l'heure où le soleil se levait. La *Gloire de Venise*, l'*Enlèvement d'Europe* de Véronèse, les toiles de Palma Vecchio et du Titien me ravirent comme autrefois et comme autrefois j'estimai que la *Vierge* de

Jean Belin est un chef-d'œuvre. Je m'intéressais aux Tiepolo; j'avais contemplé tous ceux que garde la ville, depuis le *Portement de croix*, qui est à Sant' Alvise, jusqu'à l'*Antoine* et à la *Cléopâtre* du palais Labbia; j'allai sur la Brenta afin de voir la grande fresque représentant l'entrée de Henri III à Venise, qu'il a peinte à la villa Pisani et que l'on a trop retouchée. Cette villa, surnommée *la Casa dei leoni*, qui appartenait au gouvernement autrichien, avait été donnée au général Gorzkowski, un des lieutenants de Radetzki pendant le siège de Venise. Le général y était mort; dans un jardinet attenant à l'habitation, on lui a élevé un tombeau, autour duquel on a planté des lauriers. C'était un paysan qui me montrait la villa; je lui dis : « Qu'était-ce que ce général Gorzkowski? » Le paysan me répondit textuellement ceci : *Era galantuomo, ma sensa lettere* : « C'était un honnête homme, mais sans littérature ».

Je restai deux mois à Venise; pour rentrer en France, je pris le chemin des écoliers, par Padoue, Ferrare, Bologne, Florence, Pise, la Spezzia, Gênes, Turin et le Mont-Cenis. A cette époque, l'Italie, morcelée encore et fléchie devant ses principicules vassalisés par l'Autriche, était très intéressante à étudier. Calme à la surface, indolente et comme endormie à l'ombre des pins-parasols, elle dissimulait le frémissement dont elle était agitée. Elle semblait avoir déserté toute politique et ne s'occuper que d'art; la musique la passionnait; elle avait adopté Verdi, elle l'acclamait en toute circonstance; dans les villes soumises au roi de Naples, au pape, aux grands-ducs, à l'Autriche, sur toutes les murailles on lisait : « *Evviva Verdi!* » Cette popularité du maestro était une façon de s'entendre. *Evviva Verdi* était un mot d'ordre qu'il fallait lire : « *Evviva Vittorio Emmanuele re d'Italia!* » Les sociétés secrètes étaient en permanence; le Piémont était lieu

de refuge pour les conspirateurs; comme au temps de Charles II, Ruy Blas aurait pu dire :

La Savoie et son duc sont pleins de précipices.

Un soir, je me promenais à Florence sur la place du Grand-Duc en compagnie d'un officier florentin. La nuit était belle et, comme une gerbe d'or, la plus belle comète que j'aie jamais vue s'épanouissait au milieu des étoiles. Nous nous étions arrêtés devant la Loggia; je regardais l'*Enlèvement des Sabines* par Jean de Bologne, le *Persée* de Benvenuto Cellini, la *Judith* de Donatello; aux lueurs vacillantes du gaz, les statues ressemblaient à des fantômes; sur la façade du palais, le *David* de Michel-Ange se détachait en blancheur. L'officier me dit : « Ce sont des emblèmes. Comme David, nous renverserons le géant philistin. Voyez! Dans le *Persée* ne reconnaissez-vous pas Naples qui vient de décapiter la monarchie de Ferdinando Bomba? *Judith*, c'est Venise qui tient en main la tête de l'Holopherne d'Autriche; le Romain qui emporte sa Sabine, c'est le peuple italien saisissant enfin son indépendance, sa liberté! » Plusieurs fois il répéta : « La fille des dieux, la blanche liberté! » Puis me montrant du doigt la comète, il ajouta : « Regardez le signe qui est dans le ciel; les temps sont proches et de grands changements vont survenir! »

Un an après, nous étions à Palestro, à Magenta, à Solferino et nous commencions l'œuvre d'émancipation qui devait faire de l'Italie une alliée peut-être, à coup sûr une rivale. On ne le vit pas alors; la passion publique n'avait pas raisonné et je ne raisonnai pas mieux qu'elle. J'aimais l'Italie; elle a été la famille initiatrice de notre race; elle fut la mère de toute grandeur et de toute poésie. Délivrer la patrie de Dante, de Léonard, de l'Arioste et de Michel-Ange me semblait un devoir pour tout homme

qui a touché une plume et admiré un tableau. Avec la foule je battis des mains quand l'empereur traversa Paris pour aller prendre le commandement de l'armée. J'eus mon ivresse après Magenta et j'étais à Milan lorsque arrivèrent les premiers prisonniers de Solferino.

A Gênes et à Turin, j'avais connu un homme dont la destinée allait bientôt se clore sinistrement; c'était le comte Ladislas Téléki, un des triumvirs du gouvernement provisoire hongrois, que Napoléon III avait reconnu et près duquel il avait accrédité un ambassadeur. Téléki était un homme de grand nom, intelligent et d'une rare habileté, malgré une certaine diffusion de paroles. En 1848 et 1849, il avait été le diplomate attitré de l'insurrection magyare et s'était créé de nombreuses relations en Angleterre et en France. Un an après la guerre d'Italie, au mois de décembre 1860, Ladislas Téléki se rendit à Dresde pour suivre une aventure où la politique n'était pour rien. Le gouvernement saxon — *for shame!* — le fit arrêter, et au lieu de l'expulser, si sa présence semblait périlleuse, le livra à l'Autriche. En Europe, ce fut un cri de réprobation. La première protestation qui se fit entendre partit de France et c'est Saint-René Taillandier qui la formula[1].

Au nom du droit des gens, au nom de la liberté individuelle, au nom du contrat qui engage la maison de Habsbourg envers l'antique royaume de Saint-Étienne, Saint-René Taillandier demanda que Ladislas Téléki fût rendu à l'exil, qu'il honorait par la correction de son attitude. L'empereur d'Autriche entendit-il cette voix française qui l'adjurait et lui parlait de justice? Il se présenta inopinément devant Ladislas et lui accorda, lui imposa la liberté, à la condition qu'il résiderait en

1. Voyez la *Revue des Deux Mondes* du 1er janvier 1861.

Hongrie et renoncerait à toute conspiration. Contraint d'accepter cette grâce qu'il n'avait point sollicitée, forclos du labeur de sa vie entière, qui était la revendication des droits écrits de la Hongrie, Ladislas Téléki, calomnié par les siens, humilié par ses adversaires, demanda à la mort la fin des souffrances morales qu'il ne pouvait plus supporter. Il se tua d'un coup de pistolet au cœur; autour de son cadavre, on retrouva dix-sept capsules brûlées qui prouvent qu'il avait fait une longue répétition de son propre drame, afin de n'en point manquer le dénouement. C'était un diplomate auquel les traditions n'avaient point fait défaut, et c'était l'homme le plus remarquable de ce triumvirat improvisé qui, pendant la guerre de 1859, tournait autour du quartier général français et rassemblait à Acqui les déserteurs hongrois de l'armée autrichienne. Sa mort fut un deuil pour ceux qui l'avaient connu et une perte grave pour son pays. Si l'empereur François-Joseph avait écouté les nobles paroles de Saint-René Taillandier, l'Austro-Hongrie compterait aujourd'hui un homme éminent de plus parmi ses hommes d'État.

CHAPITRE XXII

EN GUERRE

En 1860, j'avais gravi l'échelle de Jacob. L'ange qui la tenait la secoua; je tombai, et comme je tombai de haut, je me fis très mal. Mécontent de moi, ce qui n'est pas un bon moyen d'être content des autres, je traversai une de ces crises de marasme où tout est nuit, où tout est fiel. Je me lamentais, et je retrouve dans une lettre de Louis de Cormenin, écrite à cette époque, une semonce méritée : « J'ai reçu de toi une dernière lettre désespérante, et cela me navre quand je te vois t'abandonner à tes découragements et à tes amertumes; tu as tort contre toi-même, et si tu voulais bien te juger, tu ne penserais ni ne parlerais ainsi. » Louis avait raison et j'avais tor de crier au perdu comme un chien égaré en forêt; mais certaines douleurs sont vives; elles réveillent les peines assoupies, elles font comprendre l'inutilité des sacrifices, la vanité des espérances, l'imbécillité des rêves et apportent toute certitude à des déceptions que l'on croyait impossibles. Je subissais une de ces douleurs-là et lâchement je me laissais glisser dans la torpeur. En général, on se rend maître de ses passions quand on n en a pas; or ma souffrance était réelle et je ne m'en rendais pas maître. Elle se doublait d'irritation; j'étais morose, plus enfermé que jamais dans ma solitude, lisant beaucoup, écrivant

peu, ne sortant guère et m'en allant dans la vie, à vau-l'eau, comme une épave.

Cet accès de spleen ne pouvait durer; il est dans ma nature de réagir, d'accepter le combat et de vaincre l'ennemi que je porte en moi. Ce fut un coup de clairon qui me réveilla; on eût dit qu'il sonnait la diane; je secouai le sommeil plein de cauchemars où j'étais engourdi, et je me redressai pour regarder par delà les Alpes. Garibaldi, avec mille compagnons, venait de partir pour l'aventure de Marsala. Je tressaillis et j'eus envie d'aller le rejoindre. Je n'avais ni passé ni avenir politique; quelles que fussent mes sympathies, j'avais côtoyé les factions sans m'y mêler; j'étais libre et seul; il me sembla qu'une longue course à cheval, au grand air, me serait favorable. En outre, concourir à délivrer deux volcans n'était point œuvre commune, et apporter quelque soulagement au peuple que j'avais vu si durement asservi en 1851 ne me paraissait pas une mauvaise action. Quant au voyage à travers les Calabres, il me tentait. L'annexion de Nice et de la Savoie impliquait la connivence du gouvernement français dans l'unification de l'Italie par la maison de Savoie; je ne me trouverais donc pas en opposition avec l'action diplomatique de la France.

Je roulais ce projet dans ma tête, sans m'arrêter à une détermination définitive, lorsqu'un cousin du comte Ladislas Téléki vint me voir; il partait pour la Sicile et me proposa de faire route avec lui. Le général Türr, envoyé en mission à Paris, m'offrit de prendre rang dans son état-major. J'acceptai, à la condition que je ne recevrais pas de solde, que je serais libre de me retirer si bon me semblait, qu'aux jours de bataille j'obéirais sans discussion et que, si Garibaldi devait marcher sur Rome, je serais prévenu, afin de pouvoir quitter immédiate-

ment l'armée qui s'exposait à combattre celle de mon pays. On se frappa dans les mains et on se donna rendez-vous à Gênes.

Je n'avais communiqué ma résolution à personne, je trouvais inutile de batailler et de m'exposer à des objections dont j'étais résolu à ne point tenir compte. Je n'en parlai qu'à un seul de mes amis et, chose singulière, à celui qui paraissait le moins apte à m'encourager, à Théophile Gautier. Cinq jours avant mon départ, je l'avais rencontré au milieu du jardin des Tuileries; nous restâmes ensemble plus de deux heures, assis à l'ombre des marronniers. Il était dans un état moral déplorable, il sombrait; toutes les difficultés de sa vie semblaient se grouper devant lui et lui faire obstacle; il me racontait ses chagrins, ses luttes, son existence faite d'épines et de lacets, où il se blessait et s'enchevêtrait à chaque pas; il se demandait à quoi lui servaient sa célébrité, son talent, sa faculté de travail. « Ils me font faire des feuilletons dramatiques, me disait-il, parce que je sais les faire; c'est heureux que je ne sache pas scier des bûches, car ils me feraient scier du bois; je suis un cheval de course, et ils m'ont attelé à une charrette chargée de moellons; ils n'ont pas un poète à eux, pas un, et l'idée ne leur vient même pas de me demander des vers; ils me croient leur obligé, et l'odieuse besogne qu'ils m'imposent m'empêche à peine de mourir de faim. »

Je l'écoutais; ce pauvre poète me désespérait. Il me disait : « Ah! si j'avais seulement douze cents francs de rente, je quitterais tout; je me sauverais, j'irais dans le quartier Latin, aux environs du Luxembourg; je mènerais la vie des étudiants, je ferais des poèmes, j'écrirais un volume de sonnets, et jamais, jamais, jamais je ne mettrais le pied dans un théâtre! » C'est alors qu'il me dit : « Comme ceux qui suivent ce fou de Garibaldi sont heu-

reux! » Je répondis : « Je pars dans cinq jours pour le rejoindre, veux-tu venir avec moi? Tu seras l'historiographe de l'expédition et nous mangerons à la même gamelle. » Il secoua la tête : « Je suis la bête attachée au poteau du journal; il faut brouter l'herbe amère du feuilleton. » Puis il s'écria : « O Max! trois fois fortuné Max! tu vas affronter Charybde et Scylla. O Max, tu ne comprends pas ton bonheur! » Lorsque nous nous séparâmes après la dernière poignée de main échangée, il revint vers moi et m'ouvrit ses bras : « O Max, embrasse le pauvre Théo! » Je crois bien que l'un et l'autre nous avions l'œil humide en nous disant adieu.

Quelques jours après j'étais à Turin et j'allais voir le comte Cavour, qui avait demandé au député E. Marliani de me présenter à lui. J'avais grand désir de le connaître; ce petit homme, ministre d'une petite monarchie qui avait un petit trésor et une petite armée, m'inspirait un intérêt extrême, car on comprenait, sans être un clerc bien avisé, qu'il était en train de reconstituer une nation. Il était l'âme de l'Italie entière, qui conspirait avec lui et le comprenait à demi-mot. L'entrevue dura plusieurs heures et la conversation ne languit pas. Il était de courte taille, avec une redingote mal faite qui bouffait sur la poitrine et l'engonçait aux épaules. Son regard interrogateur brillait derrière des lunettes d'or et correspondait au sourire de ses lèvres épaisses; la figure était remarquablement intelligente et le front paraissait énorme sous les cheveux désordonnés. L'ironie dominait en lui et je ne serais pas surpris qu'il ait considéré les hommes, — j'entends les plus puissants, — comme des marionnettes dont il savait mouvoir les fils. Pour parfaire son jeu et entamer la partie, il ne dédaigna aucun atout et se servit avec une égale aisance des souverains, des journalistes, des conspirateurs et des capitaines d'aventure.

Au milieu des hommes politiques de la seconde moitié du dix-neuvième siècle, le comte Cavour est à part. On disait à Rossini : « Beethoven est le plus grand des compositeurs. — Oui, répondit-il, Beethoven est le plus grand, mais Mozart est le seul. » Ce mot peut s'appliquer à Camille Cavour : il est le seul. Tout ce qu'il a fait, il l'a fait avec le concours de sa nation; jamais il n'eut besoin de dictature, jamais il n'eut à faire ordonnancer les budgets par le roi de Piémont, jamais il n'eut à lutter contre le parlement pour améliorer l'armée; il était le porte-voix, le porte-glaive de son peuple, et c'est ce qui l'a fait invincible. Il avait l'oreille fine et entendait ce qui se disait dans la conscience de chaque Italien; il avait le regard perçant et voyait ce que renfermaient les portefeuilles les mieux clos dans les chancelleries des cours italiennes. Nul ne fut aussi populaire que lui, Victor-Emmanuel en était jaloux. Un jour qu'ils avaient fait une entrée solennelle ensemble et dans la même voiture, les cris de : « Vive Cavour! » dominèrent les cris de : « Vive le roi! » En pénétrant au Municipio, Victor-Emmanuel, rouge de dépit, se tourna vers un de ses aides de camp et dit : « J'ai l'air d'un ténor qui ramène une chanteuse. »

Si l'on se rappelle ce qu'était le Piémont en 1849, après Novare, et si l'on considère ce qu'il est devenu sous l'impulsion de Cavour, on conviendra que la grandeur du résultat dépasse singulièrement la faiblesse des ressources. Sa pensée allait loin et était complexe. Il annexait les royaumes conquis par la révolution et intervenait dans ces mêmes royaumes pour empêcher la révolution de se propager, donnant ainsi satisfaction à l'ambition piémontaise et aux susceptibilités de l'Europe. L'expédition de Garibaldi, appuyée par lui sous main et secrètement soudoyée par Victor-Emmanuel, ne pouvait que le servir.

Vaincu et tombé aux mains du roi de Naples, Garibaldi était fusillé et Cavour était délivré d'un agitateur qui pouvait lui créer un jour de graves embarras; victorieux, Garibaldi ne pouvait rester dictateur du royaume des Deux-Siciles, qui se joindrait naturellement aux provinces déjà réunies à la couronne de Savoie, et un tel accroissement de puissance valait bien les ennuis qu'il ne serait pas dans la nature du vainqueur de ménager. C'est pourquoi Cavour se frottait les mains et était en correspondance avec quelques voyageurs qui parcouraient alors les Calabres et la Capitanate. Quant à ce qui pouvait survenir dans les États de l'Église, il disait avec conviction : « Nous savons trop ce que nous devons au saint-père pour permettre jamais à Garibaldi d'attaquer l'armée du pape. » En effet, ce n'est pas Garibaldi qui était à Castel-Fidardo.

Les hommes comme Cavour ne laissent point d'héritiers et n'ont point d'élèves, parce que l'on n'enseigne pas l'intelligence, la vision profonde et la divination. Ce sont là des dons que l'on ne peut transmettre et qui ne se trouvent pas dans tous les portefeuilles de ministre. Croire à son génie, ou avoir du génie, ce n'est pas la même chose, et les huit maréchaux que l'on appelait la monnaie de M. de Turenne n'ont jamais pu que rendre plus désastreux le coup de canon de Salzbach. Il en fut ainsi de Cavour, dont la finesse n'excluait pas la grandeur et qui avait compris que l'union de la race latine est indispensable à la puissance de chacune des familles qui la composent. Bien des infortunes nous ont visités depuis qu'au mois de juin 1861 Cavour a été brusquement arraché à son œuvre; jamais je n'ai pensé à nos désastres, aux mutilations que nous avons subies, sans comprendre que sa mort avait été un irréparable malheur pour l'Italie et pour la France.

Je m'embarquai à Gênes, sur le bateau à vapeur *la Pro-*

vence, le 13 août ; nous étions treize compagnons : au-dessus de l'écoutille du carré des premières il y avait un trophée de treize fusils : un Romain aurait reculé. Je fus nommé dans une dépêche télégraphique expédiée de Gênes aux journaux de Paris. Il y eut parmi mes amis un haro contre moi. Louis de Cormenin accourut en Italie dans l'espoir de me rejoindre et de me ramener. Lorsqu'il arriva à Turin, j'avais déjà quitté Palerme, traversé la Sicile, et j'étais à Messine au milieu du bruit des cloches, des sonneries de clairon, de la poussière, de la chaleur et des coups de canon, que la citadelle restée aux mains des royaux ne nous épargnait pas. Gustave Flaubert m'écrivait : « Si tu as devant toi cinq minutes, mon bon Max, envoie-moi un mot seulement, que je sache ce que tu deviens, sacrebleu ! si tu es mort, vif ou blessé. Je fais tout ce que je peux pour ne point penser à toi, mais ton souvenir m'obsède et me revient cent fois par heure. Je te vois dans des positions atroces ; j'ai l'imagination fertile en images, tu le sais ; je compose des tableaux qui ne sont pas gais et qui me serrent le cœur. Je ne te demande aucun détail, bien entendu ; je veux savoir seulement ce que tu deviens. Te souviens-tu de ce réfugié italien qui à Jérusalem t'appelait : « Mon colonel » ? C'était donc une prophétie ! Animal, tu ne te tiendras donc jamais tranquille ! Ici rien de neuf, calme plat. Quant à moi, je m'enfonce de plus en plus dans Carthage (*Salammbô*) ; je travaille vigoureusement, mais j'en ai pour une année encore. Les répétitions de la pièce de Bouilhet (*l'Oncle Million*) commenceront à l'automne ; la première représentation aura lieu vers le milieu de novembre. Adieu, mon vieux compagnon ! je t'embrasse bien tendrement ; bonne chance, bonne santé, bonne humeur, et *evviva la libertà !* »

Un autre de nos amis, le seul survivant des groupes de notre jeunesse, le plus fidèle toujours et aujourd'hui le

plus cher[1], Frédéric Fovard, m'écrivait : « A quoi penses-tu? a-t-on jamais vu pareille sottise? de quel droit vas-tu aider à une insurrection et à une spoliation? Est-ce que les affaires de ces marchands de marrons te regardent? Tu es en bonne compagnie, je t'engage à t'en vanter! tu es comme Gil Blas dans la bande du capitaine Orlando. Tu ferais bien de quitter ce mauvais monde et de nous revenir; si tu as toujours le diable au corps, va-t'en sur l'Euphrate ou sur le Tigre, ça vaudra mieux que de te mêler à une aventure que rien ne peut excuser. Ton oncle est furieux contre toi. » Dans l'expression de ces inquiétudes, dans ces reproches, dans cette colère, je ne voyais qu'une preuve d'affection dont j'étais ému. Lorsque Louis de Cormenin m'écrivait : « Mon amitié est comme une blessure qui s'ouvre et qui saigne dès que je te sens en péril », j'étais prêt à tout abandonner et à courir vers ceux qui me rappelaient. Mais il était bien tard pour renoncer à une entreprise déjà commencée, et il était bien dur, bien humiliant de quitter la partie au moment où elle menaçait de devenir périlleuse. Et puis, je l'avouerai, je ne trouvais pas, je n'ai jamais trouvé que cette expédition fût coupable; il s'agissait d'indépendance et non point de révolution. J'étais d'accord avec la politique extérieure de mon pays; je n'étais à la solde de personne, je ne servais aucun pouvoir; j'étais un libre partisan, volontaire de ma fantaisie, entraîné par ma curiosité et par ma sympathie pour un peuple dont j'avais apprécié les souffrances. Donc je n'étais pas convaincu que mon péché fût indigne de miséricorde, et puisque j'avais tant fait que de commencer la route, je la continuai.

Je ne l'ai point regretté, car j'ai assisté à l'un des spectacles les plus étranges dont notre époque ait été le témoin.

1. Décédé en janvier 1890.

Ah! la belle aventure, au gué! Vit-on jamais pareil soulèvement, si spontané, si universel? J'en doute. Les villages, les villes se précipitaient au-devant de nous et l'armée royale disparaissait à notre approche comme un vol d'oiseaux effarouchés. Le pays se dressait contre le gouvernement des Bourbons, les soldats s'insurgeaient contre leurs généraux incapables ou soupçonnés de trahison. Parfois ils les tuaient. Je suis arrivé à Mileto un quart d'heure trop tard pour empêcher le meurtre du général Briganti; la course que j'avais fournie était telle, que mon cheval en tomba fourbu. De Reggio à Naples nous avons marché en corps, en groupes, isolés, sans avoir à tirer un coup de fusil, sans nous heurter à un acte de malveillance, sans éveiller une protestation. Les troupes royales en débandade refluaient vers Capoue et vers Gaëte. La garde nationale de Naples se concentrait pour venir au-devant de nous Le vieil édifice de la royauté absolue était lézardé, disjoint, pourri dans ses fondations, branlant au faîte; dès qu'on l'eut touché, il s'écroula[1].

Je n'ai point à parler de cette expédition, je l'ai racontée[2]. Je ne dirai qu'un seul mot relatif à la bataille du Vulturne (1er octobre 1860), car il est bon de rectifier une erreur qui tend à s'accréditer et que les *Lettres de Mérimée à Panizzi* ont récemment répétée. On a dit que dans cette journée, qui fut un combat de treize heures, l'armée commandée par Garibaldi eût été défaite par les troupes du roi de Naples, si des régiments piémontais n'étaient arrivés à son secours et n'avaient déter-

1. Cet état de choses n'était point nouveau. Dans une dépêche adressée le 16 avril 1829 au comte Portalis, ministre intérimaire des affaires étrangères, Chateaubriand, ambassadeur de France à Rome, écrit : « Il est malheureusement trop vrai que le gouvernement des Deux-Siciles est tombé au dernier degré du mépris. »

2. *L'Expédition des Deux-Siciles*, 1861 ; 1 vol. in-12, Lévy.

miné la victoire. A la date du 11 octobre 1860, Mérimée écrit à Panizzi : « Il paraît, d'après des rapports que j'ai lieu de croire exacts, que Garibaldi aurait été battu complètement sans l'intervention de quelques bataillons réguliers piémontais. » C'est absolument faux. Nul soldat de l'armée piémontaise n'apparut sur le champ de bataille du Vulturne, ni à Maddaloni, ni à Santa Maria di Capua, ni à Sant'Angelo, qui ont été les trois points de contact. L'armée de Garibaldi seule a supporté le choc des troupes royales, qui, au cours de la journée, ont fait trois renouvellements de ligne.

La vérité est que, le lendemain 2 octobre, une demi-brigade napolitaine s'étant égarée la veille, n'ayant pu ni combattre ni rentrer à Capoue, se trouvait en l'air et débucha par San Leuccio dans le grand parc de Caserte. On crut à une attaque générale; un bataillon de bersaglieri, appelé en hâte, arriva de Naples et tira quelques coups de fusil qui amenèrent la capitulation des royaux. La première intervention piémontaise se produisit ce jour-là et dans les circonstances que je viens de dire : je n'ai pas quitté le champ de bataille pendant la journée du 1er octobre, et le 2 j'étais à Caserte. En qualité de témoin, je dépose sous la foi du serment, et on peut me croire, car en réalité le fait ne m'importe guère.

Lorsque, aux premiers jours de novembre, Victor-Emmanuel vint prendre possession du royaume de Naples, Garibaldi se rendit au-devant de lui et, l'apercevant, il s'écria : « Salut au roi d'Italie ! » Le roi riposta : « Salut à mon meilleur ami ! » Ce fut le point culminant de l'existence de celui qui aime à se nommer « le solitaire de Caprera »; depuis cette heure, il n'a fait que décroître; il marche dans sa gloire éteinte; son vieil esprit enfantin n'a plus de lueur; il survit à lui-même. Le Cid mort, attaché sur Babieça, gagnait encore des batailles; Gari-

baldi vivant est pour toujours tombé sur la cime d'Aspromonte, il ne s'en est pas relevé. C'était un homme de sabre et de coups de main, il s'est cru un homme politique; lorsqu'il écrit, lorsqu'il parle, il démontre qu'il eût mieux fait de se taire. Nul n'est plus mal jugé que lui : ses admirateurs en font un dieu, ses détracteurs le traitent de vieille bête; des deux côtés on est hors de mesure; son intelligence est ordinaire et son esprit est court; c'est un simple, illuminé à ses heures. Scialoja, qui fut ministre des finances, a dit de lui : « C'est un homme de grands instincts. » Le mot porte juste[1].

Garibaldi a aimé son pays avec passion, il en a partagé les illusions et aurait voulu lui donner l'empire du monde; le patriotisme est une vertu si belle, qu'elle doit faire excuser bien des fautes, bien des folies. Garibaldi eut un tort, un tort irréparable que l'histoire ne lui pardonnera jamais : il n'est pas mort à temps[2]. Pour les personnages qui auront à se démêler avec la postérité, s'en aller à l'heure opportune, disparaître quand l'œuvre est accomplie, est le plus beau coup du destin. Quelques hommes traversent l'histoire indemnes et respectés, parce que la fortune les a enlevés du même choc à la vie et aux occasions de faillir. On mène grand bruit aujourd'hui autour des vertus austères de Hoche et de Marceau; s'ils avaient vécu, m'est avis qu'ils eussent été maréchaux et princes de l'Empire. Quel était donc le général le plus républicain de la république? N'est-ce point Bernadotte?

Je vivais le plus souvent à l'état-major du général Türr, parmi de jeunes Hongrois hardis et gais qui aimaient les

1. Un des quatre sénateurs qui accompagnèrent le doge de Gênes à Versailles (mai 1685) se nommait Garibaldi. (*Mémoires du marquis de Sourches*, t. I, p. 221.)

2. Ces lignes étaient écrites, lorsque Garibaldi est mort à Caprera, le 2 juin 1882.

aventures et avaient reçu de leurs ancêtres quelque chose de chevaleresque dont leur caractère était agrandi. Il y avait là des cavaliers et des sabreurs pour qui le repos semblait une fatigue. Ils rêvaient d'entraîner l'armée de Garibaldi de l'autre côté de l'Adriatique, de traverser la Croatie et d'aller chanter la marche de Rakoczy aux oreilles de l'Autriche sur les bords du Danube et jusque devant les glacis de Comorn. Ils faisaient un peu bande à part au milieu des Italiens; ils avaient au képi les armes de Hongrie timbrées de la couronne de Saint-Étienne et portaient l'attila, la veste de hussard, qui est leur costume national. Aux heures de combat, ils furent les premiers à l'action et chantaient les chansons de Petœfi Sandor. La plupart, depuis cette époque, sont retournés au pays des Magyars; quelques-uns ont pris du service dans l'armée italienne et y sont devenus généraux. C'étaient des hommes énergiques. Celui qui fut leur compagnon ne les a pas oubliés.

Parmi les Italiens accourus pour se mettre au service de l'unité, il en est un que j'avais promptement remarqué, à cause de sa courtoisie naturelle et de son tour d'esprit éminemment français : c'était Luigi Frapolli, qui suivait l'état-major général en qualité de colonel hors cadre et dont Garibaldi, pour des causes que j'ignore, ne semblait pas disposé à utiliser les talents. Il était cependant député au parlement de Turin, bon administrateur et habile aux choses militaires. Je crois que Garibaldi, irrité de la cession de Nice à la France, ne pardonnait pas à Frapolli d'avoir pris la parole lorsque la question avait été posée devant le parlement et d'avoir dit : « Soit! à toi, Français, la France entière; mais à nous, Italiens, l'Italie une! » Cette approbation conditionnelle d'un abandon qui devait être si amplement compensé pesait sur Garibaldi; quand il parlait de Frapolli, il disait : « Ce

n'est qu'un Français! » En tous cas, c'était un Français. Ainsi que tant de ses compatriotes compromis dans des révoltes contre l'Autriche ou contre les grands-ducs, il avait eu des fortunes diverses; dans une heure d'insurrection triomphante, il fut dictateur à Modène; la chance devint mauvaise, comme toutes les fois que l'Italie s'est trouvée seule en face de ses adversaires, et Frapolli vint demander asile à la France; il y vécut et il l'aima.

Dès que le glas de nos désastres eut sonné, il vint à nous et fit de son mieux. Il y avait en lui une bonhomie charmante mêlée de tristesse et une sorte de chaleur native qui semblait tempérée par les longs séjours que ses travaux de géologie lui avaient fait faire en Suède et en Norvège. Il avait trop de mobilité dans l'esprit et me disait : « Lorsque j'étais en Dalécarlie, je rêvais au golfe de Naples; maintenant que je suis sur la Chiaja, je regrette de ne plus être au long des fiords, dans les forêts d'arbres verts. » Il avait le désir indéfini et l'aspiration confuse, ce qui n'est pas une condition pour être heureux. Bien souvent, en nous promenant, la nuit, aux environs de Pausilippe ou près des cascades de Caserte, pendant que l'ombre de sa grande taille marchait devant lui au clair de lune, il m'a raconté sa vie, qui avait touché à tant de choses, à la science, à l'industrie, aux lettres, à la politique et qui jamais n'avait pu se concentrer dans une action unique et déterminée. Il accusait les événements, l'instabilité du sort qui oscille et fait perdre l'équilibre aux plus solides, et il ne s'apercevait pas que l'instabilité était en lui; il ressemblait à un homme qui croirait que les objets remuent, tandis que c'est lui qui a un tremblement involontaire. Bien souvent je l'ai revu, allant à grands pas dans mon cabinet, m'expliquant ses projets dont le but paraissait se déplacer de lui-même, se lamentant ou s'égayant sans cause apparente, se trouvant dé-

paysé dès qu'il n'était plus à Paris et n'y pouvant jamais rester, ayant dans l'esprit quelques tendances mystiques qui le poussèrent vers la franc-maçonnerie, dont il fut le grand-maître en Italie, s'oubliant des journées entières à causer et se rappelant tout à coup qu'il était attendu à un rendez-vous d'affaires depuis plusieurs heures, tendre, démonstratif, serviable, toujours pressé et toujours inexact.

C'était le type de l'homme à projets. Malgré son intelligence et son instruction, qui était étendue, il n'a jamais réussi à rien; sa route ressemblait au chemin d'un labyrinthe; les sentiers y étaient entre-croisés de telle sorte qu'il s'égarait; Ariane ne lui avait pas remis le fil conducteur, et le pauvre homme, tournant sur lui-même, refoulant sa voie, tâtonnant les murs, finissait toujours par arriver au fond d'une impasse. Pendant la Commune, Frapolli était à Versailles. M. Thiers le chargea de s'aboucher avec La Cécilia et de lui offrir une somme d'argent considérable en échange de l'abandon d'une des portes de Paris. La Cécilia fut inflexible. La défaite de la France, les crimes de la Commune frappèrent Frapolli de stupeur. Les projets se multiplièrent, devinrent de plus en plus diffus; il y eut de l'incohérence dans ses pensées, le regard était souvent immobile, comme fixé sur des choses invisibles, la tristesse augmentait, le cerveau ne concevait plus que des rêves; la folie accourut et, par bonheur, la mort la suivit de près.

Rien, lorsque j'étais avec lui et que nous allions ensemble visiter les postes établis sur les bords du Vulturne, rien ne faisait prévoir que tant de facultés se perdraient dans les brouillards de la démence et que ce causeur alerte tomberait dans le sommeil de l'âme qui est fait de nuit et de silence. Son plus grand plaisir alors était d'aller voir Alexandre Dumas, qui habitait Naples, et

de se retremper dans la quintessence même de l'esprit français. J'étais un des familiers du petit palais de Chiatamone, où Dumas était installé fort modestement, dans des chambres pauvrement meublées et non pas au milieu d'un prétendu luxe royal qu'on lui a reproché, parce que la médisance est le premier besoin des niais. Dumas avait alors soixante ans et jamais son éternelle jeunesse n'avait été plus apparente. Sa haute taille, sa carurre et sa force, son visage toujours souriant, sa large tête couronnée de cheveux crépus et grisonnants, son empressement à plaire, sa poitrine profonde et sa ferme démarche lui donnaient l'apparence d'un Hercule bon enfant. Comme les géants qui connaissent leur force et craignent d'en abuser, il était doux. Jamais je n'ai surpris en lui un geste d'impatience. Si un homme fut aimable, au sens originel du mot, c'est-à-dire fait pour être aimé, c'est celui-là.

Malgré son esprit étincelant et sa prodigieuse intelligence, il avait un fond de naïveté dont le charme séduisait les plus rebelles. Il croyait en lui, c'est vrai et c'était légitime, mais il croyait aussi aux autres et s'efforçait de faire valoir ceux-là mêmes qui souvent se riaient de lui. Qui donc a frappé à sa porte, a fouillé dans sa bourse, a réclamé son aide et a été repoussé? J'ai beaucoup aimé Alexandre Dumas, et comme mon affection se doublait d'admiration pour ses facultés, je ne l'ai jamais abordé qu'avec les témoignages de respect qui sont dus aux talents exceptionnels. La vie avait chez lui une intensité extraordinaire; elle le débordait, c'est à peine s'il la pouvait contenir. C'était un instrument d'une sonorité permanente; il suffisait de le toucher pour l'entendre; après dix ou onze heures de conversation, — et quelle conversation! — il était aussi dispos qu'à la première minute. Lorsque Alexandre Dumas était quelque part, il

y avait pour ainsi dire des vibrations supplémentaires auxquelles nul n'échappait; sa puissance expansive était telle, qu'elle pénétrait les plus éteints; il avait tant d'esprit, qu'à ses côtés chacun croyait en avoir.

Michelet disait de lui : « C'est un élément, c'est une des forces de la nature. » Le mot n'a rien d'excessif; son impétuosité intellectuelle avait des éruptions de volcan, sa lave pouvait couler toujours. Lorsque son large rire frappait l'oreille, on y courait comme à une fête. Malgré cette verve qui ne lui laissait aucun repos, son âme était bénigne; on peut examiner son œuvre page à page, on n'y trouvera pas un mot méchant. On lui a reproché quelques accès d'orgueil; qui donc en aurait eu, si ce n'est lui? Mais je puis affirmer que sa vanité paraîtrait d'une trempe bien molle si on la comparait à celle de quelques Trissotins qu'il ne serait pas difficile de nommer. Le public est trop exigeant : il veut qu'un homme ait tous les talents et qu'il les ignore. Si Dumas a voulu connaître sa valeur, il lui a suffi de regarder autour de lui.

Au moment où Garibaldi passa en Sicile et s'empara de Marsala, Alexandre Dumas venait de commencer un voyage dans la Méditerranée; il avait dit qu'il voulait la découvrir, et l'on avait ri. On avait eu tort de rire; car, n'en déplaise aux touristes qui ont visité Marseille, Valence, Alger, Tunis, Alexandrie, Beyrouth, Naples, Gênes et Toulon, la Méditerranée est inconnue. Lorsqu'un homme comme Dumas parcourt les rivages d'une mer, ce n'est point pour étudier les escales que desservent les bateaux-postes; ceux-là seuls connaissent la Seine de Paris au Havre qui l'ont descendue en canot. Dumas naviguait sur une petite goélette nommée *l'Emma*; deux matelots et un ou une mousse formaient l'équipage. C'était une simple barque pontée; dans la chambre, Dumas se

tenait courbé et heurtait sa tête au plafond. A sa première relâche sur les côtes d'Espagne, il apprit que Garibaldi, après avoir livré le combat de Calatafimi, s'était rendu maître de Palerme.

Il mit le cap sur la Sicile, invoquant comme Ulysse les vents qui poussent vers Trinacria, et il aborda à Melazzo, vers l'heure où Garibaldi venait de s'y établir après en avoir chassé les troupes royales. De ce moment, Dumas devint l'ambassadeur de Garibaldi. Il avait en poche une cinquantaine de mille francs, destinés aux frais de son voyage; il les employa à acheter des fusils, qu'il expédia à Messine; il alla à Turin voir Cavour, à Gênes stimuler l'action des comités d'enrôlement, à Naples, où il eut une entrevue avec Liborio Romano, le ministre de l'intérieur, — ce qui ne l'empêcha pas d'être expulsé, — à Salerne, où il fut reçu au son des cloches; partout il donna le mot d'ordre, il s'entretint avec les hommes influents et travailla à préparer l'unité italienne. Aussi, quand il arriva à Naples après l'entrée de Garibaldi, on lui assigna pour logement le palais de Chiatamone, et, à sa demande, on le nomma directeur des beaux-arts, fonction gratuite à laquelle n'était même pas attachée une indemnité, et qu'il avait réclamée pour toute récompense, afin de pouvoir faire continuer à Pompéi les fouilles que le gouvernement déchu avait menées avec mollesse.

Alexandre Dumas était tout à ce projet, qu'il avait épousé avec son ardeur habituelle; les plans de Pompéi étaient étalés sur sa table, il me les montrait; nous les discutions, car je connaissais bien le terrain; il me disait : « Vous verrez, vous verrez ce que nous allons découvrir; à coups de pioche, nous mettrons toute l'antiquité en lumière. » Il voulait écrire à Paris pour qu'on fît partir immédiatement des savants, des archéologues, des artistes qui l'aideraient dans ses travaux, dirigeraient les tran-

chées, classeraient et détermineraient les objets. Il n'était plus question ni de Capoue, qui tenait encore et menaçait de tenir longtemps, ni de Gaëte, où l'on rassemblait des troupes, ni de la flotte française qui était malveillante, sinon hostile, ni de Lamoricière qui s'épuisait à équiper ses hommes; il ne s'agissait que de Pompéi, de la maison de Diomède, du théâtre et de la caserne des vétérans. *Hic jacet felicitas*, me disait-il avec son bon rire, en me répétant l'inscription gravée sur une des maisons de la ville endormie.

Je lui avais prêté le *Voyage de Richard de Saint-Non*, que j'avais expédié en provision à Naples avant de m'embarquer à Gênes. Nous ne délivrions plus les peuples, nous délivrions les ruines et nous n'épargnions pas les illusions. Dumas voulait écrire directement à Victor-Emmanuel pour le prier de mettre à sa disposition une compagnie de sapeurs du génie qui conduiraient le travail des fouilles. Il avait compté sans son hôte, c'est-à-dire sans le peuple de Naples, qui trouva mauvais que l'on pourvût un étranger d'une fonction — non rétribuée, — qui demanda si le régime des privilèges allait renaître, qui estima que l'intrusion d'Alexandre Dumas dans les cendres de Pompéi était un scandale, et qui murmura : *Fuori straniero!* De tout ceci Alexandre Dumas ne se doutait guère, mais nous étions prévenus et sur nos gardes.

Parmi les popolani du quartier de Santa Luccia où se brassent à Naples toutes les émeutes, nous avions quelques amis qui n'étaient point avares de renseignements lorsque ces renseignements pouvaient nous intéresser et étaient suffisamment payés. C'est par un de ces hommes, nommé Gambardella, que l'on apprit au palais de la Foresteria, où était notre quartier général, qu'une manifestation se préparait contre Alexandre Dumas, dont on voulait

exiger l'expulsion. Le jour et l'heure nous furent indiqués. Je reçus directement les instructions du général Türr, et, au moment indiqué, je me rendis chez Dumas en compagnie de deux officiers supérieurs qui avaient été avertis. La garde de Castelnuovo, situé dans le voisinage du palazzino de Chiatamone, avait été confiée à une compagnie hongroise, commandée par un capitaine sur lequel on pouvait compter. C'était vers la fin du jour; Dumas était encore à table, entouré de quelquès-uns de ces commensaux qui jamais ne manquèrent autour de lui. Il était en verve et riait à gorge déployée des histoires qu'il nous racontait. Une rumeur vint du dehors, lointaine, indécise, comme un bruit de flots sur des galets; elle se rapprocha; Dumas dressa l'oreille et dit : « Il y a donc une manifestation ce soir? contre qui? contre quoi? Que veulent-il encore? n'ont-ils donc pas leur *Italia una*? » Comme les clameurs commençaient à devenir distinctes : « Dehors Dumas! Dumas à la mer! » les deux colonels et moi nous sortîmes et nous nous postâmes devant la porte même de Chiatamone; à Castelnuovo la compagnie hongroise était massée dans la première cour; les sentinelles avaient été doublées; le capitaine, — qui est actuellement général de brigade, — se tenait les bras croisés et le dos appuyé contre la muraille.

La manifestation s'avança, précédée d'une grosse caisse, d'un chapeau chinois et d'un drapeau aux couleurs d'Italie; elle était peu nombreuse et composée d'environ trois cents braillards qui vociféraient à toute poitrine, sans savoir pourquoi; elle n'était guère redoutable, car il suffit de quelques paroles et de quelques bourrades pour la disperser. La vue des fantassins qui prirent position dans la rue acheva de la mettre en déroute; tout cela n'avait pas duré cinq minutes. Lorsque je rentrai dans le

palais, je trouvai Alexandre Dumas assis, la tête entre les deux mains. Je lui frappai sur l'épaule; il me regarda; ses yeux étaient baignés de larmes; il dit : « J'étais accoutumé à l'ingratitude de la France; je ne m'attendais pas à celle de l'Italie. » Ce mot fera sourire, il me toucha. Dumas avait le droit de s'attendre, non pas à la reconnaissance, mais du moins à la neutralité du peuple napolitain; il ne s'était pas ménagé pour lui; il avait donné son temps, son argent, son activité, et ce n'était pas faire acte d'outrecuidance que d'espérer qu'on le lui pardonnerait. Le comte..., qui était un des colonels dont j'étais accompagné, lui dit : « C'est toujours la même racaille que du temps de Masaniello. » Dumas leva les épaules et répondit : « Baste! le peuple de Naples est semblable aux autres peuples; exiger qu'une nation ne soit pas ingrate, c'est demander aux loups d'être herbivores. C'est nous qui sommes des naïfs de nous tant fatiguer pour ces espèces-là. Quand je calcule ce que l'unité de l'Italie m'a rapporté et me rapportera, ce n'est vraiment pas la peine de me le reprocher : travail perdu, argent dépensé; il faut avoir le caractère mal fait pour vouloir me mettre à la porte à cause de cela. »

Cet incident, qui n'était que ridicule, fut pénible à Alexandre Dumas; dans notre état-major, chacun s'efforça d'effacer l'impression mauvaise; on donna un grand dîner en son honneur, on organisa une excursion à Pompéi; on lui délivra une permission de chasser dans le parc de Capo-di-Monte; il restait triste, parlait de remonter à bord de l'*Emma* et de s'en aller à Tripoli de Barbarie. Peu à peu, l'insouciance, qui était une des forces de sa nature, reprit le dessus et le souvenir de sa mésaventure sembla s'être effacé. Sa mémoire cependant ne l'avait pas oubliée; six ou sept ans après, me rencontrant à Paris, place Louvois, il m'en parla encore avec amertume.

Lorsque, le mercredi 7 novembre 1860, le roi Victor-Emmanuel fit son entrée solennelle à Naples, Alexandre Dumas et moi nous étions l'un près de l'autre à une fenêtre du palais de la Foresteria; le cortège devait défiler sous nos yeux, le temps était déplorable : un coup de vent de sud-ouest soufflait en rafales; la houle creusait de larges sillons sur la mer et agitait les navires à l'ancre; la pluie tombait à torrents; sur les places, dans les rues, on ne voyait que des parapluies; les plus ardents étaient décontenancés et les Napolitains avaient beau faire de la main le signe contre la jettatura, le ciel était de méchante humeur et le laissait voir.

Dumas me dit : « Regardez la haie des soldats qui borde le parcours du cortège, regardez bien, vous n'y verrez pas une chemise rouge, pas un des volontaires de Marsala, de Calatafimi, de Palerme, de Melazzo, de Reggio, de Cajazzo, du Vulturne; ils sont moins heureux que l'étendard de Jeanne d'Arc : ils étaient à la peine et ne sont point à l'honneur; aujourd'hui, il n'y a que des Piémontais; la fête est pour eux; ils vont manger les marrons sans qu'ils se soient brûlé les doigts pour les tirer du feu. Décidément les souverains sont aussi ingrats que les peuples; il faut faire le bien d'une façon abstraite et ne jamais penser à la récompense; c'est le seul moyen de n'être pas déçu dans son espoir et de garder son âme en paix. »

J'ai conservé d'Alexandre Dumas un souvenir ineffaçable; malgré un certain laisser-aller qui tenait à l'exubérance de sa nature, c'était un homme dont tous les sentiments étaient élevés. On a été injuste envers lui : comme il avait énormément d'esprit, on l'a accusé d'être léger; comme il produisait avec une facilité inconcevable, on l'a accusé de gâcher la besogne, et, comme il était prodigue, on l'a accusé de manquer de tenue. Ces repro-

ches m'ont toujours paru misérables. Il n'était point ennuyeux, point pédant, point avare, j'en conviens, et je ne me sens pas le courage de lui en faire un crime. Dumas avait une générosité naturelle qui ne comptait jamais; il ressemblait à une corne d'abondance qui se vide sans cesse dans les mains tendues; la moitié, sinon plus, de l'argent gagné par lui a été donnée : lorsque sa bourse était vide, il empruntait; dire qu'il a été spolié est inutile, les tribunaux ne l'ont laissé ignorer à personne.

Je me rappelle avoir été, en 1853, visiter la maison qu'il s'était fait bâtir sur les coteaux de Marly et qu'il avait baptisée du nom de Monte-Cristo. Le jardin était petit, la maison n'avait rien d'excessif; c'était une façon de villa comme celles que les marchands modestes font élever lorsqu'ils abandonnent leur négoce; les chambres étaient simples, assez grandes au premier et au second étage. Tout en haut, sous le toit, une chambrette avec une table où reposait un pupitre couvert de velours rouge, taché d'encre; c'est là qu'il travaillait, manœuvre infatigable, tout le jour, une partie des nuits, pendant que le reste du « palais de Monte-Cristo », comme disaient les bonnes langues, était livré aux amis, aux amies, aux oisifs, aux curieux et aux parasites. En voyant la maison déserte et démeublée, le jardin rongé par les folles herbes, j'eus un sentiment d'amertume. Hélas! cet homme qui de sa cervelle a tiré de quoi amuser, de quoi instruire nos générations, et la France, et l'Europe, et le monde entier, n'a pas pu conserver la demeure qu'il aimait et où il ne gardait pour lui que l'humble place nécessaire à sa table de travail.

Il était imprudent, je le sais; il ne plaçait pas son argent à 10 pour 100; il n'était pas à l'affût des affaires lucratives; il ne répondait point par de bons conseils

aux malheureux qui vers lui tendaient la main ; il ne rationnait pas les amis qui s'asseyaient à sa table, toujours trop étroite ; je le sais, je le sais, et ça mérite châtiment ; mais, néanmoins, il est dur, il est humiliant de penser que l'écrivain qui a renouvelé les formes théâtrales, qui a donné au roman historique une valeur inconnue jusqu'à lui, ait été chassé de sa maison par les huissiers et par les recors. Il ne s'est jamais arrêté ; il a été le juif errant de la plume et il n'avait pas toujours cinq sous dans sa poche, car il s'escomptait, donnait, dépensait d'avance, et, malgré son énorme labeur, n'a jamais pu combler le trou qu'il avait creusé pour les autres bien plus que pour lui-même. Qu'il ne se soit pas trouvé, à notre époque, un financier pour prendre en main les affaires d'Alexandre Dumas et lui rendre la liberté du travail, c'est là un fait qui m'a toujours surpris, car l'œuvre était de nature à tenter un galant homme.

Les jeunes gens de la génération actuelle ne peuvent se douter à quel point ceux de ma génération ont aimé Dumas. Pendant notre enfance, nous dévorions, dans le *Journal des enfants*, l'*Histoire du capitaine Pamphile* ; dans notre adolescence, nous allions applaudir *Antony* et la *Tour de Nesle*, qui pendant quinze ans ont soulevé la foule ; puis sont venus les grands drames, la *Reine Margot*, les *Mousquetaires* ; partout et toujours nous retrouvions Dumas, dans les feuilletons, dans les livres, sur les théâtres ; son esprit universel planait au-dessus de nous. *Antony*, qu'un des virtuoses de la critique dramatique a trouvé démodé, fut peut-être le plus grand événement littéraire de son temps. La vigueur des conceptions d'Alexandre Dumas était en lui, en lui seul, dans cette vie qui coulait comme un fleuve et entraînait tout dans son courant. C'est la situation psychologique de ses héros qui crée, soutient, accroît l'intérêt du drame. Tandis qu'il

faut à Victor Hugo les défroques de l'histoire, le tombeau de Charlemagne, l'apparition de Barberousse, les cercueils de Lucrèce Borgia, il suffit à Alexandre Dumas d'une chambre d'auberge où se rencontrent des gens en redingote pour émouvoir l'âme jusqu'au dernier degré de la terreur ou de la pitié. Il est maître en son art et a donné au théâtre des éléments nouveaux qui ont permis à toute une génération d'auteurs dramatiques de quitter les voies où le vieux mélodrame, où la tragédie caduque se traînaient en boitant et tombaient à chaque pas.

Sa puissance d'invention tient du prodige : une phrase de Brantôme, de L'Estoile, du cardinal de Retz, de Delaporte, lui permet de reconstruire à sa manière une période historique. Un jour les *Mémoires de la police* de Peuchet, auxquels Lamothe-Langon a trop collaboré, lui tombèrent sous la main ; il y lut le récit d'un fait réel qui s'était produit au début de la seconde Restauration, lorsque l'aventure des Cent-Jours servait de prétexte au gouvernement des Bourbons à être plus sévère que son intérêt ne l'eût exigé. Alexandre Dumas fut frappé de cette anecdote, qui est racontée en trois pages ; il en fit un roman en huit volumes, *Monte-Christo*. Il n'avait besoin que d'un point d'appui pour soulever une conception où tout s'enchaîne, se déduit, palpite, intéresse, émeut. Est-ce parce qu'il eut la faculté de l'invention poussée jusqu'au génie que de braves gens incapables de former une panse d'*a* ont dit de lui : « C'est un blagueur. » Peut-être ; et si l'on y regarde de près, on verra qu'on lui a surtout reproché d'être amusant. Dans notre pays qui vise à l'esprit et qui a des prétentions à la gaieté, on n'a la réputation d'un écrivain sérieux qu'à la condition de n'être pas trop spirituel et d'être parfois un peu frotté d'ennui. Ce ne fut pas le cas de Dumas, dont la bonne humeur était intarissable.

Les lecteurs les moins instruits lui ont reproché, sur la foi de ouï-dire peu justifiés, les invraisemblances historiques devant lesquelles il n'a pas reculé pour activer l'intérêt de ses romans. Je ne disconviens pas qu'il ait souvent péché contre la tradition; certains écrivains, — certains historiens, — en ont fait bien d'autres; mais lorsqu'il plaît à Alexandre Dumas d'être exact, il l'est plus que nul autre. Il est un fait de la Révolution française qui m'inspire une curiosité aiguë : c'est la fuite à Varennes; cette étrange expédition, entreprise pendant la nuit la plus courte de l'année, si mal conduite, si follement préparée, si misérablement avortée, presque en vue de la frontière, m'avait toujours semblé un incident mal connu et digne d'être étudié; j'avais en outre une sorte d'intérêt personnel qui me poussait, car mon bisaïeul maternel fut chargé de préparer les fonds destinés à pourvoir au voyage. Mon enfance a été bercée de ce récit. Je crois pouvoir affirmer qu'aucun des documents publiés sur cet événement ne m'a échappé, pas même la lettre écrite l'encre sympathique que Louis XVI et Marie-Antoinette envoyèrent par Champcenetz à Barthélemy, alors ministre de France à Londres. Eh bien! de tous les livres qui traitent de la fuite du roi, le seul exact est le *Voyage à Varennes* d'Alexandre Dumas; la vérité y est scrupuleusement respectée; il suit les fugitifs étape par étape, pas à pas, et donne une leçon d'histoire dont les historiens les moins légers peuvent profiter. Il a le tort d'y mêler des anecdotes parasites, d'y parler de son cabriolet de poste et des omelettes qu'il mange; mais il est expansif et ne peut se soustraire à sa nature : dans une forêt, le chêne tient plus de place que les fougères.

Lorsque l'on écrira l'histoire du romantisme, un rang très élevé sera réservé à celui que nous aimions à nommer le père Dumas et qui ne se choquait point de notre fami-

liarité. Quand les œuvres issues du renouveau littéraire se seront tassées sous l'action du temps, on ne le confondra plus avec ses imitateurs, et lorsque l'on verra ce que le théâtre était avant lui, on sera étonné de la révolution dramatique dont il a été le chef avant et au-dessus de tout autre. *Henri III et sa Cour* est une borne milliaire qui marque l'entrée d'une route dont il a été le premier pionnier; ne serait-ce qu'à ce titre, il est un artiste exceptionnel, un créateur. Son œuvre est immense, c'est presque une bibliothèque. J'ai dit qu'aucun mot méchant ne s'y rencontrait; j'ajouterai, ni un mot grossier, ni même un mot inconvenant. Il a tout dit comme on devait le dire; sous ce rapport, il avait des habitudes d'esprit irréprochables.

Alexandre Dumas avait tant vécu au milieu des chroniques françaises, il avait si souvent écouté le récit des hauts faits des armées du premier Empire, qu'il croyait la France invincible. Lorsqu'elle fut vaincue, il oscilla sur lui-même et tomba. C'était un colosse; l'apoplexie s'y reprit à plusieurs fois pour le détruire. Le corps n'obéissait plus à la volonté, la tête était restée lucide, il regardait vers la postérité et s'inquiétait. « Il me semble, disait-il un jour, que je suis au sommet d'un monument qui tremble comme si les fondations étaient assises sur le sable. » Son fils lui répondit : « Sois en paix, le monument est bien bâti et la base est solide. » Il est mort pendant la guerre, cherchant, comme tant d'autres, à se raccrocher à des illusions et espérant toujours que la victoire reviendrait dans ce camp français qu'elle a si longtemps habité. Il n'a pas vu la capitulation de Paris, il n'a pas vu l'amputation de la France, il n'a pas vu la Commune : il était aimé des dieux!

Comme le père Dumas m'a entraîné loin! J'ai rencontré ce charmeur sur ma route et je l'ai suivi; c'était inévi-

table. Du petit palais de Chiatamone où je le voyais souvent en 1860, je m'en suis allé avec lui jusqu'à Dieppe, où il est mort. Lorsque l'on était avec lui, on ne pouvait le quitter; on se réchauffait à ce foyer qui flambait toujours, on s'éclairait à cette lumière dont les étincelles étaient éblouissantes. Jamais je n'oublierai les heures que nous avons passées ensemble, à la rive de Chiaja, à Misène, et sur les bords du golfe où nous regardions le fanal des pêcheurs glisser à côté du reflet des étoiles. Il vint, le 10 novembre, me donner une dernière accolade, à bord du *Céphise*, sur lequel je m'embarquais pour rentrer en France. L'expédition des Deux-Siciles ne m'aurait-elle permis que de vivre pendant deux mois dans la familiarité d'Alexandre Dumas, je ne regretterais pas de m'y être associé.

CHAPITRE XXIII

ATELIERS DE PEINTRES

Les hommes dont j'ai parlé jusqu'à présent n'ont pas tous été mes amis, au sens absolu du mot, que les usages de la courtoisie prodiguent un peu plus qu'il ne conviendrait; mais du moins j'ai entretenu avec eux des rapports fréquents; il en est d'autres que je n'ai fait que frôler à travers les hasards de la vie et qu'il ne faut pas ensevelir dans le silence. Je dois à un homme peu connu de son temps, oublié aujourd'hui, d'avoir été mis en relations avec Lamartine. Où et dans quelles circonstances ai-je rencontré Sarrans jeune? Je ne me le rappelle plus. Sarrans jeune était un petit vieux, tout blanc, avec le nez écrasé au milieu du visage; dans sa bouche énorme vibrait un accent toulousain que rien ne déguisait. Il avait été représentant du peuple pour le département de l'Aude à l'Assemblée nationale de 1848, et il avait souvent fait retentir la tribune de ses vocables méridionaux; fort honnête homme du reste et de commerce agréable. Il avait employé bien des années, sous le gouvernement de Juillet, à écrire une histoire du premier Empire.

Après le coup d'État du 2 décembre, il restait avec son livre en portefeuille, nul éditeur ne le lui demandait, et lui-même peut-être ne se souciait guère de le publier; mais il mettait parfois le manuscrit sous son bras et

s'en allait faire des lectures dans des maisons amies.

Un jour il vint me voir et il me pria de me rendre, à un soir indiqué, chez Lamartine, où il devait lire un chapitre relatif à la retraite de Russie. J'acceptai. Jamais je n'avais eu occasion d'approcher le « chantre d'*Elvire* »; je l'avais aperçu pendant les journées de 1848 au ministère des affaires étrangères, où j'étais souvent de garde; je l'avais vu le 15 mai à la tribune, ressaisissant le pouvoir et accablant de sa protection Ledru-Rollin, dont l'attitude faisait pitié. J'avais de l'admiration pour le poète, auquel le prosateur me semblait inférieur; quant à l'homme politique, je sentais en lui un ambitieux blessé, sans ligne de conduite déterminée, se tirant d'un mauvais pas avec des métaphores, plus rêveur que pratique, s'enivrant de son éloquence et peu capable de présider aux destinées d'un grand pays.

La souscription qu'il avait provoquée en sa faveur, les lettres autographiées qu'il expédiait, les larmes qu'il versait volontiers sur les chenets de ses pères, ses mains tendues et sa voix suppliante étaient déplaisantes; il s'amoindrissait et manquait à sa gloire. Sa misère, — relative, — était indépendante de son talent, de son rôle, des fonctions publiques qu'il avait exercées; il avait simplement mal géré ses propriétés et fait des spéculations maladroites. Il avait la prétention d'être un homme d'affaires de haute visée; mais il s'était trompé dans ses calculs et avait gaspillé sa fortune. Cela nuisait à l'intérêt qu'on aimait à lui porter et à la reconnaissance que l'on devait conserver à l'homme qui, le 26 février, le 16 mars, le 17 avril, le 15 mai, avait courageusement lutté contre la révolution que, plus que tout autre, il avait contribué à faire éclater. Quelles que fussent les restrictions dont j'entourais mon respect pour Lamartine, passer une soirée près de lui était une bonne fortune

que je saisis avec empressement, et je fus exact au rendez-vous.

Lamartine habitait alors, rue de la Ville-l'Évêque, un petit hôtel situé au fond d'une cour et ouvert sur un jardin où de vieux arbres donnaient de l'ombre et de la fraîcheur; les appartements m'ont paru ternes et maigrement meublés; il y avait là, non de la pauvreté, mais de la gêne et une diminution de confort pénible pour un homme auquel nulle délicatesse, nulle recherche du luxe n'avait été inconnue. Sous sa redingote noire, un peu fatiguée, il avait quelque chose de contraint et de déchu qui ne nuisait pas à son grand air; en le voyant, je me rappelai le vers d'Alfred de Musset :

> Le bien a pour tombeau l'ingratitude humaine!

Apollon vieilli et n'ayant pu abandonner les troupeaux d'Admète lui eût ressemblé; comme lui, il aurait eu ce regard triste, ce front ravagé par les soucis, ce sourire dont la bienveillance n'était que banale et cette démarche grave où les élégances de la jeunesse se laissaient encore deviner. Il avait conspiré avec la foudre, la foudre l'avait touché; il en gardait l'attitude d'un dieu détrôné qui se souvient de l'Olympe. Il paraissait indifférent aux conversations, comme s'il eût trouvé en lui-même un interlocuteur attrayant; mais parfois un mot le réveillait de sa rêverie. Alors les phrases harmonieuses, le timbre de sa voix admirable, la richesse de ses images, les ressources de sa dialectique rappelaient ces combats de tribune dont il ne serait jamais sorti que victorieux, si l'on n'y eût disputé que le prix de l'éloquence. C'était un éclair; on eût dit que sa lassitude le reprenait, qu'il estimait inutile de parler encore; il retombait dans son mutisme, dont il ne sortait que pour répondre courtoisement, mais par monosyllabes, aux questions qu'on lui adressait.

La lecture commença. Lamartine s'installa commodément sur un fauteuil, si commodément qu'il parut prendre ses dispositions pour se reposer plutôt que pour bien entendre. Sarrans jeune lisait, avec une ardeur toute méridionale, je ne sais quel épisode de la campagne de Russie, dont l'histoire cependant n'est plus à faire depuis que le comte de Ségur a publié l'héroïque épopée qu'il a nommée l'*Histoire de la grande armée*. Je n'écoutais guère, je l'avoue; je regardais Lamartine. Sa tête s'en allait en arrière, la bouche s'ouvrait, creusant les joues, les yeux se fermaient; le bruit d'un léger ronflement le tirait tout à coup de son sommeil, il souriait, disait : « C'est très bien! » et, deux minutes après, retombait sur le dossier du fauteuil. Un de ses pieds, placé sur un tabouret, attirait mes regards et les retenait; un soulier en cuir verni, muni d'une large pièce en veau d'Orléans, contenait ce pied déformé, — que l'on m'excuse, — par un oignon monstrueux qui se soulevait comme une gibbosité latérale. C'est ce pied, alors qu'il était fin, mince et cambré, que lady Stanhope avait admiré quand Lamartine, éblouissant de grâce, voyageait comme un jeune roi dans les montagnes du Liban.

Il y avait longtemps de cela; la vieille magicienne de Saïda n'aurait pas reconnu celui auquel les astres, consultés par elle, promettaient de souveraines destinées; les étoiles s'étaient éclipsées; le pied « sous lequel l'eau pouvait passer sans le mouiller », s'était couvert de nodosités; l'homme politique s'était brisé dans sa chute, le poète avait perdu sa lyre; de tant de gloire il ne restait qu'un pauvre écrivain, attelé à un labeur dont la rémunération ne suffisait pas à payer les intérêts de dettes accumulées par imprévoyance. Cette imprévoyance, qui chez Lamartine était naturelle, changea de caractère avec l'âge et devint une maladie : la prodigalité maniaque.

Dans l'affaiblissement des facultés mentales, le souvenir des grandeurs passées subsistait. Lamartine entrait dans les magasins et achetait sans compter. Une fois, il fit l'acquisition de soixante pendules; une autre fois, il se commanda trois cents paires de chaussures. Un ami le suivait à distance et faisait comprendre aux marchands qu'on ne devait pas tenir compte de ces fantaisies. Lui non plus, il n'est pas mort en temps opportun; quelle mémoire lui eût survécu s'il avait disparu au lendemain du jour où il déchira le drapeau rouge que les ancêtres de la Commune voulaient lui imposer! Le sort fut cruel et lui infligea une vieillesse trop prolongée; son âme s'envola pendant l'avant-dernière année de l'Empire; en réalité, il mourut lors des élections législatives de 1849; depuis cette époque, il n'était plus qu'une ombre.

Cette lecture, dont je n'aurais conservé aucun souvenir si elle n'avait eu lieu chez Lamartine, avait eu aussi Lanfrey pour auditeur. C'était un jeune homme blond, attentif, empressé, qui ne ménageait les compliments à personne. Sous sa forme aimable et juvénile, on devinait une ambition difficilement contenue; son esprit alerte, très clair, de déduction logique, était pour lui faire concevoir de hautes espérances; il méprisait les hommes, ne s'en cachait guère et estimait que les peuples sont des troupeaux qui ont besoin d'une forte houlette. Le métier de berger, j'imagine, ne lui aurait pas déplu. Il était républicain; je le crois, puisqu'il le disait; je l'aurais plutôt pris pour un autoritaire; il me semble que sa république eût été une oligarchie dans laquelle il ne se serait pas attribué le dernier rang.

A la date du 23 mars 1855, il m'écrivait : « En France, il n'y a plus d'hommes. On a systématiquement tué l'homme au profit du peuple, des masses, comme disent nos législateurs écervelés. Puis, un beau jour, on s'est

aperçu que ce peuple n'avait jamais existé qu'en projet et que ces masses étaient un troupeau mi-partie de moutons et de tigres. C'est une triste histoire. Nous avons à relever l'âme humaine contre l'aveugle et brutale tyrannie des multitudes. C'est une noble tâche, où je crois X... appelé à jouer un beau rôle par son sentiment profond et énergique de l'orgueil et de la dignité qui conviennent à un être libre; qu'il se souvienne de Byron! » Ces sentiments étaient sérieux chez Lanfrey; l'admiration banale et la servilité des foules le révoltaient. Il citait Shakespeare : « Comme il a compris l'âme du peuple! disait-il; rappelez-vous la scène où Brutus, au forum, explique l'assassinat du grand Jules; un citoyen s'écrie : « Vive lord Brutus! Nommons-le César! » Et ce même citoyen, après avoir entendu Antoine, s'écrie : « Des tisons! des tisons! chez Brutus! chez Cassius! Allons, brûlons tout! »

Il avait l'âme haute, ne se laissait pas prendre aux surfaces, pénétrait jusqu'au fond et interrogeait les élus de la popularité avant de s'incliner devant eux. Il a prononcé des mots qui restent; c'est lui qui a appelé la coterie des libres penseurs les jésuites de l'athéisme et qui a dit de la délégation de Tours qu'elle était la dictature de l'incapacité. Il me semble qu'il redoutait le joug et qu'il était fait pour ne combattre qu'en partisan, partisan redoutable et ne reculant guère. Dans la discussion, il ne restait pas toujours maître de lui; les arguments affluaient, les paroles se pressaient sur ses lèvres, un léger défaut de prononciation s'accentuait et parfois il arrivait à bredouiller. Sa vie, qui a été courte et bien remplie par le travail, n'a, je le crains, été qu'une déception. Sa barque était à flot, mais, en réalité, il ne savait vers quel port la diriger. On dirait que, se trouvant déclassé ou méconnu sous tous les régimes, il les a tous boudés, sinon combattus. Il avait commencé une *Histoire de Napoléon Ier*. Dans cet être

multiple il vit surtout les côtés défectueux et s'étudia à les mettre en lumière. Il était encouragé à ce travail par des hommes qui cherchaient à porter préjudice à Napoléon III; il s'y appliqua et obtint un vif succès. La guerre interrompit la publication de ce livre; lorsque la paix nous fut imposée, Lanfrey était député et M. Thiers chef du pouvoir. L'historien *du Consulat et de l'Empire* l'envoya à Berne en qualité de ministre plénipotentiaire. C'était le pourvoir d'une situation que justifiait son mérite; mais c'était l'éloigner des assemblées délibérantes, où il pouvait être un adversaire acerbe, et c'était le mettre dans l'impossibilité de continuer, de terminer un livre qui était à la fois une concurrence et une réfutation. En langage de proverbe, cela s'appelle faire d'une pierre deux coups.

Lanfrey, très apprécié comme écrivain, déjà célèbre, disparut dans la diplomatie; il y fut correct et ignorés. Il perdit les dernières années de son existence dans des fonctions honorables, mais stériles. Représenter une puissance vaincue auprès d'une puissance neutre qui n'a que de faibles intérêts commerciaux, quitter le travail des lettres et de l'histoire pour se condamner à rédiger des dépêches dont l'influence ne se peut faire sentir sur la politique générale, c'est lâcher la proie pour l'ombre, et j'imagine que Lanfrey a parfois regretté le temps où, libre et maître de sa pensée, il était moins excellence et plus indépendant. Je suis persuadé qu'il serait revenu aux lettres: la mort ne lui en laissa pas le loisir. Une phtisie laryngée l'arrêta au milieu de sa course et le coucha dans la tombe avant qu'il eût pu donner sa mesure; mais je crois qu'il eût donné cette mesure ample et vraiment glorieuse s'il n'eût quitté la voie littéraire où ses aptitudes et son talent auraient dû le retenir. Comme tant d'autres, il a suivi le feu follet et s'est égaré.

Pour le gros public, Lanfrey est un inconnu; il n'était

point populaire et ne l'aurait jamais été; cela fait son éloge. Entre la célébrité et la popularité, il y a un abîme. Le sonnet d'Arvers est célèbre; on peut affirmer dès à présent qu'il est immortel; il ne sera pas populaire. Pour plaire à la foule et en être compris, il faut certaines qualités de vulgarité que l'on retrouve en musique dans le *Postillon de Longjumeau*, en peinture dans les tableaux d'Horace Vernet, en littérature dans les *Mystères de Paris* d'Eugène Suë. Ces qualités ou, pour mieux dire, ces défauts, Lanfrey ne les possédait pas; il avait la pensée hautaine et les dons cultivés qui charment les esprits d'élite. Sa réputation ne fut point une réputation de coterie; ce fut une réputation sérieuse, enviable, établie par des hommes distingués, par des gourmets de l'intelligence et des amoureux du beau langage.

Il en est ainsi d'Eugène Fromentin, dont la réputation, tablée sur le concours des artistes, des écrivains et des gens de goût, est assez solide pour défier le temps. Celui-là fut doué d'une façon exceptionnelle et jamais corps plus chétif ne contint de plus vibrantes facultés. C'était un nerveux, une sensitive qui recevait des impressions de toute part et semblait les mettre en réserve pour féconder son œuvre. Il a cette fortune inouïe de pouvoir rendre toutes ses sensations; il a les deux outils; l'un complète l'autre; ce que le pinceau ne peut traduire, la plume le raconte. Il a l'œil du peintre; l'œil qui n'oublie jamais, qui se rappelle une ombre portée, un rayon de lumière, une nuance, un miroitement d'eau, un pli de draperie, un reflet d'étoffe; en même temps, il possède le cerveau qui juge, compare et comprend; de plus, il cristallise sa pensée dans une forme irréprochable. Il y avait en lui un idéal de perfection qui ne lui permit jamais d'être satisfait. Je l'ai beaucoup connu; j'ai souvent été surpris de sa sévérité envers lui-même et du mécontentement qu'il se

témoignait. Sa santé y était pour quelque chose, il était débile, parfois souffrant; son inquiétude naturelle s'en augmentait, et on eût dit alors qu'un brouillard s'interposait entre son travail et lui; il ne voyait plus les choses à leur véritable plan; elles lui semblait confuses et décolorées, tandis qu'elles étaient nettes et vigoureuses.

Il se décourageait, ne se remettait à la besogne qu'avec peine et, comme l'on dit, avait besoin de s'entraîner. Je me rappelle l'avoir vu souvent rue de la Rochefoucauld, dans l'atelier où Gustave Moreau devait peindre *Œdipe et le Sphinx*; il travaillait alors à l'un de ses meilleurs tableaux algériens, se désespérait, grattait sa toile, jetait ses pinceaux, effaçait, recommençait pour effacer encore et semblait s'ingénier à douter de sa valeur. L'enfantement lui était douloureux et le tenait en anxiété jusqu'au moment où il prenait son parti de ne pouvoir exécuter le chef-d'œuvre que son rêve avait conçu. Ils sont rares dans le monde des peintres ceux qui se permettent de n'avoir pas dans leur génie une confiance absolue; Fromentin se laissait aller à ses angoisses et il fallait le raffermir. Il comprenait que, dans sa manière de procéder, il y avait deux façons distinctes, sinon opposées, et auxquelles il ne réussissait pas toujours à donner l'unité désirable, j'entends l'unité de facture, car chez lui l'unité de composition était impeccable.

Cela tenait à un fait qu'il cachait avec soin, mais que des yeux exercés reconnaissaient dans ses tableaux. Il exécutait d'après nature les accessoires, selles, armes, vêtements, et il exécutait de souvenir, — c'est-à-dire de *chic*, pour me servir de l'expression consacrée dans les ateliers, — les personnages et les chevaux; de sorte que les accessoires étaient traités avec une fermeté extraordinaire, tandis que les personnages avaient parfois de la mollesse malgré leur élégance. En art plastique, l'étude

directe du document, que l'on peut du reste modifier à sa guise, est toujours supérieure au réfléchissement de la mémoire, qui, si forte qu'elle soit, laisse flotter les contours et appauvrit les détails. Entre la précision de la nature et l'indécision du souvenir, Fromentin s'est débattu; de là l'inégalité apparente de la main qui s'accuse dans plus d'une de ses toiles et qui le désolait. En revanche, les tableaux produits uniquement par l'imagination, — *Centaures et Centauresses*, — ou peints entièrement d'après nature, — *les Vues de Venise*, — sont des œuvres très élevées.

Eugène Fromentin subit la fatalité de ses débuts et de ses premiers succès; l'Algérie le saisit et ne le lâcha plus. Inutilement il tenta de lui échapper; il y était cantonné et, malgré qu'il en eût, il y resta. Il évoqua d'autres souvenirs, il alla en Égypte, qu'il me semble avoir peu comprise, parce qu'il la vit trop rapidement; il étudia Venise, ce fut en vain; dès qu'un de ses tableaux n'était pas emprunté à la vie algérienne, on ne le reconnaissait plus. On était tellement accoutumé à le voir vêtu du burnous et du haïk, qu'on le croyait déguisé lorsqu'il prenait la veste des gondoliers ou la robe bleue des fellahs. Les marchands, les amateurs de tableaux le repoussaient à l'envi vers le Tell et vers le Sahara, qu'il aurait voulu fuir. A toutes ses propositions on répondait : « Non, faites-nous quelque chose d'algérien, vous savez, avec un de ces petits chevaux nacrés auxquels vous excellez. » Il pestait, et, pour la centième fois, il recommençait le petit cheval blanc, le petit ciel bleu, le petit gué argenté, le petit arbre sans nom dans la botanique et le petit Arabe aux bras nus. Un jour qu'il venait de terminer une de ses jolies toiles, il me la montra, et, levant les épaules avec impatience, il me dit : « Je suis condamné à ça à perpétuité! »

Il était décidé à rompre avec cette tradition forcée dans laquelle on l'enfermait; il avait été visiter la Hollande pour en étudier les maîtres et aussi pour voir des prairies interminables, une végétation abondante, pour échapper à l'obsession du désert, du rocher aride et du palmier. Ce voyage à travers la verdure et les horizons brumeux aurait-il amené en lui une transformation? Je le crois; mais la mort ne lui permit pas de révéler son talent sous un aspect nouveau; pour toujours il restera le peintre de l'Algérie. L'impression qu'il en avait rapportée était d'une intensité bien puissante, car jamais il n'est parvenu à l'épuiser, ni même à l'affaiblir; elle survécut à ses études, à ses préoccupations, à ses voyages; elle était pour lui comme un immense album qu'il n'avait qu'à feuilleter pour trouver ces images charmantes dont il a formé l'œuvre à laquelle son nom est attaché.

Était-il sensible à la critique? Je le croirais volontiers; sa nature un peu maladive devait avoir des susceptibilités que son amour-propre savait dissimuler. Il n'hésitait pas à s'adresser des reproches, mais il n'aimait pas qu'on lui en fît. J'en découvre la preuve dans deux lettres prises parmi celles qu'il m'a écrites. Dans un des *Salons* de la *Revue des Deux Mondes*, j'avais cru devoir faire des réserves assez sérieuses sur un de ses tableaux; il m'écrivit : « Vos observations sont justes, et je les signerais de ma main si j'avais à parler de moi. Je vous remercie, cher ami, de ce que votre article contient de vérités, de sympathie, d'estime et de véritable affection. » L'année suivante, mon appréciation fut élogieuse sans restriction; il m'en remercia en termes dont l'ambiguïté n'avait rien de douteux et me démontrait que mes observations précédentes n'avaient point été de son goût : « Votre article me donne à penser que mon exposition vous a plu; c'est un accident heureux parmi d'autres comptes

rendus qui m'éreintent; je ne puis qu'être très sensible au témoignage de satisfaction qui me vient d'un ami. » Un jour, je causais de critique d'art avec lui et de la difficulté qu'un écrivain consciencieux éprouve à dire ce qu'il pense et à ménager les susceptibilités souvent excessives des artistes; il me répondit : « Si l'appréciation de nos tableaux est favorable, nous les vendons bien; si elle est sévère, nous les vendons moins cher : voilà pourquoi nous attachons de l'importance à la critique imprimée. » Cette réponse, qui me fut faite en 1867 pendant l'Exposition universelle, ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd; dès lors, et pour jamais, je renonçai aux *Salons*.

Eugène Fromentin eût volontiers été mondain, si sa santé délicate et la fatigue du travail le lui eussent permis. Il aimait le bon accueil qui l'attendait dans les salons; les compliments des femmes avaient du charme pour lui, il baissait les yeux et savourait l'éloge; beau causeur, éloquent par éclairs, se laissant parfois un peu trop entraîner à professer des théories esthétiques, il excellait, comme on dit, à tenir le dé de la conversation; dès qu'il avait surmonté un premier embarras, il se faisait écouter. Malgré sa petite taille et son visage accentué, il avait dans le regard une finesse exquise, quelque chose qui était à la fois ironique et caressant. Sa patte était de velours, mais les griffes n'étaient pas loin; on les devinait plutôt qu'on ne les sentait, car il se gardait de les montrer. Il avait de la coquetterie et ne s'épargnait pas à plaire. Grand « épistolier » en outre, il a perdu des heures en correspondances futiles; si l'on ouvrait certains tiroirs, on y trouverait bien des lettres, — des lettres charmantes, — écrites à plus d'une inconnue. On l'aimait beaucoup, on le redoutait un peu, et l'Institut l'eût appelé si sa vie n'avait été trop courte.

J'ai souvent entendu poser cette question : Quelle était la qualité dominante de Fromentin? Était-ce celle de l'écrivain ou celle du peintre? La réponse, à mon humble avis, ne peut faire doute : Fromentin était surtout un écrivain. Ni aucun de ses tableaux choisi en particulier, ni son œuvre prise dans son ensemble, ne vaudra jamais *l'Été dans le Sahara*. C'est là un livre unique, un modèle de description dont nul, pas même Théophile Gautier, n'a approché. Jamais la sensation de la lumière, de la chaleur et de l'aridité n'a été rendue avec une telle puissance. Ses procédés sont simples, sans emphase, sans recherche des mots étranges qui eussent été justifiés par l'étrangeté des aspects que l'on met sous les yeux du lecteur. C'est une bouffée de vent du désert passant sur les sables. La vérité de ce livre est implacable comme le ciel sous lequel il a été conçu. Les impressions y sont condensées avec un art ou une naïveté sans égale; Gautier l'admirait beaucoup et disait : « C'est du soleil concentré. » On brûle dans les rues d'El-Aghoüat, sous cette clarté perpendiculaire qui trace à peine une marge d'ombre le long des murs. Je considère que c'est un grand honneur pour la *Revue de Paris* d'avoir publié ce volume, qui est le début, — qui est le chef-d'œuvre, — de Fromentin dans les lettres. Du premier coup il a atteint au plus haut et ne s'est jamais dépassé.

Fromentin semblait avoir encore de longues années à vivre; malgré sa délicatesse, il avait de la résistance; on pouvait croire qu'il avait traversé les heures périlleuses, lorsque, étant chez lui, à la campagne, près de la Rochelle, il fut atteint, dans l'été de 1876, d'un phlegmon à la bouche; il mourut le 24 août, avant d'avoir accompli sa cinquante-sixième année, car il était né le 24 octobre 1820. On l'enterra au cimetière de Saint-Maurice. Il n'y a pas de corbillard dans le pays. La « confrairie » le porta sur ses

épaules. Le cercueil où reposait sa légère dépouille était recouvert d'un tapis bariolé, comme on en jette sur la bière des hadjis que l'on conduit au champ des morts. La route que l'on suivit était aride et blanche, semblable à un de ces sentiers africains qu'il avait parcourus au temps de sa jeunesse et dont l'image reste à jamais fixée dans ses tableaux et dans ses livres.

La place que Fromentin occupait dans les lettres et dans les arts est restée vide; bien des peintres ont marché dans la route qu'il avait ouverte, mais de loin, de très loin, sans l'atteindre; les écrivains qui ont cherché à le copier n'y ont pas réussi; il fallait ses doubles facultés pour si bien faire, et cela lui donne un rang à part au milieu des hommes de notre époque. Il n'est pas le seul parmi les peintres qui ait écrit, mais il est le seul qui ait écrit en maître, comme un écrivain de race dont le talent est inconscient et la forme naturellement belle.

Eugène Delacroix aussi a parfois quitté le pinceau pour la plume, mais il n'a traité que des questions relatives à son art; il n'a pas reculé devant une étude sur le *Jugement dernier* de Michel-Ange, qu'il ne connaissait que par la copie de Sigalon, car ses curiosités, ses hésitations ou ses terreurs d'artiste ne l'ont jamais conduit en Italie. L'homme qui a peint le plafond de la galerie d'Apollon au Louvre, qui a parlé de Gros et de Prud'hon en termes excellents, était, lui aussi, doué d'une rare intelligence. Sa destinée fut étrange : presque persécuté aux jours de sa jeunesse, méconnu dans son âge mûr, célèbre au milieu d'un groupe d'artistes qui ne peut parvenir à l'imposer à l'opinion, il commence à être apprécié lorsque sa vue et sa main affaiblies le servent mal, et, dès qu'il est mort, il est illustre; ceux-là mêmes qui en ont souri le proclament un maître; ses tableaux, qu'il ne vendait qu'avec peine, sont achetés au poids de l'or, et quand on parle de cet artiste auquel

si souvent la porte des Expositions fut fermée, on évoque Rubens et Tintoret. C'est l'histoire du poète Firdousy : lorsque les trésors que lui envoyait le shah de Perse entrèrent dans la ville de Thous, son cadavre venait d'être mis au tombeau.

Dans un volume récemment publié, on a dit qu'Eugène Delacroix était le fils naturel de Talleyrand; je n'en crois rien; on a prêté tant de choses au prince de Bénévent, qu'on lui a prêté Delacroix sans qu'il en soit coupable. J'ai connu Eugène Delacroix et, aux jours de mon enfance, j'ai aperçu Talleyrand; entre eux, si ma mémoire est fidèle, il n'y avait nul point de ressemblance. C'était dans une cérémonie publique, vers 1833 ou 1834, j'avais onze ou douze ans; j'accompagnais un de mes parents, qui était, comme l'on disait alors, un ancien général de l'Empire. Les dignitaires se pressaient derrière Louis-Philippe, dont le visage ressemblait singulièrement à celui de Louis XIV. Mon parent me dit tout à coup : « Regarde cet homme; il a prêté quatorze serments; c'est Talleyrand; lui et Fouché ont vendu la France aux alliés et l'empereur à l'Angleterre. » Je vis un grand vieillard poudré à blanc; sa tête me parut une tête de mort; le regard était terne et cependant hautain, la pâleur était livide, la lèvre inférieure pendait, les épaules se courbaient en avant; la claudication était si forte, qu'à chaque pas le corps oscillait de droite à gauche comme s'il allait tomber. La figure du vieux diable de la diplomatie est restée gravée dans mon souvenir; je la revois telle que je l'ai vue; elle n'avait aucun rapport avec celle d'Eugène Delacroix, dont les yeux enfoncés et les énormes maxillaires faisaient penser aux mufles des léopards et lui donnaient une sorte de beauté vigoureuse qui eut son charme. Rien dans ses habitudes d'esprit, dans sa vie parcimonieuse, dans sa sauvagerie, dans ses aspirations qui souvent répondaient mal à ses

aptitudes, rien, ni dans l'homme intérieur ni dans l'homme extérieur, ne rappelait le prince de Talleyrand. C'est là sans doute un de ces propos de salon sortis du désœuvrement et recueillis par la légèreté des oisifs. Il est, du reste, difficile de comprendre en quoi la mère d'Eugène Delacroix a mérité cette médisance.

Delacroix était un homme instruit; il avait du monde, comme l'on dit; il passait, bien malgré lui, pour le chef de l'école révolutionnaire en peinture; aussi semblait-il prendre à tâche de protester contre cette imputation par la correction de son attitude et la courtoisie de ses façons d'être. Quel que soit le jugement que l'on porte sur son œuvre, il reste digne du plus haut respect par son amour du travail. La quantité d'esquisses, d'ébauches qu'il a jetées sur le papier est prodigieuse; l'accumulation de ses notes plastiques dénonce un homme que l'idée de l'art préoccupait sans cesse; sa lourde main a dû se fatiguer à tant dessiner et sa cervelle n'eut que peu de repos. Ch. Varnhagen von Ense a dit : « Un artiste est celui dont les idées se font images. » A ce compte, Delacroix est un artiste au sens rigoureux du mot, et il avait raison lorsqu'il disait : « Je ne vois qu'à travers ma palette. »

Peu de peintres ont eu des conceptions plus élevées que lui; il eût été un professeur d'esthétique remarquable; comment se fait-il donc que l'exécution reste toujours inférieure à l'aspiration? Pourquoi demeure-t-il au second, au troisième rang même, et ne peut-il atteindre le degré où se sont placés les maîtres, j'entends les maîtres primordiaux : Michel-Ange, Raphaël, Titien, Léonard, Corrège, Velasquez et Rembrandt? Je crois qu'il ne savait pas son métier, que la première éducation plastique avait été insuffisante et que jamais il n'est parvenu à cette habileté de main, à cette précision de dessin, à cette reproduction intégrale de la forme que l'on acquiert par l'étude aux

heures de la jeunesse. Il me semble que son apprentissage a été incomplet, qu'il a trop promptement quitté l'atelier, où il sied de rester de longues années si l'on veut devenir un artisan habile; or il n'a pas su que si l'artiste conçoit, c'est l'artisan qui exécute, et que seule l'exécution donne toute valeur à la conception. De là ces irrégularités, ces aberrations de ligne qui pendant si longtemps l'ont fait méconnaître et auquel le public a eu tant de peine à s'accoutumer.

Pendant que les artistes, ne tenant compte que de ses qualités, le portaient aux nues, la masse indifférente ou ignorante ne voyait que ses défauts et se détournait de lui. Des deux côtés on n'avait pas tort; car les lacunes de son talent n'étaient pas moins considérables que son talent même. Parodiant un mot célèbre, on a dit de lui : « C'est une intelligence desservie par ses organes. » Rien n'est plus vrai. L'œil ne voyait pas net et la main avait des défaillances. Il ne méprisait pas la beauté, comme on l'a cru, mais il ne pouvait la reproduire. Vainement il s'enivrait de couleur, il sentait bien que la ligne lui manquait et il s'en désespérait. Il avait fait une étude approfondie de Raphaël, — d'après les gravures, — et il y avait découvert d'ingénieuses combinaisons de lignes courbes qui le ravissaient. Plusieurs fois j'ai causé avec lui d'art et de peinture; j'étonnerai plus d'un lecteur en disant que c'était un classique convaincu; son ignorance du dessin, la maladresse native de sa main, en firent ou semblèrent en faire un romantique énergumène; ce sont ses défauts qui le sacrent chef d'école et non pas ses qualités. Dans l'intimité il ne se réservait pas et avouait ses préférences : en peinture il s'inclinait devant David, en poésie le *Tancrède* de Voltaire lui paraissait un chef-d'œuvre. Les éloges qu'on ne lui ménageait pas en le félicitant d'avoir rompu avec les traditions lui étaient

désagréables et l'inquiétaient, car il lui semblait qu'on lui fermait l'accès de l'Institut.

Comme tant d'artistes que l'on a proclamés des novateurs, un peu malgré eux, il avait fini par s'accepter tel qu'il était, par ne plus chercher à se modifier et par établir tout un système sur ses défauts mêmes, comme pour mieux les mettre en relief. Sa théorie était celle-ci : « Dans un tableau, c'est la coloration qui doit dominer, parce que c'est la coloration qui donne l'impression première; par conséquent la ligne et l'ordonnance sont secondaires; on ne doit donc en tenir compte que dans une proportion restreinte. » C'est un procédé musical; aussi faisait-il des symphonies plutôt que des tableaux : l'*Entrée des croisés à Constantinople* est une symphonie en bleu majeur, tandis que la *Barque des naufragés* est une symphonie en vert mineur avec un rouge à la clef; car, pour rendre plus livide la tonalité des matelots, de la mer et du ciel, il jette un éclat de vermillon sur le manteau d'un de ses personnages. C'est ingénieux, mais d'un peintre décorateur plutôt que d'un peintre de chevalet.

Dès qu'il touchait à la couleur, — la couleur abstraite — il devenait d'une ingéniosité merveilleuse. Je l'ai vu, un soir, près d'une table sur laquelle se trouvait une corbeille pleine d'écheveaux de laine. Il prenait les écheveaux, les groupait, les entre-croisait, les divisait selon les nuances et produisait ainsi des effets de coloration extraordinaires. Je lui ai entendu dire : « Les plus beaux tableaux que j'aie vus sont certains tapis de Perse. » Je doute qu'il fût sincère lorsqu'il parlait ainsi. Cet amour de la couleur pour la couleur l'a parfois conduit à des tours de force d'exécution; dans le *Justinien* qui était au conseil d'État et que la Commune a brûlé, les pierreries semées sur les brodequins et la reliure des Institutes étaient, comme l'on dit, à prendre à la main; jamais le

chatoiement des cabochons n'a été rendu avec une perfection pareille; dans ses *Femmes mauresques*, les broderies d'or sont faites à désespérer un passementier. Je connais un portrait peint par lui, portrait d'une jeune femme blonde, dont les traits réguliers avaient de la finesse. Du visage, Delacroix n'était arrivé à faire qu'une caricature; en revanche, le collier de perles qui battait sur le cou faisait illusion et semblait un trompe-l'œil. Ainsi dans un tableau il négligeait souvent les personnages, pour ne s'attacher qu'à un accessoire dont la coloration l'avait séduit.

Lorsque la couleur est absente de ses compositions, il tombe parfois dans le grotesque : c'est le fait de ses lithographies sur les œuvres de Shakespeare et sur celles de Gœthe: les êtres grimaçants qu'il imagine, ces yeux sans cils, sans paupières, sans sclérotique, sans point lumineux; ces doigts noueux, ces épaules bossuées, ces attitudes contournées, à la fois prétentieuses et vulgaires, sont un étrange commentaire de la poésie, même lorsqu'elle peint la folie, comme dans *Hamlet*, ou qu'elle évoque le diable, comme dans *Faust*. Çà et là il y a des traits de génie, mais au milieu de combien de singularités faut-il les chercher!

Avait-il conscience des imperfections dont son œuvre était déparée? Certes, et je n'en puis douter. Dans son atelier chauffé outre mesure, où il avait toujours peur d'avoir froid, où il revêtait un surcot de laine, où il s'enveloppait le cou d'une énorme cravate, car il avait le larynx faible, où il vivait dans une atmosphère étouffante, il s'abandonnait trop à lui-même et ne résistait pas assez à cet emportement interne qui est la fièvre du travail. Un jour j'étais chez lui, dans son atelier de la rue de Notre-Dame-de-Lorette; j'étais couché sur un divan et je le regardais travailler. Nous nous taisions et il avait ou-

blié que j'étais là. Il peignait une *Fantasia* de petite dimension. Un cavalier au galop a lancé son fusil en l'air et lève la main pour le rattraper, pour le saisir au vol. Delacroix était très animé. Il soufflait bruyamment; son pinceau devenait d'une agilité surprenante. La main du cavalier grandissait, grandissait, elle était déjà plus grosse que la tête et prenait des proportions telles, que je m'écriai : « Mais, mon cher maître, que faites-vous? » Delacroix jeta un cri de saisissement, comme si je l'eusse réveillé en sursaut; il me dit : « Il fait trop chaud ici, je deviens fou. » Puis il prit son couteau à palette et enleva la main. Il avait l'air farouche; machinalement il fit quelques frottis sur les terrains, comme pour se calmer. « La nuit vient, me dit-il; voulez-vous que nous sortions? »

Quelques minutes après nous marchions côte à côte sans parler. Rue Laffitte, il s'arrêta devant la boutique d'un marchand de tableaux et regarda longtemps à travers les vitres une toile de lui : Un tourbillon rouge, armé d'un javelot, frappant Archimède assis devant une table sur laquelle on aperçoit avec surprise un encrier en plomb garni d'une plume. Il me dit : « Dehors je vois mes tableaux, chez moi je ne les vois plus. Comme Sancho dans l'île de Barataria, j'aurais besoin d'un médecin qui me toucherait de sa baguette quand je vais me donner une indigestion. » Nous avions repris notre route, je l'écoutais : « Quelle misère que la nôtre! Voir des chefs-d'œuvre dans son esprit, les contempler, les rendre parfaits par les yeux du cerveau, et quand on veut les réaliser sur la toile, les sentir s'évanouir et devenir intraduisibles! Être comme Ixion, se précipiter pour embrasser la déesse et ne saisir qu'un nuage! Quand je fais un tableau, je pense à un autre; alors j'obéis à la rêverie qui m'emporte, comme vous l'avez vu tout à l'heure. On

dit que le travail est un enivrement; non, c'est une ivresse, je le sais bien. »

Nous cheminions sur le boulevard; il faisait nuit, c'était à la fin de l'automne; au milieu des étoiles, Jupiter éclatait et semblait énorme. Delacroix me dit : « Quand j'étais enfant, je croyais que tout cela avait été créé pour moi. Les effets de nuit en peinture m'ont toujours effrayé : il y a une profondeur dans l'unité de la coloration qu'il est impossible de rendre. » Il était en veine d'amertume, car il s'écria sans transition et répondant évidemment à sa pensée : « Ah! messieurs les écrivains, comme vos éloges nous nuisent dans l'esprit du public et comme vos critiques nous sont douloureuses! Où sommes-nous? Au premier rang ou au dernier? Il y a des jours où tout est certitude, d'autres où l'on doute de tout. Ah! que je voudrais revenir dans cent ans pour savoir ce que l'on pensera de moi! » Je fus au moment de lui répondre : « On vous placera entre Tiepolo et Jouvenet, » mais je n'osai pas.

Dans ses heures de détente, il avait de l'enjouement, de l'esprit et était un causeur agréable. Le monde le rechercha et il y rencontra des succès qui ne le retinrent pas; il aimait trop le travail pour ne pas s'écarter des frivolités absorbantes; de tous les dons, le temps lui paraissait le plus précieux; il ne le gaspilla pas et, comme les hommes réellement laborieux, il le voyait fuir avec angoisse, car, à mesure qu'il exécutait une œuvre, il en concevait d'autres. Il n'aimait que son atelier, il y vivait avec prédilection; ses rêves semblaient s'y être concentrés et lui faisaient un milieu ambiant à la fois plein de charme et de découragement, loin duquel il se déplaisait. Il était là au centre même de ses aspirations, de ses désirs, de ses mécomptes et ne s'en écartait qu'avec peine. Lorsque la double lassitude de la main et du cerveau le

contraignait à quitter la palette, il lui arrivait de s'étendre sur son divan, de prendre une mandoline et de « gratter un air ». Si alors quelque maritorne de ses entours, le madras en tête, les chaussons de lisière aux pieds, venait se trémousser devant lui, il y prenait plaisir. Est-ce bien elle qu'il voyait? Sa rêverie ne la transformait-elle pas? n'apercevait-il pas la danseuse arabe qui, remuant les hanches et heurtant les crotales, avait dansé pour lui lorsqu'il était au Maroc? Les gens qui vivent par le cerveau, — et Delacroix fut du nombre, — ont besoin de bien peu de chose pour se faire illusion et goûter des sensations que la réalité n'accorde pas toujours.

Lorsque je connus Delacroix, il avait cinquante ans; on ne les lui aurait pas donnés, car son visage garda longtemps les apparences de la jeunesse; son existence était très calme, mais il n'en avait pas toujours été ainsi : il avait eu jadis ses emportements et se rappelait quelquefois avec complaisance les plaisirs violents qu'il n'avait pas dédaignés. Ses premières années lui avaient laissé de bons souvenirs; il ne parlait de Pierre Guérin, qui fut son maître, qu'avec un respect attendri, et de Géricault il me disait : « C'est un grand malheur pour moi qu'il soit mort. » En effet, on comprenait, à l'entendre, que Géricault, nature autoritaire, avait exercé sur lui une influence considérable, influence que dix années de plus et le talent suffisaient à justifier. Il me racontait que lorsque Géricault lui disait : « Serre ton dessin, raffermis tes contours, mets des muscles sous tes draperies », il avait des battements de cœur et recommençait son travail en se disant : Pourvu qu'il soit satisfait!

Tout ce qui concernait Géricault m'intéressait, car le peintre de la *Méduse* avait beaucoup fréquenté dans ma famille, à une époque où l'on ne pensait guère à moi. C'est chez un de mes parents que survint l'accident insi-

gnifiant qui fut de si grave conséquence. Géricault allait sortir pour faire une course à cheval avec Horace Vernet; il était, selon l'usage du temps, en culotte et en bottes à revers. La boucle de sa culotte se brisa et la tringlette qui soutient les ardillons se détacha. A la prière de Géricault, mon parent noua les deux pattes; le nœud était très serré et très dur. Deux heures plus tard, Géricault tombait de cheval, ses reins portaient sur un tas de pierres préparées pour le macadam des routes et le nœud froissa une des vertèbres. Il en résulta une inflammation de la moelle épinière, des souffrances atroces qui durèrent plus de dix mois, et la mort. On se rappelle qu'après son décès le *Radeau de la Méduse*, mis aux enchères, faillit être enlevé à la France et passer à Londres; ce fut de Dreux-Dorcy qui le racheta pour la somme de six mille francs; plus tard cette somme lui fut remboursée par le comte de Forbin, directeur des musées royaux, qui fit placer le tableau au Louvre.

Delacroix me disait que Géricault, malgré son arrogance extérieure, était modeste et doutait de lui. A l'appui de cette opinion, il me raconta l'anecdote que voici : Géricault habitait Rome en même temps que Pradier, qui était élève à la villa Médicis. Pradier vit une esquisse à la plume où Géricault, se rappelant un fait dont il avait été le témoin et s'inspirant d'un bas-relief de Mythra, avait dessiné un bouvier nu terrassant un taureau. Le mouvement de l'homme et de l'animal avait été rendu avec une énergie et une précision rares. Pradier n'avait pas retenu un cri d'admiration et avait dit à Géricault : « Vous êtes un grand artiste et vous serez un maître! » Géricault fut satisfait; puis, lorsqu'il fut seul, il regarda son dessin, y découvrit ou crut y découvrir des défauts et il s'imagina que Pradier, lauréat de l'Institut, grand prix de sculpture, avait voulu se moquer de lui. Or il n'entendait pas raillerie,

quoiqu'il ne détestât pas railler les autres. Il envoya des témoins à Pradier et lui demanda des excuses ou une réparation par les armes. Pradier n'y comprit rien et vint s'expliquer lui-même. L'explication fut telle, qu'ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre et que Géricault s'écria : « Est-il donc vrai que j'ai du talent? »

Delacroix, dans ses heures d'expansion, — et elles étaient fréquentes, elles étaient presque un besoin chez cette nature impressionnable, — me disait : « C'est parce que Géricault est mort que l'école française n'a plus de chef et que tout y va à la débandade, chacun tirant à soi, croyant dégager son individualité et glissant dans des lieux communs de composition, de facture et d'interprétation. Il eût été un maître sévère, j'en conviens, un despote, si vous voulez; mais il eût ramené dans le rang les partisans qui s'égarent et il eût sauvé la peinture d'histoire, la grande peinture, dont les jours sont comptés et que va remplacer la peinture de genre ou, pour mieux dire, la peinture d'ameublement. » Bien souvent j'ai regretté, en entendant Delacroix, qu'il n'eût pas ouvert un cours d'esthétique dans lequel il eût professé les principes de l'art, qu'il possédait mieux que personne, quoique souvent la pratique lui en échappât. Il était discret sur ses contemporains et avait des habitudes d'homme bien élevé qui l'empêchaient d'exprimer franchement son opinion. J'ai dit qu'il ne parlait de David qu'avec éloges, cela est vrai; mais ce qu'il louait surtout dans son œuvre, c'était le *Marat*, le *Couronnement* et certains portraits. Parmi les tableaux de Gros, il admirait sans restriction les *Pestiférés de Jaffa*, qu'il appelait un chef-d'œuvre. Il souriait en racontant qu'après le Salon de 1822 où il exposa la *Barque de Dante*, — il avait alors vingt-trois ans, — Gros le fit venir et lui dit, d'un ton bourru : « Pour coloriste, mon garçon, vous êtes coloriste; mais vous

dessinez comme un pourceau. » La mort de Gros le poignait encore; à ce propos, il n'hésitait pas à citer des noms et à les flétrir.

Gros, après l'insuccès de son tableau *Hercule et Diomède*, après les insultes qui lui furent prodiguées, après avoir été traité de vert de vessie, de teinte neutre, de vieille momie, ne s'est pas jeté à l'eau comme on l'a imprimé. Il a suivi le bord de la Seine jusqu'en face du bas Meudon; il a piqué sa canne dans la berge, y a accroché son chapeau dans lequel il a placé son mouchoir et sa cravate; puis il est entré dans la rivière, s'y est couché sous deux pieds d'eau à peine et a attendu la mort, la face dans le sable, les deux mains croisées sur sa tête. Delacroix savait le nom de ceux qui avaient dirigé la cabale d'où résulta un tel malheur. Ces noms, je pourrais les répéter aujourd'hui; à quoi bon? Ils sont inconnus. Les peintres et les sculpteurs qui trouvèrent que l'auteur de la *Bataille d'Eylau* et de la coupole du Panthéon déshonorait l'école française ont eu leurs œuvres exposées; le public les a regardées, a haussé les épaules et a passé. Aucun d'eux n'est sorti de la médiocrité; la supériorité d'un maître a pu leur peser, mais ce mauvais sentiment n'a pas diminué leur infériorité, qui était sans remède, car elle était faite de paresse, d'ignorance et d'envie.

Gros s'est noyé le 25 juin 1835, — il avait soixante-quatre ans, — mais il y avait longtemps qu'il mourait; tout ce qu'il avait aimé, admiré pendant sa jeunesse s'en allait.

> Gaiement, à coups d'épingle ou bien à coups de pieds,

on dépeçait ses croyances les plus chères : David, perruque; Guérin, perruque; Gérard, perruque; Girodet, perruque; Raphaël, poncif; Léonard, rococo; seul Michel-Ange avait quelque truculence et Titien ne manquait pas de ragoût.

Il prenait au sérieux ces turlutaines et s'en désespérait. Il se bouchait les oreilles quand il entendait dire que la *Naissance de Henri IV*, par Eugène Dévéria, dépassait les plus belles toiles de l'école vénitienne. Son atelier, jadis si fréquenté, si glorieux, se dépeuplait; bientôt il n'y resta plus qu'un élève. Cet élève, il le choyait, il le conseillait avec tendresse; un jour il entra inopinément dans l'atelier, l'élève n'eut pas le temps de cacher le tableau qu'il esquissait : un clair de lune; sur un balcon gothique, d'où pend une échelle, une jeune fille tend les bras vers un jeune homme en justaucorps, à panache, en souliers à crevés. Gros dit : « Qu'est-ce que c'est que cela? » L'élève un peu confus répondit : « C'est Roméo et Juliette. — Ah! reprit Gros, du Shakespeare! et notre pauvre Homère, nous n'y pensons donc plus? »

Ceux qui l'avaient poussé dans la mort lui firent des funérailles magnifiques; on traîna le corbillard, on porta le cercueil, on fit des discours et l'on s'aperçut, un peu tard, que l'on avait tué un grand homme.

CHAPITRE XXIV

LES UNS ET LES AUTRES

On se souvient de l'Exposition universelle de 1855, j'entends l'Exposition des beaux-arts, qui fut d'une richesse exceptionnelle. L'école anglaise se dénonçait à nous pour la première fois dans son ensemble et la grande école décorative allemande nous montrait par le carton de la *Tour de Babel*, de Kaulbach, comment il sied d'interpréter l'histoire dans les arts plastiques. L'intérêt de la France semblait concentré dans les salles spéciales où Ingres, Delacroix, Decamps avaient exposé leurs œuvres. Ce fut une révélation. On vit d'un seul coup d'œil l'effort considérable que notre école avait accompli et comment, partie de David, qui fut son premier chef à la fin du dix-huitième siècle, elle était arrivée, de progrès en progrès, à ouvrir des voies nouvelles où chacun avait été libre de s'engager selon ses affinités et avec son génie particulier. Nul rapport, nul point de contact entre Delacroix, Ingres et Decamps, et en chacun d'eux cependant on sentait un artiste dont la puissance n'était pas discutable. C'est qu'on apprécie dans un tableau non pas la reproduction de la nature, mais la façon dont la nature est interprétée, en un mot le sentiment personnel que l'artiste y a mis, sentiment original, distinct de celui de la foule, plus élevé, plus général, plus synthétique. L'art consiste à recon-

naître et à dégager la beauté immanente des choses, beauté que le public ne voit et ne comprend que si on la met en lumière devant lui. C'est pourquoi les réalistes, les naturalistes, les impressionnistes peuvent faire des tableaux, mais ils ne feront pas de l'art; ils seront des artisans habiles, des copistes scrupuleux, mais ils ne seront point des artistes.

On discutait prédominance du dessin, prédominance du coloris, et l'on n'arrivait pas à se mettre d'accord, car chacun se laissait entraîner par son goût individuel et ne reconnaissait pas qu'un tableau n'est et ne peut être parfait que si la composition, la ligne et la couleur sont en rapport absolu. Un soir, le 26 mai, j'entendis une conversation dont j'ai pris note et qui m'éclaira sur l'opinion que les artistes professent les uns sur les autres. Le prince Napoléon, président de la commission de l'Exposition universelle, donnait une fête dans les salons du Palais-Royal. La réunion était nombreuse; toutes les catégories de monde s'y mêlaient : les ambassadeurs côtoyaient les industriels, les ministres y étaient bienveillants pour les journalistes. Je me rappelle Louise Colet, sortant le plus qu'elle pouvait d'une robe en gaze bleue, plantureuse, gesticulant, parlant haut, essayant d'attirer les regards et se promenant de salon en salon au bras de Babinet, qui jouait d'un air grognon son rôle de sigisbée.

J'étais dans l'embrasure d'une fenêtre, en compagnie de Jadin, de Delacroix et d'Horace Vernet, qui, frétillant et constellé de décorations, regardait les femmes avec un air vainqueur que ses cheveux blancs ne rendaient pas invincible. Jadin avait longuement parlé de l'œuvre de M. Ingres, enchevêtrant si bien, selon sa coutume, les railleries et les choses graves, que l'on ne savait s'il plaisantait ou s'il était sérieux. Delacroix dit : « Malgré ses défauts, on doit reconnaître dans Ingres des qualités de

peintre. » Horace Vernet fit un bond : « Ingres! des qualités de peintre? Dites donc que c'est le plus grand artiste du siècle! » Jadin laissa glisser son regard ironique sur Vernet, auquel Delacroix demanda : « Que trouvez-vous de si remarquable en lui? Est-ce son dessin? — Non, il dessine comme un ramoneur. — Est-ce son coloris? — Ah! pouah! tous ses tableaux sont en pain de seigle. — Est-ce sa composition? — Vous moquez-vous? il n'a jamais su agencer ses figures; regardez son *Saint Symphorien*; ça ressemble à un déménagement. — Quoi alors? Est-ce son modelé, son rendu? — Son modelé, son rendu! mais vous êtes fou; il peint d'après le mannequin; allez voir, pour vous en convaincre, son *Age d'or* au château de Dampierre. » Delacroix se mit à rire et reprit : « Mais s'il n'a aucune qualité, en quoi est-il le plus grand artiste du siècle? » Vernet répondit en bredouillant : « Je vous répète que c'est notre seul grand peintre. J'ai proposé au jury de lui attribuer une médaille exceptionnelle, parce que c'est honorer la France que d'honorer ses hommes de génie. »

Nous nous regardions et nous avions quelque peine à conserver notre sang-froid. Vernet était irrité; il prit mon bras, nous nous dirigeâmes vers la salle où la musique d'un régiment jouait l'ouverture de la *Gazza ladra*. Vernet me dit : « Si ça ne fait pas pitié de voir Delacroix, qui n'est pas capable de mettre un bonhomme sur ses jambes, qui prend des pieds de vache pour des pieds de cheval, nier le talent du père Ingres! C'est de la jalousie. Moi, je ne suis pas comme cela, et mon plus vif plaisir est de reconnaître le mérite des autres. » Vernet me quitta pour aller saluer la princesse M.... Je retournai vers Delacroix; il disait à Jadin : « Ce pauvre Vernet! il s'imagine peut-être qu'il sait peindre! » Jadin ne répliqua pas; il regardait de tous côtés et semblait fort occupé à découvrir

quelqu'un dans la foule. Delacroix lui dit : « Qui cherchez-vous donc? » Jadin répondit : « Je cherche si j'apercevrai le père Ingres pour lui demander ce qu'il pense de vous. »

Delacroix aurait pu le dire, car il le savait. Quelques jours auparavant, un banquier, peu au courant des divisions de l'école française, avait eu la malencontreuse idée de réunir plusieurs artistes à sa table, entre autres Ingres et Delacroix. Delacroix fut bien accueilli, Ingres fut fêté. Ce petit homme court, strapassé, au front étroit et entêté, parlant mal, intolérant, arrêté dans l'histoire du monde à Raphaël, ayant les jambes trop courtes, le ventre trop gros, les mains trop larges, avait un haut sentiment de sa valeur et savait qu'il était un maître. Là où il était, il dominait, ne demandait le nom de personne et dans ceux qui l'entouraient ne voyait que des admirateurs. On se mit à table. Vers le milieu du repas, Ingres commença à donner des signes d'impatience : il venait d'apprendre que Delacroix était au nombre des convives. Lui, Ingres, l'adorateur du dieu Sanzio, dont il était le grand-lama, lui, l'orthodoxe par excellence, assis à la même table que cet hérétique, que ce relaps, et communiant à la même table! Il était ému et roulait des yeux furieux. Delacroix, sur lequel ses regards étaient tombés plusieurs fois, avait pris cet air gourmé qui lui était habituel quand il ne se sentait pas à l'aise.

Ingres cherchait à se modérer, mais il n'y réussit pas. Après le dîner, tenant en main une tasse pleine de café, il s'approcha brusquement d'Eugène Delacroix, qui était debout devant la cheminée, et lui dit : « Monsieur! le dessin, c'est la probité; monsieur! le dessin, c'est l'honneur! » En parlant, il s'agitait; il s'agita si bien qu'il renversa la tasse de café sur sa chemise et sur son gilet; il s'écria : « C'est trop fort! » Puis, saisissant son chapeau,

il dit : « Je m'en vais; je ne me laisserai pas insulter plus longtemps! » On l'entoura, on voulut le calmer, le retenir; ce fut en vain. Arrivé près de la porte, il se retourna : « Oui, monsieur, c'est l'honneur! oui, monsieur, c'est la probité! » Delacroix était resté impassible. Diaz, qui était là, frappa sur sa jambe de bois et dit à la maîtresse de la maison, toute décontenancée : « Madame, c'est un vieux bonze; sans le respect que je vous dois, je lui aurais passé mon pilon au travers du corps. » Cela fit rire, mais l'incident avait été trop vif et l'entrain général s'en ressentit. Delacroix fit preuve de bon goût et se plut à détailler les qualités qui faisaient de M. Ingres un peintre éminent; il ajouta : « On n'a souvent de talent qu'à la condition d'être un peu exclusif. »

Auguste Préault, sur lequel on a écrit tant d'articles élogieux, qui a fait tant de bons mots et si peu de bonnes statues, disait en parlant d'Ingres et de Delacroix : « Ce sont les frères ennemis, malades tous les deux; Étéocle a la jaunisse et Polynice a la rougeole ». Ces plaisanteries exaspéraient Ingres et faisaient rire Delacroix, qui était homme d'esprit et qui du reste aimait Préault, auquel on a eu tort de le comparer. La distance qui les sépare est énorme et le temps ne fera que l'accroître. L'œuvre d'Eugène Delacroix survivra, parce qu'elle est le produit d'un tempérament particulier. Celle de Préault périra, parce que les incorrections qui l'enlaidissent sont le résultat de l'ignorance. Ses statues ont des déviations qui leur assignent une place dans un musée orthopédique. Jamais je n'ai vu un homme désirer la croix avec une telle ardeur, avec une si vive souffrance; pendant vingt ans et plus il l'a demandée, sollicitée à tout pouvoir et de toutes mains. Il disait assez drôlement : « Voilà quarante années que je fais de mauvaise sculpture; est-ce que cela ne mérite pas une récompense? »

Ses mots sont célèbres; il en a dit de cruels et qui lui ont coûté cher. A la fin du gouvernement de Louis-Philippe, le directeur des Beaux-Arts s'appelait Cavé; il devait sa situation aux *Soirées de Neuilly*, recueil de proverbes dramatiques qu'il avait publié, pendant la Restauration, sous le pseudonyme de Fougeray, en collaboration avec un officier de la garde royale, nommé Dittmer. Malgré ce mince bagage, Cavé était d'une vanité littéraire sans pareille et le « Nous autres écrivains » revenait dans toutes ses phrases; on en riait. Préault avait été le voir pour tâcher d'en obtenir une commande. Cavé lui répondit avec la bonhomie importante d'un chef de service : « Mais, mon cher Préault, vous n'êtes point sculpteur, vous êtes un homme de lettres. » Préault riposta : « Homme de lettres, moi! pas plus que vous! » Cela n'aida pas à lui procurer des travaux. Plus tard, sous l'Empire, passant, un matin, sur la place du Carrousel, il aperçoit Fould, ministre d'État, et Lefuel, architecte du Louvre, qui regardaient les bâtiments couverts de statues dont le square Napoléon est entouré. Il salue; Fould l'appelle : « Voyons, Préault, dites-nous franchement ce que vous pensez de cela. » Préault répond : « Ça, c'est un cul-de-sac héroïque! » Lefuel redressa la tête; Préault reprit : « Trop de monde sur les remparts, cher ami, trop de monde sur les remparts! » Prononcé devant le ministre d'État, en présence de l'architecte même qui avait construit le palais, le mot manquait de charité, mais il dénotait peu de gratitude, car Lefuel avait confié à Préault des travaux de décoration considérables.

Il était ingénieux quand il s'agissait d'expliquer les aberrations de sa sculpture et, sous prétexte de symbolisme et d'allusion, il excusait d'inexcusables erreurs. Je lui demandais pourquoi son *Marceau*, qui est à Chartres,

avait de grosses jambes et des genoux cagneux. Il me répondit : « Comment! vous ne devinez pas? C'est une façon de représenter à la fois la jeunesse de Marceau, la jeunesse de la république, la jeunesse de la nouvelle France; regardez tous les jeunes chiens, ils ont de grosses pattes. » Quand il fit le *Gaulois* conduisant un cheval qui est au pont d'Iéna, il me dit : « Voyez, ce n'est pas un cheval! Ce sera un cheval plus tard, mais ce n'en est pas un. C'est un quadrupède tuméfié par l'humidité des marais de la Gaule; il est préhistorique, il symbolise la période primitive de notre histoire. C'est Michelet qui a trouvé cela; il a vu tout de suite ce que j'avais voulu faire; moi je ne m'en rendais pas bien compte. » Sa main, mal habile, a souvent modelé du grotesque; à propos de son bas-relief du tombeau d'Ollivier, il disait : « J'ai fait une jeune femme qui passe et qui brise une fleur; » en réalité, il a fait une cuisinière qui cueille du bouillon blanc. Il s'insurgeait parfois contre ce qu'il appelait le mauvais vouloir du public à son égard et, se comparant lui-même à Delacroix, il disait : « J'accomplis dans la statuaire la révolution dont il est le chef en peinture. » Erreur, qu'il eût été superflu de discuter avec lui, mais erreur capitale! La sculpture, — cet art blanc, comme disait Louis de Cormenin, — doit être maintenue dans la précision des lignes et la régularité des contours; la peinture peut, par le coloris, produire des impressions ou des illusions auxquelles la ligne reste étrangère. En d'autres termes, un homme vêtu parvient à dissimuler une infirmité visible, un homme nu ne le peut pas; or la sculpture est un art nu, même dans la draperie; aucune coloration ne réussit à en cacher les tares.

Préault, quoique sa langue le démangeât parfois plus que son intérêt ne l'eût exigé, était un bon camarade, très laid, opéré de strabisme, parlant avec une voix aigrelette

qui accentuait ses plaisanteries, de commerce facile, cherchant à frayer avec les hommes à réputation, ayant des amis partout, serviable et de cœur honnête. Il paraissait toujours heureux de vous rencontrer et avait chaque fois une parole aimable à vous dire. Ce n'était point un causeur; il lançait des mots et ne pouvait se résigner à une conversation suivie. Il avait écrit un recueil de maximes et d'aphorismes qu'il consultait souvent. Comme Gélasimus dans le *Stichus* de Plaute, il eût pu dire :

Ibo intro ad libros et discam de dictis melioribus.

Après sa mort, on commença à publier ce carnet; on s'arrêta, car on s'aperçut que les « pensées d'Auguste Préault » avaient été prises un peu partout, même dans La Rochefoucauld et dans La Bruyère.

Un autre faiseur de mots eut son heure de notoriété à Paris en même temps que Préault, dont il était le contemporain; on ne l'a connu que sous son pseudonyme de Laurent-Jan : il s'appelait Laurent et pendant longtemps avait porté le nom de Lausanne, qui était celui de sa mère. Il a manié le crayon, la plume, le pinceau, et n'a rien fait. Il a collaboré au *Charivari*, auquel il fournissait le vinaigre des *Carillons*. Vers 1840, il fut chargé de décorer le carré des paquebots-postes de la Méditerranée que l'on venait de construire sur les chantiers de la Ciotat; sous l'Empire, il dirigea l'ornementation des salons du ministère d'État. C'était un Parisien exclusif; son domaine était le boulevard, depuis le Faubourg-Montmartre jusqu'à la rue de la Chaussée-d'Antin. La vue de la campagne lui faisait horreur; volontiers il eût répété après Théophile Gautier : « Les arbres sont à la terre ce que la moisissure est au fromage. » Il disait : « Le plus beau spectacle de la nature ne vaudra jamais la vue d'un mur couvert d'affiches. » Les mains dans ses poches, les jambes torses,

les épaules irrégulières, on le voyait se promener sur l'asphalte, remuant sa tête osseuse, mâchonnant un cigare et aboyant ses bons mots. Il n'était pas tendre au pauvre monde et ne pardonnait aucune supériorité, ni celle du talent, ni celle de l'esprit, ni celle du caractère : il ne pardonna jamais à personne.

Au temps de sa jeunesse, il fut exposé à un péril étrange, que sa perspicacité sut éviter. Il fréquentait le salon d'un haut fonctionnaire de la Banque de France nommé Garat, lequel avait recueilli chez lui une parente, — une nièce, je crois, — qui fit plus tard un peu trop parler d'elle. Cette nièce était Marie Capelle. Entre elle et Laurent-Jan il y avait affinité; ces deux esprits caustiques, orgueilleux, aspirant à la fortune et à la renommée, échangeaient volontiers les médisances, dont ils n'étaient point avares. Ils s'attiraient mutuellement, causaient souvent ensemble, se recherchaient, si bien que l'on crut qu'ils avaient de l'affection l'un pour l'autre. M. Garat, désireux de se débarrasser de sa nièce, fit quelques ouvertures de mariage à Laurent-Jan, qui ne les rejeta pas. On n'alla pas jusqu'aux accordailles, mais il s'en fallut de peu. Laurent-Jan, qui à cette époque s'appelait encore Lausanne, n'était point entraîné vers le mariage, mais il n'y répugnait pas; en outre, il pensa que son union avec la nièce de M. Garat ne nuirait pas à sa fortune. Il avait remarqué que Marie Capelle assistait aux repas sans y prendre part; à peine suçait-elle un aileron de poulet ou mordait-elle à un fruit. Il disait en riant : « Ce sera une bonne économie dans le ménage! » Il était sceptique cependant, et ne croyait guère à ces estomacs éthérés qui ne se nourrissent que de rêveries; il se mit aux aguets, en un mot il espionna, et acquit la certitude qu'à huis clos la future Madame Lausanne ne se refusait ni côtelettes, ni filets de bœuf, ni vin de Bourgogne. Ce fait, si

commun chez les jeunes filles hystériques, parut à Laurent-Jan une preuve d'hypocrisie. Or, s'il eut des défauts, il eut du moins la qualité de détester les hypocrites. Il signifia à M. Garat qu'il n'épouserait point sa nièce, et ne reparut plus à la Banque de France. Lorsque Marie Capelle, devenue Madame Lafarge, fut accusée de vol et d'empoisonnement, Laurent-Jan disait : « Je serais ingrat de douter de la Providence, car je n'ai aucun goût pour l'arsenic. »

Sa cervelle était un alambic où les idées se combinaient jusqu'à ce qu'elles eussent produit un précipité qui était une maxime baroque ou un aphorisme de forme étrange. A force de concréter ses phrases, il les rendait inintelligibles et traitait tout le monde d'imbécile parce qu'on ne le comprenait pas. Montesquieu a dit : « Quand on court après l'esprit, on attrape la sottise. » Ce fut le cas de Laurent-Jan. Dans les œuvres littéraires de son temps, il ne cherchait, il n'admirait que la pointe, le trait. Cela avait singulièrement rétréci ses horizons; il vivait entre un calembour et un bon mot. Émile Augier venait d'obtenir un grand succès à la Comédie-Française avec une comédie en cinq actes; j'avais assisté à la première représentation et j'en sortais avec Laurent-Jan; j'étais encore tout chaud d'enthousiasme et d'autant plus ému que l'auteur était de mes amis. Laurent-Jan était furieux; je lui dis : « Je vous croyais très lié avec Augier; » il répondit : « Qu'importe? n'est-ce pas une dérision? voilà un animal qui va peut-être gagner trois cent mille francs avec une pièce où il y a moins de bons mots que dans un article du *Charivari*! »

Il avait de lui-même une haute opinion, et néanmoins reconnaissait son impuissance; il avait beau lutter contre elle, elle le rabattait et l'empêchait de se relever. Pour écrire un billet de trois lignes, il méditait pendant une

heure, se mettait à la torture et finissait par façonner une phrase prétentieuse qui visait à l'éclat et ne frisait que le phœbus. Il a travaillé avec Balzac et n'a jamais produit qu'un médiocre volume : *Misanthropie sans repentir*, qui, à force de vouloir être spirituel, est mortellement ennuyeux. Les idées qu'il émettait dans la conversation courante étaient haïssables; à l'aide de de Maistre et de Bonald, il s'était fait une sorte de catéchisme qui étonnait les naïfs et indignait les lettrés. En religion, il recommandait le bûcher et en politique l'échafaud. Sévère pour les autres, indulgent pour lui-même, il avait adopté à son usage une morale qui ne le gênait guère; il admirait la femme catholique attachée à ses devoirs, assidue aux prières, spiritualisant son mari, mais il oubliait volontiers sur la table des femmes auxquelles il rendait visite, des livres sans nom ornés de gravures sans draperies; il était misanthrope et fuyait ses semblables ; lui aussi il eût demandé, comme Alceste,

Un endroit écarté
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté;

cependant il ne lui déplaisait pas de colporter ses paradoxes dans les maisons où les poulardes étaient truffées et les vins abondants. Il se prenait au sérieux et n'aimait point qu'on lui fît remarquer ses contrastes; mais lorsqu'une fois on lui avait prouvé que l'on n'était pas dupe de ses simagrées, il s'adoucissait et cherchait à devenir aimable, ce qui ne lui était pas facile.

Blâmant tout et ne retenant guère sa langue, il lui arriva, aux approches d'une distribution de récompenses après une exposition des beaux-arts, de se trouver dans le cabinet du ministre d'État et de dire : « Dans le discours qui sera prononcé, il faudrait tâcher de sortir un peu des lieux communs ordinaires; c'est prêter à rire aux artistes

que de leur répéter toujours les mêmes fadaises. » Le ministre fit appeler un chef de division et lui prescrivit de préparer le discours ministériel, discours qui devait être un peu neuf et s'éloigner des phrases toutes faites dont Laurent-Jan a eu raison de se plaindre. Le chef de division manda Laurent-Jan et lui dit : « Le ministre désire faire un discours qui ne soit pas la répétition de ceux que l'on connaît déjà; il est fort occupé en ce moment et n'a pas le temps de composer sa harangue; vous êtes plus apte que personne à trouver les idées justes et les expressions propres; veuillez écrire le discours tel que vous le sentez, apportez-le dans trois ou quatre jours et je tiens cinq cents francs à votre disposition. » Laurent-Jan n'eut garde de refuser l'aubaine et écrivit à un de ses amis : « Le ministre me commande son discours aux artistes; trois pages, pas plus; quelques phrases ronflantes, l'avenir de la France, le seizième siècle qui peut renaître par l'initiative de l'intelligence française; tu vois ça d'ici, mets-toi à la besogne et expédie-moi cela tout de suite, on attend! » L'ami de Laurent-Jan était chez moi, à la campagne, tout entier à une nouvelle qu'il terminait pour la *Revue des Deux Mondes*. J'étais de loisir; je me chargeai du discours, que le ministre accepta sans observations. C'est certainement un des plus médiocres qu'il ait prononcés.

Un jour, le peintre Landelle dit à Laurent-Jan : « Il faudrait essayer de devenir quelque chose. » Laurent-Jan, indigné, répondit : « Il me suffit d'être quelqu'un. » Il lui fut cependant indispensable de devenir quelque chose, car les difficultés de la vie s'accentuaient, et l'auteur de *Misanthropie sans repentir*, fort connu dans certains estaminets, inconnu du public, n'était point de nature à les supporter vaillamment. On se mit en campagne, on frappa à bien des portes et l'on n'épargna pas les démarches.

Enfin cet homme qui méprisait tous les écrivains, vitupérait tous les auteurs dramatiques, raillait tous les artistes, crachait sur tous les ministres, sénateurs, députés, conseillers d'État, notaires et banquiers de son temps, obtint d'être nommé directeur de l'école municipale de dessin de la rue de l'École-de-Médecine. Il accepta avec ingratitude les fonctions qui lui donnaient du pain et se trouva déclassé. De ce jour, il fut difficile de conserver des relations avec lui, car la médisance intarissable est odieuse. Ce malheureux, qui souffrait, qui a traversé la vie en maugréant, qui n'excusait personne, était arrivé à la calomnie maniaque; il lui était impossible de ne pas dire du mal de tout le monde, même des gens qui lui avaient fait et qui lui faisaient du bien. Il est mort isolé et nul ne lui a accordé un regret. Je l'avais connu, mais j'avais fini par l'éviter, car son sifflement d'aspic m'était insupportable. Les hommes pour qui la réputation ou le bonheur d'autrui est une cause de souffrance, sont très à plaindre; je n'éprouvais pour lui que de la compassion, mais cette compassion s'évanouissait lorsque j'étais réduit au supplice de l'entendre.

Extérieurement, ce pauvre homme ressemblait à un héros d'Hoffmann, et il est possible que sa forme biscornue ait été pour quelque chose dans le perpétuel malaise de son esprit. Maître Coppelius devait être ainsi, de mouvements brusques, de face abrupte et de genou pointu. Un autre personnage, qui vint se fixer à Paris vers la fin de la Restauration et qui eut quelque influence dans la société du temps de Louis-Philippe, était, avec d'autres apparences, tout aussi fantastique que Laurent-Jan : c'était le docteur Koreff, qui rappelait le conseiller Crespel du *Violon de Crémone*. Petit, lippu, clignant de l'œil, coiffé d'une perruque à l'enfant, moitié chiendent, moitié filasse, vêtu à la diable, racontant lentement, d'un

accent germanique, des drôleries où la saillie ne manquait pas, viveur effronté, sceptique et bas sur jambes, il arrivait de Berlin, où il avait été un des sept du club de Sérapion qu'Hoffmann présidait, — sous la table.

Sa situation était spéciale : recommandé par Humboldt à Cuvier, qui l'avait accepté et patronné, il s'était lié avec Lœve-Veimars, qui l'avait mis en relation avec les gens de lettres et les artistes; médecin de l'ambassade de Prusse, il avait été présenté par son ambassadeur dans les meilleurs salons de Paris; or le monde — proprement dit, — très réservé avec les Français, est plein de bienveillance pour les étrangers; on les accueille, on les reçoit, on les choie, ça ne tire pas à conséquence, et le docteur Koreff devint la coqueluche de plus d'un lieu de bonne compagnie. Sa laideur et son débraillé furent de l'originalité, son cynisme fut de l'esprit, son baragouin lui donna des charmes; Koreff fut à la mode. Les femmes faisaient les yeux blancs et disaient : « Connaissez-vous le docteur Koreff? il est délicieux! »

Il y avait une Mme Koreff, mais on n'en parlait guère, quoiqu'elle se montrât beaucoup. Elle était camarde, grêlée et rebondie; sur sa poitrine, tendue de satin noir, serpentait une énorme chaîne en or soufflé, la boucle de sa ceinture était étincelante et le point de jonction de son tour brun était dissimulé par une ferronnière en émail. Elle regardait les gens à travers un gros binocle reluisant et portait de fortes bagues. Elle figurait assez bien une idole, quelque Taroa des îles Sandwich, parée pour un jour de sacrifice. Quand elle passait dans son landau, trop bas sur essieu, elle avait l'air d'être traînée dans une baignoire à deux chevaux. Parfois le docteur Koreff et sa femme se promenaient dans la grande allée des Champs-Élysées; on les regardait, et l'on se demandait de quel théâtre de

marionnettes ces deux fantoches avaient pu s'évader.

Quelque chose de mystérieux planait autour du docteur; il avait des allures si étranges, il quittait si brusquement les gens, se laissait tomber parfois dans des rêveries si profondes, que certaines personnes avisées en avaient conclu qu'il ne pouvait être qu'un espion, un espion du grand monde. Le pauvre Koreff n'a jamais rien espionné du tout, mais ce mauvais propos flattait son importance, qui était grande; il laissait dire et en tirait vanité. Il faut lui rendre justice. Un des premiers, avec Benech, qui fut presque aussi charlatan que lui, il combattit le jeûne auquel les médecins français condamnaient leurs malades, décria la saignée dont les disciples de Broussais abusaient encore, recommanda la nourriture, les fortifiants, le grand air; il avait reconnu que les vieilles races périssent d'anémie; en outre, il s'entremit énergiquement pour ouvrir à Meyerbeer les portes de l'Opéra. Ce sont là des titres à la reconnaissance. Koreff avait du goût pour la bonne chère, mais il aimait surtout les dîners de garçons, où l'on cause les coudes sur la table, où les paroles sont libres et les anecdotes croustilleuses. On se donnait rendez-vous à la rotonde du Palais-Royal, entre amis, et là on décidait à quel restaurant on irait demander le pain du jour. Il n'était point sot et choisissait bien ses convives : Lœve-Veimars, Mérimée, Beyle, les deux Musset, Eugène Delacroix, Viollet-le-Duc, Ampère, Arvers, Briffault, qui est mort fou, et quelquefois même, — ne le répétez pas, — le philosophe Victor Cousin. Il y avait là un souffle d'esprit à tourner les têtes. La soirée se prolongeait en causeries que plus d'un aurait voulu entendre. Que faisait-on ensuite? Si j'avais aux doigts la plume de Mathurin Régnier, j'essayerais de le dire.

Koreff, ayant ses entrées dans tous les mondes, y servait naturellement d'intermédiaire; lorsque quelque femme

curieuse ou trouvant son salon un peu languissant voulait l'animer par la présence d'un artiste, d'un écrivain en renom, elle s'adressait à lui ; il faisait droit à la demande, car il était bon homme et se rengorgeait de mettre en relief les gens connus. Une femme du monde demanda au docteur Koreff de lui amener Alfred de Musset, qui, dans tout l'éclat de la jeunesse et de ses débuts, excitait de la curiosité chez les esprits intelligents. Par suite d'une erreur ou d'un calcul, Koreff ne dit mot à Musset et présenta Prosper Mérimée. Ce fut une bonne aubaine pour celui-ci ; il n'était pas homme à l'ignorer, car il était habile et savait la vie. Il était déjà célèbre : sa *Jacquerie*, sa *Chronique du temps de Charles IX*, sa *Guzla*, à laquelle Gœthe lui-même s'était laissé prendre, son *Théâtre de Clara Gazul* indiquaient les fortes qualités de style qui en ont fait un maître.

Si jamais homme eut la science de l'écrivain, ce fut lui. Ses aptitudes, son ardeur au travail qui était considérable, son amour des lettres, auraient fait penser qu'il eût tout quitté pour elles ; il n'en fut rien. Avec une précocité de sagesse rare chez un jeune homme, il comprit que les lettres sont cultivées avec d'autant plus de soin, avec d'autant moins de sacrifices au respect qui leur est dû, que l'on est dans une situation indépendante du produit que l'on en tire. Son père, dont le meilleur tableau est l'*Innocence donnant à manger à un serpent*, avait abandonné la peinture pour s'occuper de recherches théoriques sur les couleurs. A ce métier on ne s'enrichit guère, et Prosper Mérimée était sans fortune, ou peu s'en faut. Il se fit recevoir, ou fut nommé auditeur au Conseil d'État, sachant que cette carrière n'en est pas une, mais qu'elle s'ouvre sur bien des routes. Il avait de l'entregent, de la hardiesse ; son ami Beyle tâchait de lui infuser son expérience et y réussissait. Il s'agissait de conquérir une

position qui n'interromprait pas le labeur littéraire. Il fallait, comme dans le *Mariage de Figaro*, pouvoir chanter *Gaudeat bene nanti!* Quel magicien ouvrirait la porte derrière laquelle tant d'espérances et peut-être tant de chefs-d'œuvre attendaient?

Le magicien fut le comte d'Argout, dont le nez a fait gagner bien de l'argent aux dessinateurs de caricatures et aux journalistes du temps de Louis-Philippe. Lorsqu'il devint ministre, il prit Mérimée comme chef de cabinet et l'emmena successivement au ministère de la marine, au ministère du commerce, au ministère de l'intérieur. Dans ce dernier poste, après je ne sais plus quelle émeute, Mérimée, par ordre de son ministre, rédigea la fameuse circulaire qui enjoignait à tout médecin, à tout chirurgien d'avoir à dénoncer les blessés qu'il soignait. Un seul homme appartenant au corps médical se conforma à de telles instructions et manqua au devoir professionnel; il en est resté déshonoré. Quand le comte d'Argout quitta le ministère en 1834, il nomma son chef de cabinet inspecteur général des monuments historiques. La place était convenablement rétribuée; elle permettait de voyager et donnait du loisir. La littérature en profita, Dieu soit loué! car il eût été cruel qu'un écrivain de cette trempe fût confisqué par l'administration au détriment des lettres. Lorsque Mérimée, dans ses tournées d'inspecteur, reconnaissait malaisément l'âge d'un gable ou l'époque d'un pinacle, il consultait son ami Viollet-le-Duc, qui le soufflait, et le soufflait bien.

Peu d'hommes ont été plus scrupuleux que Mérimée dans le travail littéraire: il cherchait la perfection et l'a souvent rencontrée; l'envie de mieux faire l'aiguillonnait, il respectait son œuvre et ne se lassait de la corriger. Son procédé était d'une extrême lenteur : il recopiait ses manuscrits et en les recopiant les modifiait; je lui ai entendu dire qu'il avait recopié *Colomba* seize fois de suite. Il

avait une faiblesse qui m'a toujours surpris dans un écrivain chez lequel le scepticisme joint au dédain d'autrui n'était pas mince; avant de donner ses ouvrages, — livres ou nouvelles, — à imprimer, il les lisait dans les salons ou dans les boudoirs; il recherchait les applaudissements des désœuvrés du monde ou les approbations du tête-à-tête; bien plus, il ne reculait pas devant la corvée de copier ses *Nouvelles* de sa meilleure écriture sur papier de petit format, il les faisait relier chez Bauzonnet ou chez Capé et les offrait à ses admiratrices; — *homo duplex*, — très raide ou très souple, selon les circonstances, et surtout selon les milieux.

Lorsque je lui fus présenté pour la première fois, j'avais dix-huit ans et j'étais fort ému d'une telle bonne fortune; il s'en aperçut, voulut m'étonner et m'adressa une question qui méritait et qui reçut une réponse brutale. Lorsque je le retrouvai une douzaine d'années plus tard, je lui rappelai le fait, il en rit beaucoup et parut surpris que j'en eusse conservé une impression mauvaise, que du reste le temps n'a pas effacée. Dans le monde, il avait bonne tenue, quoique un peu contrainte et préparée; il ne parlait guère, comme s'il se fût méfié de lui. Ébloui par les grandeurs et volontiers obséquieux, il n'épargnait pas les témoignages de respect lorsqu'il était en face de l'impératrice, mais ne se gênait guère, quand il en parlait, pour dire : « La dernière fois que j'ai vu Eugénie.... » Des observations lui furent adressées à cet égard; il n'en tint compte et ne s'aperçut jamais qu'on le raillait quelque peu de cette familiarité de parvenu. Victor Cousin disait : « Mérimée, c'est un gentilhomme. » Il est tout simple que Victor Cousin ait eu cette opinion, mais elle lui reste personnelle. Ni dans les allures, ni dans le langage, ni dans les goûts, Mérimée n'avait rien qui fût de l'homme de race; tout prouvait en

lui, au contraire, qu'il était voulu, guindé et qu'il cherchait à ne point se départir d'une attitude étudiée. Il avait appris sa leçon et s'efforçait de ne point l'oublier. Je l'ai vu quelquefois en même temps que le comte de Morny; le contraste était éclatant et l'aisance de l'un faisait ressortir les façons empruntées de l'autre. Il avait la manie de se faire habiller en Angleterre, et ses vêtements, coupés sans grâce, de drap résistant, augmentaient encore la raideur qu'il croyait devoir affecter.

Il était de taille moyenne et bien bâti; le haut du visage était beau; le front ample et des yeux magnifiques révélaient l'intelligence et les aspirations élevées; mais le nez en groin, la bouche sensuelle, les maxillaires épais indiquaient la grossièreté des appétits auxquels il n'a pas toujours résisté. Dans l'intimité, lorsque l'on était entre hommes, après le dîner, fumant et bavardant à la volée, Mérimée déployait un cynisme extraordinaire. Je ne suis pas prude, les anecdotes grasses ne me choquent pas; les maîtres en langage rabelaisien, en comparaisons salées, ne me font pas peur et souvent je leur ai donné la réplique; mais chez Mérimée il y avait une richesse d'expressions, une abondance de détails, un fini de description qui me suffoquaient. Jamais il ne riait quand il pataugeait à travers les gravelures; il se vautrait dans l'immondice avec sérénité; j'ai vu Antony Deschamps sortir pour éviter la fin d'une anecdote. Il cherchait à étonner, c'était là sa faiblesse. C'est à cette mauvaise habitude que j'attribue la répulsion que George Sand éprouvait pour lui, malgré la bienveillance dont elle était animée et l'indulgence qui était le fond même de sa nature. Un jour que je l'interrogeais sur Mérimée, elle me répondit : « Ne me parlez pas de cet homme, son souvenir m'est odieux. »

Il avait cependant des qualités d'un aloi irréprochable,

car il eut des amis, des amis très dévoués qui l'ont suivi dans les diverses phases de son existence et lui sont restés fidèles. C'est un lieu commun de dire que l'on n'aime que ceux qui méritent d'être aimés, mais on peut affirmer que tout homme qui a des amis sincères est recommandable, et Mérimée en eut. Dans les dernières années de sa vie, lorsque la maladie de cœur dont il souffrait avait déterminé des accès d'asthme qui lui furent cruels, les médecins lui avaient conseillé de tirer de l'arc, afin de développer les muscles pectoraux et de donner du jeu aux poumons. Rien n'était plus touchant que de le voir traverser Cannes, où il allait passer les hivers, escorté de deux Anglaises qui portaient l'arc et le carquois, comme deux nymphes antiques derrière ce vieil Apollon, et qui venaient exprès de Londres pour le soigner, surveiller son mal et distraire sa solitude. Il fut très lié avec Farcy, qui tomba en combattant pendant les journées de Juillet, et il vécut dans l'intimité de Victor Jacquemont; mais les lettres qu'il échangea avec lui étaient d'un tel style, qu'elles ne purent trouver place dans la correspondance publiée après la mort du voyageur.

Il était bien incomplet : « Je n'aime pas les parents; — l'architecture des palais de Venise est sans goût et sans imagination; — j'abhorre les vers français. » Il le dit dans des lettres confidentielles, et on peut le croire[1]. C'est qu'en effet certains sentiments lui échappaient; il était sec et en défense contre des émotions qu'il considérait comme banales. En revanche, lorsqu'il a mangé une bécassine cuite à point ou bu un verre de vin de Porto suffisamment dépouillé, il est vibrant de poésie et chante hosannah. Cet

1. Mérimée semble ne rien comprendre à la poésie : Victor Hugo est fou, Baudelaire est fou; Ponson du Terrail seul est intelligent. Est-il de bonne foi? Se moque-t-il de la femme à laquelle il écrit? Cf. *Lettres à une Inconnue*.

homme d'esprit eut la manie baroque d'apprendre le grec aux femmes qui l'accueillaient. Il leur offrait la grammaire de Burnouf, leur donnait des répétitions et de temps en temps venait les interroger sur les aoristes seconds ou sur les verbes en λω, μω, νω, ρω. Si ridicules que fussent ses tentatives, il y persistait avec la ténacité d'un cuistre :

Ah! pour l'amour du grec, souffrez qu'on vous embrasse!

Il avait du reste un goût particulier pour les langues, et sut en tirer parti. Dans certains cas, il eut du discernement et choisit bien ses professeurs.

Son obligeance était rare et pour ses amis il fut serviable. C'est lui qui fit admettre Viollet-le-Duc à Compiègne et qui entreprit en sa faveur une campagne hardie. Viollet-le-Duc, qui avait une grande admiration pour Napoléon III et une admiration plus grande encore pour l'impératrice Eugénie, concentrait tous ses soins sur un petit théâtre de société que l'on avait improvisé dans un coin du château. On appréciait son adresse à dessiner les costumes et les décors. Dans l'entre-temps on entendait dire que c'était le seul architecte d'imagination, mais que la jalousie de l'Institut le tenait éloigné de l'enseignement; et pourtant qui donc devait occuper une chaire à l'École des Beaux-Arts, sinon cet homme qui était à la fois Vitruve et Bramante! En attendant qu'il fût le nouveau grand maître de l'architecture française, on lui ouvrit un crédit de quelques millions et on lui livra le château de Pierrefonds à restaurer. A ce genre de reconstitutions Viollet-le-Duc excellait. Dessinateur d'une agilité et d'une science merveilleuses, il connaissait la période gothique de l'histoire architecturale avec une sûreté impeccable. Ses travaux de restauration de la Sainte-Chapelle et de Notre-Dame sont très beaux; mais il ne paraît pas avoir pénétré dans l'antiquité et ses idées

en matière de constructions modernes étaient médiocres. Aussi il y eut un vif mouvement de surprise lorsqu'il fut nommé professeur à l'École des Beaux-Arts. Mérimée avait usé de son influence, qui était sérieuse dans l'intimité de l'empereur et qui, cette fois, n'eut point un heureux résultat. Les élèves de l'École des Beaux-Arts furent mécontents et protestèrent; on n'en tint compte, et Viollet-le-Duc fut solennellement installé dans sa chaire par le surintendant des beaux-arts, qui était le comte de Nieuwerkerke. Au milieu des clameurs qui l'accueillirent, le professeur ne put dire un mot.

Il quitta la salle, escorté du surintendant et de quelques amis, au milieu desquels Théophile Gautier s'était fourvoyé; les élèves, comme l'on dit, emboîtèrent le pas; dans la rue Bonaparte, sur le quai Malaquais, sur le pont des Arts, la foule suivait et chantait. Il est superflu de désigner l'opéra auquel elle avait emprunté sa romance, il serait injurieux de répéter les quolibets qui furent lancés. On se groupa dans la cour des musées; Théophile Gautier voulut haranguer la cohue et faire entendre raison aux élèves de l'École des Beaux-Arts. Il faut toujours que force reste à la loi : aussi les sergents de ville l'arrêtèrent et le conduisirent au poste, où il fut enfermé; la police dissipa l'attroupement; alors on s'aperçut de la bévue et on délivra l'infortuné Gautier, qui se racontait déjà l'histoire de Lesurques. A la suite de ce scandale, Viollet-le-Duc cessa d'essayer de professer devant des jeunes gens qui refusaient de l'entendre. Il avait sans doute besoin d'un auditoire, car plus tard, après la chute de l'Empire, il se fit élire conseiller municipal.

Mérimée avait péché par entraînement d'amitié; deux fois déjà l'amitié l'avait poussé à des erreurs; les seules fautes que son habileté ait commises sont dues à un sentiment élevé. Le comte de Montrond venait de mourir;

on pourrait raconter bien des anecdotes sur lui, si le français, comme le latin, bravait l'honnêteté. Une femme qui l'avait connu dit devant Mérimée : « Quel malheur que tant de mots spirituels soient perdus! on devrait toujours recueillir les paroles des gens d'esprit. » Mérimée répondit : « C'est vrai ; je vais faire l'oraison funèbre de Beyle, » et il écrivit cette petite brochure intitulée H. B., qui fut tirée à vingt et un exemplaires seulement, et où les noms laissés en blanc furent tracés à la main. Eugène Pelletan eut communication de l'exemplaire que Mérimée avait donné à un vieil écrivain dont le fils, récemment mort, fut un critique éminent. Pelletan fit un article sévère, mais justifié, car en réalité cette brochure est passablement ordurière. Le même exemplaire courut sous le manteau, fut copié; une copie tomba entre les mains d'un imprimeur en faillite réfugié en Belgique et nommé Poulet-Malassis, qui la fit réimprimer à grand nombre; Mérimée ne fut pas content. Il avait sérieusement cru qu'il rendait hommage à la mémoire de l'auteur de la *Chartreuse de Parme* en racontant beaucoup de propos que la causerie pouvait excuser et qui ne devenaient coupables qu'en étant fixés par l'impression. Mérimée donna un pendant à « l'éloge de Beyle » : ce fut la défense de son ami Libri, qui avait été condamné pour vol de livres rares et de manuscrits dans les bibliothèques publiques. Cette fois les choses tournèrent mal et il n'en fut pas quitte pour un article désagréable. La justice trouva qu'on lui manquait de respect et il alla passer quinze jours à la Conciergerie. C'était sévère.

Mérimée, qui était si prudent, qui tâtait le terrain avant d'y mettre le pied, qui faisait profession d'être un « malin », s'est laissé duper comme un niais dans une circonstance où sa vanité l'a aveuglé. Il en est résulté la publication des *Lettres à une Inconnue*, qui fut une spé-

culation que je n'ai pas à qualifier. Cacher sa vie avec soin, fermer sa porte, tirer les rideaux pour échapper aux regards et être livré tout entier, nu, sans défense, être vendu pour un sac d'écus, c'est un cruel châtiment, et je ne sais pas en quoi Mérimée l'a mérité. En lisant ces lettres qui jamais n'auraient dû sortir de la cassette secrète, je me rappelais ce cri, ce cri inutile de Proudhon : « Sur votre âme, brûlez toutes mes lettres, ou je cesse de vous écrire; ne trahissez pas l'amitié en gardant des chiffons confidentiels; un de mes bonheurs est de penser que je ne laisserai pas de papiers après ma mort[1]. » A qui appartient le droit de publier une correspondance formant un corps d'ouvrage? A celui qui l'a reçue, ou aux héritiers de celui qui l'a écrite? La question ne peut faire doute et nul tribunal n'hésitera à reconnaître que les lettres font retour à leur auteur ou à ses ayants droit du moment qu'elles sont l'objet d'une publication exclusive.

Nous pourrions dire le nom de l'inconnue et citer le pseudonyme anglais sous lequel elle entama cette correspondance, dont la première lettre fut confiée à un collégien, qui la jeta à la poste en arrivant à Paris. Nous serons plus réservé et nous ne raconterons pas les épisodes auxquels il est fait ou il n'est pas fait allusion dans les deux volumes que l'on sait et qui auraient pu être plus complets; mais nous ferons remarquer qu'il eût été convenable de supprimer certains passages injurieux pour des hommes qui ont été les collègues ou les confrères de Mérimée; ce n'eût été qu'un acte de savoir-vivre.

Le succès qui accueillit cette publication a engagé à fouiller dans les portefeuilles; *une autre Inconnue* a réuni et mis au jour quelques lettres, mais tellement

1. Proudhon à Pilhes, 25 juillet 1858; la correspondance de Proudhon forme quatorze volumes.

insignifiantes qu'elles ont passé inaperçues. Les *Lettres à Panizzi* sont importantes : celles-là, du moins, ont été triées par des mains respectueuses. On comprend, à les lire, que bien des suppressions y ont été faites et ce qui en reste est d'un vif intérêt historique. Mérimée y dévoile un homme que l'on ne soupçonnait pas, car il semblait prendre à tâche de le cacher. Ce sceptique, ce cynique, ce coureur de ruelles, qui affectait avec les femmes un manque de respect où l'on trouve l'explication de ses bonnes fortunes, se révèle, dans ses confidences intimes, avec des qualités de cœur et d'abnégation que son existence apparente n'aurait pas fait soupçonner. Il ôte son masque et le visage inspire de la sympathie.

Il est courtisan, ceci n'est pas douteux; — aux Tuileries, on l'a surnommé le fou de l'Impératrice, — mais il est le serviteur de l'infortune, et aux mauvaises heures il est là. Parfois il fait la leçon, il tient tête et donne des conseils que l'on eût bien fait d'écouter. Il aime la France d'un grand amour, et s'il est dévoué au souverain qui l'accueille et le traite avec familiarité, il ne s'aveugle pas; il voit les fautes, il constate les imprudences et ses prévisions ont la force d'une prophétie. Longtemps avant l'écroulement de l'Empire, il compte les oscillations du sol et il est pris de l'angoisse mystérieuse dont on est saisi à l'approche des cataclysmes; il est vieux, l'âge a porté fruit, il a bu le vin amer et fortifiant de l'expérience; il lui semble que les nations sont comme le voyageur engagé dans la montagne et qu'il leur faut un guide. Lui, le libéral à outrance de la Restauration, le combattant de Juillet, il ne croit plus guère à la liberté et il se demande si de convulsions en convulsions les peuples n'arrivent pas à l'agonie.

Au moment de la déclaration de guerre, en 1870, il était à Cannes. Dès que le bruit de nos premières défaites parvint jusqu'à lui, il domina son mal et accourut à

Paris, au Sénat et près de l'impératrice. Défaillant, fléchissant sous la maladie et sous nos désastres, il resta au devoir jusqu'au bout, comme une bonne sentinelle. Ce fut la révolution du 4 septembre qui le releva de son poste : « Tout ce que l'imagination la plus lugubre pourrait inventer de plus noir est dépassé par l'événement; c'est un effondrement général![1] » Le coup fut sans merci; il n'y devait pas survivre. Il revint à Cannes, sans espoir, cherchant en vain une lueur au milieu des ténèbres, et disant : *Finis Galliæ!* Ses deux amies anglaises ne le quittaient pas. L'une d'elles, miss Lagden, écrivait le 24 septembre : « Il est mort la nuit dernière, sans lutte aucune; ce sont certainement ces horribles événements politiques qui ont abrégé ses jours. » Il a bien fait de s'en aller, il n'a pas vu la Commune, qu'il avait prévue. Le 20 août 1870, il écrivait : « Tout le sang qui a coulé ou coulera est au profit du désordre organisé. »

La maison qu'il habitait rue de Lille, à Paris, où il avait réuni toutes les reliques de sa vie, a été brûlée en même temps que le palais de la Légion d'honneur, la Cour des Comptes et le Conseil d'État. Croirait-on qu'il est des gens, — que l'on pourrait nommer, — qui ont écrit et imprimé que l'impératrice Eugénie, ayant confié des papiers secrets à Mérimée, a fait incendier la rue de Lille afin de les anéantir?

La défaite de la France a tué Mérimée; nulle croyance, nulle foi en l'avenir n'est restée en lui; il est mort désespéré. Pour se ressaisir, il aurait dû se rappeler la parole d'Edgar Quinet : « Quand l'iniquité aura couvert toute la terre, si la justice a pu se cacher à l'ombre d'un brin d'herbe, c'est assez pour qu'elle grandisse et parfume les trois mondes. »

1. *A Panizzi*, 4 septembre 1870.

CHAPITRE XXV

LUI ET ELLE

Je n'ai vu Alfred de Musset que deux fois. De tous les hommes célèbres dont j'ai été contemporain, c'est celui que j'aurais le plus aimé à connaître; mais le hasard ne nous mit pas en rapport et je n'eus avec lui que deux contacts, qui sont restés présents à ma mémoire. La première fois que je l'aperçus, c'était dans une réunion provoquée en son honneur dans une maison où le monde officiel, les artistes et les écrivains se rencontraient. Alfred de Musset y était patronné, si je ne me trompe, par Hippolyte Fortoul, alors ministre de l'instruction publique. On avait donné quelque solennité à cette soirée. Musset y devait lire le *Songe d'Auguste*, pendant que Gounod, assis au piano, jouerait une symphonie destinée à accompagner les vers du poète. Ce fut assez triste; on entendait une poésie de commande et les « murmures approbateurs » étaient de ceux que les gens bien élevés ne refusent pas. Les vers étaient d'Alfred de Musset, nous le savions; ils eussent été de Ponsard, on n'en aurait pas été surpris.

Il reçut les compliments d'un air contraint; il était mal à l'aise et en méfiance. Le milieu le troublait; à côté de quelques-uns de ses confrères de l'Académie française il y avait trop de personnages qu'il ne connaissait pas; sa

voix faible, sa diction molle contrastaient avec la vigueur du jeu de Gounod. En somme, les applaudissements furent pour le poète et les éloges pour le compositeur. Musset parut s'en apercevoir; il fut assez rogue et peu causeur tant que dura la soirée, qui se prolongea après la lecture. Dans une de ses lettres à Mme Jaubert, il parle de « son extérieur raide, grognon et impertinent, peu sympathique » ; ce soir-là, le portrait était ressemblant.

La seconde fois que je le vis, c'était dans une maison où j'étais en visite après le dîner. Un grand feu flambait dans l'âtre, un lustre chargé de bougies, plusieurs lampes éclairaient le salon, où quelques jeunes femmes s'amusaient d'une discussion ouverte entre Victor Cousin et Charles de Rémusat. Alfred de Musset entra et s'assit près de la cheminée, avec la figure ennuyée d'un homme qui accomplit une corvée. Il regardait les femmes comme s'il eût cherché à les comparer entre elles. Je pus le contempler à mon aise. Il avait alors quarante-quatre ans; de sa jeunesse, de sa beauté passée, il n'avait conservé qu'une admirable chevelure blonde que dorait le reflet des lumières; le visage allongé était amaigri; des rides précoces accusaient les traits; le front avait de la grandeur, mais la lèvre inférieure semblait amollie et donnait à l'ensemble une sorte d'expression d'hébétude; la main, belle et soignée, rassurait parfois les boucles de cheveux. Le costume, et surtout la façon de le porter, avait quelque chose de suranné qui sentait le vieux dandy.

Il consulta la pendule, tira sa montre, la mit contre son oreille et hocha la tête. Cinq minutes après, il recommença et parut contrarié de reconnaître qu'elle était arrêtée. Je le regardais avec un intérêt poignant et je me demandais si le génie n'est pas une force extérieure dont l'homme est irresponsable et peut-être inconscient. C'est à peine s'il avait échangé quelques paroles banales,

questions et réponses d'usage avec la maîtresse de la maison. Au bout d'une demi-heure, il se leva tout d'une pièce, resta un instant immobile et traversa le salon d'un pas posé, la taille raide, la tête droite, marchant du talon et les yeux fixés devant lui. Dès qu'il fut parti, une femme qui l'avait attentivement suivi du regard dans une glace dit : « Pauvre garçon ! » Victor Cousin eut un mot méchant qu'il aurait mieux fait de retenir; mais il n'était ni bon chrétien ni bon confrère, et quand une médisance le tourmentait, il en faisait volontiers part aux autres. L'état de Musset n'était point douteux, et lorsqu'il s'était retiré, chacun avait feint d'être occupé :

> Dans ce verre où je cherche à noyer mon supplice,
> Laissez tomber plutôt quelque pleur de pitié !

Qu'il est difficile de parler d'Alfred de Musset! Je ne sais pas pourquoi on l'a surnommé le poète de la jeunesse, car ce sont les lamentations qui dominent dans son œuvre, et le sanglot que lui a arraché sa douleur éclatera toujours au milieu de ses chants. Il eut plus que du talent, il eut du génie, et son génie s'est éveillé dans la souffrance. Qu'est-ce que les rodomontades de l'*Andalouse* et de *Don Paez*, — poèmes de la jeunesse, — si on les compare aux *Nuits*, au *Souvenir*, à la *Lettre à Lamartine*, lettre qui reçut la plus sotte des réponses? Qu'est-ce que son rire, sa raillerie, ses bravades en regard de ses pleurs? C'était un malade, on n'en peut douter : « Il fallait que tu fusses poète, tu l'as été en dépit de toi-même; Dieu condamne certains hommes de génie à errer dans la tempête et à créer dans la douleur », lui écrivait George Sand.

L'impulsion irrésistible qui l'emportait, le cri qui échappait, comme malgré lui, à ses lèvres, les sensations où il cherchait un assouvissement à des désirs d'autant plus violents qu'ils étaient indéterminés, l'ivresse à laquelle il

demandait l'oubli à défaut d'apaisement, l'impossibilité de jouir d'un bien possédé, le désespoir de ne plus posséder ce bien perdu, les séparations brutales, les retours impétueux, les reproches, les injustices, les violences, sont le fait d'une nature mal équilibrée qui s'appartient peu, obéit à des appels instinctifs et ne se commande pas.

Le génie est une névrose, a dit Moreau de Tours. Avant lui, dans un de ses contes, Swift avait dit : « Le génie est une maladie du cerveau. » Chateaubriand, Byron, Alfred de Musset n'ont été si grands que pour avoir supporté des vibrations cérébrales dont l'intensité était un martyre. La souffrance était en eux, tout choc extérieur la fit résonner; la mélodie fut la voix de leur mal, et cette mélodie, qui était la plainte de leur désespoir abstrait, retentira d'un immortel écho parmi les hommes. Leur voyage a été agité; il n'est pas un coin de route où ils ne soient tombés, pas une pierre contre laquelle ils ne se soient blessés; qu'ils reposent en paix! leur soupir n'est pas près de s'éteindre; le tombeau des grands poètes est le cœur même de l'humanité.

Pour commenter Alfred de Musset, pour expliquer son existence faite de travail et de plaisirs qui parfois dégénéraient en excès, il faudrait le prendre aux premières années de son adolescence, alors qu'il était beau comme le Chérubin de Beaumarchais, avec l'éclair du génie futur; il faudrait raconter à quelles obsessions, à quels ordres il a obéi et mettre à nu des mystères qu'il vaut mieux ne pas dévoiler. S'il a aimé l'air vicié, c'est qu'on l'avait accoutumé, qu'on l'avait forcé à le respirer de bonne heure; il le savait et il en a crié de détresse. En 1832, à l'âge de vingt-deux ans, alors qu'il n'avait pas encore fait la rencontre qui devait exercer tant d'influence sur sa vie et sur son talent, il publia le *Spectacle dans un fauteuil.*

Qui ne se rappelle *la Coupe et les Lèvres*, qui ne sait l'imprécation de Frank?

Ah! Malheur à celui qui laisse la débauche
Planter le premier clou sous sa mamelle gauche;
Le cœur d'un homme vierge est un vase profond;
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure,
Car l'abîme est immense et la tache est au fond.

C'est l'explosion d'un regret; la première eau versée avait été impure. Comme au montagnard du Tyrol, une Monna Belcolor lui avait dit : « Monte à cheval et viens souper chez moi. » Je l'ai connue celle-là, déjà vieillie, toujours belle, fière de son titre et de ses grands laquais, blanche, onduleuse malgré sa taille épaissie, contemplant sa petite main dont elle était amoureuse, divinité déchue comme une Cybèle dévergondée; son rire s'épanouissait sur ses lèvres rouges, et il était difficile de supporter la hardiesse de son expression lorsqu'elle vous regardait

Avec ses deux grands yeux qui sont d'un noir d'enfer.

Gustave Flaubert l'aperçut une fois et ne voulut jamais la revoir; il en avait peur.

Alfred de Musset était pauvre; entraîné par les plaisirs dans un monde où les prodigalités n'arrêtaient pas des gens riches, il joua pour gagner un argent que ses œuvres ne suffisaient guère à lui rapporter. Le duc d'Orléans, qui avait été son camarade au collège Henri IV, voulut lui obtenir les faveurs du roi; mais Louis-Philippe fut choqué d'avoir été tutoyé en vers par le poète; Louis XIV était moins susceptible :

Grand roi, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire!

François Buloz, auquel on avait offert le poste de bibliothécaire au ministère de l'intérieur, le fit attribuer, non sans peine, à Alfred de Musset; sa *Ballade à la lune* lui

nuisait dans l'esprit des chefs de bureau. Après la révolution de 1848, Ledru-Rollin, lettré comme un saumon, mit Alfred de Musset à la porte. Lamartine, chef réel du gouvernement, laissa accomplir cet acte d'imbécillité et n'eut même pas la pudeur de protester. Il fallut attendre l'Empire et l'entrée aux affaires d'Hippolyte Fortoul, qui, sans en être sollicité, nomma Alfred de Musset bibliothécaire au ministère de l'instruction publique. C'était une sinécure, et le poète eut quelques inquiétudes matérielles de moins.

Les hommes de la génération actuelle, qui tous savent les poésies d'Alfred de Musset, les citent et les répètent, croiront-ils qu'il était inconnu au temps de ma jeunesse? Inconnu, je m'explique. Il était célèbre parmi les jeunes gens des lettres et des arts, dans quelques salons féminins, mais sa réputation flottait au milieu de groupes privilégiés et n'en émergeait pas. Lui, qui sera le grand poète de notre époque, car le cri qu'il a poussé est plus humain que les clameurs des autres, n'avait point dépassé les zones d'indifférence au delà desquelles se rencontre la gloire. Un hasard le mit en lumière et découvrit l'auréole dont il était éclairé.

Une actrice de goût, Mme Allan, fut engagée à la Comédie-Française; elle arrivait de Saint-Pétersbourg, où elle avait souvent joué le *Caprice* sans que personne s'en doutât en France. Par bonheur, le commissaire royal près de la Comédie-Française était François Buloz, directeur de la *Revue des Deux Mondes*; il avait été un des premiers à reconnaître le talent d'Alfred de Musset, avait publié ses poèmes, ses proverbes et professait pour lui une admiration sans réserve. Le *Caprice* fut mis en répétition, au grand scandale d'un acteur nasillard de ce temps-là, nommé Samson, auquel la prose de Musset ne semblait pas suffisamment correcte.

La représentation eut lieu le 27 novembre 1847. Ce fut un succès et une révélation; ce petit acte à deux personnages démontrait des qualités de langue si parfaites, que l'on fut charmé. On commença dès lors à s'apercevoir qu'Alfred de Musset était un poète et qu'il y avait en lui mieux qu'un faiseur de « romances à mettre en musique ». En moins d'une semaine, il fut connu, et ce que n'avaient fait ni les *Contes d'Espagne et d'Italie*, ni le *Spectacle dans un fauteuil*, ni *Rolla*, ni tant d'autres chefs-d'œuvre, un badinage agréable le fit en une seule soirée. « Tout vient à point à qui sait attendre; » je le sais; mais il eût été plus équitable de faire attendre Alfred de Musset moins longtemps. C'est de ce jour que ses œuvres sont dans toutes les mains et que ses vers sont dans toutes les mémoires.

Sa liaison avec George Sand a fait trop de bruit pour qu'une fausse discrétion m'empêche d'en parler. La destinée a rarement réuni deux êtres plus disparates et plus dissemblables; instinctivement ils devaient se repousser et ils se sont accrochés par leurs contrastes. Ces deux forçats de l'amour, rivés à la même chaîne, n'avaient entre eux aucun point de rapport, ni dans les habitudes de travail, ni dans les tendances intellectuelles, ni dans les aptitudes, ni dans les sentiments; seules les sensations ont pu les rapprocher. L'association ne pouvait durer, car elle était un contresens; les rôles étaient intervertis : George Sand, alors âgée de trente ans, était l'homme, et Musset, âgé de vingt-trois ans, était la femme, et quelle femme! nerveuse, volontaire, capricieuse, suivant ses fantaisies, abusant de chaque chose et surtout de la patience d'autrui. Il regimbait contre la domination quasi maternelle que Sand exerçait sur lui, il s'en échappait, faisait mille sottises comme pour la mettre au défi, et revenait harassé, démoralisé, demander secours à la main

qu'il maudissait et qu'il adorait. Il l'a dit lui-même : « Je ne suis pas tendre, je suis excessif. » Un mot peindra leur dissemblance. Musset disait : « J'ai travaillé toute la journée; le soir, j'ai fait dix vers et bu une bouteille d'eau-de-vie; elle, elle a bu deux litres de lait et écrit un demi-volume. » En effet, George Sand était un écrivain calme, laborieux, déterminant sa tâche et l'accomplissant; Musset attendait la muse, la cherchait parfois au fond d'un verre, ne l'y trouvait pas, s'impatientait et partait en aventures.

Sand avait la sérénité de ces animaux ruminants dont les yeux pacifiques semblent refléter l'immensité; Musset était un oiseau qui donnait des coups d'aile et cherchait un nouvel essor. Un seul point les rapprochait : une curiosité insatiable. Tandis que l'un s'éprenait d'un chignon ébouriffé et courait derrière jusqu'à perdre haleine, l'autre s'engouait d'une barbe noire qui débitait d'une voix creuse des théories palingénésiaques. De là beaucoup de fantaisies et néanmoins peu d'indulgence. Une telle union était fragile et fut brisée. Les circonstances de la première rupture furent atroces. Il y eut de la part de Sand un tort éclatant que n'excusaient pas les torts d'Alfred de Musset[1]. Ils se quittèrent, respirant à l'aise comme délivrés d'un supplice. Le supplice leur manqua et ils coururent l'un vers l'autre, se reprirent, s'abandonnèrent de nouveau, se ressaisirent; ils épuisèrent toutes les douleurs, toutes les frénésies, toutes les violences. Un jour, leur exaltation fut telle et l'accès si aigu, que l'on soupçonna Sand d'avoir avalé une fiole de laudanum; Musset la tint renversée et la força de boire le contenu d'un pot à eau. Il y avait là un témoin qui m'a raconté la scène plus de vingt ans après : il en était encore ému.

1. *Lui et Elle*, par Paul de Musset, p. 134 et suiv.

Lorsque, déjà stérile, Alfred de Musset mourut, le 1er mai 1857, à l'âge de quarante-six ans et demi, son frère Paul se hâta d'aller à Nohant, où habitait George Sand, afin d'en obtenir la restitution ou la destruction des lettres qu'elle conservait. Il était, en effet, d'un haut intérêt que ces lettres fussent anéanties. George Sand a fait lire à une de ses amies cette correspondance, qui sous plus d'un rapport serait une justification. L'amie copia cinq lettres, pas plus. Ces lettres, dont j'ai lu la copie, pourraient être publiées sans inconvénient. Il en est une qui contient deux strophes que voici :

Te voilà revenu dans mes nuits étoilées,
Bel ange aux yeux d'azur, aux paupières voilées,
Amour, mon bien suprême et que j'avais perdu!
J'ai cru pendant trois ans te vaincre et te maudire,
Et toi, les yeux en pleurs, avec ton doux sourire,
Au chevet de mon lit te voilà revenu.

Eh bien! Deux mots de toi m'ont fait le roi du monde,
Mets ta main sur mon cœur, sa blessure est profonde,
Élargis-la, bel ange, et qu'il en soit brisé;
Jamais amant aimé mourant pour sa maîtresse
N'a dans des yeux plus noirs bu la céleste ivresse,
Nul sur un plus beau front ne t'a jamais baisé[1].

George Sand, qui était un honnête homme, a toujours gardé une invincible discrétion sur certains faits relatifs à ses liaisons et jamais elle n'aurait manqué à cette discrétion à l'égard de Musset, pour lequel elle avait conservé une tendresse émue. Lorsqu'elle lui écrit, elle l'appelle : « Mon pauvre enfant », et lorsqu'il lui répond, il lui dit : « O mon grand George! » La nuance est remarquable, je la constate dans les lettres dont je viens

1. Ces vers sont souscrits : Fait au bain, 2 août.

de parler et qui ont été écrites après la rupture, l'horrible rupture, à Venise :

Là mon pauvre cœur est resté;
S'il doit m'en être rapporté,
Dieu le conduise!

Dans la première des *Lettres d'un voyageur*, George Sand a fait son propre portrait en deux lignes : « une âme irritée, sombre et hautaine, avec un caractère indolent, silencieux et calme ». C'est pourquoi elle n'a jamais procédé que par coups de tête, avec une résolution qui semblait subite, mais qui était le résultat de la victoire de l'âme sur le caractère. Je l'ai connue. Lorsque je la vis pour la première fois, elle était bien près d'avoir soixante ans. C'était dans un petit appartement de la rue Racine; il fallait montrer patte blanche et dire : « Shiboleth » avant d'être introduit. L'entrée du salon où elle se tenait était gardée par un homme d'assez fâcheuse apparence, de visage maigre, de regard mobile, de mains douteuses. C'était un graveur délabré qu'elle traînait à sa suite et qui semblait exercer autour d'elle une surveillance inquiète. Elle roula une cigarette qu'elle m'offrit, parla fort peu, et, me voyant surpris de son silence, elle me dit : « Je ne dis rien, parce que je suis bête. » Ceci était excessif; elle n'était que timide et, comme les gens qui écrivent beaucoup, elle éprouvait quelque charme à se taire. Dans sa robe de « petite soie » puce et ses brodequins faits pour la marche, elle avait l'air d'une bonne bourgeoise, apte aux choses du ménage et ne représentait en rien l'image que l'on pouvait se créer de Lélia. Encoqueluchonnée d'une perruque noire habilement posée, le teint mat, les joues aplaties et les dents trop longues, elle eût paru laide si le regard de ses yeux profonds n'avait rappelé sa beauté d'autrefois.

Je cherchais à retrouver les lignes du portrait que Champmartin a fait d'elle et les délicatesses qu'Eugène Delacroix a mises dans l'esquisse où elle est représentée en homme avec un visage de travers, qui est le fait du peintre et non pas du modèle. Il ne restait plus rien : tout s'était évanoui au souffle de l'âge; « le pauvre enfant » n'aurait pas reconnu son « grand George »; elle avait quelque chose d'immobile, comme si elle eût baigné dans une placidité pénétrante qui ne permettait plus aux émotions de la frôler. Il y eut toujours en elle, je crois, une dissonance singulière. Elle avait l'apparence calme, le geste lent, le regard doux, la voix un peu faible; son aspect était d'un être reposé, pondéré et dont la sérénité est imperturbable; au dedans d'elle, il y avait des intempérances, des conceptions extraordinaires, le dégoût de l'habitude, la recherche de l'inconnu, la révolte contre l'uniformité de la loi et des usages, l'indignation contre l'infériorité matérielle de son sexe et une absence de scrupules qui livrait carrière aux fantaisies.

On a dû bien souvent se tromper sur son compte, et néanmoins elle s'est montrée supérieure à presque tous les hommes dont elle a subi l'influence. L'histoire de sa vie serait celle de ses romans; ses transformations furent nombreuses; derrière chacune d'elles il y a un inspirateur; chacune de ses religions a été le culte d'un dieu nouveau; son olympe fut très peuplé; les divinités qui s'y sont pressées à tour de rôle ou simultanément ont été de si pauvres idoles, que, sauf deux ou trois exceptions, on ne les pourrait nommer. Ces ombres, que ses illusions avaient animées, sont retournées au néant, d'où elle n'aurait pas dû les tirer.

En 1868, — elle avait alors soixante-quatre ans, — je dînai avec elle en tête-à-tête. Elle avait désiré m'interroger sur un fait qui l'intéressait et nous passâmes la soirée

dans le salon d'un restaurant où elle prenait ses repas lorsqu'elle était à Paris. Elle fut très causeuse et plus d'une fois se laissa aller à des confidences que je ne sollicitais pas, car près d'elle j'étais respectueux, comme il convient de l'être avec les maîtres. Au cours de la conversation, elle me dit : « Toute mon ambition est de posséder 3000 livres de rente. » Je fis un bond. « Comment! vous George Sand, vous ne les avez pas! » Elle répondit : « Non; j'ai gagné beaucoup, beaucoup d'argent, je l'ai dépensé; j'en aurais gagné davantage, je l'aurais dépensé de même. » Elle eut alors un sourire mâle, où l'orgueil de la domination exercée, le sentiment d'une supériorité acceptée, se mêlaient à une expression de mépris, dont la cause n'était pas difficile à deviner; elle ajouta : « Je ne regrette rien. » Ce fut un éclair; mais je compris que, dans certaines occurrences, cette « bonne bourgeoise » devait être terrible.

Ses idées morales étaient en contradiction avec ses idées littéraires. On se rappelle ses romans, ses thèses acerbes contre le mariage, et même contre la famille. Parmi les lettres qu'elle m'a écrites j'en retrouve une dont je dois citer un passage. La lettre est du 21 juin 1868. «... Il y a beaucoup de nous tous, de ceux de cette époque, dans l'histoire de ces deux amants. C'était le temps où, à force de vivre, le cœur s'épuisait. On a trouvé maintenant plus profitable et plus commode de le supprimer, en attendant une réaction qui amènera une inconnue quelconque dans les destinées humaines. Mariez-vous; je vous crie que la famille est le port. On vous l'a dit trop tôt, je ne vous le dis pas trop tard. On a l'âge que l'on paraît avoir. Faites un mariage d'amitié pour avoir des enfants. L'amour ne procrée guère. Quand vous verrez devant vous un être que vous aimerez plus que vous-même, vous serez heureux. Mais ce n'est pas la femme que l'on peut

aimer plus que soi-même, c'est l'enfant; c'est l'être innocent, c'est le type divin qui disparaît plus ou moins en grandissant, mais qui durant quelques années nous ramène à la possession d'un idéal sur la terre. — Où êtes-vous par ce beau soleil? A la campagne, je pense, dans votre chère Forêt-Noire. Je n'ai rien à vous dire de moi, aucun malheur, aucun chagrin à raconter. Dire que l'on a conquis l'état le plus doux auquel on ait aspiré, c'est invraisemblable et bête. Pourtant c'est comme cela, mais si romanesque, que tout autre que moi n'y peut croire. Pardonnez-moi l'optimisme de la vieillesse, c'est une sorte d'enfance. Adieu, ayez un peu d'amitié pour moi. »

Elle était de bonne foi en écrivant cette lettre, elle était de bonne foi en écrivant *Lélia*, elle était toujours de bonne foi. Saisie par l'impression du moment, cherchant le bien, faisant le mal et prêchant la vertu, elle n'était point hypocrite, comme on l'a dit. Elle était mobile, et dans chacune des étapes de sa vie elle crut apercevoir le lieu du repos définitif. Quand les peuples soulevés par Pierre l'Ermite partirent pour la Terre Sainte, à toute ville que les petits enfants voyaient, ils disaient : « Est-ce là Jérusalem? » Il en fut ainsi de George Sand. Dans la croisade de sa vie le moindre clocheton qu'elle apercevait lui semblait le saint sépulcre, la place où gisait son dieu; elle a visité bien des chapelles, et ne l'a point trouvé. « Se conformer », disent les Espagnols; « s'améliorer », disait Gœthe; celui qui s'appuie sur ces deux préceptes pour conduire son existence peut marcher droit; faute de les connaître ou de se les approprier, George Sand a décrit bien des zigzags et traversé plus d'un fossé. D'autres y auraient péri; elle s'est sauvée par l'amour du travail; jamais manœuvre n'a plus besogné, et ne serait-ce que par cela, elle est respectable; elle fut un homme de lettres que nulle fatigue n'a découragé. Chaque soir, lorsque les

comptes étaient en règle, les bas ravaudés, les ordres donnés pour le lendemain, elle prenait la plume et de sa grosse écriture elle écrivait un nombre de pages déterminé. A l'heure de son labeur, il se développait en elle une force de production dont elle n'avait pas tout à fait conscience; on eût dit qu'un autre être apparaissait en elle, travaillait et disparaissait dès que la tâche était finie. Elle m'a dit : « Quand je commence un roman, je n'ai aucun plan; ça s'arrange tout seul pendant que je griffonne et ça devient ce que ça peut. » L'aveu m'a paru sincère et dénote une fécondité prodigieuse.

A la mort d'Afred de Musset, George Sand, qui n'ignorait pas qu'on l'avait accusée d'avoir tué son génie et martyrisé son cœur, crut que le moment était venu de protester et de raconter le drame à deux personnages où elle avait tenu le principal rôle. Musset ne l'avait point ménagée :

Honte à toi, qui, la première,
M'as appris la trahison,
Et de honte et de colère
M'as fait perdre la raison!

Sous le titre d'*Elle et Lui*, elle écrivit le récit de son aventure avec Musset. François Buloz m'a dit avoir gardé le manuscrit pendant près d'un an sans pouvoir se décider à le publier. Lorsque ce procès-verbal de nécropsie parut dans la *Revue des Deux Mondes* (du 15 janvier au 1er mars 1859), la curiosité fut vive; on s'aperçut que tous les torts étaient du côté d'Alfred de Musset, mais l'on estima que certains épisodes dont on n'ignorait pas les détails avaient échappé au souvenir de l'auteur. Paul de Musset riposta et tenta de prouver dans *Lui et Elle* que tous les torts appartenaient à George Sand. Ni l'un ni l'autre n'a dit la vérité sans restriction; en contrôlant les deux volumes et

en les complétant, on parviendrait à raconter la passion de ces deux malheureux.

Dans le livre de George Sand, il y a une scène qui est décrite avec une réalité irréprochable. Tous deux, — Elle et Lui, — sont un soir dans la forêt de Fontainebleau; Musset veut y passer la nuit; l'exaltation l'envahit et il a un accès de délire : visions, cris de désespoir, chants d'ivresse, bonheur extatique et terreur nerveuse. Dans l'espace de cinq ou six heures, Musset traverse toutes les phases de la folie. Pendant un des instants où la sensation d'une ineffable félicité l'emportait, il voulut mettre un signe dans ce lieu que l'exacerbation de son cerveau changeait en paradis. Sous un rocher il enfouit une pièce de cinq francs. Huit années plus tard, se promenant dans la même forêt, à cheval, avec son ami Tattet et deux ou trois autres personnes, il se rendit à l'endroit où cette nuit tragique et heureuse s'était écoulée; malgré les observations de ses amis, il mit pied à terre, s'orienta, découvrit le rocher, fouilla le sol et retrouva la pièce verdie par l'humidité. Il la porta à ses lèvres et pleura. L'émotion avait été vive; il en résulta le *Souvenir*, une des plus belles inspirations du poète, une des œuvres qui subsisteront :

> O puissance du temps! ô légères années!
> Vous emportez nos cœurs, nos cris et nos regrets!
> Mais la pitié vous prend, et sur nos fleurs fanées
> Vous ne marchez jamais!

Certes, chacun est libre d'écrire sa propre histoire; mais je crois que George Sand et Paul de Musset eussent été plus sages de garder le silence. Ces aventures ne sont pas très propres, et quoiqu'elles soient humaines, on eût mieux fait de les cacher; ni *Fantasio*, ni *Lélia* n'ont gagné à des révélations que la diversité des alcôves fré-

quentées de part et d'autre rend assez déplaisantes. Cependant il faut admettre que George Sand en se défendant elle-même, Paul de Musset en défendant son frère, tous deux en prononçant un plaidoyer *pro domo sua*, n'ont pas outrepassé leur droit; mais que penser de Louise Colet, qui intervient, qui joue des coudes pour se faire faire place, qui se pousse entre l'auteur de *Rolla* et l'auteur de *Consuelo* et qui s'écrie d'un air triomphant : « Me voilà! » Il fallait absolument que le monde sût qu'Alfred de Musset avait eu un caprice pour une femme de lettres sans talent : Louise Colet se chargea de le lui apprendre. Après *Elle et Lui*, après *Lui et Elle*, Louise Colet publia *Lui*. Lui, c'est Alfred de Musset, auquel on résiste, parce que l'on veut rester fidèle à un Léonce adoré; — Léonce, c'est Gustave Flaubert. — Ah! je connais l'histoire, j'en ai été saturé jusqu'à la nausée. J'ai là plus de trois cents lettres que Louise Colet m'a écrites parce qu'elle m'avait pris pour confident des tendresses dont elle persécutait Flaubert, qui n'en pouvait mais.

Son livre *Lui* est pis qu'une invention mensongère : c'est l'altération systématique de la vérité. Le masque qui cache les personnages est si diaphane, qu'on les reconnaît; tous ceux qu'elle a frôlés dans la vie, tous ceux qui n'avaient point gardé d'armes contre elle, elle les a noyés dans sa prose peu véridique. Il est un fait que je dois rétablir, car elle l'a dénaturé. Un personnage qui fut considérable en son temps, qu'elle appelle Duchemin, dont je ne prononcerai pas le véritable nom, devint amoureux d'elle et le lui déclara. Dans *Lui*, elle se complaît aux détails de cette aventure et je lui laisse la parole :

« Le vieux fou, en prononçant ces mots, se précipita à mes pieds; il saisit les plis flottants de ma robe entre ses deux genoux comme dans un étau, et prenant dans la poche intérieure de son habit un portefeuille crasseux, il

l'ouvrit et en tira à demi plusieurs billets de banque. « Laissez donc faire à un ami, me dit-il en les tendant vers moi, et aimez un peu celui qui sent tant de flammes pour vous! » Il avait les allures d'un Tartufe grotesque. Un moment, je crus que l'hilarité l'emportait en moi sur le mépris; mais mon indignation fut la plus forte; du revers de ma main gauche je souffletai le portefeuille, qui alla tomber au bord du feu, et de l'autre je poussai si durement le vieux cuistre vacillant sur ses genoux, qu'il roula à la renverse sur le tapis. Son premier soin ne fut pas de se relever, mais d'étendre précipitamment sa main osseuse vers le portefeuille béant, qui touchait aux cendres chaudes et qui pouvait s'enflammer. J'avoue que j'aurais été ravie de voir flamber ces insolents billets de banque. Je n'invente rien dans la scène que je raconte[1]. »

Elle n'invente rien en effet, mais elle omet de dire que deux de ses amis cachés par elle derrière une porte vitrée garnie de rideaux assistaient invisiblement à l'entrevue et que leur présence ne fut peut-être pas sans déterminer le geste superbe qui repoussa les billets de banque, dont le nombre s'élevait à un billet de 500 francs. L'un des témoins m'a raconté l'anecdote et était assez penaud du rôle qu'on lui avait fait jouer.

Dans ce pamphlet, où la haine, l'envie contre George Sand éclatent à chaque ligne, Louise Colet n'est autre qu'une marquise descendant des anciens preux, ruinée par un procès injuste et réduite à tirer profit des dons poétiques que la nature ne lui a pas ménagés; elle est tellement et si naturellement inspirée, que, dans ses promenades avec Alfred de Musset, ils se jouent ensemble sur l'herbette de l'Hélicon et ne parlent qu'en vers. Nous sommes loin de compte. Elle se disait née à Aix en 1815,

1. *Lui*, par Mme Louise Colet, p. 27; 1860.

et prétendait que son père avait été professeur de dessin à l'école de Lyon; elle s'en montrait fière, et elle a signé Louise Colet, née Revoil, jusqu'au moment où ce nom fut compromis dans une aventure peu littéraire. En réalité elle était née à Aix, le 17 septembre 1810, d'Antoine Revoil, directeur des Postes; Pierre Revoil, le peintre qui eut quelque célébrité, n'était que son cousin. Son mari, dont elle a toujours médit et dont elle a parlé en termes immérités dans *Lui*, était un excellent homme, passionné de musique, professeur au Conservatoire, doux et pourvu d'une longanimité qui réussit à ne se point démentir.

Il y a des gens qui cherchent à faire parler d'eux d'une certaine manière, il y en a qui veulent faire parler d'eux n'importe comment : les uns aiment la célébrité, les autres aiment le bruit. Louise Colet était de cette dernière catégorie; elle avait la réclame ingénieuse et ne reculait devant rien pour éveiller l'attention. Dans les *Belles Femmes de Paris*, elle fit publier son portrait entre celui d'une chanteuse et celui d'une chapelière. Elle était jolie, du reste, assez forte et avec un singulier contraste entre ses traits, qui étaient fins, et sa démarche, qui était hommasse. Les extrémités lourdes, la voix éraillée, décelaient un fond de vulgarité que ses œuvres accusaient encore plus. L'opinion qu'elle avait de sa beauté finissait par l'enlaidir; elle s'admirait jusqu'à en être déplaisante. Les yeux baissés, la bouche en cœur, elle prenait un air candide pour dire : « Vous savez que l'on a retrouvé les bras de la Vénus de Milo. — Où donc? — Dans les manches de ma robe. » Louis Bouilhet disait : « Elle manque naturellement de naturel. »

Elle a raconté, — en prose et en vers, — son histoire avec Gustave Flaubert, qu'elle a injurié et calomnié à plume que veux-tu. Jamais je n'ai pu comprendre que Flaubert, un lettré de race, un travailleur solitaire, un

chaste, ne se soit pas détourné de cet androgyne de lettres. La rencontre se fit au mois d'août 1846, dans l'atelier de Pradier, pendant que j'étais à Vichy. Pradier, qui n'y entendait pas malice, avait dit à Louise Colet : « Vous voyez bien ce grand garçon-là; il veut faire de la littérature, vous devriez lui donner des conseils. » Ceux qui ont connu Flaubert peuvent s'imaginer de quelle oreille il écouta l'apostrophe. Un tel élève, très beau, très grand, très vigoureux, ne devait point déplaire à celle que nous appelions la Muse. Elle disait à Pradier : « Mon cher Phidias, » Pradier répondait : « Ma chère Sapho, » et sans rire on avait ces façons de se traiter en demi-dieu. Flaubert en souriait, mais Sapho fut habile, et « le grand garçon qui voulait faire de la littérature » ne fut pas assez maître de lui pour se défendre; il manqua de résolution et n'eut pas à s'en louer. Il avait compté que ce serait une équipée sans conséquence, un de ces accidents agréables et vulgaires qui n'ont point d'avenir, parce que rien ne les justifie; il avait pensé que Paris et Croisset étaient assez loin l'un de l'autre pour que la distance lui assurât quelque repos. Il s'était trompé.

Impérieuse, sans respect pour le travail, insatiable et le disant, elle persécuta Flaubert. Il en avait quelque crainte; quand il venait à Paris, il se cachait et baissait les stores de sa voiture. Parfois il en a ri, le plus souvent il en était irrité. Elle le guettait, le suivait, l'attendait devant la porte des maisons où il était en visite. Un soir, elle força l'entrée d'un cabinet particulier des *Trois Frères Provençaux*, furieuse, prête à tuer sa rivale. Elle fut accueillie par un éclat de rire; Louis de Cormenin, Bouilhet, Flaubert et moi, nous dînions ensemble et nous avions fui la salle commune afin de pouvoir causer plus librement. Un jour que Flaubert repartait pour Rouen, elle pénétra dans les salles d'attente et joua une telle

scène de tragédie, que les employés eurent à intervenir. Flaubert était harassé et demandait grâce; il ne l'obtint jamais. Dans ses papiers, on a dû trouver un calepin rempli de vers, écrits d'une petite écriture obscure, bouclée et mal formée. C'est un poème que la Muse composa, d'une façon foudroyante, sur un séjour de vingt-quatre heures qu'elle avait fait à Mantes avec Flaubert, qu'elle compare à « un buffle indompté des déserts d'Amérique », pendant qu'elle s'assimile à La Vallière et à Fontanges. Flaubert souriait de cette poésie saugrenue, où les images transparentes s'efforçaient de dévoiler ce qu'elles auraient dû cacher, mais au fond il en était flatté. Il redoutait cependant les railleries et n'osa jamais montrer cet épithalame à Louis Bouilhet.

Il y a des femmes qui sont comme les nèfles et qui deviennent bonnes en vieillissant; ce ne fut pas le cas de Louise Colet : elle ne chôma jamais de médisance. Lorsque le succès de *Madame Bovary* fit éclater le talent et la réputation de Gustave Flaubert, de celui auquel Pradier l'avait engagée à donner des conseils, elle fut exaspérée. Elle publia un sonnet pour proclamer que le livre était écrit en style de commis voyageur; elle traitait Flaubert de Normand madré et déclara que son triomphe était le résultat des réclames qu'il s'était fait fabriquer dans les journaux. Mieux que personne elle aurait dû savoir que les « articles de complaisance » sont insuffisants à établir une réputation et ne donnent guère de talent aux gens qui n'en ont pas. Son ressentiment dépassa la mesure; dans son roman de *Lui*, elle reproche sournoisement à Léonce, — à Flaubert, — de ne pas lui avoir envoyé 10 000 francs en échange d'un album que j'ai feuilleté et qui valait bien cinquante écus. Elle avait souvent besoin d'argent, car ses œuvres étaient peu recherchées; elle n'était pas riche; son mari était mort en 1851 et ses

revenus n'avaient point augmenté. Un philosophe, qui fut ministre de l'instruction publique, n'eut pas à lui refuser une pension de 2400 francs; mais à la suite d'un incident étranger aux lettres cette pension fut réduite à une indemnité annuelle de 1500 livres.

Je ne sais comment elle était parvenue à s'emparer des lettres de Benjamin Constant à Juliette Récamier, lettres passionnées qu'elle montrait à qui désirait les voir et qu'elle avait même commencé à imprimer en feuilletons, lorsque les héritiers légitimes chargèrent un huissier d'interrompre la publication. La prose rendait peu, la poésie ne rendait rien; elle prit sa meilleure plume et rédigea des articles de mode : elle vanta des couturières, des cordonnières, des corsetières et des gantières; elle célébra des cold-cream, exalta des eaux de toilette et chanta le velouté des nitrates de bismuth que l'on déguise en poudre de riz. Il était loin le temps où un « amateur » enthousiaste faisait imprimer ses œuvres complètes en volumes grand in-quarto, tirés à vingt-cinq exemplaires. Avoir été *Penserosa*, avoir reçu des lettres de Victor Hugo qui disaient : « O ma sœur! » avoir senti sur son front les couronnes académiques et en être réduite à parler de bavolets, de vertugadins et de jarretières hygiéniques, c'est dur. Mais le plus dur, c'est que l'on payait cette malheureuse en nature. C'est là un vilain métier; j'en sais qui l'ont fait et qu'à cause de cela je ne citerai pas, quoique je les aie connus et que leur nom ait eu de la notoriété. Parfois la Muse était encombrée de chiffons et de falbalas qu'elle ne parvenait pas à vendre. Un jour, elle vint me voir, me raconta qu'elle avait un stock de quatorze chapeaux, — tout neufs, — et me pria de les « placer » chez les femmes que je voyais. Je déclinai la mission.

En 1860 elle était en Italie; je l'aperçus à Naples et je

me détournai. Il me serait facile de la suivre dans ses dernières étapes ; à quoi bon ? Flaubert, qu'elle alla relancer à Croisset jusque dans le salon de sa mère, Flaubert à la tête duquel elle lança une bûche enflammée, avait fini par s'en débarrasser. Elle vint mourir à Paris en 1875 ; esprit fort, niant tout, parce qu'elle n'était elle-même qu'une négation, voulant faire autour de son cercueil un bruit qu'elle n'avait pas obtenu de son vivant, elle écrivit ses dispositions dernières et exigea un enterrement civil. Elle fut obéie. On fit transporter le corps dans je ne sais plus quel village des environs de Paris et, à sept heures du matin, on le déposa dans un coin du cimetière; personne ne s'en aperçut. Depuis bien longtemps elle était rentrée dans l'obscurité, dont, à proprement parler, elle n'était jamais sortie, quoiqu'elle regardât avec complaisance du côté de la postérité. Son épitaphe ne serait pas longue : Ici gît celle qui a compromis Victor Cousin, ridiculisé Alfred de Musset, vilipendé Gustave Flaubert et tenté d'assassiner Alphonse Karr : *Requiescat in pace!*

En 1863, après la publication de *Salammbô*, un tel applaudissement retentit autour de Flaubert, qu'elle essaya de le ressaisir et de s'en parer; il résista et pour toujours lui tint sa porte close. Cette œuvre nouvelle dénonçait chez Flaubert des aptitudes que les lecteurs superficiels de *Madame Bovary* ne soupçonnaient pas. Je le répète, c'est sur ce roman qu'il doit être jugé comme écrivain, c'est là qu'il s'est abandonné sans contrainte; il n'a rien réservé et s'y est mis tout entier. C'est de ce livre qu'il a toujours parlé avec le plus de tendresse; il s'irritait quand on l'appelait l'auteur de *Madame Bovary*, et au fond de son âme il était humilié des œuvres nées de la sienne et qu'on lui comparait.

Ernest Feydeau, après avoir fait *Fanny*, qui eut un

grand succès, s'imagina que tout le génie littéraire du XIXe siècle s'était concrété en lui. Mérimée l'a crayonné de main de maître : « J'ai reçu il y a trois jours la visite de M. Feydeau, qui est un fort beau garçon, mais qui m'a semblé d'une vanité par trop naïve. Il va en Espagne pour y faire le complément de ce que Cervantès et Le Sage ont ébauché! Il a encore une trentaine de romans à faire, dont il mettra la scène dans trente pays différents; c'est pourquoi il voyage[1]. » La vanité de Feydeau était en effet d'une telle qualité, qu'elle en était inoffensive. Il disait : « Nous sommes trois : Hugo, Flaubert et moi. » Un jour qu'il causait avec Flaubert, Bouilhet entra. Feydeau le regarda, le reconnut et lui dit : « Ah! c'est vous, mon bon Bouilhet; asseyez-vous, vous êtes digne de nous entendre. » Je ne sais si Bouilhet « entendit », mais je sais ce qu'il riposta.

La publication de *Salammbô* marque le point culminant de l'existence de Flaubert; une longue rémittence de sa maladie nerveuse lui faisait espérer qu'il en était débarrassé pour toujours; il avait mis fin à sa claustration, il se répandait, cherchait le monde et y était bien accueilli. Il était de bonne foi et riait de ses petites déconvenues. Il avait été attiré dans une maison princière, où il a trouvé une amitié durable qui lui fut chère. Les femmes l'entourèrent, le choyèrent, le prirent à part et, l'une après l'autre, lui dirent : « Dessinez-moi le costume de Salammbô pour le prochain bal des Tuileries. » Il s'en tira bien et désigna Bida, qui sut se récuser. Il m'en parla gaiement et me dit : « J'ai eu un succès au bal costumé. » Les dessinateurs se mirent à la torture pour reconstituer, d'après la description de Flaubert, le vêtement et la coiffure de Salammbô. Le résultat fut d'une

1. *A une Inconnue*, 12 mai 1860.

bouffonnerie dont ils ne se doutèrent pas. Le costume de Salammbô est celui que Cléopâtre-Isis porte sur la façade occidentale du temple de Kalabscheh en Nubie. En 1866, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur ; un double sentiment l'émut : il fut satisfait d'avoir la croix et humilié de la recevoir le même jour que Ponson du Terrail. Il me confia sa peine et je l'engageai à se consoler, l'assurant que de son côté Ponson du Terrail était probablement choqué d'être décoré en même temps que lui. Il reconnut que j'avais raison.

Ce fut alors qu'il eut des recherches de toilette et d'élégance; nous lui disions qu'il ressemblait à un vieil Almanzor, et il en plaisantait avec nous. On s'amusait à lui envoyer toutes sortes de drogues parfumées dont on se frotte le visage, et il en avait de bons accès de gaieté qui le détendaient et remettaient d'aplomb son esprit toujours tourmenté des choses littéraires. Dans aucun des salons qu'il fréquenta il ne passa inaperçu. Quel que fût le sentiment qu'il inspirait, on ne pouvait pas n'être pas frappé de sa force, de son ampleur, de sa bonne foi éclatante, que trop souvent on a prise pour un besoin de contradiction systématique; aimant à plaire et plaisant, il avait quelque coquetterie avec les femmes que son étrangeté intéressait et une sorte de paternité douce pour les jeunes hommes qui s'essayaient aux lettres. Sa renommée le soulevait et il s'y trouvait à l'aise comme dans un élément naturel. Il en était heureux et nous en étions heureux avec lui, car malgré ses bizarreries il fut toujours très aimé de ceux qui l'approchèrent; on eût dit qu'il saisissait les âmes et s'en emparait. Il était joyeux et, sans le dire, fréquentait les coulisses des petits théâtres, causait avec les acteurs, les étudiait, prenait des notes, recueillait les confidences de deux ou trois actrices peu discrètes, car il voulait faire un roman sur ces exis-

tences mal connues; il me disait : « Le Sage seul, dans *Gil Blas*, a effleuré la vérité : cette vérité; je l'exposerai toute nue, car elle est d'un comique que l'on ne peut se figurer. »

A cette époque, il fut invité à Compiègne. On avait oublié que l'ordre de poursuivre l'auteur de *Madame Bovary* pour outrage à la morale publique et religieuse était parti du cabinet de l'empereur; Flaubert l'oublia aussi, et fit bien; du reste, les grandeurs ne lui déplaisaient pas, et quand il était à sa place, il ne se sentait pas déplacé. Dans ce monde soumis et rectiligne il porta l'esprit d'indépendance littéraire qui était en lui plus qu'en tout autre. Un soir, au cercle particulier de l'impératrice, quelqu'un parla de Victor Hugo avec irrévérence. Je ne sais si les paroles exprimaient une conviction sincère, ou si elles n'étaient qu'une tentative de flatterie. Gustave Flaubert intervint et ne se modéra pas : « Halte-là! celui-là est notre maître à tous, et il ne faut le nommer que chapeau bas. » L'interlocuteur insista : « Mais cependant vous conviendrez, monsieur, que l'homme qui a écrit les *Châtiments*.... » Flaubert, roulant des yeux terribles, s'écria : « Les *Châtiments!* il y a des vers magnifiques; je vais vous les réciter, si vous voulez! » On ne jugea pas à propos de pousser l'expérience jusqu'au bout; la discussion fut interrompue et un des assistants se hâta de donner un autre cours à la conversation. Ce n'est nullement par esprit d'opposition, comme on pourrait le croire, que Flaubert se jetait ainsi dans la dispute, c'était par devoir professionnel, pour ainsi dire, et par respect pour la poésie. Sur de tels sujets il était intraitable, au risque de ce qui pouvait advenir, et savait que c'est se diminuer que de cacher son opinion.

CHAPITRE XXVI

INTÉRIEUR DE JOURNAL

Lorsque la *Revue de Paris* fut supprimée, je frappai aux portes de la *Revue des Deux Mondes*, qui s'ouvrirent avec une courtoisie dont j'ai conservé gratitude. Les bureaux de la *Revue* étaient alors installés rue Saint-Benoît, dans une vieille maison qui avait un jardin, au premier étage; un robinier, quelques lilas, une petite plaque de gazon donnaient un peu de gaieté aux chambres où se tenait le personnel de la direction, chambres tristes, munies d'une bibliothèque pleine de dictionnaires et meublées de tables sur lesquelles on entassait les paquets d'épreuves d'imprimerie. La maison était silencieuse et recueillie; on y travaillait sans relâche. L'exemple était donné par le directeur, François Buloz, qui fut le plus laborieux des hommes. Il était né en Savoie, sur les confins de la Suisse; lorsque j'entrai en relation avec lui en 1858, il avait cinquante-cinq ans et une vigueur montagnarde faite pour défier le temps. Les fortes qualités du pays natal, les qualités de race, semblaient être concrétées en lui : l'énergie, la persévérance, mieux encore, la ténacité vers un but déterminé. Il fut un créateur, au sens originel du mot; il contraignit le public français à accepter, à accueillir la *Revue* qu'il avait fondée et qui, — n'en déplaise aux revues anglaises, — est le premier recueil littéraire du monde.

Il eut à lutter contre la frivolité, la nonchalance des lecteurs que satisfaisaient les bons mots et les faits divers du journal; pendant dix-neuf ans, il combattit pied à pied, gagnant chaque jour un peu de terrain, se désespérant quelquefois, ne désespérant jamais, déployant une patience indomptable et finissant par triompher des obstacles devant lesquels tout autre que lui aurait reculé. Ce fut au commencement de 1831 qu'il prit la direction d'un recueil mourant, qu'il essaya de ressusciter : la *Revue des Deux Mondes, Journal des Voyages*. Il était jeune, l'école romantique affirmait sa vitalité; loin de repousser les débutants, il les rechercha; tout ce qui eut du talent dans les lettres fut son auxiliaire. La table des matières de la *Revue* est le livre d'or de la littérature moderne. Sauf de très rares exceptions, tous les noms illustres, célèbres ou connus, y sont inscrits. La diversité des sujets traités est prodigieuse. Buloz avait élevé une tribune, chacun put y venir parler. Sous ce rapport, il était très libéral; jamais il ne se cantonna ni dans une coterie ni dans une faction; il s'adressait à un public multiple, le savait et acceptait la multiplicité, c'est-à-dire la divergence des idées exprimées. Malgré son esprit autoritaire et ses habitudes dictatoriales, il laissait toute initiative aux écrivains et n'intervenait guère que dans les questions de détail, où il était passé maître.

Il avait une sorte de don de double vue qui, bien souvent, m'a surpris; il découvrait, il devinait l'erreur, même dans des études dont le sujet était nouveau pour lui; plusieurs fois j'en ai fait l'expérience personnelle. Il ne rectifiait pas, il signalait; on regimbait, on se récriait; de guerre lasse, on consentait à vérifier; neuf fois sur dix, c'est lui qui avait raison. Une simple faute d'impression le bouleversait; jamais pareil correcteur d'épreuves n'exista; jusqu'à la dernière minute, jusque sous la

presse, il pourchassait les « coquilles » avec une perspicacité que rien ne déroutait. J'ai fait le calcul qu'un article de la *Revue des Deux Mondes* est lu et corrigé une quinzaine de fois avant de paraître Buloz était fier de la correction des textes de la *Revue* et ne ménageait point ses peines pour parvenir à la perfection.

Maître du seul recueil périodique qui ouvrît d'emblée l'accès du grand public, François Buloz eut bien des ennemis parmi ceux dont il avait refusé les œuvres et dont la vanité blessée ne lui pardonna pas. Peu d'hommes furent plus insensibles aux influences et aux recommandations. Il ne considérait que l'intérêt de la *Revue*, y conformait ses appréciations et rejetait tout ce qui pouvait s'en écarter. On peut dire, à cet égard, qu'il eut une idée fixe, et c'est à elle qu'il a dû son succès. Jamais je ne lui ai entendu adresser un compliment à un écrivain, et un jour, — à propos de Mérimée, — il me disait : « Pas un seul d'entre vous ne connaît la grammaire », ce qui, après tout, est bien possible. Son tempérament naturellement ferme s'était durci encore au contact des prétentions qu'il fallait refréner, des sollicitations qu'on avait à repousser, des refus qu'on avait le devoir de maintenir. A cela venait s'ajouter la concentration d'une pensée qui était toujours la même; le caractère s'en ressentait et les rapports avec lui n'étaient pas toujours amènes. On bataillait, on s'emportait; mais, lorsque l'on était de bonne foi, on finissait presque toujours par reconnaître que ses observations étaient justes et que le plus sage était de s'y soumettre.

Cette nature, résistante parfois jusqu'à la dureté, avait des détentes subites. Un jour que nous causions ensemble des premiers temps de la *Revue* et des difficultés contre lesquelles il avait lutté, il s'attendrit et, les yeux trempés de larmes, il me dit : « Quand j'avais des auteurs, je

n'avais pas d'abonnés, et maintenant que j'ai des abonnés, je n'ai plus d'auteurs. » Plusieurs fois j'ai surpris chez lui des accès de sensibilité qu'il ne parvenait pas à dominer et que souvent il masquait derrière des brusqueries qui n'avaient rien de spontané. Singulier homme, mal apprécié parce qu'on le jugeait sur des torts de forme qu'il ne cherchait pas à dissimuler, mais plein de qualités sérieuses, dévoué à son œuvre, qui passait avant toute autre préoccupation, de conception très intelligente et d'expression confuse, comme si la fatigue de son perpétuel labeur eût obscurci sa parole; il ne se reposa jamais.

A la fin de sa vie, épuisé, se raidissant contre le mal avec une invincible énergie, sourd, presque aveugle, il se soulevait encore pour tâcher de surveiller la *Revue*. Jusqu'au dernier moment, il en parla, il y pensa. Les écrivains ont fait la fortune de son recueil; en échange, il leur a donné la notoriété et les a fait connaître partout où notre langue est comprise; la meilleure part est pour eux. Il a plus fait pour la propagande des idées françaises que tous les gouvernements sous lesquels il a vécu. Lorsque, plus tard, on voudra écrire l'histoire de notre littérature depuis la révolution de 1830, le meilleur, le plus riche document à consulter sera la collection de la *Revue des Deux Mondes*.

En même temps que j'étais un des collaborateurs de la *Revue*, je donnais parfois des articles variétés au *Journal des Débats*, qui habitait et qui habite encore la vieille maison de la rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, où il est né aux premières heures de la Révolution. Le directeur, — par droit d'héritage, — était Édouard Bertin, que son talent de peintre ne semblait pas destiner à diriger un grand journal quotidien et qui cependant y excellait. Affligé d'un pied bot, ne pouvant marcher qu'à

l'aide d'une canne, les épaules engoncées, la physionomie un peu revêche, il avait l'extérieur trompeur, car il était d'une grande mansuétude et d'un commerce sûr. Assis dans son large fauteuil près de la cheminée que décoraient une carafe et un verre, passant souvent la main dans ses cheveux grisonnants, fumant un affreux cigare d'un sou qu'il trouvait exquis, souriant des balivernes que nous n'épargnions pas, racontant quelquefois des anecdotes un peu vives, il était ouvert à tous, bienveillant et empressé à rendre service. C'était un infatigable liseur; aussi son instruction était profonde et sa conversation était nourrie. Sceptique, intelligent, laissant à chacun la liberté de ses opinions, il semblait plutôt présider un cénacle où chacun prenait la parole à tour de rôle que diriger un journal politique et lui donner l'unité d'impulsion. Souvent, au cours de la même semaine, — surtout lors des disputes sur la question romaine, — le pour et le contre ont été plaidés dans le *Journal des Débats*. Comme chaque article était signé, on n'engageait jamais qu'une responsabilité individuelle.

Édouard Bertin, — s'il eut une opinion politique, ce dont on peut douter, — avait quelque tendance pour le gouvernement parlementaire; il semblait garder bon souvenir du règne de Louis-Philippe et trouvait que le cens électoral n'était pas mauvais. Il haïssait l'Empire, ou plutôt il haïssait l'empereur, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Chaque jour, au moment où cinq heures sonnaient à Saint-Germain-l'Auxerrois, on entendait son pas irrégulier retentir dans l'escalier. Il sortait de son atelier du quai Voltaire, où il se plaisait devant ses tableaux et au milieu de ses livres. Il fut un des maîtres du paysage historique, et quelques-unes de ses compositions sont fort belles, un peu froides, mais conçues dans un sentiment de la ligne et dans une recherche de grandeur qui ne sont plus de

mode aujourd'hui. Il était d'une indulgence rare, et plus d'une fois, en visitant avec lui les expositions annuelles, j'ai été frappé de son ingéniosité à trouver, à faire ressortir les qualités des tableaux les plus médiocres. Il n'avait point de parti pris d'école et je l'ai vu rester en admiration devant la *Remise aux chevreuils* de Courbet. S'il eût fait de la critique d'art, il eût poussé la camaraderie trop loin et la sincérité de ses opinions s'en serait ressentie. Il était aimé au *Journal des Débats*, où la loyauté de son caractère était appréciée; sa parole était d'or, et un signe de tête fait par lui équivalait à un acte notarié. Je l'aimais beaucoup; sa rudesse apparente ne m'avait point trompé, et j'ai passé à causer avec lui, dans son atelier, des heures dont je me souviens avec émotion.

Il témoignait de la déférence à un des copropriétaires du journal auquel appartenait l'outillage de l'imprimerie et que nous appelions le père Le Normant. Tous les jours aussi, comme Édouard Bertin, il arrivait à la même heure, courbé, la tête penchée, marchant péniblement ainsi que marche un octogénaire. Après un salut échangé, il se laissait tomber dans un fauteuil, tirait de sa poche une énorme loupe raccommodée avec de la cire à cacheter et lisait le journal. Ce vieillard alourdi, qui parfois entamait une histoire et ne la terminait pas toujours, avait été un fringant royaliste et avait, un des premiers, arboré la cocarde blanche lors de l'entrée des alliés à Paris. En 1815, après le retour de l'île d'Elbe, il ne suivit pas Louis XVIII sur la route de Lille, il ne le rejoignit pas à Gand, mais il se mit résolument à conspirer et chercha à organiser un complot monarchique qui devait éclater aussitôt que Napoléon partirait pour prendre le commandement de l'armée. Il y eut de faux frères, comme toujours; Le Normant fut dénoncé et arrêté. L'empereur était furieux et recommanda au ministre de la justice de « faire un exemple qui servirait de leçon

aux incorrigibles ». L'instruction du procès fut heureusement assez longue et compliquée; Le Normant comparut en cour d'assises le 21 juin 1815. Ainsi qu'il le racontait lui-même, « son affaire n'était pas bonne », et il y allait de la tête. La condamnation était certaine; pendant le résumé du président, la nouvelle se répandit qu'une bataille avait été perdue, que l'empereur était en fuite et l'armée anéantie. Le jury délibéra pour la forme; à l'unanimité, Le Normant fut acquitté. La ténacité de Wellington et l'arrivée de Blücher lui sauvaient la vie. Il parlait volontiers de cet épisode, mais il en avait gardé rancune à Napoléon, qu'il n'aimait guère; en revanche, il estimait que Louis XVIII avait été un grand roi.

Le rédacteur en chef des *Débats*, celui qui présidait à la publication des articles, à la confection du journal, n'était ni un sceptique comme Édouard Bertin, ni un royaliste comme Le Normant, c'était un janséniste : Samuel-Ustazade Silvestre de Sacy, très doux, très gai et d'une bonhomie charmante. Il avait une placidité qui parfois ressemblait un peu à de l'indifférence; on ne le faisait sortir de son calme habituel qu'en parlant irrévérencieusement de Mme de Sévigné, dont il était amoureux; aussi avait-il quelque commisération pour Victor Cousin, qui s'était déclaré le champion de Mme de Longueville. Sacy levait les épaules et disait : « Ce pauvre Cousin! il ne sait même pas que Tallemant des Réaux raconte que sa Dulcinée, — qui fut une coureuse, — avait les mains sales! » Des choses de notre temps, la politique seule l'intéressait; à part les débats législatifs, les révélations diplomatiques et les modifications ministérielles sur lesquels il écrivait des articles très sensés, il vivait dans le siècle de Louis XIV avec sa chère marquise, La Bruyère et Racine. Je gagerais qu'il n'avait jamais lu un vers de Musset, ni une page de George Sand.

Le vieux sang janséniste qui coulait dans ses veines n'avait point perdu toute chaleur; la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception l'exaspéra; lorsque Ernest Renan publia sa *Vie de Jésus*, il lui dit : « A quoi bon ce cinquième évangile? Les quatre autres suffisaient. » Il était ferme et, malgré sa grande douceur, ne cachait point son opinion. Lorsque la commission du budget de 1876, voulant punir Camille Rousset d'avoir substitué la vérité à la légende des volontaires de 1792, supprima le poste d'archiviste au ministère de la guerre, Sacy alla trouver le ministre et lui dit : « Monsieur, de tous les attentats contre la liberté, le plus coupable est celui qui touche à la liberté de l'histoire, et cet attentat vous l'avez laissé commettre[1].

Eugène Labiche, qui lui a succédé à l'Académie française, en a fait un portrait exquis et très ressemblant. Cette qualité de janséniste, qui implique une idée de raideur et de sécheresse, le faisait imaginer tout autre qu'il n'était. En lui rien de rogue, rien de pédant, rien même de trop réservé. Il aimait la plaisanterie, et quand elle était trop salée, au lieu de se renfrogner, il riait aux éclats. Les mots de Molière lui étaient familiers et il les employait sans doute pour rendre hommage à la littérature du siècle de Louis XIV. Alerte et assez frétillant, la tête couverte d'un bonnet de velours noir, les pieds dans des chaussons de drap, il allait et venait dans le bureau de rédaction en fredonnant les airs du *Devin du village* : « Non, Colette n'est pas trompeuse ». C'est là que s'était arrêtée son éducation musicale; les sonorités d'aujourd'hui auraient blessé la délicatesse de ses oreilles. Il était fin en toutes choses; en peinture, les coloristes devaient l'effa-

1. Commission du budget de 1876; président, M. Gambetta; rapporteur du budget de la guerre, M. Langlois.

roucher et je m'imagine que Giotto, tendre, effacé, rêveur, eût été son peintre de prédilection.

C'était un gourmet de lettres ; il se délectait à certaines phrases dont le tour, un peu vieilli, avait pour lui le charme que l'aspect des feuilles mortes a pour quelques paysagistes. En dehors du journalisme, il a peu écrit, mais les préfaces dont il a fait précéder les différentes réimpressions qui forment sa *Bibliothèque spirituelle* sont des merveilles de grâce et des chefs-d'œuvre du goût. Je le comparerais volontiers à ces vieux vins dépouillés dont la robe est un peu pâle, mais dont le bouquet est délicieux. Quel type de lettré et quelle simplicité dans la quintessence même où il se plaisait ! C'est lui, plus que nul autre, qui avait donné au *Journal des Débats* cette attitude littéraire où, pendant la durée du second Empire, il a trouvé son meilleur succès. Entre les feuilles quotidiennes et les revues, les *Débats* formaient une sorte d'intermédiaire où la politique et la littérature se côtoyaient en se faisant valoir ; les variétés d'Ernest Renan étaient une bonne fortune pour les lecteurs, comme les articles de Prévost-Paradol. Pendant la période où la polémique fut interdite, Silvestre de Sacy fut l'âme du journal, et cette âme ne manqua ni d'ardeur ni de délicatesse.

L'existence de Silvestre de Sacy était simple ; elle s'écoulait dans son appartement du palais de l'Institut, où il était logé près de la bibliothèque Mazarine, dont il était le conservateur depuis 1848. Dans sa famille, à laquelle il était profondément dévoué, près de ses livres qu'il aimait avec passion, il vivait paisiblement, frugalement, comme un sage. Une invitation, qui devait alors être considérée comme un ordre, l'appela au château de Compiègne. Il y subit l'enivrement des lumières, des diamants et des parfums. En pénétrant dans cette féerie réelle, le cénobite fut ébloui et le cœur du janséniste ne

résista pas aux vanités de ce bas monde; il n'eut pas la force de dire : *Vade retro!* et il fut charmé. Il en parlait avec extase, il agitait ses petites mains et poussait des exclamations comme au souvenir d'une vision surhumaine. Il en revint troublé. Qui aimait-il? Il ne le savait plus guère. Qui? Mme de Sévigné ou l'impératrice? L'une avait un si beau style, l'autre était si blanche; la marquise avait tant d'esprit, la souveraine avait tant de grâce. Dans l'intimité, on le plaisantait : il souriait de bon cœur, mais avec un soupir.

Son enthousiasme était sincère, si sincère qu'il en devint sénateur. Édouard Bertin lui signifia son congé de rédacteur en chef dans une lettre qui fut publiée en tête du *Journal des Débats*[1]. Sacy était rejeté dans la rédaction littéraire et devait s'y confiner. Un jour, un homme de lettres lui demanda des notes pour rédiger sa biographie; Sacy ne refusa pas et écrivit : « Le même travail a rempli toute ma vie : j'ai fait des articles de journaux, je n'ai pas fait autre chose; encore n'ai-je travaillé qu'à un seul journal, le *Journal des Débats*. J'y travaille depuis trente ans; en quatre mots, voilà toute mon histoire. » Cette histoire est des plus honorables et elle conduisit Silvestre de Sacy au sénat. A l'heure du désastre, il eut la révolte des cœurs honnêtes contre le débordement d'injures sans péril qui furent répandues sur Napoléon III tombé à Sedan; il se renferma en lui-même, pleura la France vaincue et resta fidèle au serment qu'il avait prêté.

Le souvenir de Silvestre de Sacy évoque en moi celui de Patin, — du père Patin, comme l'ont appelé les innombrables candidats dont il a fait des bacheliers. — Il pouvait, comme de Sacy, aimer Mme de Sévigné, Pascal et

1. Voir les *Débats* du 27 décembre 1865.

Bossuet, mais il s'était tellement voué aux lettres latines qu'il se sentait coupable de trahison lorsqu'il les quittait pour les lettres françaises. Comme un jaloux qui fuit les importuns et recherche le tête-à-tête, il s'enfermait pour lire Horace et se croyait en bonne fortune. Quelquefois il apparaissait dans les bureaux du *Journal des Débats*, timide, ayant toujours l'air étonné et rassurant de la main ses fortes lunettes cerclées de fer. Son expression bienveillante affaiblissait sa laideur. Hors des humanités point de salut! Il détaillait avec ivresse les jouissances du discours latin et les voluptés du thème grec. Sur cette question il se passionnait et volontiers devenait agressif. Il n'avait pas le calme de Guizot, qui a écrit : « La Grèce et Rome sont la bonne compagnie de l'esprit humain, et au milieu de la chute de toutes les aristocraties, il faut tâcher que celle-là demeure debout. »

Patin eût sacrifié toutes les langues modernes pour faire revivre les langues mortes, et peut-être, comme le vieil helléniste Haze, écrivait-il en grec les comptes de sa blanchisseuse. Un jour, à la descente du Pont-Neuf, Adrien de Longpérier aperçoit un attroupement; il s'approche et voit le père Haze tout sanglant. « Eh! mon cher maître, que vous est-il arrivé? — Un bige, mon ami! un bige! » Le bige était un fiacre qui avait renversé le bonhomme. Patin eût été de cette force et je me doute que pour lui les bas étaient des knémides. J'eus occasion de le voir au moment où une circulaire de Jules Simon, ministre de l'instruction publique, venait judicieusement de supprimer la confection des vers latins; il était désespéré, se lamentait, agitait les mains au-dessus de sa tête, comme s'il eût voulu prendre les dieux à témoin de ce désastre. O filles de Mnémosyne, vous dormiez donc? Il me disait : « Et quelle heure choisit-on pour ce guet-apens? L'heure où nos écoliers prennent goût à la poésie

latine; le dernier concours de vers latins a été fort remarquable dans les classes de seconde. » Il secoua tristement la tête et s'écria : « Hélas! c'était le chant du cygne! »

Le plus souvent, c'est lui qui, en qualité de doyen de la Faculté des lettres de Paris, présidait aux examens pour le baccalauréat ès lettres. Il y faisait preuve d'une indulgence de nourrice. Un jour, pendant que j'assistais près de lui à un de ces examens, il avait fait expliquer une dizaine de vers d'Ovide à un jeune candidat de figure satisfaite et de science douteuse. Il était question de Jason. Le père Patin dit : « Est-ce que Jason, lors de la conquête de la toison d'or, ne fut pas aidé, vous m'entendez bien, aidé par une femme? » L'écolier répondit : « Oui, monsieur, oui, monsieur. — Eh bien! dites-moi le nom de la femme qui l'a aidé. » Le candidat n'hésita plus et lâcha : « Andromède ». Patin répliqua : « Non, monsieur, c'était Médée; je vous l'avais dit. » Il donna la note *passable*. Je me mis à rire; alors il me dit : « Ce pauvre diable m'a cité un nom de l'antiquité, je dois en tenir compte; rien ne l'empêchait de répondre : Mme de Maintenon. »

J'avais été frappé de la faiblesse des examens auxquels j'assistais; j'en parlai à Patin et lui demandai si de mon temps nous étions aussi ignorants. Sa réponse est précieuse : « Vous êtes de la fournée de 1841 ; à cette époque, vous valiez mieux et vous aviez tous quelque teinture littéraire; vous la deviez au romantisme, que nous avons eu tort de combattre et de proscrire, car vous y avez puisé le goût de la poésie; vous connaissiez Ronsard et Marot, quelques-uns d'entre vous avaient lu Garnier, Monchrestien et Maynard. Aujourd'hui il n'en est plus ainsi; le fond est immuable : Corneille, Racine, La Fontaine et Molière. En deçà et au delà, il n'y a plus rien. Après la révolution de 1848, le niveau scolaire a subitement baissé et ne

s'est plus relevé. A cette heure, dans les collèges, la littérature, c'est la belle au bois dormant; béni soit le filleul des fées qui la réveillera! »

« L'avantage de la littérature, c'est de donner des goûts nobles », écrivait Mérimée à Panizzi, et il n'avait pas tort. On le savait au *Journal des Débats*, où les conversations sur les beaux-arts, sur les éditions recherchées, sur les reliures de Pasdeloup, de Derôme, de Capé, de Bauzonnet, étaient de monnaie courante. Le frère d'Édouard Bertin était un bibliophile; sa marque est restée célèbre. Silvestre de Sacy aimait les beaux livres et Jules Janin ne reculait ni devant les grandes marges ni devant les maroquins du Levant frappés par les fers de Marius Michel. Il venait peu aux *Débats*; sa goutte et sa ventripotence lui rendaient trop pénible l'ascension des escaliers. Lorsque par hasard il avait pu se hisser jusqu'à la salle de rédaction, c'était fête, car sa large face, son gros rire et son esprit mettaient tout le monde en belle humeur. A la fois savantasse et précieux, abusant de la citation latine, il avait un style biscornu et émietté qui avait fait sensation au début, mais qui avait promptement vieilli et dont la sénilité ne se dissimulait plus assez. On l'avait surnommé « le prince des critiques », et cela ne lui déplaisait pas. Croyait-il à sa couronne? Sans aucun doute, et on était malavisé de ne pas l'acclamer.

Un jour, j'avais fait dans le *Journal des Débats* un article pour signaler la publication du *Capitaine Fracasse*, et j'avais naturellement profité de l'occasion pour rendre à Théophile Gautier ce qui lui était dû en qualité de poète et de critique dramatique. Cela ne fut pas du goût de Janin, qui m'interpella et me demanda pourquoi je l'avais « éreinté ». La question me parut si étrange, que j'y répondis par une question : « Où donc vous ai-je éreinté? — Dans le *Journal des Débats*, dans mon propre

journal, en faisant l'éloge de Gautier. » Je restai stupéfait et ne répliquai point. Sans que l'on sût pourquoi, il modifiait son opinion lors même que le talent des acteurs dont il parlait ne s'était point modifié. Après avoir « inventé » Rachel, il ne la ménagea guère, et un beau jour chanta de nouveau ses louanges. Il se faisait aider parfois et acceptait des collaborations anonymes : dans son roman de *Barnave*, l'épisode des filles de Séjan a été écrit par Félix Pyat, les pages sur Mirabeau sont d'Auguste Barbier, différents chapitres ont été faits par Edgar Quinet, par Théodose Burette, et la préface est d'Étienne Becquet. Je lui ai entendu raconter que lorsqu'il avait commencé *l'Ane mort et la Femme guillotinée*, il n'avait eu d'autre intention que de ridiculiser les lugubres inventions du romantisme, puis que, peu à peu, le sujet l'avait saisi et qu'il avait terminé d'une façon sérieuse un livre dont le but visait à la parodie.

Lui aussi, comme le père Patin, mais moins heureusement, il avait la monomanie d'Horace; il aimait à en réciter les vers et je crois même qu'il essaya de le traduire, ce qui est une faiblesse pour un homme d'esprit. Sa personnalité le débordait et se répandait jusque dans ses feuilletons; il y parlait de son bonnet de coton, il y célébrait son perroquet; il fit plus, il y raconta son mariage, ce qui fut trouvé d'une délicatesse discutable. C'était un gros enfant, que le public avait choyé, qui souvent dépassa la mesure et ne s'en aperçut pas. Il avait le le travail d'une extrême facilité et a beaucoup produit. La quantité de préfaces et d'avant-propos qu'il a écrits est extraordinaire. Il n'y eut pas un recueil, un almanach, une publication de son temps où le fameux J.J. ne se rencontrât. Son feuilleton hebdomadaire des *Débats* ne lui suffisait pas, il envoyait des *Courriers de Paris* à des journaux étrangers; la plume ne quittait pas ses doigts et son

écriture était telle, qu'il ne parvenait pas à se relire. Il faisait le désespoir des typographes et déroutait les protes.

Dans les dernières années de sa vie, — il est mort en 1875, âgé de soixante et onze ans, — la goutte et l'obésité étaient devenues d'incurables infirmités qui le retenaient au logis, dans le petit chalet qu'il s'était fait construire à Passy et dans le tympan duquel on avait inscrit ce vers, que l'on ne s'attendait pas à lire sur la demeure de Janin :

Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire.

Se traînant à peine, respirant mal, étouffé par la graisse, il ne pouvait plus aller au théâtre; on lui racontait les pièces après la première représentation, il dictait son feuilleton sur le sujet indiqué ou à côté. Son œuvre est volumineuse; outre les articles qu'il avait répandus partout, il a publié près de soixante volumes; il me semble que tout cela sera bien léger dans la balance où l'on pèsera la littérature de notre époque; le *Mouchoir bleu*, d'Étienne Becquet, qui fut aussi rédacteur au *Journal des Débats*, n'a que six pages et me paraît d'un poids plus sérieux. Malgré ses défauts, Jules Janin fut bon; mais, comme beaucoup de gens de lettres, il était meilleur dans la causerie que la plume à la main.

Un autre écrivain du *Journal des Débats* fut, comme Janin, un producteur infatigable, mais avec une supériorité qui exclut toute comparaison : c'est Philarète Chasles, auquel il n'a manqué que plus de tenue dans le mode de vivre pour prendre rang. Il était fils d'un prêtre défroqué, qui fut conventionnel et mourut aux Invalides. De cette origine il avait conservé quelque chose d'inquiet qui se reflétait dans sa personne. L'existence ne lui avait pas été clémente. Au début, il avait commencé par être ouvrier typographe à Paris et à Londres. Son talent était de bon aloi; sa critique fine et profonde justifiait son titre de

professeur au Collège de France. Il savait très bien l'italien, l'anglais et l'allemand : ce fut là le point de départ de sa carrière littéraire. Les classiques et les romantiques se battaient; les uns disaient : Homère et Sophocle; les autres répondaient : les *Niebelungen* et Shakespeare. Philarète Chasles se tint entre les deux camps et résolut de faire connaître en France les littératures étrangères, dont on parlait sans les avoir étudiées. Sous ce rapport, il a rendu aux lettres françaises un service considérable.

C'est par lui, plus que par tout autre, que les œuvres de l'Allemagne et de l'Angleterre modernes ont été révélées à notre pays; seule sa traduction du *Titan* de Jean-Paul Richter constituerait un titre à la gratitude des lettrés. Il a touché à tout sujet, non seulement avec la verve qui lui était naturelle, mais avec la perspicacité que donne la connaissance approfondie des choses. Il était habile dans l'arrangement, il prenait cinq ou six ouvrages étrangers, savait en extraire la substance et en composait un volume instructif et très amusant, car l'espèce de diable au corps qui était en lui passait naturellement dans ses œuvres. Je me rappelle des récits de la guerre de Hongrie, 1848-1849, qui sont d'un entrain, d'une saveur, d'une vivacité extraordinaires. Il a été la ressource de tous les recueils littéraires qui débutaient ou qui, comme on dit dans l'intimité des bureaux de rédaction, étaient à court de copie. Il avait toujours un travail commencé qu'il envoyait, qu'on insérait, et dont la suite parfois faisait défaut. Je me souviens qu'à la *Revue de Paris* nous avions publié les premiers chapitres de la traduction des *Mémoires de Lorenzo d'Aponte*, dont nous n'avons pu jamais lui arracher la suite. Il avait le travail intermittent; la fantaisie l'emmenait et l'on courait après lui sans pouvoir le retrouver. Impatient, supportant mal les reproches, il avait de la colère et finissait par pleurer, en s'écriant :

« Le ciel n'aura donc jamais pitié de moi? » Son existence avait été dénuée; il avait des dettes, jouait à cache-cache avec ses créanciers et faisait le saut périlleux par-dessus les gardes du commerce. Quelques billets de mille francs l'auraient sauvé; il ne les trouva jamais.

Quand il venait au *Journal des Débats*, il était froidement accueilli par les maîtres du logis; on sentait qu'entre eux et lui il y avait eu des difficultés où la littérature n'était pour rien. Il glissait comme une ombre, ne faisait illusion à personne sur son âge, malgré sa perruque, sa moustache teinte et sa badine. Il avait gardé l'habitude de se vêtir comme vers 1835, avec des redingotes sanglées à la taille et de hautes cravates qui rejetaient la tête en arrière. C'était un revenant : il en avait l'allure et le mystère; il disparaissait sans qu'on l'eût vu ou entendu sortir. Il attribuait les malheurs ou plutôt les tracasseries dont sa vie était tourmentée à sa qualité d'homme de lettres; il disait : « Nous sommes comme les çoudras de l'Hindoustan, nous sommes la caste maudite. » Il m'écrivait : « Cher ami, mon co-paria! » Il obéissait à une manie qui n'est pas près de prendre fin, car l'homme y trouve son excuse, et qui consiste à rendre la fonction que l'on exerce responsable des mésaventures que l'on ne doit qu'à soi-même.

Les rédacteurs du *Journal des Débats* étaient divisés en deux escouades distinctes : l'une, que l'on nommait les vieux *Débats*, comprenait Édouard Bertin, Le Normant, Silvestre de Sacy, Saint-Marc Girardin, Jules Janin, Philarète Chasles, Fr. Barrière, Delescluze, qui sont morts; l'autre, les jeunes *Débats*, était composée de recrues nouvelles, dont quelques-unes avaient déjà rang de capitaine; le plus brillant de cette petite troupe était Prévost-Paradol, qui a précédé ses aînés. Peu d'hommes ont été plus ambitieux que lui et ont plus difficilement supporté

la discipline que lui imposait le parti d'opposition auquel il s'était affilié. Il avait la phrase facile, de beau langage, l'épigramme habilement enveloppée et une grande habileté à se maintenir dans une mesure irréprochable. Il était ou paraissait toujours affairé; il arrivait au bureau des *Débats*, échangeait un bonjour avec les uns et les autres, s'asseyait et écrivait deux ou trois billets de cette longue écriture qu'il s'efforçait de faire ressembler à celle de Louis XIV. Volontiers il eût repris la vieille orthographe; il s'y essaya, ses amis le raillèrent et il y renonça. Né en 1829, il était alors un des plus jeunes écrivains des *Débats*. Il avait été un des bons élèves de l'École normale, assidu et de forme classique, avec une pointe d'ironie qui parfois perçait malgré lui. Quoiqu'il eût obtenu, en 1849, le prix d'honneur de philosophie, c'est vers les lettres qu'il se sentait entraîné. Il n'a point été démissionnaire pour refus de serment à la suite du coup d'État du 2 décembre, comme on l'a dit; car, après s'être fait recevoir docteur ès lettres, il fut, en 1855, nommé professeur de littérature française à la Faculté d'Aix, en Provence.

Il n'y resta pas; Aix était trop loin de Paris, trop loin de ce centre où se font les réputations, où la notoriété s'acquiert, où les portes s'ouvrent sur les chemins qui mènent aux grandes situations politiques. Il donna sa démission, que l'on accepta, car on n'avait su reconnaître ni sa valeur, ni l'ambition secrète qui le tourmentait. C'est alors, en 1856, qu'il entra au *Journal des Débats*, dont, par ses allures hardies et sa phrase pétulante, il réveilla la prose un peu somnolente. De ce jour, l'empire autoritaire compta un ennemi de plus, expert aux escarmouches et sachant apaiser son feu lorsque le péril semblait se rapprocher. Il ne manquait pas d'entregent, avait de la souplesse, beaucoup d'esprit de conversation

et possédait à fond l'art d'écouter, ce qui est un excellent moyen de parvenir. Il fut attiré et bien accueilli dans le monde qui représentait l'opposition parlementaire. Il en devint l'enfant gâté et l'on vit en lui le Martignac de l'avenir. Il y trouvait son compte; le luxe lui plaisait, il se façonnait de son mieux aux bonnes manières, singeait certaines attitudes que l'on reconnaissait facilement et regardait avec confiance vers l'avenir. Où ne pouvait-il pas arriver? n'avait-il pas été de l'École normale comme Villemain, comme Victor Cousin, comme Guizot? n'avait-il pas été professeur comme Royer-Collard? L'extérieur était de mince apparence : la tête trop longue, le buste sans proportion avec les jambes trop courtes, petit et de démarche saccadée. La voix, un peu sourde dans les notes basses, avait du charme et éclatait parfois comme si elle eût voulu réveiller l'attention. C'est là un précepte de Quintilien : il s'y conformait.

La politique s'était emparée de lui; les humanités où l'on avait brillé jadis, les lettres françaises qui réclament toujours des partisans de bonne volonté, l'histoire où l'on aurait pu devenir un maître, tout s'évanouissait devant le rêve poursuivi, et un grand talent était dépensé à écrire des « premiers Paris » qui n'avaient pas vingt-quatre heures à vivre. J'ai toujours été surpris de la voie que Prévost-Paradol avait choisie; mais l'homme obéit à son tempérament aussi fatalement que l'animal obéit à son instinct. On eût dit qu'il voulait s'exercer à ses grandeurs futures et faire l'apprentissage des élégances que le sort lui réservait. Il aimait à monter à cheval, on lui prêtait des chevaux; il aimait la bonne chère, on l'invitait à dîner; il aimait l'opéra, on lui réservait sa place dans des loges; mais il aimait à fréquenter certains petits théâtres et il y allait seul. Souvent je l'ai regardé curieusement, lorsqu'il se rencontrait avec d'anciens camarades de l'École

normale; il était fort aimable, mais d'une certaine condescendance nonchalante qui ne se livrait pas; il semblait dire : « Nous avons été sur les mêmes bancs, soit, mais nous ne fréquentons pas les mêmes salons. » Le « bon élève » n'avait pourtant pas tout à fait disparu en lui. Un jour, aux *Débats*, que nous discutions sur le fameux distique de Palladas, il fut surpris d'entendre citer du grec par des écrivains « qui manquaient de base », c'est-à-dire qui n'avaient point étudié pour être professeurs, et sa surprise fut d'autant plus vive qu'il ne connaissait pas les deux vers dont nous parlions. Il avait de ces faiblesses.

Aurait-il réussi dans la littérature d'imagination? J'en doute; une nouvelle qu'il ne signa pas et que la *Revue des Deux Mondes* publia[1], démontre des maladresses d'exécution que l'on ne retrouve pas dans ses œuvres de polémique. Cette nouvelle, lorsqu'elle parut, fit du bruit dans quelques salons; on cria même au scandale; le fond de l'historiette était connu et les masques avaient une telle transparence, que, malgré un dénouement de fantaisie, on les pouvait nommer. On accusa de ce léger méfait quelques gens de lettres qui en étaient innocents. Le véritable auteur se dissimula, il s'indigna plus que nul autre et s'indigna si bruyamment, qu'il se dévoila. Huit jours après que la nouvelle eut été insérée dans la *Revue*, Prévost-Paradol écrivait et signait dans le *Journal des Débats* (8 février 1860) un article dans lequel il déclarait *Madame de Marçay* « une œuvre médiocre et d'une lecture pénible »; de plus, il conseillait à l'auteur anonyme « d'en rester là ». Le conseil était bon, mais Paradol eût mieux fait de se taire, car on ne fut pas dupe du stratagème, qui était un peu trop naïf.

1. Voir la *Revue* du 1er février 1860, *Madame de Marçay*.

En 1866, au moment de la guerre de Bohême, eut-il une vision de l'avenir, une vision nette qui avait, hélas! et qui eut la prévision de la réalité. On se rappelle l'émotion que produisit cette rapide campagne, terminée à Sadowa par l'écrasement de l'Autriche. Tous les hommes sérieux furent préoccupés et l'on regarda avec inquiétude du côté de la Prusse, qui venait de révéler tout à coup des qualités agressives que l'on croyait éteintes depuis la mort de Frédéric II. On sentait instinctivement que les conditions vitales de la France étaient modifiées et l'on comprenait que nos frontières de l'Est se trouvaient dorénavant en contact avec une puissance homogène et très ambitieuse. L'axe de l'Europe se déplaçait et l'équilibre allait osciller jusqu'à ce qu'il eût trouvé un point d'appui nouveau. Tout cela était confus, mais perceptible; au delà des brouillards qui voilaient l'Allemagne en travail de cohésion, on ne voyait pas très clair, mais il y avait de l'anxiété dans les cœurs comme à l'approche d'un péril inconnu.

Un seul homme parmi mes amis échappait au trouble vague dont chacun de nous avait été saisi : c'était Gustave Flaubert, qui s'irritait lorsque l'on agitait cette question d'où notre existence même pouvait dépendre. Flaubert appartenait à un groupe de penseurs, d'écrivains, d'hommes politiques, tous éminents à divers titres, qui, deux fois par mois, se réunissaient autour de la même table pour causer : à ces déipnosophistes il a manqué un Athénée. Un lundi soir, Flaubert arriva chez moi, furieux et rugissant. Il me raconta qu'il venait de quitter le dîner où ses amis étaient rassemblés, parce que l'on y parlait politique et que c'était indécent pour des gens d'esprit. « La Prusse, disait-il, l'Autriche, qu'est-ce que cela peut nous faire? Ces hommes-là ont des prétentions à être des philosophes, et ils s'occupent de savoir si les habits bleus

ont battu les habits blancs; ce ne sont que des bourgeois, et ça me fait pitié de voir X et Y et Z perdre leur temps à discuter des annexions, des rectifications de frontières, des dislocations, des reconstitutions de pays, comme s'il n'y avait rien de mieux à faire, comme s'il n'y avait plus de beaux vers à réciter et de prose sonore à écrire! » J'essayai de le calmer et n'y réussis pas; il répétait : « Ce ne sont que des bourgeois! » Il disait : « Nous ne sommes ni Français ni Algonquins; nous sommes artistes, l'art est notre patrie; au diable soient ceux qui en ont une autre! » Parole emportée, qui n'impliquait rien contre le patriotisme, car Flaubert a souffert jusqu'aux larmes, jusqu'à la maladie, lorsque la France recula devant l'Allemagne.

Prévost-Paradol ne pensait guère à l'art dans ces moments; il comprit que tôt ou tard la lutte éclaterait entre deux nations voisines qui se croyaient de force égale et voudraient se disputer la prépotence. Sous cette impression, il écrivit son livre de *la France nouvelle*, dont bien des propositions peuvent paraître discutables, mais où la prophétie devient poignante, car elle a été accomplie. En termes qui n'ont rien de nuageux, il annonça la guerre et prédit la défaite. S'il eût vécu, il aurait pu s'écrier comme Chateaubriand après la révolution de Juillet : « Inutile Cassandre, j'ai assez fatigué la monarchie de mes avertissements! » Les avertissements de Prévost-Paradol et de bien d'autres ne furent point entendus. La loi militaire que proposait le maréchal Niel subit des modifiations équivalant à un rejet; on sait ce qu'il en advint. Prévost-Paradol fut traité de « mauvaise langue » et l'on attendit que notre désastre fût complet pour le louer de l'avoir prédit.

Lors de la formation du ministère du 2 janvier 1870, dont l'avènement assurait les institutions libérales,

Prévost-Paradol, qui, deux fois candidat à la députation, avait échoué devant les électeurs, ne se réserva plus et se déclara prêt à servir le nouvel ordre de choses. En réalité, il n'avait jamais demandé que la liberté; il l'avait, il l'accepta, s'y rallia et fut conséquent à lui-même. On ne lui ménagea pas les reproches et on cria à la trahison. Les hommes qui l'avaient attiré pour servir leur passion et non pour aider à sa fortune s'éloignèrent de lui, et semblèrent se demander s'ils n'avaient point réchauffé la vipère. Prévost-Paradol en fut affecté plus que de raison; ignorait-il que le besoin d'insulter les vaincus et de dénigrer les victorieux est d'essence humaine?

Pendant que ses anciens amis ne parlaient de lui qu'avec réticence, les hommes rattachés à l'empire libéral, Odilon Barrot, Freycinet, Dupont-White et bien d'autres redoublaient de prévenance à son égard et, dans la commission de décentralisation dont il faisait partie, semblaient attendre qu'une parole tombât de ses lèvres pour déterminer une résolution et clore un débat. Tandis que les orateurs parlaient de leur siège, on lui improvisait une tribune, on faisait silence pour l'entendre, et on l'applaudissait. Je l'ai écouté pendant ces discussions, auxquelles j'assistais; il m'a été facile de reconnaître qu'il ne comprenait rien au mouvement démocratique qui soulève les nations et dont le suffrage universel est l'instrument d'indécision; il croyait encore pouvoir sauver l'influence de la bourgeoisie, des « classes éclairées », comme il répétait après tant d'autres; il s'imaginait que les réformes politiques peuvent apaiser l'appétit social et que les saccageurs de société s'arrêtent d'eux-mêmes à l'aspect d'un mécanisme libéral. Il répétait en 1870 ce que l'on avait dit en 1830, semblable à un jeune Épiménide doctrinaire qui serait réveillé tout à coup après un somme de quarante ans.

Les séances se tenaient dans les salles du Conseil d'État et j'avoue à ma honte que j'étais souvent plus occupé à regarder les tableaux d'Eugène Delacroix, de Flandrin, de Chassériau qu'à écouter des discussions au cours desquelles le président Odilon Barrot nous disait : « Voilà cinquante années que j'étudie cette question et je suis encore loin de l'avoir résolue. » Parfois je m'en allais avec Prévost-Paradol à travers le jardin des Tuileries, car nous habitions tous deux sur la rive droite de la Seine. Un jour, en cheminant, je lui dis : « Pourquoi n'écrivez-vous pas l'histoire des idées parlementaires? il y a là un livre intéressant et fait pour tenter votre talent. » Il me répondit avec une bienveillance qui démontrait sa foi en lui-même : « Comme vous êtes heureux de croire encore à des livres, à des phrases et de vous amuser à ces joujoux inutiles qui servent de passe-temps aux oisifs! » Il resta un instant silencieux et il reprit : « Il n'y a de vrai que le pouvoir. Conduire les hommes, diriger leurs destinées, les mener à la grandeur par des chemins qu'on ne leur indique pas, préparer les faits, commander aux événements, forcer la fortune à obéir, c'est là le but qu'il faut viser et qu'atteignent seules les volontés fortes et les intelligences élevées. » Nous étions dans lá grande allée centrale des Tuileries d'où l'on découvre le palais; je lui dis : « Quel est votre rêve? » Il s'arrêta et, me montrant le pavillon de l'Horloge, il répliqua avec une sorte d'exaltation que je ne lui connaissais pas : « Le maître de la France est là; eh bien! je voudrais être le maître de ce maître. » Je lui répondis en souriant : « Quand vous serez le Richelieu de ce Louis XIII, j'irai vous prier de m'accorder une faveur inappréciable, qui sera l'autorisation de pénétrer et de travailler dans le greffe de la cour d'appel; il y a là des trésors d'histoire que je voudrais découvrir. » Il haussa imperceptiblement les épaules et me dit : « Vous êtes incorrigible! »

Prévost-Paradol s'était offert, s'était donné à l'empire libéral et l'empire ne se pressait pas de le prendre. Il était mal à l'aise, étonné, humilié qu'on ne l'eût pas immédiatement appelé aux plus hautes fonctions. Les nouveaux ministres ne l'appréciaient peut-être pas autant qu'il l'aurait souhaité. Cette situation fausse dura assez longtemps pour le fatiguer. Il en voulut sortir; il alla trouver un très important personnage qui avait le privilège de travailler seul avec l'empereur, dont il possédait la confiance. Prévost-Paradol s'ouvrit sans réserve et demanda, en attendant mieux, un poste diplomatique. Huit jours après cette entrevue, il était nommé ministre plénipotentiaire aux États-Unis d'Amérique sur l'initiative même de Napoléon III. Les journaux de l'opposition insinuèrent mille perfidies, l'indignation contre lui redoubla, et ceux-là mêmes qui eussent accepté son poste avec empressement lui reprochèrent de ne l'avoir point refusé. Pour lui on fut injuste jusqu'à la cruauté.

Je le vis peu de jours avant son départ; il était troublé et trouvait que Washington était loin, bien plus loin qu'Aix en Provence. « Bah! lui disais-je, vous en reviendrez bientôt, avant deux ans vous serez ministre. » Il me répondit par une question : « Et vous, qu'allez-vous faire? — Continuer mon travail sur Paris, tout simplement. » Avec un sentiment de tristesse, il riposta : « Vous avez peut-être raison. » Il fut assez froidement accueilli en Amérique; les républicains du Nouveau Monde, auxquels nulle vanité n'est inconnue, estimèrent qu'on leur avait quelque peu manqué de respect en ne leur envoyant qu'un écrivain de talent; le moindre baronnet eût mieux fait leur affaire.

Prévost-Paradol était perdu pour la littérature, à laquelle j'avais toujours espéré qu'il finirait par se consacrer sans esprit de retour aux choses de l'ambition. J'en veux à la

politique de ce qu'elle a enlevé aux lettres tant d'hommes éminents sans bénéfice pour les destinées du pays; elle a énervé des poètes, des historiens et des moralistes; Chateaubriand n'y a rien gagné, Victor Hugo s'y est diminué, Lamartine n'en est pas revenu; *Adolphe* vaut mieux que tous les discours de Benjamin Constant. Je vis donc partir Prévost-Paradol avec peine, sans soupçonner cependant le dénouement qu'il allait lui-même donner à sa vie. Dès qu'il sut que la guerre était déclarée entre la France et l'Allemagne, les prévisions qu'il avait formulées prirent un corps et lui apparurent avec la précision d'un fait accompli. Il comprit que, sans alliés, au milieu de l'Europe malveillante, avec une armée dont l'infériorité numérique n'avait pu lui échapper, avec des factions hostiles, qui dans une défaite oublieraient la chute de la France pour ne voir que la chute de l'Empire, il comprit que la partie était inégale, qu'elle était compromise dès le début et qu'elle se terminerait au milieu de nos ruines. Il aperçut dans un avenir prochain des événements dont il ne voulut pas être le témoin; il se tua.

A cette heure où Paris, en émotion, chantait la *Marseillaise*, criait : A Berlin! et se croyait maître de la victoire, la mort de Prévost-Paradol passa presque inaperçue. Qu'importe une intelligence de moins, lorsque l'on va ceindre des lauriers immortels et renouveler le miracle des ancêtres? Cette fin tragique fut sentie et déplorée par ceux qui l'avaient aimé : j'étais du nombre. Son père, le commandant Prévost, qui était son père réel et non son père putatif, comme on l'a dit, et auquel il ressemblait d'une façon éclatante, était mort de la même manière; or l'aliénisme constate que la manie du suicide est une maladie qui se transmet par voie d'hérédité.

CHAPITRE XXVII

LOUIS DE CORMENIN

En mes jours de superbe, au temps de ma jeunesse, j'avais tracé mon portrait :

> Je suis né voyageur, je suis actif et maigre,
> J'ai comme un Bédouin le pied sec et cambré,
> Mes cheveux sont crépus ainsi que ceux d'un nègre,
> Et par aucun soleil mon œil n'est altéré.

Le pied n'est plus rapide; la bise d'hiver a soufflé, elle a apporté la neige et emporté les cheveux; le soleil s'est vengé de mon impertinence et il m'a condamné à des lunettes dont le numéro n'est pas mince. J'étais fier de ma vue; nul mieux que moi n'apercevait le remise d'une compagnie de perdreaux et je pouvais lire infatigablement. Vers 1862, j'eus mal aux yeux, je n'épargnai pas les collyres et je n'en souffris pas moins. On me conseilla de consulter un opticien, et, un jour du mois de mai, je m'en allai chez Secretan. L'employé me mit un livre sous les yeux, à la distance normale; je rejetai la tête en arrière; il me dit : « Ah! vous jouez du trombone, il faut prendre des lunettes. » L'âge me touchait, je ne lui fis pas un accueil aimable, mais je me soumis : je demandai un binocle et une paire de besicles.

Il fallait ajuster les verres, cela exigeait une demi-heure ;

j'allai, en attendant, m'asseoir sur un des bancs du Pont-Neuf. La journée était belle, avec un soleil intermittent. Un train de bois descendait la Seine; on rassemblait les pontons d'une école de natation; la cheminée de l'hôtel des Monnaies lançait de la fumée vers les nuages; une rangée de fiacres stationnait le long du quai où passaient des omnibus; des sergents de ville, sortis de la préfecture de police, marchaient en groupe dans diverses directions; une voiture cellulaire pénétrait sur la place Dauphine au milieu des piétons et des voitures; un marchand des quatre-saisons poussait sa charrette. Pourquoi ce spectacle, qui si souvent avait frappé mes regards, me remua-t-il, ce jour-là, d'une façon particulière? pourquoi, à travers ce tumulte, vis-je surgir la manifestation d'une prévoyance supérieure? Je ne sais, mais Paris m'apparut tout à coup comme un corps immense dont chaque fonction était mise en œuvre par des organes spéciaux, surveillés et de singulière précision. Je tombai dans une rêverie que le mouvement et le bruit rendaient plus intense; je restai là, inerte, absorbé par la pensée qui m'avait envahi, et lorsque le crépuscule vint me rappeler à moi-même, j'avais oublié que l'opticien m'attendait depuis deux heures; mais j'étais décidé à étudier un à un tous les rouages qui donnent le mouvement à l'existence de Paris.

C'était me jeter hors de la voie où j'avais marché jusqu'alors et en tracer une autre; je n'hésitai pas. Comme un homme qui liquide ses affaires avant de partir pour un long voyage, je me débarrassai de quelques rêveries littéraires qui m'encombraient encore et j'entrai résolument dans des études dont j'aurais juré n'avoir jamais à m'occuper. Que de fois j'ai béni l'affaiblissement de ma vue qui, me conduisant chez Secretan, m'arrêta sur le Pont-Neuf et fut la cause d'un travail où j'ai trouvé des jouissances

infinies! J'ai été stupéfait du bien-être que je ressentis lorsque, au lieu des conceptions nuageuses des vers et du roman, je saisis quelque chose de résistant sur quoi je pouvais m'appuyer, dont je dégageais l'inconnue, dont chaque point touché était une révélation qui me forçait à une gymnastique intellectuelle à laquelle je n'étais point accoutumé et qui me maintenait dans une réalité dont les ressources me remplissaient d'admiration. J'ai été discipliné par la vérité à mon insu et j'y ai été ramené sans même m'en apercevoir. — Cela prouve, me dira-t-on, que je n'étais ni poète, ni romancier; je le sais bien, et il me semble aujourd'hui que tout ce que j'ai écrit jadis n'était qu'une sorte d'apprentissage destiné à me rendre moins difficile la tâche que j'allais entreprendre.

Je ne parlai de mon projet à personne, mais je ne le cachai ni à Louis de Cormenin, ni à Gustave Flaubert, dont la discrétion ne se laissait pas surprendre. Le sujet que j'avais à traiter était si simple, si bien à la portée de tout le monde, qu'il me semblait que chacun allait s'en emparer. Louis de Cormenin m'approuva et, quoiqu'il fût un peu effrayé de la longueur du travail, m'engagea à y mettre toute la persistance dont j'étais capable. Flaubert m'écouta et, lorsqu'il eut compris ce que je voulais faire, il me dit : « Descends au plus profond de Paris, étudie-le dans ses parties les plus secrètes et puis écris un roman dans lequel tu condenseras les observations que tu auras recueillies. » Il m'exposa alors une théorie que je connaissais déjà pour l'avoir entendu émettre à Ernest Feydeau. « Le roman est le document historique par excellence; nul plus tard ne pourra écrire l'histoire du règne de Louis-Philippe sans consulter Balzac; le roman, œuvre d'imagination inspirée par la réalité, doit contenir des détails vrais, techniques, indiscutables qui lui donnent la valeur d'un livre d'annales; démonter Paris pour en décrire

le fonctionnement, c'est faire œuvre de mécanicien; démonter Paris pour en transporter le mouvement mathématique dans un roman, c'est faire œuvre d'écrivain; hésiter est une faute, mal choisir est un crime. » Je lui avouai que j'étais décidé à être criminel et mécanicien.

Il ne m'épargna pas les apostrophes; répétant un de ses mots favoris, il me dit : « Prends garde! tu es sur une pente! Tu as déjà abandonné l'usage des plumes d'oie pour adopter celui des plumes de fer, ce qui est le fait d'une âme faible. Dans la préface des *Chants modernes*, tu as débité un tas de sornettes passablement déshonorantes, tu as célébré l'industrie et chanté la vapeur, ce qui est idiot et par trop saint-simonien. Tant de turpitudes ne t'ont point encore satisfait, et voilà que maintenant tu vas faire de la littérature administrative; si tu continues, avant six mois tu entreras dans l'enregistrement. » J'étais accoutumé à ses boutades et ne m'en troublais guère. Sa plus vive plaisanterie consistait à me dire ou à m'écrire : « Vieil économiste, j'apprends avec plaisir que l'on t'a enfin rendu justice et que tu viens d'être nommé sous-chef de bureau à l'Entrepôt des vins. » Je riais et lui fournissais motif à des railleries qui l'amusaient. Lorsque j'eus publié mon étude sur *Paris souterrain*, il m'appela l'égoutier et me conserva ce surnom jusqu'à la fin de sa vie.

Je m'étais passionné pour mon travail et j'y employais mon ardeur. Rien ne serait plus curieux à écrire que l'histoire de ce livre[1] qui m'entraîna à faire tous les métiers : j'ai vécu à la Poste aux lettres, j'ai été presque employé à la Banque de France; j'ai abattu des bœufs, j'ai suivi dans leurs expéditions les agents de la sûreté,

1. *Paris, ses organes, ses fonctions et sa vie dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle*. 6 vol.; Hachette.

les agents des mœurs, les agents des garnis; je me suis assis dans la cellule des détenus, j'ai accompagné les condamnés à mort jusque sur la table des autopsies; j'ai visité les indigents, dormi sur le lit des hôpitaux, surveillé les fraudeurs avec les préposés de l'octroi; je suis monté sur la locomotive des trains de grande vitesse et je me suis interné dans un asile d'aliénés pour mieux étudier les fous. Je crois n'avoir reculé devant aucune fatigue, devant aucune enquête, devant aucun dégoût; mais ce ne sont pas là des souvenirs littéraires, j'y dois revenir et ne point m'égarer dans le récit de faits qui me sont trop strictement personnels pour intéresser le lecteur.

Louis de Cormenin me pressait de me mettre à ces études sur Paris; il avait hâte de voir comment j'aborderais des sujets si nouveaux pour moi; mais je ne voulais procéder qu'avec sagesse et, avant d'entrer de plain-pied dans mon travail, j'avais à lire, la plume en main, Sauval, Félibien, Delamarre, et ce n'était pas une petite besogne; aussi mon premier chapitre, *les Postes*, ne put paraître dans la *Revue des Deux Mondes* que le 1er janvier 1867. A cette époque Louis de Cormenin était mort, emportant avec lui le meilleur de moi-même. Lorsque nous étions enfants, lorsque nous lisions, tout en larmes, l'histoire du *Petit Savinien* et que nous rêvions de découvrir des îles désertes, il était aussi fort, aussi solide que j'étais chétif et malingre; longue vie lui était promise pendant que l'on tremblait pour mon existence et que ma santé, toujours affaiblie, toujours rebondissante, désespérait ma famille. Rien ne m'avait été épargné pendant ma jeunesse, ni les chutes de cheval, ni les coups de fusil, ni les coups d'épée, ni les coups de tonnerre, ni un empoisonnement accidentel, ni les maladies prétendues mortelles; j'avais résisté, je résiste encore, tandis que Louis, si vigoureu-

sement charpenté, indemne de tout mal et de tout accident, dont les jours coulaient avec tranquillité, m'a précédé et s'en est allé à l'heure où ses quarante-quatre ans venaient à peine de sonner. La blessure fut profonde, si profonde qu'elle ne s'est pas fermée.

Quand la rêverie m'envahit, quand mes souvenirs remontent en moi, le reflux du Styx me rapporte mes morts; celui que j'attire et que je retiens, c'est ce cher compagnon de ma vie entière, et souvent, seuls tous deux, nous passons de longues heures à nous entretenir des choses d'autrefois. Je lui parle de son fils, qui est un homme aujourd'hui et qui lui ressemble d'une façon poignante; je ne lui cache rien de ce qui s'est passé depuis son départ, et souvent quand je lui ai raconté nos tristesses et nos désastres, la guerre, la défaite, l'amputation du pays, la Commune, la pyromanie furieuse, je lui dis : « Tu as bien fait de mourir. » Lui, comme s'il voulait m'arracher à des pensées funèbres, il me ramène au début de la route où nous marchions en oscillant appuyés l'un sur l'autre, il me rappelle les meules de foin de Chailleuse d'où nous dégringolions sans danger; il me dit : « Ce n'est point-n'à-toi ! » et je souris en me souvenant des règles de la pénultième; il me conduit là où nous avons joué ensemble, où nous avons vécu si intimement mêlés, que pour trouver l'un on cherchait l'autre; je refais avec lui le voyage de mon enfance, je m'y complais, je m'y attarde, et ceux qui respectent mon silence, qu'ils prennent pour un indice de travail intérieur, ne se doutent guère que je cours avec Louis sous les marronniers des Tuileries, ou qu'assis à ses côtés, j'écoute ma grand'mère chanter la chanson des dragons de Malplaquet. Mon enfance m'apparaît aujourd'hui comme une terre lointaine, une terre enchantée où je ne puis plus retourner, car ceux qui y venaient avec moi

sont partis pour toujours. Il est un monde où j'ai vécu et dont je suis le dernier habitant; je n'en puis parler à personne, car nul ne le connaît. A cette heure, lorsque je dis : Vous souvenez-vous? — On me répond : Comment pourrais-je me souvenir?

En 1860, j'avais eu la curiosité de consulter Desbarolles; il étudia mes mains et m'annonça que j'allais bientôt avoir une maladie longue et douloureuse. Je n'attachai pas d'importance à la prédiction, et j'eus tort. La maladie ne fut pas bénigne et dura trois ans. C'était une arthrite aiguë, qui se divisa en trois accès de sept mois chacun. La fin du dernier accès fut atroce; je ne pouvais plus écrire, je ne pouvais plus tourner les pages d'un livre; je ne pouvais dormir; on me sortait en brouette; j'étais misérable. C'était pendant l'été de 1863, j'habitais sous la Forêt-Noire, à Baden-Baden, dont les eaux minérales m'ont sauvé. Les insomnies et la souffrance m'avaient réduit à un tel état d'éthisie, qu'un médecin diagnostiqua une phtisie galopante qui m'emporterait rapidement de l'autre côté de l'éternité. Je suis comme les nerveux : je meurs souvent, mais on ne m'a pas encore enterré.

A mon insu, Louis fut averti; il accourut. Il arriva un dimanche soir; il me regarda avec des yeux effarés; pour me cacher son émotion, il passa derrière mon lit et ne s'apercevait pas que la pluie de ses larmes tombait sur mon visage. Le lundi, je pus dormir; le mercredi, je pus marcher. Je disais à Louis : « C'est toi qui m'as guéri; » il souriait et moi aussi; mais la coïncidence fut douce; il était survenu à l'heure propice, au moment où la crise s'affaiblissait. Il resta trois semaines près de moi et, comme au temps de notre enfance, nous pûmes nous étendre à l'ombre des arbres et vivre de cette vie commune qui nous fut si précieuse. Dès qu'il fut de retour

à Paris, le 15 août 1865, il m'écrivit : « J'ai été bien heureux de passer vingt jours avec toi et je voudrais bien dans ma vie voir se renouveler souvent un semblable bonheur; mais on ne peut faire toujours ce que l'on veut et j'ai aussi d'autres devoirs, une femme et des enfants. J'ai tiré un bon numéro à la loterie de la destinée, je n'ai donc pas à me plaindre. Il est très probable que, sans mon père, je ne me serais jamais marié et que je serais demeuré près de toi, ma vie confondue dans la tienne. Mais néanmoins tu es resté au premier rang dans mon affection, sur la même ligne que les êtres chers qui m'entourent. Tu as été bon et charmant pour moi; je le savais d'avance, et d'une affection paternelle. » Louis disait vrai; s'il n'avait fini par céder à l'opiniâtreté de son père qui voulait que son nom fût perpétué, s'il ne s'était marié, nous aurions vécu l'un près de l'autre et, malgré la différence de nos natures, nous aurions été en communion parfaite. Nous aurions fait un échange : je lui aurais donné de mon impétuosité, il m'eût donné de son calme et nous serions arrivés à être semblables, ce qui eût été tout bénéfice pour moi.

Lorsque je le quittai au printemps de 1866 pour aller à Bade, sa santé n'offrait aucun symptôme particulier; cependant il était amaigri et somnolent. Un mois après, j'appris qu'il était très souffrant, affaibli, et que certaines douleurs le reprenaient souvent. Par malheur il avait accepté en guise de médecin un homœopathe étranger qui se laisse traiter de docteur, quoiqu'il ne soit qu'officier de santé, et qui a la spécialité de donner des globules astringents aux chanteuses dont la voix est fatiguée. Entre les mains de cet habile homme la maladie ne pouvait que s'aggraver. Un séjour à Plombières n'amena aucun changement favorable; je commençais à m'inquiéter. Sur mes instances, sur mes supplications, Louis

consentit à appeler deux médecins sérieux, les docteurs Trousseau et Maximin Legrand. Ils constatèrent des glandes cancéreuses aux intestins. Le malheureux était perdu. Prudemment et sous forme plaisante, pour ne le point troubler, je lui avais proposé d'être sa garde-malade. Il avait refusé; ma présence lui eût semblé l'indice d'un danger dont il aimait à repousser l'éventualité. Tous les deux ou trois jours, il m'écrivait et se rassurait lui-même en me parlant de sa santé.

Je n'ai pas besoin de dire que j'étais renseigné d'une façon précise et en correspondance secrète avec les médecins qui le soignaient. Il put aller à Joigny, où il se plaisait, et à sa terre de Chailleuse, qu'il aimait beaucoup. Son médecin, un homme intelligent et dévoué, m'écrivait : « Je le trompe sur son état, et du reste il ne demande qu'à être trompé; le dénouement ne peut malheureusement être douteux : tout fait présumer qu'il se produira vers le mois de février ou le mois de mars prochain. » Au milieu de novembre, Louis me prévint qu'il serait à Paris le 25; je fis mes préparatifs afin d'arriver en même temps que lui, et de passer à ses côtés les derniers mois qui lui restaient à vivre. Le 22, un jeudi — je devais partir le lendemain — j'allai une dernière fois chasser à la montagne; en rentrant le soir, je pris les lettres déposées sur ma table; une d'elles, bordée de noir, était d'une écriture que je ne reconnus pas; je l'ouvris sans empressement et je la lus trois fois avant de la comprendre. La voici : « Joigny, mardi 20 novembre 1866. — C'est par moi seule que vous pourrez apprendre l'affreuse douleur qui vient de nous frapper, notre cher Louis n'est plus. Avant-hier au soir encore il était plein de vie, et je viens de recevoir son dernier soupir. — Hélène. » Mon effarement était tel, que je ne me souvenais même plus que Mme de Cormenin

s'appelait Hélène et je continuais à ne pas comprendre.

Le jour même où cette lettre me parvenait, on l'avait enterré, et pendant que les prières de l'Église résonnaient au-dessus du drap noir qui le couvrait, je chassais des chevreuils et je cherchais des gelinottes. Le lundi 19 novembre, il avait subi une crise terrible; son pauvre être affaibli en fut épuisé; il ne put se reprendre, comme on dit, et le lendemain il sentit venir la mort. Il n'était pas de ceux qui ne croient qu'à la matière, il ne s'imaginait pas que notre âme immortelle est le produit du jeu de nos organes; il fit appeler un prêtre et l'écouta. S'il a raconté ses péchés, sa confession ne dut pas être longue; sept mots suffisaient : Je n'ai jamais fait que le bien. Tout à coup il cessa de voir; ses mains s'agitèrent comme les ailes d'un oiseau blessé et il dit : « Je ne croyais pas qu'il fût si facile de mourir. »

Le 14 décembre j'avais à écrire à Théophile Gautier et je lui disais en terminant ma lettre : « Voilà quinze jours que je suis revenu, et si je n'étais pas malade, j'aurais été te voir; j'ai besoin de causer avec toi de notre pauvre Louis. Seuls, toi et moi, nous avons vu clair dans cette âme et seuls nous pouvons savoir ce que les circonstances ont fait taire en lui. Sa mort m'a terrassé; je ne puis me ressaisir; je suis comme un des deux jumeaux siamois qui aurait perdu son frère. Je me cherche et ne me trouve plus[1]. » Rien dans cette lettre n'est exagéré; elle exprime sincèrement l'état où m'avait mis cette mort, qui me décomplétait, et elle dit vrai sur les facultés de Louis, qui ne furent connues que de Gautier et de moi, car jamais il ne s'est ouvert que pour nous deux; aux autres, même dans l'intimité la plus apparente, il resta

1. Je dois communication de cette lettre, dont je n'avais pas gardé le souvenir, à l'obligeance de M. le vicomte Spœlberch de Lovenjoul.

fermé. Nul ne poussa plus loin la pudeur de l'âme et de l'intelligence; sa timidité n'était qu'un accès de réserve. Semblable à ces plantes qui ne fleurissent que dans certaines conditions d'atmosphère, il ne laissait jaillir son esprit que dans la chaleur de l'amitié la plus sûre.

Je l'ai vu passer des soirées entières au milieu de camarades bavards et joyeux, ne pas dire un mot, témoigner à peine son impression par un geste, et lorsque, l'heure de dormir étant venue, il s'en allait seul avec moi, reprendre les conversations qu'il avait entendues, les éclairer avec une verve extraordinaire. Il était ainsi fait que le monde extérieur pesait sur lui et l'enveloppait d'un mutisme dont il lui était pénible de sortir, car il s'y complaisait. C'était un rêveur et, par une étrange anomalie, c'était un rêveur ironique. Il excellait à découvrir le côté faible des hommes, le côté défectueux des choses; ce n'était pas pour rien qu'il était le fils d'un pamphlétaire; il eût été acerbe et redoutable dans le sarcasme, si sa douceur extrême et la crainte de blesser n'eussent émoussé les pointes de son esprit. J'ai bien des lettres de lui où il me raconte des séances du Corps législatif, auxquelles il aimait à assister; ce sont des chefs-d'œuvre de finesse, d'appréciation mordante et de malice; Paul-Louis Courier n'a rien fait de mieux. Il avait le trait spontané, rapide, et d'autant plus acéré qu'il paraissait lancé avec bonhomie.

Sa facilité au travail était extrême et dépassait celle dont Méry était si vain; c'était en quelque sorte une improvisation dont la source était toujours prête à jaillir; il lui fallait deux heures à peine pour faire ces feuilletons dramatiques de la *Presse* que Théophile Gautier signait ou qu'il signait lui-même. La première phrase seule lui coûtait et souvent on devait la lui indiquer; il disait : « Je suis comme les siphons, j'ai besoin d'être amorcé. »

Lorsqu'il entreprenait un travail, il demandait à Gautier ou à moi : « Comment faut-il commencer? » La réponse n'était pas terminée qu'il était déjà à la besogne; d'une haleine il allait jusqu'au bout et ne se relisait jamais. Cette facilité, il l'avait étant enfant; son père l'exerçait beaucoup à écrire, lui donnait des sujets de narration et s'indignait, — lui qui avait le travail si pénible, — de voir que les feuilles de papier couvertes d'écriture se succédaient avec tant de rapidité. De sa voix lente, il disait à Louis : « Tu ne prends même pas le temps de réfléchir, il faut méditer; je veux que tu médites. » Au bout d'un quart d'heure, il venait voir si son fils méditait et le trouvait endormi.

De ses vers, qui furent nombreux et d'une originalité naïve, nous n'avons rien sauvé; les seuls qui subsistent sont ceux qu'il m'envoyait lorsqu'il était au collège. Il en faisait souvent, les serrait dans un tiroir et vidait le tiroir dans la cheminée lorsqu'il était plein. Il appelait cela « liquider la muse ». Il l'a trop liquidée; parmi les poésies qu'il a détruites, il y en avait d'exquises et qui auraient mérité de subsister. Souvent je me suis querellé avec lui à ce sujet et plus d'une fois Gautier l'a sermonné; il haussait doucement les épaules et répondait : « C'est affaire de passe-temps qui ne regarde pas le public. » Sa modestie était si profonde, qu'elle ressemblait à de l'humilité. Il cherchait l'ombre aussi naturellement que d'autres cherchent la lumière : la grande publicité l'effarouchait; mais comme, malgré sa nonchalance, il avait parfois besoin de produire ou le désir de dire son mot sur des questions qui l'intéressaient, il s'adressait à des journaux d'Orléans et d'Auxerre et y enfouissait clandestinement des articles que plus d'un journal de Paris aurait mis en vedette. Lorsqu'il fut mort, on fouilla la collection de ces deux feuilles provinciales, on compulsa

la *Revue de Paris* et l'on put réunir la valeur de deux volumes in-8°, qui prouvent ce qu'il a été, mais non pas ce qu'il aurait pu être[1].

Si des causes que je dirai tout à l'heure et une sorte de paresse native n'avaient empêché Louis de Cormenin de se jeter dans la bataille littéraire, il eût ajouté de l'éclat au nom qu'il portait et laissé trace de son passage ici-bas. De tous les jeunes hommes se destinant aux lettres que j'ai connus vers la vingtième année, c'est lui, avec Flaubert, dont l'avenir semblait le moins douteux. Il eût été moins tendu que Flaubert, plus ému que Bouilhet, moins descriptif que Gautier, plus humain que Baudelaire. Il avait beaucoup d'imprévu et, sous plus d'un rapport, se serait rapproché d'Henri Heine. Sur nous tous il possédait un avantage inappréciable : il avait un nom connu. C'est précisément cet avantage, c'est précisément ce nom qui l'arrêtèrent et le condamnèrent à une réserve dont il prit l'habitude et dont il ne voulut plus sortir. Je touche ici à un point très délicat, mais on doit toute loyauté aux morts, et je parlerai sans restriction.

Timon, le père de Louis, était très fier de ce nom de Cormenin, qu'il avait rendu non seulement célèbre, mais populaire, et il lui semblait que c'était une propriété sacrée qui ne pouvait devenir indivise. La phrase que Louis, — enfant, écolier, adolescent, — a entendue le plus souvent est : « Tu dois au nom que tu portes ! » Sa mère la lui répétait sans cesse et son père ne la lui épargnait pas. Il avait fini par avoir peur de son nom et ne le prononçait que le plus rarement possible. Nous le

1. *Reliquiæ*, 2 vol. gr. in-8°, 1868, imprimerie Pillet ; avec cette épigraphe : *Abstulit atra dies et funere mersit acerbo* ; l'ouvrage, tiré à un petit nombre d'exemplaires, n'a pas été mis dans le commerce.

savions, et, pour respecter ses scrupules, nous ne l'appelions que par son nom de baptême ou par le surnom de Buridan, qu'il garda jusqu'à l'époque de son mariage. Quand il fut sorti du collège et qu'on le crut « livré à lui-même » sous la surveillance d'une famille anxieuse qui ne le quittait pas des yeux, le même refrain bourdonnait à son oreille : « Prends garde, tu vas compromettre ton nom ! » Dans je ne sais plus quel petit journal, il avait publié une chanson :

Malgré ta forte férule,
Ton gourdin armé de clous,
Cupidon te caligule,
Toi, le roi des tourlourous :
File, file, bon Hercule,
File, file, file doux !

et l'avait signée de ses initiales L. C. Le pauvre Timon en faillit perdre la tête et repétait : « Qu'allons-nous devenir ? tu as compromis ton nom ! C'est ton ami Maxime qui te pousse à ces inconvenances ! » C'était toujours sur moi que ricochaient ces mauvaises humeurs, mais je ne me troublais pas pour si peu.

Louis se sentait pris dans son nom comme dans une maison de verre ; il n'osait remuer, dans la crainte de l'étoiler. Je bondissais d'impatience et je me révoltais de cet esclavage moral dans lequel il ne pouvait plus se mouvoir ; je lui avais dit : « C'est ton père qui est Cormenin ; ce nom est attaché à un titre que tu ne portes pas encore ; ton vrai nom, ton nom patronymique, est de La Haye ; reprends-le, signe-le et moque-toi du reste. » Louis n'osa jamais ; la vénération qu'il avait pour son père ne lui permit pas un acte de résistance. Je citerai deux exemples de ce respect exagéré du nom paternel. Louis m'avait servi de témoin dans une « affaire » qui devait se dénouer à Saint-Germain ; au moment de monter

en wagon, il me dit : « Je ne puis pas aller jusqu'au bout; j'ai peur de compromettre mon père. » J'en fus quitte pour le remplacer par un sous-officier de dragons que je rencontrai et que je ne connaissais pas. Une autre fois, beaucoup plus tard, lorsqu'il était déjà marié, il arriva dans une soirée où l'on avait gardé la mauvaise habitude, — l'habitude officielle, — d'annoncer. L'aboyeur lui demanda son nom; il répondit : « Monsieur et Madame Louis. »

Était-ce simplement la crainte de voir son nom compromis, — que Louis était incapable de compromettre, — qui animait Timon? Je voudrais le croire; mais à travers ces objurgations et ces insistances il me semble voir poindre un autre sentiment. Il voulait qu'il n'y eût qu'un Cormenin; entendre dire Cormenin jeune et Cormenin aîné ne lui convenait guère. Son rayonnement lui paraissait assez lumineux pour éclairer même son fils. Il consentait à donner la clarté et se refusait à la partager. En 1849, lorsque Louis se présenta devant le scrutin électoral d'Orléans, il lui eût suffi, pour réussir, d'être appuyé par son père, qui était alors un personnage avec lequel on comptait dans tous les partis. Le père s'abstint et le fils échoua de quelques voix. Devant la représentation nationale comme dans les lettres, il ne devait aussi y avoir qu'un Cormenin; qu'aurait-on pensé si l'on avait pu dire : « Cormenin de l'Yonne et Cormenin du Loiret, Cormenin du Conseil d'État, Cormenin de l'Assemblée? » Cette confusion de Cormenins eût été intolérable et ne fut point tolérée. Toute la carrière de Louis, carrière politique, carrière littéraire, en fut brisée; il a vécu et il est mort sans gloire parce qu'il était le fils d'un père célèbre.

J'ajouterai que Louis n'a jamais reçu un petit écu de son père. Timon était riche, et Louis, lorsque certaines

extinctions se seraient produites, devait avoir une fortune assez considérable. Depuis sa sortie de collège, — 1840, jusqu'à la mort de sa mère, 1853, — il a vécu d'une pension de 1 200 francs que lui servait son grand-père. Dans ces conditions, le bénéfice qu'il aurait pu retirer de sa situation sociale et de son nom fut annihilé. Il mena l'existence d'un étudiant pauvre, allant s'asseoir deux fois chaque jour à la table paternelle, reculant devant toute dépense, irrité de sa position médiocre, se lamentant avec moi et ne se plaignant jamais à ceux qui auraient dû lui faire faire l'apprentissage de sa fortune future. Toute question d'argent à traiter avec son père lui causait un insurmontable malaise.

Lorsque, en 1850, pendant que j'étais en Orient avec Flaubert, il accompagna Théophile Gautier dans son voyage en Italie, un fait se produisit qui est véritablement inconcevable. Tout était disposé pour le départ, les places étaient retenues à la diligence; le matin même du jour où l'on se mettait en route, Louis dit à Gautier : « Tu devrais venir faire une visite à mon père. » Gautier y consentit et l'on se rendit rue Chauveau-Lagarde, où M. de Cormenin habitait. Pendant le chemin, Louis avait été silencieux. On gravit l'escalier; Gautier tire le cordon de sonnette et, à ce moment, Louis lui dit : « Demande à mon père de me laisser partir avec toi et de me donner de l'argent; je n'ai pas osé lui en parler. » Gautier, qui n'était rien moins que hardi, fut sur le point de s'esquiver. L'entrevue fut courtoise, mais l'élément comique n'y manqua pas. Timon regimba et disait : « Eh! qui se serait jamais imaginé cela? » Il redoutait peu de mécontenter son fils, mais il ne se souciait guère de se mettre mal avec Théophile Gautier. L'autorisation et quelque argent furent accordés; Louis put faire ce voyage et ne compromit pas son nom.

Bien souvent je me suis irrité contre cette sorte d'interdit que le vieux Timon avait jeté sur son fils et je n'ai pas choisi mes mots pour le lui reprocher. De sa voix la plus calme, il me disait : « Vous êtes très violent, vous êtes très violent », et ne bronchait plus qu'une roche. Louis avait horreur de la lutte; quand je l'adjurais d'user de son nom, comme c'était son droit, quand je lui reprochais de ne point tirer parti de ses facultés, il levait paisiblement les épaules et me répondait : « Que veux-tu que j'y fasse? » Pris entre l'impassibilité de son père et mes ardeurs, il fuyait; il se sauvait chez Gautier, qui lui disait : « Mon petit cnat, tu serais bien gentil de faire mon feuilleton. » Alors le pauvre Louis faisait pour un autre ce qu'il n'osait pas faire pour lui-même. Il ne fut pas heureux. En un jour de colère, je dis à Timon : « Mais que voulez-vous donc faire de votre fils? » Il me répondit : « Je crois qu'une sous-préfecture lui conviendrait. » Je pris mon chapeau et je m'en allai.

J'en voulais beaucoup à M. de Cormenin de son attitude à l'égard de Louis, et cela avait mis de la froideur entre nous; nous savions ne pas avoir l'air de nous éviter, mais nous n'avions nul besoin de nous rechercher. Lorsque Louis nous eut quittés, il n'en fut plus ainsi. Un matin, j'entendis des sanglots qui montaient mon escalier; je me précipitai; ce vieillard de soixante-dix-huit ans, inondé de larmes, suffoqué, tomba dans mes bras en s'écriant : « Je viens voir, je viens embrasser celui qui a tant aimé mon fils! » De ce jour, je fus humble et soumis avec lui. Quelquefois il venait chez moi comme en bonne fortune; je faisais fermer ma porte et nous restions à parler de lui. Un jour il me dit : « Quel malheur qu'il n'ait pas voulu travailler! » Je faillis éclater; je sus me contenir. A quoi bon les reproches? à quoi bon les récriminations? tout n'était-il pas fini?

Lorsque, le 6 mai 1868, M. de Cormenin mourut, à l'âge de quatre-vingts ans, tué par un cancer au foie, j'étais au chevet de son lit. Couché sur le dos, la tête encore belle, les mains étendues, jaunes et déjà froides, il n'avait plus sa connaissance. A chaque aspiration, le souffle semblait diminuer de profondeur et tout à coup s'arrêta. Je lui donnai le baiser d'adieu pour son fils, dont je sentais l'âme en moi. On le transporta à Joigny, pour qu'il y fût réuni à ceux qui avaient porté son nom. Lorsque, au bruit des chants religieux, le cortège traversa le pont qui franchit l'Yonne, je regardai vers la gauche et j'aperçus la maison où j'avais joué avec Louis quand nous étions enfants, où j'étais venu, dans l'été de 1851, célébrer les noces d'or de son aïeule maternelle; je ne pus retenir un sanglot. Je sentis une main qui pressait la mienne, et Gasset, le vieux régisseur des terres de Chailleuse, qui nous avait vus tout petits, me dit en pleurant : « Ah! vous ne l'avez pas oublié, vous! » Ce n'était pas Timon dont nous lamentions la perte, c'était Louis, c'était cet être excellent, intelligent, méconnu, qui était parti si vite et que je cherche en ma vieillesse comme je le cherchais dans mon berceau. Jamais depuis sa mort je n'ai rencontré Théophile Gautier sans qu'il ne m'ait dit : « Je suis content de te voir; nous allons parler du pauvre Louis. »

Serait-on seul à suivre le convoi d'un ami, on n'est jamais seul; les morts que l'on a aimés vous font cortège et marchent à vos côtés; ils chantent la litanie du souvenir et vous rappellent tout ce que l'on a perdu; il semble alors que ceux qui ne sont plus meurent une seconde fois; une tombe ouverte rouvre toutes celles que l'on a déjà fermées et l'on s'en va derrière un cercueil accompagné d'êtres invisibles dont on sent la présence et dont on entend la voix. C'est pourquoi, dans les lugubres cérémo-

nies de l'Église, lorsque le catafalque se dresse au milieu des cierges, ce catafalque renfermât-il un indifférent ou même un inconnu, le cœur se serre, les yeux se mouillent, car on pense à ses morts et c'est sur eux que l'on pleure. Lorsque, au mois d'avril 1853, nous accompagnâmes le corps de la mère de Louis de Cormenin jusqu'au lieu où les prières devaient être dites, Théophile Gautier, appuyé sur mon bras, sanglotait. Sottement je lui dis : « Pourquoi tant de douleur, tu ne l'avais jamais vue? » Il me répondit : « Je me souviens de ma mère. » A mesure que l'on avance en âge, ce sentiment, qui a l'acuité d'une sensation, devient de plus en plus poignant; lorsque l'on est jeune, deux ou trois fantômes apparaissent; lorsque l'on est vieux, c'est une foule qui vous environne; comme Ulysse devant la fosse pleine de sang, on est assailli par les mânes.

Parmi ceux qui ont regretté Louis de Cormenin, Théophile Gautier fut un des plus affligés; ce n'est pas seulement le compagnon de voyage, le collaborateur anonyme, l'ami ingénieux dont il déplorait la perte; non, il se lamentait en pensant aux facultés inutilisées, aux forces perdues dont les lettres auraient pu profiter. Louis aurait fait ce que j'appelle de la littérature isolée. Malgré une certaine soumission apparente, il était d'une indépendance indomptable, pouvait ne pas exprimer son opinion, mais la gardait intacte. Il eût tracé son sentier en dehors des romantiques, des classiques, des réalistes; il n'admettait pas d'école en matière d'art. Il admirait le beau partout où il le reconnaissait, sans lui demander ses papiers d'identité. Pour qui est désintéressé, pour qui ne recherche pas les applaudissements de la camaraderie et les réclames d'une coterie, c'est là qu'est la sagesse. L'art ne peut être une école, puisque c'est une expansion; il ne faut pas le confondre avec le métier qui s'apprend; il est

inné, il résulte de facultés spéciales et non d'une adresse de la main ou d'une habileté d'arrangement.

Tous les chefs, tous les disciples d'écoles littéraires, il les trouvait étroits. Il disait : « Ce sont des papes et des grands lamas : ils se croient infaillibles; chaque petite chapelle dit : Hors de l'église point de salut; c'est puéril; faut-il dédaigner les *Voyages de Scarmentado* parce que l'on admire le *Discours sur l'histoire universelle*, et faut-il donc dédaigner le *Discours sur l'histoire universelle* parce que l'on admire les *Voyages de Scarmentado*? » Lorsqu'il exprimait ces idées devant Gautier, celui-ci lui disait : « Je te répondrai, comme Marie de Neubourg à Ruy Blas, que tu as superbement raison. » En effet, Louis avait raison : son bon sens lui faisait entrevoir une doctrine plus large, plus féconde que celle qui est prêchée dans les cénacles littéraires.

Restreindre l'art, l'émonder, l'empêcher de s'étendre, le clore dans une formule, — classique, romantique, réaliste, sensualiste, idéaliste, naturaliste, peu importe, — c'est le diminuer, ne pas le comprendre et en faire une chose hiératique qui peut être intéressante, mais qui devient promptement insupportable. L'art ne vit que de diffusion. L'enfermer dans une règle, c'est l'étouffer; il ressemble alors à ces plantes élevées dans les appartements : elles ne sont qu'une apparence et n'ont plus ni parfum ni couleur. Les grands mots n'y font rien; on peut invoquer le respect des traditions ou l'étude de la nature, rien n'équivaut à l'initiative individuelle. En art, en religion, en tout, il n'y a de fécond que la liberté. Théophile Gautier, qui, sous ce rapport comme sous tant d'autres, avait des idées d'une largeur olympienne, disait : « Pour avoir du talent, il faut exagérer ses défauts jusqu'à en faire des qualités. » Il était le premier à sourire des théories dans lesquelles les jeunes auteurs se contraignent à se

mouvoir jusqu'à ne pouvoir agir et à ce sujet il nous racontait une anecdote qui prouve à quel degré d'intolérance l'esprit d'école peut conduire.

Lorsque l'on apprit que Victor Hugo allait faire jouer *Lucrèce Borgia*, — un drame en prose, — tout le clan romantique entra en rumeur. Quoi! parler en prose comme de vulgaires bourgeois! par les cornes du diable, nous ne le souffrirons pas! On se réunit dans l'atelier d'Eugène Devéria, on pérora, on discuta et on résolut d'envoyer une députation au maître, à celui que l'on appelait *pontifex maximus*, afin de lui signifier, sans métaphores, qu'il n'eût à paraître sur un théâtre qu'armé en vers ou à abdiquer sa couronne romantique, qui serait placée sur un front plus auguste et que nulle prose dramatique n'aurait déshonoré. Victor Hugo reçut les ambassadeurs porteurs de l'ultimatum et sut conserver son sang-froid. Il fut habile et « enjôla » les récalcitrants, auxquels il démontra que le devoir du romantisme était de renouveler la facture de la prose comme il avait déjà brisé le vieux moule alexandrin. L'émeute fut apaisée et la tribu du romantisme, rentrée dans l'ordre, continua d'obéir à son chef. Je disais à Gautier : « Mais si Hugo vous avait envoyés promener, comme il aurait dû le faire, quel parti auriez-vous pris? » Il me répondit en éclatant de rire : « Nous étions si fols que nous aurions proclamé Petrus Borel. » Il ajoutait : « On peut avoir pour soi sa règle et son principe, mais il est insensé de vouloir les imposer aux autres. »

Montaigne a dit : « Après tout, c'est mettre ses conjectures à bien haut prix que d'en faire cuire un homme tout vif. » On ne fait plus cuire personne, Dieu merci! mais l'intolérance littéraire, qui condamne, sans circonstances atténuantes, tout ce qui ne se traîne pas dans son sentier, pour ne pas dire dans son ornière, fait œuvre d'inquisition autant qu'il est possible à notre époque. Lorsque le

prince de Wurtemberg, debout sur les banquettes de *Hernani*, criait : « A la lanterne! » en voyant entrer dans la salle un membre de l'Académie française, était-il bien moins sage que les académiciens qui se jetaient aux genoux de Charles X et le suppliaient d'interdire toute représentation d'œuvre romantique? Le roi seul eut de l'esprit : « Messieurs, en pareil cas, je n'ai que ma place au parterre. » Ceux qui se sont disputés jadis avec une violence que l'on eût dite empruntée aux factions politiques se sont réconciliés dans l'oubli qui les enveloppe et n'a pas laissé leurs noms venir jusqu'à nous.

J'ai bien peur qu'un sort analogue n'atteigne les ergoteurs d'aujourd'hui, — aussi bien ceux qui crient au scandale que ceux qui crient à la persécution; — un peu de modestie et beaucoup de tolérance ne messiéraient pas aux combattants. Un livre peut révolutionner le monde, cela est certain; mais il n'en faut pas conclure que l'on a révolutionné le monde parce que l'on a fait un livre. Au début du siècle, Mme Cottin agitait les cœurs et troublait les cervelles. Lorsqu'elle allait, par hasard, dans un bal, on montait sur les banquettes pour mieux la voir, on se la montrait, on disait : « C'est elle! » et l'on était ému; elle fuyait et ne savait où se cacher pour éviter les ovations. J'ai ouï conter à ma grand'mère que, dans une soirée, un jeune homme, — qui est mort général de division, — se jeta à ses pieds et s'évanouit.

La mode y est pour beaucoup; il y a le livre du jour chez les libraires, comme le plat du jour chez les restaurants : sauce de gourmet la veille, « arlequin » le lendemain. On s'est arraché les romans de Paul de Kock et l'on a passé des nuits à pleurer sur les infortunes des héroïnes du vicomte d'Arlincourt. Plantes annuelles qui croissent et fleurissent avec d'autant plus de rapidité qu'elles doivent bientôt mourir; la première gelée les détruira et elles

deviendront le fumier qui fortifiera le petit chêne ou le bouleau qu'elles semblaient devoir étouffer. Un genre acclamé, porté aux nues, disparaît et meurt si bien, que nul n'en peut parler; puis il renaît, on ne sait sous quelle influence, comme si l'âme des auteurs morts, revêtant une forme nouvelle, recommençait l'œuvre d'autrefois. Sommes-nous bien certains, malgré les *Paysans* de Balzac, de ne pas voir quelque jour revenir *Estelle et Némorin*? Qui sait si un nouveau coupe-têtes, enivré du parfum des prairies, ne nous chantera pas en soupirant :

Il pleut, il pleut, bergère!

Par cela même qu'un genre d'art ou de littérature a existé, il peut se produire encore; les livres de Restif de La Bretonne ne sont-ils pas ressuscités? Tant mieux pour ceux qui les aiment! Encore un peu, et le chevalier de La Morlière va tailler sa plume; de son temps on disait : « C'est une plume arrachée aux ailes de l'Amour; » il n'en faut rien croire : c'était une plume d'oie

CHAPITRE XXVIII

LOUIS BOUILHET

La mort de Louis de Cormenin causa une peine très vive à Gustave Flaubert, qui, sans l'avoir approfondi, l'avait apprécié et soupçonnait la hauteur de ses qualités intellectuelles. Il quitta Croisset et vint passer quelques jours avec moi pour m'aider à supporter l'affaiblissement causé par le premier choc. Il était alors fort occupé et avait entrepris de mener deux œuvres à la fois, ce qui m'a toujours étonné, car, plus que tout autre, il avait besoin de se concentrer, de s'absorber dans un travail pour pouvoir le conduire à bonne fin. Il écrivait un roman où il cherchait à résumer la science politique et la science sociale de notre temps ; il avait repris le titre d'un de ses livres de jeunesse et l'avait appelé *l'Éducation sentimentale,* avec un sous-titre : *Histoire d'un jeune homme.*

Indépendamment de cet ouvrage, qui le forçait de lire bien des volumes contemporains et bien des journaux, il avait imaginé d'écrire une féerie : *le Château des cœurs,* qui est une assez étrange conception, où il croyait avoir déployé un comique inconnu jusqu'ici. Cette idée s'était emparée de lui tout entier. Il ne me parlait que de la *Féerie,* m'en racontait les scènes, m'en expliquait le mécanisme et n'arrivait pas à me convaincre qu'il ne perdît pas son temps. Au lieu des vieux trucs des théâtres

populaires, au lieu des tables qui deviennent des fauteuils et des lits qui se changent en nacelles, il avait inventé un nouveau système qui seul condamnait sa pièce à n'être jamais représentée, car la mise en scène eût ruiné la direction. C'était l'image même contenue dans le dialogue qui devenait visible et se formulait matériellement aux yeux des spectateurs. Ainsi, un père cherche son fils, le trouve dans un café, buvant et fumant; il s'irrite et lui dit : « Tu n'es qu'un pilier d'estaminet »; à l'instant le jeune homme devient un pilier et forme un des linteaux de la porte. L'idée en elle-même était ingénieuse, mais elle bouleversait tellement les habitudes théâtrales qui, en pareille matière, tiennent médiocre compte du dialogue et le subordonnent aux effets de mise en scène, qu'elle devait être considérée comme une innovation trop coûteuse et par conséquent inadmissible.

Seul, Flaubert n'était pas capable d'agencer une pièce, d'en supprimer les développements littéraires auxquels il excellait et que repousse l'objectif dramatique. Il savait qu'il existe un art singulier, l'art des combinaisons; il avait entendu un de nos camarades, qui eut quelques succès au Vaudeville et aux Variétés, dire : « Je prouverai, quand on voudra, que Shakespeare n'a jamais su faire un drame; » il savait que, pour mouvoir les personnages dans des conditions acceptables, il faut ce que l'on nomme justement des *ficelles*; mais cet art, il l'ignorait, ces *ficelles*, il ne les connaissait pas. Il s'adressa à l'un de ses amis, au comte X..., dont quelques œuvres avaient réussi au théâtre. En outre, dans une féerie, les *couplets*, pour me servir du vieux mot, étaient de rigueur, et j'ai déjà dit que Flaubert n'avait jamais pu mettre un alexandrin sur ses pieds; toutes les fois qu'il avait voulu s'essayer à la poésie, il avait fait de la prose cadencée, mais de vers point. Il avait donc besoin d'un poète : naturellement il

choisit Louis Bouilhet. Tous les trois se mirent à l'œuvre; Flaubert seul y avait de l'ardeur; Bouilhet rêvassait à autre chose; le comte X... cherchait à fuir.

Quand il s'agissait de littérature, Flaubert n'entendait pas raillerie et il traitait ses collaborateurs avec quelque sans-façon. Il leur envoyait des ordres de service comme pour une répétition théâtrale et n'était point satisfait lorsqu'on arrivait en retard. Bouilhet, assez soumis, ne se faisait pas trop attendre. Il n'en était pas de même du comte X..., que ce genre de travail passionnait peu et qui imaginait toute sorte de subterfuges pour s'y soustraire. Un jour, il se présenta, la tête embobelinée d'une marmotte, un gros paquet de coton sur la joue, gémissant et abattu par une rage de dents. Flaubert, irrité à la fois et attendri, leva la consigne et lui permit de s'en aller. Le comte X... ne se le fit pas répéter : il partit; mais dès qu'il eut dépassé la porte, il mit sa marmotte dans sa poche et alla se promener. C'était un effet de scène, comme on eût dit dans la féerie. Flaubert avait le travail tyrannique; ce travail, il l'imposait aux autres avec une insistance qui n'était, en somme, que l'effet de la domination qu'il ressentait lui-même. Il était homme à enfermer un collaborateur et à le maintenir sous clef jusqu'à ce que la tâche fût achevée. Il ne ménageait les autres pas plus qu'il ne se ménageait lui-même.

Louis Bouilhet, très absorbé par sa propre pensée, échappait à cette maîtrise; son corps était là, mais son esprit n'y était pas; il avait l'air d'écouter Flaubert et voyageait dans le monde des rêves, à la recherche des strophes sonores. Lui aussi, en dehors de cette féerie à laquelle il ne participait qu'à contre-cœur, il poursuivait deux œuvres à la fois, un drame en vers, comme toujours, et un conte chinois dont la pensée l'obsédait depuis longtemps, depuis l'heure où le poème de *Melænis* avait

été terminé. Quoiqu'il fût déjà parvenu à un âge où la mémoire, moins spongieuse, retient plus difficilement les mots qu'aux jours de la jeunesse, il s'était mis à l'étude de la langue chinoise. Voulait-il pénétrer dans l'histoire, dans les mœurs du Céleste Empire? Non pas; il cherchait à découvrir des rythmes nouveaux et surtout des comparaisons nouvelles. Un de nos amis lui disait en souriant : « Aller jusqu'aux rives du fleuve Jaune pour attraper des papillons, c'est peut-être excessif! » Bouilhet trouva la plaisanterie amère. Il étudiait surtout les poètes, car c'est d'eux qu'il voulait s'inspirer; il leur emprunta des croisements de rimes, des divisions de strophes que nous ne connaissions pas et qui ne sont point sans originalité.

La révolte, de sang et de larmes suivie,
A brisé du talon le pouvoir qu'on envie,
Et Yang Té, fils du ciel, en cette nuit d'horreur
Gît au pied de son trône, un couteau dans le cœur.
Son héritier qu'attend une même agonie,
Prend un flacon fatal dont nul ne se méfie,
Le vide et dit, tourné vers le dieu Fô : « Seigneur!
Fais que dans les hasards d'une seconde vie
Je ne renaisse pas au corps d'un empereur! »

Louis Bouilhet avait eu à l'Odéon de grands succès que justifiait son talent : *Hélène Peyron* avait été très applaudie, et la *Conjuration d'Amboise* avait dépassé cent représentations successives. Il fut moins heureux à la Comédie-Française, qui semble ne lui avoir ouvert ses portes qu'avec réserve et où *Dolorès* fut accueillie sans chaleur. Depuis qu'il avait quitté Rouen, sa vie était assez désorientée; il avait renoncé à habiter Paris, trop tumultueux pour ses goûts.

Il s'était réfugié à Mantes, qu'il habita pendant quelques années. S'il a été heureux, c'est là. Il avait un

« intérieur » qui lui était cher; certains ennuis agressifs et impérieux auxquels il essayait de se soustraire, l'atteignaient moins facilement qu'autrefois; il vivait selon ses aptitudes, travaillant à ses heures, sans contrainte et dans le calme qu'il aimait. Il n'était point ambitieux et eût voulu ne jamais sortir de la retraite qu'il s'était choisie. La ville de Rouen vint l'y chercher et en fit son bibliothécaire. C'était un poste tranquille, fait pour lui. Tout en surveillant la besogne des employés et le prêt des livres, on peut rêver aux personnages du drame et chercher des rimes rares; mais la nouveauté de la fonction l'intéressa, du moins il le crut; il pensa à des classements, à des catalogues, à des installations logiques, et donna à la bibliothèque un temps que la poésie réclamait. Flaubert était furieux et ne lui épargnait pas les reproches : « On t'a mis là pour faire des vers et non pour ranger des bouquins. » Une modification profonde s'était opérée dans Bouilhet, qui ne la remarquait pas et dont Flaubert ne s'apercevait pas davantage : il était envahi par une tristesse vague, sans motifs sérieux, car toute inquiétude matérielle avait disparu de sa vie; il dormait mal, sa soif était continue, il travaillait peu; parfois il restait de longues heures la tête appuyée sur son fauteuil, les yeux ouverts, comme emporté dans un songe interne dont seul il avait conscience.

Au commencement de l'été 1869, il était affaibli et se plaignait de douleurs confuses dont il ne pouvait préciser le siège. Des médecins diagnostiquèrent une albuminurie consécutive d'une néphrite et l'expédièrent à Vichy, où il ne resta pas longtemps, car le docteur Willemin, l'ayant examiné, le renvoya à Rouen sans délai. Il y revint, triste et abattu; l'œdème des jambes était considérable et le gênait pour marcher. Il fit appeler le docteur Achille Flaubert, qui constata que le mal était grave, si grave que

l'espoir restait incertain Le pauvre poète était parvenu à son dernier vers et se rappela peut-être une phrase de Marc-Aurèle qu'il m'avait envoyée lorsque Louis de Cormenin partit : « La mort met fin à l'agitation que les sens communiquent à l'âme, aux violentes secousses des passions et à cette condition de marionnette où nous réduisent les écarts de la pensée et les tyrannies de la chair. » Il mourut le 19 juillet 1869; il venait d'avoir quarante-sept ans. J'étais hors de France à ce moment; quatre jours après, Gustave Flaubert m'écrivit :

« Mon bon vieux Max, j'éprouve le besoin de t'écrire une longue lettre; je ne sais pas si j'en aurai la force; je vais essayer. Depuis qu'il était revenu à Rouen après sa nomination de bibliothécaire, août 1867, notre pauvre Bouilhet était convaincu qu'il y laisserait ses os. Tout le monde, — et moi comme les autres, — le plaisantait sur sa tristesse. Ce n'était plus l'homme d'autrefois; il était complètement changé, sauf l'intelligence littéraire, qui était restée la même. Bref, quand je suis revenu de Paris au commencement de juin, je lui ai trouvé une figure lamentable. Un voyage qu'il a fait à Paris pour *Mademoiselle Aïssé* et où le directeur de l'Odéon lui a demandé des changements dans le second acte, lui a été tellement pénible, qu'il n'a pu se traîner que du chemin de fer au théâtre. En arrivant chez lui, le dernier dimanche de juin, j'ai trouvé le docteur P..., de Paris, X... de Rouen, Morel l'aliéniste, et un brave pharmacien de ses amis nommé Dupré. Bouilhet n'osait pas demander une consultation à mon frère, se sentant très malade et ayant peur qu'on ne lui dît la vérité. P... l'a expédié à Vichy, d'où Willemin s'est empressé de le renvoyer vers Rouen. En débarquant à Rouen, il a enfin appelé mon frère. Le mal était irréparable, comme du reste Willemin me l'avait écrit.

« Pendant ces quinze derniers jours, ma mère était à Verneuil, chez les dames V..., et les lettres ont eu trois semaines de retard; tu vois par quelles angoisses j'ai passé. J'allais voir Bouilhet tous les deux jours et je trouvais de l'amélioration. L'appétit était excellent, ainsi que le moral, et l'œdème des jambes diminuait. Ses sœurs sont venues de Cany lui faire des scènes religieuses et ont été tellement violentes, qu'elles ont scandalisé un brave chanoine de la cathédrale. Notre pauvre Bouilhet a été superbe, il les a envoyées promener. Quand je l'ai quitté pour la dernière fois, samedi, il avait un volume de Lamettrie sur sa table de nuit, ce qui m'a rappelé mon pauvre Alfred (Le Poitevin) lisant Spinoza. Aucun prêtre n'a mis le pied chez lui. La colère qu'il avait eue contre ses sœurs le soutenait encore samedi et je suis parti pour Paris avec l'espoir qu'il vivrait longtemps. Le dimanche à cinq heures, il a été pris de délire et s'est mis à faire tout haut le scénario d'un drame moyen âge sur l'inquisition; il m'appelait pour me le montrer et il en était enthousiasmé. Puis un tremblement l'a saisi, il a balbutié : « Adieu! adieu! » en se fourrant la tête sous le menton de Léonie, et il est mort très doucement.

« Le lundi matin, mon portier m'a réveillé avec une dépêche m'annonçant cela en style de télégraphe. J'étais seul, j'ai fait mon paquet, je t'ai expédié la nouvelle; j'ai été le dire à Duplan, qui était au milieu de ses affaires; puis j'ai battu le pavé jusqu'à une heure, et il faisait chaud, dans les rues, autour du chemin de fer. De Paris à Rouen, dans un wagon rempli de monde. J'avais en face de moi une donzelle qui fumait des cigarettes, étendait ses pieds sur la banquette et chantait. En revoyant les clochers de Mantes, j'ai cru devenir fou, et je suis sûr que je n'en ai pas été loin. Me voyant très pâle, la donzelle m'a offert de l'eau de Cologne. Ça m'a ranimé, mais

quelle soif! celle du désert de Qôseir n'était rien auprès. Enfin je suis arrivé rue Le Bihorel; ici je t'épargne les détails. Je n'ai pas connu un meilleur cœur que celui du petit Philippe; lui et cette bonne Léonie ont soigné Bouilhet admirablement. Ils ont fait des choses que je trouve propres. Pour le rassurer, pour lui persuader qu'il n'était pas dangereusement malade, Léonie a refusé de se marier avec lui et son fils l'encourageait dans cette résistance. C'était si bien l'intention de Bouilhet, qu'il avait fait venir tous ses papiers. De la part du jeune homme surtout, je trouve le procédé assez gentleman.

« Moi et d'Osmoy, nous avons conduit le deuil, il a eu un enterrement très nombreux. Deux mille personnes au moins! Préfet, procureur général, etc., toutes les herbes de la Saint-Jean. Eh bien! croirais-tu qu'en suivant son cercueil je savourais très nettement le grotesque de là cérémonie; j'entendais les remarques qu'il me faisait là-dessus; il me parlait en moi, il me semblait qu'il était là, à mes côtés, et que nous suivions ensemble le convoi d'un autre. Il faisait une chaleur atroce, un temps d'orage. J'étais trempé de sueur et la montée du cimetière monumental m'a achevé. Son ami Caudron avait choisi son terrain tout près de celui du père Flaubert. Je me suis appuyé sur une balustrade pour respirer. Le cercueil était sur les bâtons, au-dessus de la fosse. Les discours allaient commencer (il y en a eu trois); alors j'ai renâclé; mon frère et un inconnu m'ont emmené. Le lendemain, j'ai été chercher ma mère à Serquigny. Hier, j'ai été à Rouen prendre tous ses papiers; aujourd'hui, j'ai lu les lettres qu'on m'a écrites, et voilà! Ah! cher Max, c'est dur!

« Il laisse par son testament... à Léonie. Tous ses livres et tous ses papiers appartiennent à Philippe; il l'a chargé de prendre quatre amis pour savoir ce qu'on doit faire des œuvres inédites : moi, d'Osmoy, toi et Caudron;

il laisse un excellent volume de poésies, quatre pièces en prose et *Mademoiselle Aïssé.* Le directeur de l'Odéon n'aime pas le second acte; je ne sais pas ce qu'il fera. Il faudra cet hiver que tu viennes ici avec d'Osmoy et que nous réglions ce qui doit être publié. Ma tête me fait trop souffrir pour continuer, et d'ailleurs que te dirais-je? Adieu, je t'embrasse avec ardeur. Il n'y a plus que toi, que toi seul. Te souviens-tu quand nous nous écrivions : *Solus ad solum*? — *P. S.* Dans toutes les lettres que j'ai reçues il y a cette phrase : « Serrons nos rangs! » Un monsieur que je ne connais pas m'a envoyé sa carte avec ces deux mots : « *Sunt lacrymæ!* »

Léonie, dont il est question dans la lettre de Flaubert, est une femme excellente qui depuis vingt et un ans n'avait pas quitté Bouilhet, dévouée à toute heure, respectueuse de son travail et adoucissant pour lui ce que la solitude aurait eu de trop pénible. Elle avait eu un fils nommé Philippe, que Bouilhet éleva, qu'il mit dans la bonne voie comme s'il eût été son père. Léonie et Philippe ont été admirables, d'une affection, d'une abnégation que rien n'a démenties et dont le refus, *in articulo mortis*, d'un mariage longtemps rêvé est la preuve éclatante.

Le groupe consultatif qui devait se concerter pour déterminer la publication des œuvres posthumes de Bouilhet n'eut pas à se réunir. Flaubert fit son choix et n'écouta pas nos observations lorsque nous eûmes à lui dire que le titre adopté par lui : *Dernières Chansons*, était si ambigu qu'il donnerait lieu à une fausse interprétation et compromettrait le succès du livre. Comme disent les bonnes en parlant des enfants, Flaubert était « entier »; ses projets le saisissaient tyranniquement. Toute objection s'émoussait sur lui; nous le savions, et nous épargnions, à lui un accès d'impatience, à nous une peine inutile. Il n'avait pas la proportion des

choses et sa tendance vers l'exagération était tellement augmentée par l'amitié, qu'il a cru que Bouilhet était le plus grand poète du XIXe siècle; il me l'a dit, ce qui était sans conséquence, mais il l'a dit à d'autres, et c'est Bouilhet qui en a souffert. A une répétition générale d'*Hélène Peyron*, je l'ai entendu s'écrier : « C'est plus beau qu'Eschyle! » Un vieil ami, nommé Clogenson, venu exprès de Rouen, lui dit : « Ne répétez pas cela le jour de la première représentation, vous feriez tort à Bouilhet. »

Il était de bonne foi et s'enivrait de sa propre opinion. A peine Bouilhet fut-il mort, qu'il voulut lui faire élever une statue sur une des places publiques de Rouen. Une statue à Rouen, en parallèle avec celle de Corneille! il n'y avait même pas réfléchi. Une souscription fut ouverte; la somme recueillie permit de faire un buste et un piédestal. Ce ne fut pas sans difficultés que Flaubert obtint l'autorisation de placer l'image de Bouilhet non loin de la bibliothèque publique[1]. Le conseil municipal montra peu d'empressement, et Flaubert, qui ne sut se maintenir, lui adressa une brochure dont l'aménité n'est point le caractère dominant. Dans le fond, il avait raison; il eut tort dans la forme. Certes il était irritant de voir le mérite littéraire de Bouilhet mis en doute par des conseillers municipaux au milieu desquels siégeait un rimailleur qui avait commis des vers que tout mirliton eût répudié; mais un peu de modération n'eût pas été superflue.

De cette brochure, où Flaubert discute à coups de lanière, une parole est à retenir : « La noblesse française, dit-il, s'est perdue pour avoir eu pendant deux siècles

1. L'inauguration du buste de Louis Bouilhet a eu lieu à Rouen le 24 août 1882. — Le monument élevé à la mémoire de Gustave Flaubert a été placé près de celui de Bouilhet en 1890.

les sentiments d'une valetaille. La fin de la bourgeoisie commence, parce qu'elle a ceux de la populace. Je ne vois pas qu'elle lise d'autres journaux, qu'elle se régale d'une musique différente, qu'elle ait des plaisirs plus relevés. Chez l'une comme chez l'autre, c'est le même amour de l'argent, le même respect du fait accompli, le même besoin d'idoles pour les détruire, la même haine de toute supériorité, le même esprit de dénigrement, la même crasse ignorante[1]. »

Bouilhet était un homme très intelligent, d'une instruction profonde, d'un caractère irréprochable, très doux, sceptique, spirituel et bon. J'ai eu pour lui une sérieuse affection et j'admire beaucoup son talent, mais il m'est impossible de reconnaître en lui les qualités qui font les poètes de premier ordre; parmi les *poetæ minores* il arrive en tête; certaines de ses pièces de vers subsisteront, il aura place dans tous les *Selectæ*; *Melænis* est une œuvre très remarquable, de longue haleine, savante, bien conduite et de forte poésie, mais, dans le défilé des poètes de ce temps, il me semble qu'il ne marche qu'après Alfred de Musset, Victor Hugo, Lamartine, Victor de Laprade, Auguste Barbier, Théophile Gautier. Est-ce à dire pour cela qu'il n'ait point sa place réservée? Non pas, et sa place est enviable. S'il ne s'est élevé aux régions les plus hautes, c'est, je crois, à cause d'une sorte de contradiction qui était en lui et qu'il ne soupçonnait pas. Son éducation, son instruction, ses tendances, ses goûts, ses conceptions étaient classiques; il a longtemps rêvé de faire un poème en vers latins; l'exécution qu'il s'était imposée était romantique; toute sa vie il a marché dans ce contresens et il faut qu'il ait été bien richement

1. *Lettre de M. Gustave Flaubert à la municipalité de Rouen, au sujet d'un vote concernant Louis Bouilhet*, brochure de 20 pages in-8°; 1872.

doué pour avoir pu se diriger sans péril au milieu de ce double courant. Ses plus beaux vers sont classiques et rappellent la forme du xviie siècle, cet ordre dorique littéraire où la France intellectuelle a trouvé tant de gloire. Toutes les fois qu'il a voulu faire des vers exclusivement romantiques, — ballades, sujets fantastiques, danses macabres, — il a échoué, l'a compris et les a gardés en portefeuille. Son poème *les Fossiles*, malgré des qualités originales et fortes, n'aurait point détoné au siècle dernier.

L'influence que Bouilhet a exercée sur Flaubert a été féconde, je l'ai dit; mais la réciproque n'a pas eu lieu. Flaubert était trop passionné; il admirait sans critique, et avec un tel emportement, qu'il entraînait Bouilhet. Chaque organisme porte en soi le germe du mal par lequel il doit périr; il en est de même des fonctions intellectuelles et morales : elles ont en elles le ferment qui les désagrégera. Flaubert et Bouilhet ont commis tous deux la même erreur. Ils ont vécu trop longtemps ensemble en face l'un de l'autre, se reflétant, se reproduisant, formant à eux deux un univers d'où le reste du monde était exclu. Pris par l'admiration de soi-même, ils se sont complu dans une sorte d'isolement qui les ramenait toujours à la contemplation de leurs œuvres. A une lecture d'un fragment de Flaubert, Bouilhet répondait en récitant les dernières strophes qu'il avait faites. Ils se renvoyaient la glorification; tour à tour ils étaient le prêtre et la divinité.

Ils ne se sont pas assez mêlés aux hommes; ils se sont trop confinés dans des cénacles, pour ne pas dire dans des coteries; ils n'ont rien regardé des choses humaines qu'à travers l'art, bien plus qu'à travers des formes littéraires. A toute question où l'on voulait les intéresser, ils répondaient : « Qu'est-ce que cela fait à la littérature? »

A force de se concréter, il me semble qu'ils se sont durcis. Les grands intérêts humains leur ont paru indifférents. Dans l'antiquité, dans le moyen âge, dans la renaissance, dans les temps modernes, ils n'ont admiré que les formes, c'est-à-dire les apparences. Le fond était à dédaigner et bon pour les bourgeois. Dans le monde, lorsqu'ils y allaient, ils s'imposaient et n'écoutaient guère. Je crois qu'il est mauvais pour l'artiste, quel qu'il soit, quel que soit son talent, quel que soit son outil, de ne vivre qu'avec ses congénères; on fonde ainsi, sans en avoir conscience, des écoles d'admiration mutuelle où s'énervent les facultés, parce qu'on les sature de louanges et qu'elles croient n'avoir pas à se renouveler. C'est mettre l'oiseau en cage et le condamner à chanter la même chanson. De même qu'il est bon de courir l'univers et de comparer les peuples entre eux, de même il est utile de changer de milieu intellectuel, quitte à traverser des milieux inférieurs; c'est une excursion à travers les cervelles : la plus obscure a son point lumineux, et dans cette revue des idées d'autrui on se complète, on s'amende et l'on s'agrandit.

Causer avec un matelot, avec un paysan, avec un soldat, avec un bourgeois, comme eût dit Flaubert, c'est trouver l'occasion d'apprendre ce que l'on ignore. « Il sondera la portée d'un chascun, dit Montaigne, un bouvier, un masson, un passant; il faut tout mettre en besongne et emprunter chascun selon sa marchandise. » Chaque brin d'herbe a son parfum, mais pour le découvrir il faut marcher au milieu de la prairie et ne pas rester sur la colline à contempler le soleil en tournant le dos à la terre. A tous deux, à Bouilhet comme à Flaubert, il a manqué aux heures de la jeunesse, entre vingt et trente ans, d'être ballottés dans la houle humaine. Flaubert retenu par sa santé, Bouilhet enchaîné par la nécessité, n'ont pu

acquérir la souplesse que donne l'escrime de la vie; je l'ai regretté avec amertume, car leur talent, si grand qu'il soit, en a contracté quelque chose de monacal qui sent la cellule et fait croire à la volonté de rester cloîtré.

Est-ce pour cela seulement que la tendresse, cette fleur même de la poésie, manque aux œuvres de Bouilhet? De *Melænis*, de ses vers détachés, l'amour est absent. Le désir, la volupté, ça n'est pas l'amour. Lorsque la femme n'est qu'un instrument de plaisir, elle devient une cause d'ennui et d'amoindrissement. Dans la vie, il faut aimer, j'entends jusqu'à la souffrance, avec l'ivresse du sacrifice. Croire avec Chamfort que l'amour est le contact de deux épidermes et l'échange de deux fantaisies, c'est se tromper. Les grands cris des poètes, ceux qui vibrent à travers l'humanité et l'arrachent à son indifférence, ce sont des cris d'amour. J'ai toujours été surpris de voir que Flaubert et Bouilhet, dans l'œuvre entière d'Alfred de Musset, admiraient surtout le fragment de la cavale dans *Rolla*, fragment admirable, j'en conviens, mais dont l'art seul a fait les frais. L'horreur du lieu commun les a entraînés trop loin; l'amour est un lieu commun et dans leurs conversations ils s'en raillaient, peut-être parce qu'ils ne l'éprouvaient pas. A force de se vouloir réserver uniquement pour l'art, ils n'ont pas demandé à la vie ce qu'elle contient de meilleur, ce qu'elle contient de pire, et il leur a manqué une des forces par lesquelles l'artiste fructifie. Lorsque tout s'est écroulé dans l'existence, que l'on a reconnu la vanité des glorioles, l'illusion de soi-même, l'instabilité des choses et la permanence des déceptions, si l'on se retourne, si l'on compte les cadavres qui encombrent la route parcourue, il en est un qui s'agite et sourit encore :

C'est toi qui dors dans l'ombre, ô sacré souvenir!

V. Hugo l'a dit dans cette *Tristesse d'Olympio*, qui suffirait à le rendre impérissable.

Ce souvenir, Bouilhet ne l'a pas eu; aux heures douloureuses, il n'a pu l'évoquer et lui demander la vigueur du passé lorsque celle du présent lui faisait défaut. Ceux-là seuls parmi les poètes sont grands qui ont aimé. Qui ont-ils aimé? Ninette ou Sémiramis, on ne s'en occupe guère. La créature qui inspire le sentiment importe peu; seul le sentiment importe, qui féconde l'homme et le rend « semblable aux Dieux ». Bien tard, trop tard, Bouilhet s'en est aperçu. Au soir de la journée, qui est aussi le soir de la vie, il mit la main sur ses blessures, il interrogea ses défaillances, il s'entretint avec ses rêves évanouis et leur demanda pourquoi, malgré ses ailes, il ne s'était pas élevé jusqu'aux sommets qu'il avait entrevus au temps de sa jeunesse. La voix intérieure a répondu, et, sous sa dictée, Bouilhet a écrit la *Dernière Nuit*, une admirable pièce de vers qu'il faut citer, car elle est à la fois un aveu et une explication :

Toute ma lampe a brûlé goutte à goutte,
Mon feu s'éteint avec un dernier bruit;
Sans un ami, sans un chien qui m'écoute,
Je pleure seul dans la profonde nuit.

Derrière moi, — si je tournais la tête
Je le verrais, — un fantôme est placé;
Témoin fatal apparu dans ma fête,
Spectre en lambeaux de mon bonheur passé.

Mon rêve est mort sans espoir qu'il renaisse;
Le temps m'échappe, et l'orgueil imposteur
Pousse au néant les jours de ma jeunesse,
Comme un troupeau dont il fut le pasteur.

Pareil au flux d'une mer inféconde,
Sur mon cadavre au sépulcre endormi,
Je sens déjà monter l'oubli du monde
Qui, tout vivant, m'a couvert à demi.

Oh! la nuit froide! Oh! la nuit douloureuse!
Ma main bondit sur mon sein palpitant;
Qui frappe ainsi dans ma poitrine creuse,
Quels sont ces coups sinistres qu'on entend?

Qu'es-tu? qu'es-tu? Parle, ô monstre indomptable,
Qui te débats en mes flancs enfermé?
Une voix dit, une voix lamentable :
« Je suis ton cœur, et je n'ai pas aimé! »

La confession est complète. Cette pièce de vers, Flaubert aussi aurait pu la signer; la nymphomanie d'Emma Bovary, les rêveries érotiques de Salammbô ne sont pas plus de l'amour que les ardeurs de Melænis. Sans défaillance dans l'amitié, ces deux purs esprits concevaient l'amour et ne l'éprouvaient pas. Bien plus, ils le fuyaient, le combattaient chez autrui et s'en gaussaient comme d'un mal ridicule. Un de nos amis, extasié de bonheur et d'amour, demanda une devise à Bouilhet, qui, pour répondre, emprunta un vers au *Curculio* de Plaute :

Bonum 'st pauxillum amare sane, insane non bonum 'st.

Une femme a aimé Flaubert silencieusement et ardemment. Le hasard rendit Théophile Gautier témoin d'une scène pénible; il dit à Flaubert : « Pourquoi es-tu si dur envers cette malheureuse? » Flaubert répondit : « Elle pourrait entrer dans mon cabinet! » Personne n'entra dans son cabinet. Du reste, malgré son exquise douceur envers les femmes, qu'il traitait un peu comme des enfants, il les trouvait charmantes toutes les fois qu'elles le laissaient tranquille.

Depuis qu'il est mort, bien des personnes m'ont dit et m'ont écrit : « A-t-il aimé? vous seul pouvez le savoir. » J'ai refusé de répondre, car il a répondu lui-même. Un souvenir, l'illusion d'un sentiment qu'il a cru éprouver, a traversé sa vie et semble l'avoir mis en règle, une fois

pour toutes, avec ce que l'on doit à l'amour. Il trouvait que la destinée était quitte avec lui et il ne lui demanda rien de plus. En 1838, alors qu'il avait seize ans et demi, il avait été passer ses vacances à Trouville avec sa famille, qui y possédait une terre assez considérable. Trouville n'était pas ce qu'on le voit aujourd'hui : il n'y avait ni chemin de bois, ni grands hôtels, ni villas biscornues, ni falbalas, ni musique, ni gommeux, ni cocottes; c'était une belle petite ville, allongée sur les bords de la Touques, avec des maisons de pêcheurs, deux ou trois auberges où campaient les artistes et son admirable grève. Les plus belles toilettes étaient des vareuses, des jupons rayés et des chapeaux de paille. La diligence n'y amenait pas grand monde et les Parisiens n'en connaissaient pas encore le chemin. C'était charmant; je m'en souviens comme d'une oasis maritime où il y avait tout repos et toute liberté. J'y suis retourné il y a quelques années et je m'en suis sauvé sans me retourner.

Flaubert allant à la pêche au chalut avec les matelots, nageant comme un triton, galopant pieds nus sur les sables humides, dépensait là son exubérance et criait des vers d'Hugo à la mer montante. Il rencontra, ou, pour mieux dire, il aperçut une femme qui avait alors vingt-huit ans, car elle est née en 1810. Il la regarda, il l'admira et, comme il le disait, eut vers elle une grande aspiration. Elle était jolie et surtout étrange; ses larges bandeaux lissés, bouffant sur la joue, d'un noir bleu, faisaient ressortir sa peau mate et de couleur d'ambre; la bouche était rieuse et le regard triste; les yeux très grands, très sombres, contrastaient avec la blancheur éblouissante des dents; un petit signe placé près des lèvres avait presque une apparence de moustache; un énorme chapeau de paille enveloppait sa tête et retombait jusque sur ses fermes épaules, que l'on apercevait à travers le tissu de

la mousseline. Elle était toujours suivie d'un grand chien de Terre-Neuve, que l'on nommait Néro. Sans oser lui parler, Flaubert passait devant elle et devenait rouge lorsqu'elle le regardait. Quand il pouvait s'emparer du chien, il l'embrassait et lui racontait l'amour qu'il éprouvait pour sa maîtresse en termes tels, que le toutou se serait mis à aboyer s'il avait pu comprendre.

Contrairement à ce qui se passe dans les cœurs printaniers, l'attrait que Flaubert éprouvait pour l'inconnue n'avait rien de platonique. Inconnue, elle ne le fut pas longtemps, car elle avait un mari avec lequel il n'était pas difficile d'entrer en relation. C'était un brasseur d'affaires qui avait les mains dans vingt opérations à la fois, dirigeant à Paris une importante maison de commerce, flairant les truffes de loin et abandonnant sa femme pour courir après le premier cotillon qui tournait au coin des rues, passé maître en fait de réclames, jetant les pièces d'or par les fenêtres et se baissant pour ramasser un sou. Flaubert se prit à l'admirer et restait bouche béante à écouter le récit de ses conquêtes. Il fut admis dans l'intimité du ménage, et continua, sans plus, à contempler la femme. En 1839, en 1840, il les chercha à Trouville, où il revint; ils n'y étaient pas. Il les retrouva plus tard à Paris, persista à admirer le mari, persista à regarder la femme et persista à se taire. C'est là le grand amour dont il disait : « J'en ai été ravagé. »

Cette histoire, il l'a racontée; c'est *l'Éducation sentimentale*, non point celle qu'il nous avait lue en 1845, mais celle qu'il a publiée en 1870. De tous les livres que Flaubert a faits, c'est sur ces deux volumes qu'il a le plus peiné. Dans ce roman, il a intentionnellement accumulé une quantité de personnages qu'il éprouvait souvent quelque difficulté à faire mouvoir. Il a raconté là une période ou, comme il disait, une tranche de sa vie; il

n'est pas un des acteurs que je ne puisse nommer, je les ai tous connus ou côtoyés, depuis la Maréchale jusqu'à la Vatnaz, depuis Frédéric, qui n'est autre que Flaubert, jusqu'à Mme Arnoux, qui est l'inconnue de Trouville transportée dans un autre milieu.

Ce livre est le dernier dont Flaubert m'ait communiqué le manuscrit. Les observations que je lui avais soumises sur *Madame Bovary* et sur *Salammbô* étaient des observations de détail sans importance, car Bouilhet avait bien regardé. Cette fois, il n'en était plus ainsi, et à la fin de 1869, lorsque le roman fut terminé et recopié, j'eus avec Flaubert une discussion qui dura trois semaines. Je déjeunais chez lui, il dînait chez moi et nous avons parfois bataillé quatorze ou quinze heures de suite. Il y eut des jours où j'étais exténué. Je ris en me souvenant de ces luttes, où, comme Vadius et Trissotin, nous nous jetions quelques bonnes vérités à la tête sans jamais nous blesser. Que de temps perdu et comme il est inutile de disputer sur les choses de l'esprit, car on arrive promptement à ne plus se comprendre!

J'étais guéri depuis longtemps des discussions littéraires lorsque Flaubert m'apporta *l'Éducation sentimentale*; mais pour lui que n'aurais-je pas fait! Il avait beau regimber, s'irriter, m'appeler Lhomond, Boiste, Noël et Chapsal, me traiter de pion et de grammairien détraqué, il s'attendrissait, avait les larmes aux yeux et éclatait de rire quand je lui disais : « Au nom de ta gloire, respecte la règle des possessifs! » Il prétendait, il a toujours prétendu que l'écrivain est libre, selon les exigences de son style, d'accepter ou de rejeter les prescriptions grammaticales qui régissent la langue française, et que les seules lois auxquelles il faut se soumettre sont les lois de l'harmonie. Ainsi il n'eût pas hésité à dire : Je voudrais que vous alliez, au lieu de : je vou-

drais que vous allassiez, parce que l'imparfait du subjonctif est d'une tonalité déplaisante. — Du reste, George Sand était ainsi. — Là-dessus nous discutions sans désemparer. Un soir, nous avions travaillé, — c'était le mot de Flaubert, — jusqu'à une heure du matin. Vers trois heures, je fus réveillé par un effroyable vacarme à ma porte : coups de sonnette et coups de pied; je me lève tout effaré, je vais ouvrir. Sur le palier Flaubert me crie : « Oui, vieux pédagogue, l'accord des temps est une ineptie, j'ai le droit de dire : Je voudrais que la grammaire soit à tous les diables et non pas : fût, entends-tu? » Puis il dégringola les escaliers sans même attendre ma réponse. Il disait que le style et la grammaire sont choses différentes; il citait les plus grands écrivains, qui presque tous ont été incorrects, et faisait remarquer que nul grammairien n'a jamais su écrire. Sur ces points nous étions du même avis, car son opinion s'appuyait sur de tels exemples, qu'elle est indiscutable.

Le manuscrit de *l'Éducation sentimentale* a été communiqué à plus de vingt personnes que je connais. Flaubert n'était pas toujours difficile dans le choix de ses lecteurs. Tous les avis qu'il recueillit eurent une certaine concordance, il n'en tint compte et il eut probablement raison. Était-ce des observations qu'il demandait? Je l'ai cru longtemps, je me suis trompé. C'était pour lui un besoin impérieux de faire lire ce qu'il écrivait. Il était tellement possédé par son œuvre, qu'il lui semblait se débarrasser d'une part de son fardeau en appelant les autres, même les indifférents, à y regarder. Lorsqu'on allait le voir, après quelques minutes de conversation qu'il laissait intentionnellement languir, il prenait les dernières pages qu'il avait écrites, raturées, corrigées, et les lisait, donnant à chaque mot une intonation particulière, comme s'il eût voulu en gonfler le sens et en accroître la sonorité. Chez

un homme d'un aussi grand esprit, cette manie singulière m'a toujours étonné. C'est dans la solitude de Croisset, dans ses longs tête-à-tête avec Bouilhet, qu'il avait pris cette habitude. La seule explication admissible est celle que j'ai donnée : il était plein et débordait.

L'Éducation sentimentale fut publiée et n'obtint pas un succès analogue à celui qu'avaient soulevé *Madame Bovary* et *Salammbô*. Flaubert en fut irrité et stupéfait. Il accusa l'injustice, la mobilité du public et se demanda, sans pouvoir se répondre, en quoi il avait démérité et pourquoi on lui marchandait une approbation dont il se croyait plus digne que jamais. Il ignorait sans doute que les intelligences les mieux trempées ont des défaillances et que *l'Éducation sentimentale* en est une. Son étonnement était d'autant plus vif qu'il se heurtait à une idée qui avait chez lui la valeur d'un article de foi. Il avait toujours cru que dans une œuvre d'imagination le public ne se préoccupe que de la forme et qu'en matière littéraire le style est cela seul que l'on recherche. Le succès de certains romans qu'il est superflu de désigner n'était même pas parvenu à le détromper. Or il croyait, et avec raison, que dans son dernier livre il avait développé des qualités d'art très remarquables.

En outre, il s'imaginait, je le répète, avoir résumé en ces deux volumes la science économique de notre temps, avoir expliqué les aspirations sociales, les tendances révolutionnaires dont la France est tourmentée et avoir ainsi produit une œuvre d'un intérêt exceptionnel. Si l'on ne savait de quelles illusions se repaissent les écrivains, même les plus réservés, on pourrait être surpris d'une telle opinion. Cette opinion était enracinée dans l'esprit de Flaubert, car, au mois de juin 1871, comme nous étions ensemble sur la terrasse du bord de l'eau, que nous regardions la carcasse noircie des Tuileries, de la Cour

des Comptes, du Palais de la Légion d'honneur et que je m'exclamais, il me dit : « Si l'on avait compris *l'Éducation sentimentale*, rien de tout cela ne serait arrivé. » Il estimait aussi que ce livre était, comme il disait, un livre d'amour et que le récit des aventures de Frédéric et de Mme Arnoux était le dernier mot de la tendresse humaine. Il ne s'apercevait pas qu'il s'était peint avec ses hésitations, sa timidité qui était grande, ses résolutions définitives qui s'évanouissaient d'elles-mêmes quand il fallait les mettre à exécution, ses désirs de cerveau qu'il prenait pour des aspirations du cœur, et surtout avec sa peur d'être « embêté » par une femme. C'est un état d'âme vague, confus, intéressant à déterminer dans une étude psychologique, mais ce n'est point la passion, et la masse des lecteurs ne comprend que les situations nettes. Le public écoute quand on lui dit oui ou non; mais quand on ne lui dit ni oui ni non, il n'entend pas.

La critique fut dure pour ce livre; on eût dit qu'elle saisissait avec empressement l'occasion de se revancher des éloges qu'elle n'avait pu refuser à *Salammbô* et à *Madame Bovary*. Flaubert en fut affecté; tout ce qui n'était pas une louange lui semblait pénible, et lorsque je le plaisantais pour le consoler, il me répondait : « Tout le monde n'a pas une carapace comme toi. » Déjà lorsque *Salammbô* avait paru, il avait bondi sous la piqûre et n'avait pu se tenir coi, malgré mes conseils. Il avait répondu à Sainte-Beuve qui avait fait des réserves et à M. Frœhner qui, en qualité de savant, avait reproché à Flaubert d'être moins savant que lui. Ces ripostes étaient inutiles; chacun fait son métier en ce bas monde : les romanciers font des romans, les historiens font de l'histoire, les critiques font de la critique et la Terre tourne. Le succès de *Salammbô* avait mécontenté bien des gens, ce qui est naturel, et on le fit payer cher à l'auteur.

En ce temps vivait un certain Silvestre, connu pour avoir publié des lettres qu'on lui avait confiées, ce qui déplut à Horace Vernet, auquel les tribunaux firent restituer un dépôt dont on abusait. Ce Silvestre n'était pas bête ; il avait persuadé à Napoléon III que la misère seule l'empêchaît d'être un grand écrivain. Par curiosité peut-être, et à coup sûr par bonté d'âme, l'empereur lui accorda une pension de six mille francs sur sa cassette. Silvestre empocha, ne fit rien et resta un grand écrivain à l'état latent. Il fit insérer dans un journal très répandu un article venimeux sur *Salammbô*. Flaubert voulait aller lui couper les oreilles; Bouilhet et moi, nous eûmes grand'peine à désarmer sa colère. Il nous fallut bien de la rhétorique pour lui faire comprendre que l'article de Silvestre serait oublié le lendemain et que *Salammbô* vivrait.

Les critiques parfois acerbes et souvent dédaigneuses dont *l'Éducation sentimentale* fut l'objet ou le prétexte déterminèrent chez Flaubert un singulier phénomène. Fatigué de s'entendre appeler l'auteur de *Madame Bovary*, de voir opposer sans cesse son premier roman à ses autres ouvrages, il se prit à haïr le livre qui avait assis sa réputation et fait éclater sa renommée. Je l'ai entendu relire à haute voix les épisodes, les fragments les plus vantés, les dépecer, les détruire, les critiquer avec une fureur qui allait jusqu'à la mauvaise foi. Il disait : « Voilà donc ce que l'on me jette toujours à la tête ! » Véritablement il souffrait. Lui, tout enfermé dans l'adoration de son art, il eût volontiers accusé d'hérésie ceux qui ne trouvaient pas que l'idole était divine. Il faut peut-être avoir cette foi profonde et douloureuse pour résister au labeur dont son existence était faite. Il n'eut pas une pensée, pas une pulsation du cœur qui ne fût pour les lettres. Jour et nuit, comme un cénobite qui regarde son dieu, il regar-

dait vers cette forme exquise qu'il entrevoyait et que si souvent il a saisie. La pensée de commettre une inexactitude dans une description lui donnait des soûleurs d'épouvante. Je l'ai vu faire trois ou quatre fois le voyage de Paris à Creil pour bien s'assurer qu'il avait convenablement rendu un effet de paysage. Dans cet esprit où l'amour de l'art avait pris les proportions d'une maladie chronique, tout revêtait des dimensions démesurées. Un hiatus dans une phrase, une répétition de mots une assonance le désespérait; il disait : « Quel métier! quel métier! J'aimerais mieux être ouvrier dans les mines de mercure que de manier cette terrible langue. » Un jour il me dit : « Je voudrais faire un coup de Bourse et gagner une grosse somme. — Pourquoi? — Pour racheter, n'importe à quel prix, tous les exemplaires de la *Bovary*, les jeter au feu et ne plus jamais en entendre parler. » En revanche, il a toujours cru que *l'Éducation sentimentale* était un chef-d'œuvre.

Au mois de septembre 1881, j'étais seul en chasse. Le soleil était ardent, j'avais battu une longue prairie où les mouches bourdonnaient au milieu de la tiédeur humide; les perdreaux tenaient ferme, les râles de genêt couraient parmi les herbes et se dissimulaient sous l'arrêt du chien. J'étais las; je traversai un remblai de chemin de fer et, laissant une petite ville sur ma droite, je gagnai un bois d'épicéas qui couronne une colline dépendant de l'asile des aliénés de.... Je m'assis à l'ombre, mon chien se coucha auprès de moi et je respirai la fraîcheur qui passait sous les arbres. La grille de l'asile fut ouverte et je vis venir vers le bois, où je me reposais, une théorie de femmes marchant sur deux rangs. C'était un groupe de folles qui faisaient leur promenade quotidienne sous la conduite des surveillantes.

La malheureuse qui marchait la première attira mes

regards. Très vieille, sombre, concentrée, les yeux fichés en terre, les bras inertes le long du corps, elle semblait glisser par un mouvement intérieur qui la poussait en avant sans agiter son corps. Ses cheveux blancs et désordonnés s'échappaient de dessous un vieux chapeau de paille bossué d'où pendait une fleur déchiquetée; la peau était brune, avec des tons livides sous les paupières; les lèvres aplaties, les joues creuses indiquaient l'absence de dents; près de la lèvre, une broussaille de poils hérissés avait été sans doute un signe de beauté au temps de la jeunesse; les mains aux ongles à demi rongés étaient couvertes de mitaines en dentelle rattachées par un ruban; une montre en or battait à sa ceinture, les pieds étaient chaussés de pantoufles que, sans injure, on pouvait qualifier de savates. Tout son être était imprégné de désolation; les soupirs qui soulevaient sa poitrine étaient plus profonds que ceux de lady Macbeth; c'était une hystéro-mélancolique : amour de la mort, monomanie du suicide, désespoir abstrait; — le plus horrible mal qui existe.

En passant près de moi, elle me salua, nos regards se rencontrèrent; j'eus un serrement de cœur, car je la reconnus. C'était l'apparition de Trouville, c'était Mme Arnoux, celle que mon pauvre Flaubert a aimée. Bouilhet a dit dans *Melænis* :

Terre! il est des vivants dont la vie est passée;
Tombeaux! vous n'avez pas tout le peuple des morts!

CHAPITRE XXIX

LE DÉSASTRE

Depuis que je suis né, — 1822, — j'ai vu, en France, bien des gouvernements, et je serai taxé d'impudeur si je dis que le régime le plus libre que j'aie connu est celui qui fut inauguré, sous le second Empire, en juillet 1869, lorsque le marquis de Chasseloup-Loubat devint chef du ministère, c'est-à-dire ministre dirigeant; ce n'est pourtant que la vérité. Le 15 août, l'amnistie fut proclamée, nulle poursuite ne fut dirigée, ni contre les journaux, ni contre les orateurs des réunions publiques, et cependant leurs violences furent excessives. Chasseloup-Laubat lutta contre les sénateurs, contre les membres de la majorité législative, contre le conseil des ministres, et maintint le droit absolu de la discussion, jusqu'à l'injure, jusqu'à la calomnie, jusqu'à la provocation à l'assassinat. Le départ de Chasseloup-Laubat fut un irréparable malheur pour la France; s'il avait été appelé à faire partie du ministère du 2 janvier, s'il eût reçu le portefeuille des affaires étrangères, jamais les machinations de l'incident Hohenzollern n'eussent produit autre chose qu'un échange de notes diplomatiques et la liberté parlementaire se fût pacifiquement développée.

Au temps de ma première jeunesse, j'avais côtoyé le marquis de Chasseloup-Laubat dans le salon de la veuve

du contre-amiral L'Hermitte, où je le rencontrais; il avait une rare intelligence, des facultés d'application exceptionnelles, une habileté d'administration dont il a souvent donné la preuve et une aptitude au travail que rien ne lassait; en outre, fait rare en France pour un homme politique, il avait étudié la politique et la pratiquait avec art. C'était l'homme des ressources ingénieuses; mais, comme ceux dont le patriotisme est ardent et dont les prévisions ont une longue portée, il était dédaigneux des petits moyens et imprimait à ses conceptions une grandeur qui rejaillissait sur le pays même.

Le ministère du 2 janvier fut formé; se rappelle-t-on l'applaudissement qui l'accueillit? Les vieux chefs du parlementarisme que la révolution de Février avait renversés, que le coup d'État du 2 décembre avait forclos de la politique militante, reparaissaient et venaient, comme des ombres initiées au secret des choses humaines, murmurer des conseils et des encouragements à l'oreille de ceux qui relevaient les libertés publiques. Si l'on nommait aujourd'hui les hommes qui se pressèrent dans les salons de la chancellerie à la première réception d'Émile Ollivier, on étonnerait peut-être bien du monde.

Dès le 17 janvier 1870 il y eut des nuages sur la lune de miel; on demanda au Corps législatif et l'on obtint l'autorisation de poursuivre Rochefort, député de Paris: ce fut maladroit et contradictoire aux principes proclamés; il fallait laisser toute liberté à l'attaque et ne riposter que par la liberté de la défense. Au cours de la discussion, Jules Simon put dire aux ministres du 2 janvier : « Vous étiez libres d'imiter le gouvernement non parlementaire, le gouvernement non libéral qui vous a précédés et qui, pendant six mois, n'a jamais voulu se souvenir de la loi sur la presse. Ce n'était pas faute de provocations, tous les jours paraissaient des articles d'une violence égale à

celle de l'article de M. Rochefort. » Le marquis de Chasseloup-Laubat, auquel Jules Simon faisait allusion, avait été conséquent à lui-même; au cours de l'année 1854, il avait, en qualité de député, combattu l'autorisation de poursuivre le comte de Montalembert pour délit de presse; en 1869, en qualité de ministre, il avait, malgré ses collègues, appliqué le principe de l'impunité absolue. Les précédents invoqués ne convertirent point le nouveau ministère et la faute fut commise.

La liberté néanmoins était considérable et chacun pouvaient s'y mouvoir. J'étais, je suis encore un naïf en politique. Mon rêve, qui n'a point varié, serait de voir s'établir un état politique assez large pour que chaque opinion pût s'y manifester en servant le pays. J'avais donc pensé que les hommes qui, pendant la durée de l'empire autoritaire, avaient réclamé la liberté, accepteraient sans contradiction celle qui leur était offerte et qui s'ouvrait à toutes les aspirations. Qu'importaient les blessures, les affronts reçus pendant le combat? n'avions-nous pas victoire gagnée? Il me semblait généreux, il me semblait patriotique de ne contrarier en rien les destinées nouvelles où la France s'engageait. Bien des gens ont pensé alors ce que je pense encore aujourd'hui, mais les écroulements sont survenus, on ne voit plus que le désastre et l'on feint d'oublier les jours d'espérance qui l'ont précédé.

A l'heure dont je parle, le pays paraissait s'acheminer vers une prospérité où il eût trouvé la sécurité et la gloire. La liberté est expansive, elle eût attiré, elle eût retenu les plus récalcitrants; le suffrage universel, par le seul fait de son fonctionnement, eût produit les réformes nécessaires, réformes lentes et pacifiques, comme celles qui doivent être durables; les intransigeants eux-mêmes, réduits à un groupe plus turbulent que nombreux, auraient fini par subir, sinon par accepter,

un système qu'ils ne pouvaient détruire, et la paix intérieure eût enfin régné en France. Lorsque l'on se reporte aux premiers mois de l'année 1870, ces prévisions n'ont rien d'excessif et l'on pouvait s'imaginer que l'on entrait dans une existence politique analogue à celle où la Belgique et l'Angleterre ont trouvé la stabilité et la force. On sait comment ce rêve s'est évanoui.

Les ministres semblaient vouloir consulter l'opinion publique sur plus d'un point; on formait des commissions extra-parlementaires auxquelles on soumettait des problèmes à résoudre. Une commission de décentralisation fut instituée par décret impérial; j'en fis partie; j'ai su comment, mais je n'ai jamais su pourquoi. A ma grande surprise, l'empereur me désigna lui-même, comme plus tard il devait me nommer sénateur; il avait lu mes études sur Paris et s'imaginait que je pourrais être de quelque utilité dans une réunion où les questions administratives auraient dû primer toutes les autres. Il se trompait. Je suis de tempérament centralisateur et je me doutais que, dans la commission, on s'occuperait surtout de politique, à quoi je suis impropre. En effet, cette commission, à laquelle le président Odilon Barrot recommandait « d'éloigner de ses lèvres la coupe décevante de la popularité », était composée, en grande partie, de victimes du suffrage universel et de futurs candidats officiels; la politique les agitait beaucoup; il semblait, sans qu'on l'avouât, que toute discussion tournait autour des prochaines élections législatives et que l'administration, qui, en réalité, aurait dû être seule en cause, restait en dehors du procès. Sans me permettre de prendre la parole dans une question qui m'était indifférente, j'avais fait remarquer, en causant avec quelques-uns de mes collègues, que la centralisation politique n'était que la résultante de la centralisation administrative et que si

l'on voulait affaiblir l'une, il fallait nécessairement commencer par diminuer l'autre. Un seul homme, M. de Freycinet, fut de mon avis.

Pour la première fois et sans y être préparé, j'assistais à des discussions en quelque sorte parlementaires, et j'estimais que bien des paroles inutiles étaient dépensées. Des questions épuisées étaient reprises avec des arguments ressassés et connus. Je me contentais d'écouter et de me taire. Un de nos collègues m'attirait, et, lorsque je le pouvais, je prenais place à ses côtés. Malgré un œil fermé, il avait le visage fin et l'expression à la fois douce et spirituelle; il parlait peu, d'une voix assez faible, mais ce qu'il disait était d'un sens pratique et élevé qui faisait dresser l'oreille aux plus diffus et aux plus indifférents; c'était le président Bonjean, qui devait tomber, frappé de dix-neuf coups de fusil, devant le mur de ronde de la Grande Roquette, entre l'archevêque de Paris et le curé de la Madeleine.

Cette commission de décentralisation ne m'a pas laissé de souvenirs bien vifs; je crois qu'un jour les trois sous-commissions, — commune, canton et arrondissement, — se sont réunies en assemblée plénière, que nous avons voté différents articles dont plus tard on pourrait faire une loi, qu'Odilon Barrot, qui avait une rose rouge à la boutonnière, a prononcé un discours qu'il composa le lendemain pour les journaux, et que nous nous séparâmes sans trop savoir ce que nous avions fait. Du moins, pour ma part, je ne m'en doute guère. On me désigna pour faire partie de deux ou trois autres commissions; je refusai énergiquement le nouvel honneur que l'on voulait m'imposer et qui me prenait un temps que je préférais employer à travailler.

Flaubert ne m'appelait plus que le décentralisateur et me raillait. Je me laissais faire. Le mouvement de réno-

vation politique qui alors passionnait le pays n'était point de son goût. Parfois il s'en montrait irrité et trouvait que la liberté de la presse ne faisait que favoriser la diffusion du mauvais langage. Il disait que tout ce qui émeut l'opinion publique est au détriment de la littérature, que l'on abandonne pour des intérêts éphémères. La publication d'un poème ou d'un roman, la première représentation d'une pièce de théâtre lui semblaient plus importantes que toute action politique. Volontiers il eût remplacé les discussions législatives par des conférences sur Gœthe, Michel-Ange ou Ronsard. Hors des lettres, hors de l'art, il ne voyait rien; c'est ce qui lui constitue une physionomie à part au milieu des hommes de son temps. S'il eut une préférence pour une forme de gouvernement, il a peu varié et toujours je l'ai entendu exprimer deux opinions qui, pour être différentes, n'en visent pas moins le même résultat.

Il eût voulu une sorte de mandarinat qui eût appelé à la direction du pays les hommes reconnus les plus intelligents après études préalables, examens et concours. Dans ce cas, il ne doutait pas, — et il se trompait, — que les écrivains et les artistes ne devinssent les maîtres des destinées de la nation, ce qui eût produit une floraison intellectuelle dont l'humanité aurait profité. Lorsqu'on lui démontrait les difficultés pratiques d'un tel système, il s'écriait : « Eh bien! donnez-moi un tyran de génie qui protégera les lettres, protégera les arts et nous sortira de la médiocrité où nous croupissons. » Je ne saurais dire si cette opinion était bien à lui ou s'il l'avait empruntée à Théophile Gautier, qui, toute sa vie, a appelé le règne d'un Médicis ou d'un François Ier. Flaubert proposait un singulier mode de protection pour les arts; il disait : « Le seul moyen d'avoir de bonnes pièces de théâtre est de décréter la peine de mort contre tout

auteur dramatique qui n'aura pas un succès éclatant; alors seuls les gens de génie oseront aborder la scène. » Le procédé eût été vif et eût entraîné bien des exécutions, car on croit toujours avoir fait un chef-d'œuvre, jusqu'à ce que le jugement du public se hâte de démontrer le contraire.

Ces préoccupations pour les choses de la littérature et de l'art me semblent aujourd'hui avoir provoqué les derniers incidents heureux de notre vie. Nous avions toujours traversé avec insouciance les aventures politiques où la France se laisse volontiers entraîner; en juillet 1830, nous étions des enfants; en février 1848, nous étions indifférents, ironiques devant les billevesées, curieux du brouhaha des foules; les guerres dont nous étions les contemporains, en Algérie, en Crimée, en Italie, avaient été glorieuses; l'aventure du Mexique avait mal tourné, mais c'était si loin! Nous estimions que nous étions fermés à certaines émotions et nous ne nous apercevions pas que jamais nous n'avions eu à les subir. L'Alma, Inkermann, Traktir, Sébastopol, Palestro, Magenta, Solferino sonnaient à notre oreille le clairon des victoires et nous vivions sans inquiétude. Quel réveil d'un tel songe et comme on souffre à l'endroit mystérieux où gît le sentiment de la patrie! M. de Bismarck fut habile, il agit envers nous comme en 1886 il avait agi à l'égard de l'Autriche. Quand il eut machiné son plan et préparé ses pièges, il se fit déclarer la guerre et prit l'attitude d'un pauvre homme réduit à la défensive; il mit les torts d'apparence de notre côté. Comme un pêcheur consommé, il conduisit le poisson dans la nasse sans que celui-ci s'en aperçût. La spontanéité du mouvement français lui fit croire que nous étions prêts de longue main et il eut un instant d'inquiétude. Il avait pris pour une démonstration de notre force ce qui n'était qu'une preuve de l'inconséquence de notre caractère.

Au moment de la déclaration de guerre, j'étais en Allemagne. Des affaires à régler, des précautions à prendre, une assez nombreuse « smalah » à ramener, ne me permirent pas de rentrer immédiatement en France. Lorsque je pus me mettre en route, les chemins de fer ne transportaient plus que des soldats. Je fus obligé de partir en voiture et de gagner le Wurtemberg pour trouver des voies ferrées encore libres. Un accident sans importance arrêta notre train à Ulm et le força d'y stationner pendant près d'une demi-heure. A ce moment, l'Allemagne, craignant d'être attaquée par la vallée du Danube, qui si souvent a été le chemin de nos victoires, réunissait des troupes entre le Michelsberg et Ravensbourg. J'avais quitté mon wagon, où la chaleur était intense, et je me tenais à l'ombre sur la place qui s'étend devant la gare. J'entendis de loin une mélopée lente et grandiose, qui montait dans les airs comme la voix d'un chœur invisible. Des enfants couraient dans la direction du bruit; le chant se rapprochait, s'accentuait, vibrait avec un accent religieux et profond dont je me sentis remué. Je reconnus le Choral de Luther, que psalmodiait un régiment en venant prendre garnison dans la citadelle que ce pauvre général Mack nous a jadis si facilement abandonnée. Je fus très ému, je l'avoue, et je me demandai quel caractère allait revêtir cette guerre pour laquelle les hommes marchaient en chantant des psaumes.

Après avoir rapidement traversé la Suisse, j'arrivai à Paris, que l'empereur avait quitté deux jours auparavant. Là le spectacle était autre : le soir, sur les boulevards, on buvait de l'absinthe en agaçant les filles; des hommes en blouse, vautrés dans des voitures découvertes, braillaient la *Marseillaise*. Qui donc avait vieilli, le chant national ou moi? Je ne sais. Il me déplut et je lui trouvai un air provocant qui ne s'adressait pas à l'ennemi. Le

lendemain de mon retour, je fus appelé chez un assez haut personnage que je n'ai pas à nommer; la conversation fut longue et m'affligea, car j'avais affaire à un homme qui ne soupçonnait rien des armées allemandes, ni de leur discipline, ni de leur esprit. Au moment où je prenais congé, mon interlocuteur me dit : « Revenez donc me voir dans deux ou trois jours, il y a une question dont je voudrais m'entretenir avec vous. » Désirant n'être pas pris au dépourvu, je demandai : « Laquelle? » Il répondit : « La question des frontières; la Saar, la Meuse, le Rhin, la Moselle; je vous avoue que tout cela est un peu confus dans ma tête. » Je rentrai chez moi; on me dit : « Comme vous avez l'air triste! »

Se souvient-on aujourd'hui de la frénésie dont la population fut atteinte? On se croyait tellement certain de la victoire, que les adversaires systématiques de l'empire, — les irréconciliables, — demandaient la paix. Se rappelle-t-on les défilés de la foule sur le boulevard, et les cris : « A Berlin! » Les têtes les plus solides avaient le vertige. Le mercredi qui précéda la déclaration de guerre, à l'Opéra, on demanda la *Marseillaise*; l'orchestre se préparait à la jouer, lorsqu'on réclama le *Rhin allemand*. Les musiciens semblèrent hésiter et le régisseur, s'avançant près de la rampe, déclara que l'on ne pouvait chanter la poésie de Musset, parce que l'on n'avait pas eu le temps de l'apprendre. Alors Émile de Girardin se leva dans sa loge et s'écria : « Il est donc plus long à apprendre qu'à prendre! » Toute la salle applaudit. Deux jours après, un acteur revêtu d'un uniforme de capitaine de la garde nationale mobile chantait le *Rhin allemand* et recevait une ovation. Tant d'illusions pour en arriver à ce que nous avons subi!

Ah! les heures maudites! comme elles pèsent sur le souvenir! Je me rappelle, deux jours après avoir vu affi-

cher sur les murs de Paris la dépêche qui disait : « Mac-Mahon a perdu une bataille », avoir rencontré deux de mes amis, l'un conseiller à la Cour des Comptes, l'autre directeur dans un ministère. Nous nous sommes serré les mains sans mot dire, nous avons marché côte à côte; en traversant les Tuileries, nous nous sommes assis sous les marronniers, les pieds sur la terre humide, oppressés, silencieux, ne trouvant pas une parole pour exprimer l'angoisse dont nous avions le cœur écrasé. Nous sommes restés là plus d'une heure, noyés dans le Styx, comprenant que tout allait sombrer et cherchant un espoir auquel nous raccrocher. Un de nous dit : « Allons voir, il y a peut-être une bonne nouvelle. » Cela nous réveilla de notre torpeur et, tout le long de la rue Castiglione, nous allâmes regardant les piliers où l'on placardait les dépêches du quartier général, relisant vingt fois les mêmes annonces d'adjudication et cherchant « la bonne nouvelle ». Ah! la bonne nouvelle, elle fut si lente à venir qu'elle n'est pas encore arrivée.

Le 4 septembre, j'étais au *Journal des Débats*; cette fois c'était bien fini; la révolution tendait la main à l'invasion et complétait son œuvre. La plupart de ceux qui se trouvaient dans le bureau de rédaction étaient accablés. Quelqu'un entra et dit : « C'est égal, nous voilà débarrassés des Bonaparte! » Oui, débarrassés des Bonaparte, mais débarrassés aussi de l'Alsace, de la Lorraine, débarrassés de cinq milliards, de beaucoup de monuments de Paris que l'on a brûlés et de quelques honnêtes gens que l'on a massacrés. En revenant dans mon quartier, j'avisai au coin de la rue du Dauphin et de la rue Saint-Honoré un cordonnier qui disait à un autre cordonnier : « Ma foi! je vais illuminer ce soir. » J'eus un haut-le-cœur et je lui criai : « Tant qu'il y aura un Prussien en France, gardez vos lampions sous clef! » Il me répondit : « Citoyen, cette

grande victoire intérieure va les forcer à repasser la frontière. » Je m'assis sur une des marches de l'église Saint-Roch et je me mis à pleurer. Le comte de Montrond disait : « Ce qu'il y a de plus criminel au monde, c'est la bêtise! »

La France était comme ces hommes frappés de la foudre qui gardent l'apparence de la vie et tombent en poussière dès qu'on les touche. Elle venait de s'effondrer au premier choc. « Une armée française qui capitule, un empereur qui se laisse prendre; tout tombe à la fois », écrivait Mérimée à Panizzi. Ce qu'on allait faire, ce qu'on allait tenter ne pouvait que rendre plus profond l'abîme où nous nous engloutissions. A-t-on manqué à ce point de clairvoyance qu'on ne l'ait pas compris? La libre pensée a-t-elle compté sur un miracle, comme la naïveté a cru à sainte Geneviève? La faute, le crime furent rejetés sur l'empereur, c'est naturel. Après Novare, les Italiens ont fusillé le général Ramorino et ont dit : « Lui seul était coupable et non pas nous. » Il ne faut pas demander à un peuple blessé jusque dans ses moelles d'être impartial. Dans le conseil des ministres où la guerre fut résolue, deux hommes s'y sont opposés, M. Segris et Napoléon III Qu'importe? Victorieux, il eût récolté la gloire; vaincu, il a ramassé la honte, c'est justice; ainsi l'exige la responsabilité du pouvoir : on n'est souverain, — souverain élu, — qu'à la condition de disparaître en cas de défaite. Après Sedan, après la capitulation que l'on sait, l'empereur ne pouvait plus s'asseoir sur le trône de France; pour le faire rentrer au palais des Tuileries, il eût fallu une nouvelle révolution.

J'ai entendu dire souvent que la politique de Napoléon III avait été une politique d'aventure, incohérente, sans but déterminé, s'inspirant de la mauvaise devise *Carpe diem*. Pour la politique intérieure, cela est possible

et je n'ai rien à en dire, car je n'y ai jamais regardé de bien près; je l'ai trouvée souvent oppressive et lourde, mais je l'ai trop ignorée pour en parler. Quant à la politique extérieure, il me paraît que l'on s'abuse; les démonstrations ont été trop éclatantes pour ne pas frapper les yeux, et cette politique me semble n'avoir jamais poursuivi qu'un seul résultat, la grandeur et la sécurité de la race latine.

La question d'Orient se réveille à Bethléem par un fait qui intéresse exclusivement la religion latine, toujours menacée, toujours dominée dans ces pays-là par la religion grecque; il en advint la guerre de Crimée, une des plus glorieuses par ses difficultés mêmes pour les armées françaises. Napoléon III profite immédiatement de la prépondérance que lui mérite le traité de Paris signé après la prise de Sébastopol, pour faire défoncer le lac latin, la Méditerranée, percer l'isthme de Suez et ouvrir aux marines latines la route directe de l'océan Indien. En Italie, il repousse l'élément germain qui opprime une famille de la race latine, et prépare la libération définitive qui rejettera l'étranger dans ses limites. En Cochinchine, il essaye de fonder une colonie où le latinisme pourra se développer à côté des possessions anglaises. Au Mexique, il cherche à rétablir l'empire latin que l'Espagne a perdu et qui pourrait servir de contrepoids à l'agglomération anglo-saxonne de l'Amérique du Nord. Enfin, où tombe-t-il? où vient-il briser sa couronne et détrôner sa dynastie? Au Rhin, au fossé même de la race latine. Pendant qu'il succombe pour assurer la pérennité de la grande tribu, l'Espagne le raille, l'Italie profite de l'occurrence pour se compléter, comme un écolier qui profite de l'absence du maître pour faire une sottise; elle arme en hâte et va dépouiller le vieillard des sept collines. Il me semble que Napoléon III s'est regardé comme le chef, comme le porte-

glaive de la race latine et que toute sa politique extérieure a été mue par cette pensée. Ceux d'au delà des Alpes ne l'ont pas compris; plaise à Dieu qu'ils n'aient point à s'en repentir!

A travers le désastre général, un désastre particulier fondit sur moi, — « domestique et terrible », aurait dit Montesquieu; — la tempête m'emporta. Passons, je n'ai pas à raconter mes angoisses. Un jour peut-être, si j'en trouve l'énergie, j'écrirai le récit du cauchemar dans lequel je me suis débattu pendant dix-neuf mois et dont j'ai triomphé; s'il me fallait subir encore une des heures que j'ai vécues à cette époque ou mourir, j'embrasserais la mort avec reconnaissance. Je n'étais plus à Paris. Flaubert m'écrivait : « Où es-tu? que fais-tu? Ah! quel malheur sur toi! que vas-tu devenir? » Je répondais : « J'ai bon courage, et jusqu'au delà des forces humaines je lutterai. » Et nous nous écrivions : « Ah! comme ils sont heureux ceux qui sont morts! »

Flaubert, tout assommé qu'il fût par la défaite de la France, avait non seulement gardé de l'espoir, mais il se nourrissait, il se gorgeait d'illusions, prêtait l'oreille et se figurait toujours entendre les salves annonçant une victoire. Dans son besoin de croire au salut, dans son désir passionné d'échapper au désastre, il vécut de rêves qu'il prit pour des réalités. Rien ne l'éclaira; son amour pour le pays l'avait aveuglé. Il crut aux francs-tireurs, aux vengeurs de la mort; il crut que les hommes sont des soldats et que les foules sont des armées; il crut à Glais-Bizoin, à Crémieux; il crut aux proclamations, il crut au ballon libérateur, il crut au « pacte avec la victoire ou avec la mort », il crut que le recul de nos armées n'était qu'une manœuvre stratégique, il crut que Rouen se ferait sauter plutôt que de recevoir l'ennemi, il crut que Paris ne capitulerait jamais, il crut aux sorties torrentielles, il

crut à l'intervention européenne, à l'arrivée des Américains, il crut à la lassitude allemande, il crut à tout, excepté à la défaite. En cela il fut inébranlable; l'armistice était conclu, Paris était ouvert, la paix était signée, qu'il ne pouvait l'admettre encore.

J'enviais sa foi profonde, car nulle espérance ne survivait en moi. J'avais suivi des armées en campagne et je savais que la démoralisation causée par une déroute équivaut à la perte de la moitié de l'effectif. Les hasards de mon existence m'avaient fait habiter près d'une ville forte d'Allemagne, et sans être un bien grand capitaine, il ne m'avait pas fallu longtemps pour reconnaître de quelle implacable discipline le soldat allemand est forgé. Je connaissais la contrée où les premières batailles avaient été livrées, je savais qu'entre la Lorraine et l'Alsace un mur de fer s'était dressé; je n'ignorais pas que Mac-Mahon était désormais séparé de Bazaine et que pour le rejoindre il lui faudrait exécuter une marche des plus aventureuses, sans point de refuge en arrière, sans porte de salut en avant. Après Wœrth je fus désespéré, et quand je vis l'armée, — l'admirable armée, — de Bazaine se pelotonner sous Metz au lieu d'arriver à Paris, dont elle eût été la troupe volante, il fut facile de comprendre qu'il n'y avait plus qu'à traiter ou à se faire tuer.

Un de mes très proches parents, général de division, occupait alors une haute situation à Paris. Entre Wœrth et le 4 septembre j'allais le voir souvent. Il était harassé de fatigue, car son labeur ne cessait ni jour ni nuit; de toutes mains, il ramassait des hommes et les expédiait à Châlons, où l'on essayait de se refaire. Je lui dis : « Où Mac-Mahon pourra-t-il livrer bataille? » En signant des paperasses et avec ce flegme du soldat qui a traversé les événements où le fer et le feu sont les acteurs principaux, il me répondit : « Je ne vois guère que Sedan, et comme

c'est une cuvette, nous y serons écrasés. » Ce mot prononcé par un général éminent, organisateur et stratège, m'avait singulièrement ému. J'ajoutai : « Et après? — Après? avait-il répliqué, il faudra faire la paix aux moins mauvaises conditions possible ou se résigner à se battre, avec la certitude de voir ravager le pays, à moins d'un miracle; mais je ne crois pas aux miracles, ni toi non plus, j'imagine. »

Ce que je savais de l'Allemagne et cette conversation avaient déterminé mon opinion, qui malheureusement ne fut pas vaine; aussi il m'était impossible de partager les illusions de Flaubert et de ne pas tenter de l'éclairer pour lui éviter la cruauté du déboire. Je retrouve deux lettres que nous avons échangées au moment où les Allemands se massaient sous Paris; elles sont curieuses, car elles peignent au vif le double sentiment, les sentiments opposés qui alors partagèrent la France. Flaubert m'avait écrit : « Dis-moi franchement ce que tu penses », et je lui répondis la lettre suivante[1] :

« 19 septembre 1870.

« Tu veux savoir ce que je pense de tout ceci? C'est bien simple, je ne pense plus rien, car jamais pareil effondrement ne s'est vu. Dès le principe, cette guerre m'a fait horreur et m'a causé plus que de l'inquiétude, car je savais à quelle puissance formidable nous allions avoir affaire; je croyais à des combats douteux qui pourraient se terminer par notre défaite, mais je n'imaginais pas que nous allions entrer en dissolution. Jamais, du reste, on n'a fait la partie plus belle à un adversaire. La journée du 4 septembre est plus qu'un crime, c'est une

1. En 1875, Flaubert me parla de cette lettre, que j'avais oubliée, en termes qui me firent désirer de la lire; il me l'envoya. je l'ai gardée, et c'est ainsi que je puis la reproduire.

bêtise sans nom; la république endossera la honte de la paix, — qui sera onéreuse, — qu'il fallait laisser à l'empire, que l'on eût balayé tout de suite après sans difficulté, car il était devenu impossible. La situation qui devait sortir de ce coup de violence n'était cependant point malaisée à prévoir : au point de vue de l'intérieur, en brisant la légalité, on affaiblissait l'organisation morale; en bouleversant les administrations, on détraquait l'organisation civile; quant à l'organisation militaire, tu vois ce qu'elle est devenue. C'est dans cette situation, qui serait grotesque si elle n'était terrible, que l'on s'est placé pour lutter contre un ennemi très fort, très nombreux, très discipliné, très instruit, ambitieux et vainqueur. Au point de vue de l'extérieur, de l'assistance que l'on pouvait demander aux neutres, des propositions de paix que l'on pouvait faire agréer à Bismarck, nous avons à Paris un gouvernement de fait dont la délégation est à Tours; la déchéance n'ayant pas été régulièrement proclamée, la régence est le gouvernement de droit, l'empereur prisonnier est le seul gouvernement reconnu; le drapeau rouge est à Lyon et à Toulouse. Avec qui donc les puissances étrangères peuvent-elles traiter? Bismarck peut ne vouloir s'aboucher qu'avec l'empire, que la France ne reconnaît plus, et refuser de traiter avec la république, qu'il n'a pas reconnue. C'est la nuit et c'est le chaos. Cette guerre, entreprise par un fantôme, est continuée par des ombres. Crémieux succède à Napoléon III, un vieillard tombé en enfance se substitue à un somnambule. La nation crie, pleure, se désespère, déclare qu'elle est innocente et que l'empire seul est coupable. La nation a tort; elle a eu ses destinées entre les mains, qu'en a-t-elle fait? Nous mourrons par hypertrophie d'ignorance et de présomption. La France a cherché les réformes politiques : néant; elle a cherché les réformes sociales : néant; mais les réformes

morales qui seules peuvent la sauver, elle n'y pense même pas. Si j'étais le maître, je traiterais tout de suite, quitte à subir des conditions léonines, car l'issue de la guerre ne peut actuellement être douteuse, et plus nous prolongerons la lutte, plus les conditions seront dures; puis je ferais des lois draconiennes pour organiser le service militaire et l'enseignement, l'enseignement surtout, non seulement scientifique, mais moral. C'est la morale qui forge les caractères et ce sont les caractères qui font les nations. On ne fera pas cela, sois-en certain; on va expliquer au peuple français qu'il est le premier peuple du monde, qu'il a été trahi, qu'il a été livré, en un mot qu'il est indemne, et le peuple français continuera à croupir dans l'ignorance, à avoir le moins d'enfants possible, à boire de l'absinthe et à courir les donzelles. Nous mourrons, parce que nous sommes agités sans but et que la danse de Saint-Guy n'est pas le mouvement; nous n'avons pas d'hommes, parce que nous n'avons pas d'idées; nous n'avons pas de principes, parce que nous n'avons pas de mœurs. Nous sommes saturés de rhétorique; nous avons des façades de croyance, d'opinion, de dévouement; derrière il n'y a rien. Tout est faux, tout est théâtral, nous sommes des Latins; chez nous, comme pour le baron de Fœneste, tout est « pour paraître ». C'est la fin du monde. Il y a une phrase des *Mémoires d'outre-tombe* qui m'obsède et sonne en moi comme un glas funèbre : « Il ne serait pas étonnant qu'un peuple âgé de quatorze siècles, qui a terminé cette longue carrière par une explosion de miracles, fût arrivé à son terme. »

« Je ne crois pas au siège de Paris. Les Prussiens n'ont pas encore commis une faute militaire; ils ne feront pas celle d'attaquer de vive force une ville immense qui patriotiquement a laissé proclamer par tous les journaux qu'elle a trois mois de vivres. Avec des corps d'armée,

ils occuperont les routes de ravitaillement; avec des partis de cavalerie et des batteries habilement placées, ils se relieront si bien que les maillons de la chaîne tendue autour de Paris seront soudés les uns aux autres. Combien de temps cela durera-t-il? Question d'approvisionnement. Lorsque la ville aura mangé son dernier morceau de pain, lorsque le dernier ouvrier aura tué le dernier bourgeois ou que le dernier bourgeois aura tué le dernier ouvrier, on battra la chamade et l'on capitulera. Perdrons-nous l'Alsace et la Lorraine? Oui, si nous n'avons pas un homme d'État sérieux; non, si un homme connaissant bien l'Allemagne prend la négociation en mains. Démanteler Metz, Strasbourg et le chapelet de forteresses que nous avons sur la frontière et sauver les provinces, c'est là le résultat que l'on doit poursuivre. Au lieu de ces territoires, offrir nos colonies, en vertu de ce principe qu'il vaut mieux se faire couper les cheveux que de se laisser couper la tête. Malgré sa richesse, l'Allemagne étouffe, parce qu'elle n'a pas la vraie mer, qui est l'Océan; elle est insuffisante à consommer ses produits, qu'elle n'écoule que difficilement; elle est trop restreinte pour sa population, qui est forcée d'émigrer en Amérique. On peut donc la tenter sérieusement en lui proposant nos colonies des Antilles et nos stations dans l'Indo-Chine. Si elle consent à cet échange (et je crois qu'on peut l'y amener), elle voudra devenir une puissance maritime de premier ordre et elle aura alors à s'entendre avec l'Angleterre.

« En voilà bien long et je ne sais trop si j'ai répondu à ta question. Le général X..., qui se souvient de toi, t'envoie une cordiale poignée de main; avant que nos communications soient interrompues, écris-moi et dis-moi comment tu vas. Je ne te dis rien de l'enfer où je suis; dans un tel moment, on ne peut guère parler de soi. »

Flaubert me répondit :

« 29 septembre 1870.

« En réponse à ta lettre du 19, reçue ce matin. Procédons par ordre. D'abord je t'embrasse et te plains de tout mon cœur; après quoi, causons. Depuis dimanche dernier il y a un revirement général, nous savons que c'est *duel à mort.* Tout espoir de paix est perdu; les gens les plus capons sont devenus braves; en voici une preuve : le premier bataillon de la garde nationale de Rouen est parti hier, le second part demain. Le conseil municipal a voté un million pour acheter des chassepots et des canons. Les paysans sont furieux. Je te réponds que d'ici à quinze jours la France *entière* se soulèvera. Un paysan des environs de Mantes a étranglé un Prussien et l'a déchiré avec ses dents. Bref, l'enthousiasme est maintenant réel. Quant à Paris, il peut tenir et il tiendra. « La plus franche cordialité » règne, quoi qu'en disent les feuilles anglaises. Il n'y aura pas de guerre civile; les bourgeois sont devenus sincèrement républicains : 1° par venette; 2° par nécessité. On n'a pas le temps de se disputer; je crois *la sociale* ajournée pour bien longtemps. Nos renseignements nous arrivent par ballons et par pigeons. Les quelques lettres de particuliers parvenus à Rouen s'accordent à affirmer que depuis dix jours nous avons eu l'avantage dans tous les engagements livrés aux environs de Paris; celui du 23 a été sérieux. Le *Times* actuellement ment impudemment. L'armée de la Loire et celle de Lyon ne sont pas des mythes. Depuis douze jours, il a passé à Rouen cinquante-cinq mille hommes. Quant à des canons, on en fait énormément à Bourges et dans le centre de la France. Si l'on peut dégager Bazaine et couper les communications avec l'Allemagne, nous sommes sauvés. Nos ressources militaires sont bien peu de chose en rase campagne, mais nos tirailleurs embê-

tent singulièrement MM. les Prussiens, qui trouvent que nous leur faisons une guerre infâme; du moins ils l'ont dit à Mantes. Ce qui nous manque surtout, ce sont des généraux et des officiers. N'importe, on a bonne espérance. Quant à moi, après avoir « côtoyé » ou « frisé » la folie et le suicide, je suis complètement remonté. J'ai acheté un sac de soldat et je suis prêt à tout.

« Je t'assure que cela commence à devenir beau. Ce soir il nous est arrivé à Croisset quatre cents mobiles venant des Pyrénées. J'en ai deux chez moi, sans compter deux à Paris; ma mère en a deux à Rouen; C..., cinq à Paris et deux à Dieppe. Je passe mon temps à faire l'exercice et à patrouiller la nuit. Depuis dimanche dernier, je retravaille et ne suis plus triste. Au milieu de tout cela il y a, ou plutôt il y a eu des scènes d'un grotesque exquis; l'humanité se voit à cru dans ces moments. Ce qui me désole, c'est l'immense bêtise dont nous serons accablés ensuite. Toute gentillesse, comme eût dit Montaigne, est perdue pour longtemps, un monde va commencer; on élèvera les enfants dans la haine des Prussiens! Le militarisme et le positivisme le plus abject, voilà notre lot désormais; à moins que, la poudre purifiant l'air, nous ne sortions de là, au contraire, plus forts et plus sains. Je crois que nous serons vengés prochainement par un bouleversement général. Quand la Prusse aura les ports de la Hollande, la Courlande et Trieste, l'Angleterre, l'Autriche et la Russie pourront se repentir. Guillaume a eu tort de ne pas faire la paix après Sedan; notre honte eût été ineffaçable; nous allons commencer à devenir intéressants. Quant à notre succès immédiat, qui sait? L'armée prussienne est une merveilleuse machine de précision; mais toutes les machines se détraquent par l'imprévu : un fétu peut casser un ressort. Notre ennemi a pour lui la science; mais le sentiment, l'inspiration, le désespoir sont des éléments

dont il faut tenir compte. La victoire doit rester au droit, et maintenant nous sommes dans le droit. Oui, tu as raison; nous payons le long mensonge où nous avons vécu, car tout était faux : fausse armée, fausse politique, fausse littérature, faux crédit et même fausses courtisanes. Dire la vérité, c'était être immoral. Persigny m'a reproché tout l'hiver dernier « de manquer d'idéal »! On va en découvrir de belles; ce sera une jolie histoire à écrire. Ah! comme je suis humilié d'être devenu un sauvage, car j'ai le cœur sec comme un caillou! Sur ce, je vais me réaffubler de mon costume et aller faire une petite promenade militaire dans le bois de Canteleu. Penses-tu à la quantité de pauvres que nous devons avoir? Toutes les fabriques sont fermées et les ouvriers sans ouvrage ni pain : ce sera joli cet hiver. Malgré tout cela, je suis peut-être fou, *quelque chose me dit* que nous en sortirons. Mes respects au général et à toi toutes mes tendresses. »

Cette lettre m'affligea, car elle accusait des illusions persistantes dont le réveil serait dur. Je pus répondre encore; ce que j'écrivis, je l'ai oublié; je sais seulement que je citais à Flaubert une parole de Bossuet : « Le plus grand déréglement de l'esprit, c'est de croire les choses parce qu'on veut qu'elles soient. » Rien de ce que Flaubert avait rêvé ne se réalisa, le *quelque chose* qui lui avait promis la victoire s'était trompé; de défaite en défaite on descendit jusqu'à l'endroit où la terre manque sous les pieds. Après s'être emparés d'Amiens, les Allemands marchèrent vers la Normandie pour s'assurer du cours inférieur de la Seine. A Buchy il y eut un combat; la retraite put s'appeler une déroute; je la vis passer sous quatorze degrés de froid, par une nuit claire et mortelle pour de pauvres enfants mal vêtus, mal chaussés, affamés et harassés d'une étape qui semblait ne devoir jamais finir. A Pont-Audemer où nous étions, où des Allemands arri-

vèrent deux jours après, nous pûmes recevoir, héberger et nourrir ces débris de bataillons mêlés les uns aux autres, s'appelant, se cherchant, ne se reconnaissant pas. La ligne de la Risle ne fut point défendue. La route d'Honfleur qui mène à Caen était ouverte; les Allemands la tâtèrent et ne s'y engagèrent pas; à quoi bon? c'était à Paris que le dénouement se préparait, à Paris, ville forte de deux millions d'habitants, où la seule difficulté de l'alimentation est une cause de défaite presque certaine : simple question de temps; bien abrités, bien vêtus, bien nourris, les Allemands n'étaient point pressés. A Pont-Audemer, j'étais bien près de Gustave Flaubert; il avait ses devoirs, j'avais les miens, plus impérieux de jour en jour : nous ne pûmes même pas nous rencontrer pour nous embrasser.

Après le combat de Buchy, la ville de Rouen se désarma d'elle-même et reçut le vainqueur. Qu'aurait-elle pu faire? Ouverte, tassée au bord de la Seine, entourée de collines qui la surplombent, où nulle fortification ne permet la résistance, abandonnée par nos soldats, elle ne voulut pas s'exposer à une exécution militaire en essayant une défense impossible; elle céda et sauva sa vie; on ne peut l'en blâmer, car, eût-elle arrêté les Allemands, elle ne modifiait en rien les conditions d'incohérence où nous nous débattions. Quand Flaubert apprit que Rouen était occupé et qu'il vit les vedettes prussiennes s'avancer jusqu'à Croisset, il fut saisi de stupeur. Il y a des hypothèses qui semblent inadmissibles, et celle de voir un jour le soldat étranger camper sous ses fenêtres, dans son jardin, dans sa maison, n'avait jamais effleuré sa pensée. Il crut que tout ce qui était chez lui allait être pris, saccagé, détruit; il eut, m'a-t-il dit, un vertige auquel il ne sut résister, et, prenant ses papiers, ses lettres, ses notes, ses livres par brassées, il les jeta au feu. Il ne savait guère

lui-même ce qu'il avait anéanti dans cette heure d'effarement; nous avons recherché ensemble un document que je lui avais prêté et dont j'avais besoin, il nous fut impossible de le retrouver; il me disait : « Je l'ai sans doute brûlé, j'ai brûlé tant de choses! »

Les manuscrits de *Novembre*, de la première *Éducatio sentimentale*, des deux premiers *Saint-Antoine*, de son *Voyage en Corse* ont-ils été réduits en cendres? Je n'en sais rien; je le regretterais, car ces œuvres incomplètes, juvéniles, méritaient d'être conservées. Il est toujours précieux de pouvoir constater comment les esprits d'élite se sont développés et quelle route ils ont prise pour parvenir au sommet où chacun les a applaudis. Nous avions projeté, depuis longtemps, de faire ensemble l'examen de nos papiers, afin de voir quels étaient ceux qu'il fallait mettre à néant et ceux qu'il convenait de réserver. C'était une besogne longue et triste; nous l'avons ajournée. La mort n'a pas donné caution à l'ajournement et elle est intervenue avant que le dessein fût exécuté. Je sais qu'un jour Flaubert voulut faire un choix parmi les lettres qu'il gardait; il se mit à les parcourir, les larmes le gagnèrent; il rejeta toutes ces émotions au fond du coffre qui leur servait de tombeau, et n'y toucha plus.

Le séjour des soldats allemands dans sa maison lui fut très douloureux. A la souffrance, à l'humiliation de la défaite s'ajoutait une irritation dont il n'était pas le maître et qu'il dissimulait de son mieux sans pouvoir y parvenir. Pour sa nature exubérante, la contrainte fut excessive et elle eut un résultat lamentable. La maladie nerveuse qui était en rémittence depuis sept années le reprit et lui rapporta les angoisses dont il était désaccoutumé. Il en avait contracté quelque chose d'inquiet et d'impatient qu'il garda jusqu'à son dernier jour.

L'invasion qui avait été pour lui immédiate et tangible,

le retour de son mal, semblaient se mêler dans sa pensée et formaient contre les Allemands un seul et même grief dont il souffrit parfois jusqu'à en crier. Il combattait ce sentiment, et quoique les idées ambiantes aient toujours eu beaucoup d'influence sur lui, il essayait de réagir contre une impression qu'il trouvait indigne d'un esprit élevé, familiarisé avec l'histoire, équitable et qui sait que, jusqu'à présent du moins, la guerre paraît être une nécessité de l'existence même des peuples. Un jour, chez moi, à Paris, trois ou quatre ans après la guerre, notre causerie nous avait ramenés à cette époque, et il me racontait, pour la vingtième fois peut-être, l'émotion poignante qu'il avait éprouvée en apercevant, sur le chemin de halage de Croisset, briller au soleil la pointe d'un casque prussien. Il avisa sur ma table le second volume des *Conversations de Gœthe*, il l'ouvrit, le feuilleta comme s'il y eût cherché une phrase restée dans sa mémoire et me dit : « Ah! que je voudrais être dans l'état de cet olympien! C'était un homme, celui-là, et ses nerfs obéissaient à son cerveau. Écoute ceci : « La haine nationale est une haine particulière. C'est toujours dans les régions inférieures qu'elle est le plus énergique, le plus ardente, mais il y a une hauteur à laquelle elle s'évanouit; on est là, pour ainsi dire, au-dessus des nationalités et l'on ressent le bonheur ou le malheur d'un peuple voisin comme le sien propre. Cette hauteur convenait à ma nature, et longtemps avant d'avoir atteint ma soixantième année, je m'y étais fortement attaché. » Il rejeta le livre et dit : « Il paraît que cette hauteur ne convenait pas à ma nature, car je n'y suis pas encore arrivé....

La littérature, au milieu même des tourments qui l'assaillirent pendant la guerre, ne cessait de le préoccuper et les événements se concrétaient en lui sous forme de romans ou de scènes de théâtre. Il regrettait d'avoir ter-

miné trop tôt la seconde *Éducation sentimentale*; la guerre, l'invasion, la capitulation de Sedan lui eussent apporté un dénouement, un dernier tableau, comme il disait, qu'il se désolait de n'avoir pas eu à utiliser. Il me disait : « Te figures-tu le parti que l'on pourrait tirer de certains incidents? Tiens, en voilà un qui est d'un joli calibre, — c'était un de ses mots favoris; — la capitulation est signée, l'armée est prisonnière, l'empereur, — il l'appelait par son surnom, — l'empereur, écroulé dans un coin de sa grande calèche, morne, les yeux ternes, fumant une cigarette par contenance, impassible avec une tempête qui se déchaîne en lui; à ses côtés, ses aides de camp et un général prussien. Tout le monde est silencieux, les regards sont baissés, chacun souffre. A la bifurcation d'une route, on est coupé par une colonne de prisonniers qui défile, sous la conduite des uhlans, le chapska sur le coin de l'oreille, la lance en arrêt. La voiture est obligée de s'arrêter devant le flot humain qui s'avance au milieu d'un nuage de poussière que le soleil rend tout rouge. Les hommes passent, traînant les pieds, les épaules ramenées en avant. De son regard atone l'empereur contemple cette foule; quelle revue! Il songe aux tambours qui battaient, aux étendards qui s'inclinaient, aux généraux chamarrés qui le saluaient de l'épée, à sa garde qui criait : Vive l'empereur! Un prisonnier le reconnaît et le salue, puis un autre, puis encore un autre. Tout à coup, un zouave sort des rangs, lève le poing et crie : « Ah! te voilà, misérable! c'est toi qui nous as perdus! » et dix mille hommes hurlant des insultes, agitant les bras, crachant sur la voiture, passent comme un ouragan de malédictions. Lui, cependant, toujours immobile, ne disant pas un mot, ne faisant pas un geste, pense : « Et voilà ceux que l'on appelait mes prétoriens! » Hein! que dis-tu dela scène? elle est corsée, n'est-ce pas? C'eût été un rude tableau final

pour *l'Éducation*; je ne me console pas de l'avoir manquée; mais je la placerai quelque part, dans un roman que je ferai sur l'empire, avec les soirées de Compiègne, où les maréchaux, les sénateurs, les ambassadeurs faisaient cliqueter leurs décorations en se penchant jusqu'à terre pour baiser la main du prince impérial. Ah! il y a de fameux livres à faire sur cette époque, et peut-être, après tout, le coup d'État et ce qui s'en est suivi n'aura d'autre résultat, dans l'harmonie universelle, que de fournir des scénarios intéressants à quelques bons manieurs de plume. »

Bien souvent il m'a dit que c'étaient les combinaisons littéraires qui l'avaient sauvé du désespoir pendant que les soldats allemands rôdaient dans son jardin et dormaient sous son toit. J'avais espéré pouvoir rentrer à Paris en passant par Rouen, courir à Croisset, embrasser Flaubert et reprendre ma route. Cela fut impossible et il me fallut revenir sans l'avoir vu, sans m'assurer par moi-même de son état physique et surtout de son état moral. Les chemins de fer avaient interrompu leur service, les diligences n'existaient plus, je voyageais à petites journées, par la neige et le froid, traversant les pays occupés et écoutant avec ahurissement les gens des villages et des villes me dire : « Paris est sorti en masse, a écrasé les Prussiens et marche pour protéger le Havre. » Paris avait capitulé à son dernier morceau de pain et j'étais parti dès que j'en avais appris la nouvelle.

Des troupes allemandes se massaient autour de Saint-Germain, le ravitaillement était interrompu, car on venait d'avoir connaissance d'un télégramme de Léon Gambetta qui repoussait l'armistice et recommandait la continuation des hostilités. 150 000 kilogrammes de farine, près d'être expédiés à la ville affamée, étaient retenus à Saint-Germain; les camions expédiés par les administrations de chemins

de fer allaient rentrer à vide. Je n'avais point de laisser-passer et nul ne pouvait pénétrer dans Paris sans cette paperasse. Je pus m'arranger avec un surveillant de camions ; les miens et moi nous fûmes « ramassés » en route ; nous passâmes la nuit au rond-point de Courbevoie, secoués par un cheval qui essayait de briser son entrave, cachés sous des bâches pour éviter le regard des patrouilles de cavaliers ennemis et, le lendemain, vers onze heures du matin, nous avions franchi le pont de Neuilly.

Dès que j'eus pris pied chez moi, je sortis et j'allai sur le boulevard des Batignolles voir l'aspect de Paris. Dans un grand terrain vague qui est tout ce qui reste du cimetière des Errancis, j'entendis un bruit de voix ; j'approchai. Une centaine de gardes nationaux étaient réunis ; faisaient-ils l'exercice et se préparaient-ils aux jeux de la guerre? Non : ils se préparaient au jeu de bouchon. Un d'eux parcourait les rangs et disait : « Voyons, dépêchons-nous, la partie ne peut commencer que lorsqu'il y aura cent francs de paris : il manque quinze francs! » Trois de ces héros remirent chacun cent sous et la partie commença. Je me sauvai. Je venais de comprendre pourquoi la défaite était si profonde. Cela ne rappelle-t-il pas la retraite de Marphise racontée par l'Arioste : « Pour la timide populace peu disposée à s'exposer au danger, elle se contentait de crier de loin : « Courage, amis! courage! »

CHAPITRE XXX

LES DERNIÈRES TOMBES

Je n'ai point quitté Paris pendant la durée de la Commune; j'ai raconté une partie de ce que j'en sais. Flaubert m'écrivait : « Es-tu arrêté? » Je lui répondais : « Pas encore. » Il s'en fallut de peu. L'ordre de m'écrouer à Mazas, signé de Gabriel Ranvier et de Gambon, fut expédié le 22 mai. A ce moment, les « Versaillais » étaient chez moi; les communards s'y sont pris trop tard. Contrairement à mes habitudes sédentaires, je sortais beaucoup pendant ces jours d'ivresse furieuse et je rencontrais peu de personnes de connaissance, car tout le monde s'était évadé de la ville impie qui se préparait à se brûler sous les yeux des Allemands.

Un jour cependant, vers le commencement du mois de mai, passant au coin de la rue du Quatre-Septembre et de la place de la Bourse, je me trouvai face à face avec Auber, que j'avais connu chez Pradier. Il avait alors quatre-vingt-six ans. La dernière fois que je l'avais aperçu, il était au milieu d'un froufrou de robes de soie qui semblait ne pas lui déplaire. C'était toujours cet homme correct, propret, élégant; mais l'expression de son visage avait une sorte de résignation désespérée, il était comme tassé sur lui-même et nul sourire n'effleura ses lèvres lorsque nous nous serrâmes la main. Nous parlâmes de l'heure présente; il

levait les épaules avec un geste où il y avait plus encore de dégoût que de découragement; il me disait : « J'avais neuf ans, je m'étais sauvé du magasin de mon père, qui était marchand d'estampes, et j'ai vu passer la voiture dans laquelle était enfermé Louis XVI, le 21 janvier 1793. Je me rappelle bien la Révolution; nous ne mangions pas tous les jours à notre appétit; le pain manquait souvent à la maison : c'était sinistre, mais c'était moins criminel, c'était moins bête que ce que l'on fait aujourd'hui. » Longtemps nous causâmes; en le quittant, je lui dis : « Au revoir! » Il secoua la tête : « Non, adieu; je suis sur mes fins; le vieux cerf est forcé; je mourrai mercredi ou jeudi prochain. » Il se tint parole; le jeudi 11 mai, il était mort doucement, comme un homme qui s'endort de fatigue.

Lorsque l'armée française eut mis fin aux ribaudailleries de la Commune et que la ville à demi détruite se réveilla du cauchemar qui l'avait oppressée, on vint de l'étranger, on vint de la province pour regarder les blessures que Paris s'était faites. Flaubert accourut, moins pour voir des ruines que pour embrasser ceux qu'il aimait. Il croyait avoir souffert de la guerre plus que nul autre. Je n'essayai pas de lui retirer cette illusion. En contemplant les monuments incendiés, en écoutant le récit des crimes de la Commune, il répétait : « Quelles brutes! quelles brutes! » Puis il retourna à Croisset, car le dégoût le débordait.

Un jour que j'étais dans la rue de Lille, debout devant les décombres noircis, je vis venir Théophile Gautier, appuyé sur le bras d'un de nos amis communs. Ah! le pauvre Théo! Comme il était changé! tirant la jambe, appesanti, la joue pendante, les paupières bouffies, la pâleur du visage plus profonde que de coutume, les lèvres entr'ouvertes comme pour un cri d'indignation, il leva les bras en me voyant et me cria : « Et c'est ce troupeau de

cagous, d'incendiaires et de meurtriers qui s'appelle le peuple souverain! « Il marcha jusqu'au palais du Conseil d'État; il gravit péniblement l'escalier rompu par les flammes, encombré par les débris tombés des voûtes et, regardant les restes des peintures de Chassériau, il y chercha une image qui lui était chère; il la découvrit presque intacte, par miracle protégée contre le pétrole, et il eut un mouvement de joie. Longtemps il resta à la contempler, comme si sa jeunesse évoquée au milieu de ces murs écroulés lui eût apparu et lui eût parlé des choses d'autrefois.

Il me disait : « Je suis saturé d'horreur; je n'ai plus qu'un besoin, me coucher sur le dos et dormir; mais il faut faire de la « copie » pour ne pas crever de faim. Si je connaissais un bon Turc qui aimât les vers français, j'irais m'établir chez lui à Constantinople; en échange de quelques sonnets à la gloire du Prophète, je lui demanderais un plat de pilaw pour manger, un tchibouck pour fumer, un tapis pour m'étendre et je tâcherais d'oublier que j'appartiens aux races d'Occident, à ces races qui tuent, qui brûlent, qui volent et qui disent : « Je suis la civilisation », tandis qu'elles ne sont que la bêtise et la férocité. » Il était ému. « Je ne voudrais pas mourir, reprenait-il; mais je voudrais être mort. Ah! que notre pauvre Louis a eu d'esprit de s'en aller et de ne pas assister à ces misères! Nous avions de l'imagination au temps de *Hernani* et du *Roi s'amuse*, mais moins que ces gorilles qui se croient des Sardanapales parce qu'ils ont brûlé la maison du voisin et se sont sauvés. » Nous restâmes longtemps à causer sur le quai d'Orsay; il me racontait sa vie; c'était lamentable.

Encore une fois et à un âge où l'on ne remonte plus les pentes, il était redescendu au plus bas. La révolution de 1848 l'avait frappé au moment où une certaine aisance

acquise par le travail lui permettait d'établir sa vie dans des conditions supportables; il s'était remis à l'œuvre patiemment, courageusement; pierre à pierre il avait reconstruit son édifice, et au moment où il était parvenu à lui donner quelque ampleur et quelque solidité, la révolution du 4 septembre détruisait le refuge où il comptait abriter sa vieillesse. Il était triste, sans amertume; ses chagrins se doublaient d'irritations domestiques, d'humiliations, de fréquentations forcées dont il me parla et que je n'ai point à raconter. Puis, revenant aux difficultés de son existence, à la malechance qui semblait le poursuivre, il ajoutait : « J'étais un poète, les gouvernements ne l'ont pas su et, du reste, ils ne s'en souciaient guère; si je n'avais pas eu mon feuilleton de théâtre, comment aurais-je pu vivre? »

Ceci est strictement vrai et n'est point à l'honneur des régimes dont Gautier a vu la naissance et la chute. Képler faisait des livres d'astrologie pour gagner de quoi manger et poursuivre ses travaux d'astronomie; il disait : « La fille bâtarde nourrit la fille légitime. » Théophile Gautier en aurait pu dire autant; pour lui, c'est la critique dramatique qui a nourri la poésie. Or cette critique dramatique, inutile, sans autre intérêt qu'un intérêt transitoire, a pris son temps et l'a détourné d'œuvres plus sérieuses. Si, au lieu des douze ou quinze cents feuilletons qu'il a brochés dans la *Presse*, dans le *Moniteur universel*, dans le *Journal officiel*, il eût composé cinq ou six mille vers de plus, la France y eût gagné et la besogne dramatique n'y eût rien perdu.

Napoléon III s'était rendu compte de cette situation précaire des poètes qui ne peuvent guère se consacrer à la poésie qu'à la condition de demander des moyens d'existence à la prose, et il avait résolu d'en choisir six auxquels une pension de 6000 francs serait accordée sur sa

cassette; Théophile Gautier était du nombre; il le savait et s'estimait heureux d'être débarrassé de quelques soucis dont la persistance interrompait souvent ses entretiens avec la muse. Malheureusement on dressa par ordre alphabétique la liste des futurs pensionnés. Les deux premiers qui furent consultés étaient riches ou hautains; ils repoussèrent le bienfait. On craignit que l'exemple ne fût contagieux : le projet fut abandonné et Gautier eut un déboire de plus dans une existence qui n'en manqua jamais. Dans les dernières années de l'Empire, on avait réussi à lui créer une situation convenable qui lui permettait de vivre sans trop de peine et qui, — il me le disait lui-même, — lui donnait la faculté d'être malade pendant huit jours sans se voir affamé.

Sauf quelques exceptions, tellement rares que, de notre temps, deux noms les résumeraient, — Lamartine et Hugo, — les poètes ne peuvent gagner le pain quotidien; ou ils sont réduits à brocher des traductions, des articles *variétés*, ou l'on en fait des bibliothécaires au service du public et à 3000 francs d'appointements par an. Et que l'on ne dise pas que j'exagère! Dans la semaine qui précéda sa mort, c'est-à-dire à l'heure où sa célébrité était devenue universelle, Alfred de Musset reçut une offre de son éditeur; il faut écouter ce qu'en dit son frère : « Il regretta de n'avoir point accepté la proposition de son libraire, qui lui demandait la cession complète et à perpétuité de la propriété de tous ses ouvrages moyennant une pension viagère de 2400 francs[1]. » Il serait superflu d'insister, il s'agit d'Alfred de Musset. On peut deviner ce que Théophile Gautier aurait eu en partage si, comme son tempérament l'y portait, il eût abandonné la prose pour

1. Paul de Musset : *Biographie d'Alfred de Musset, sa vie et ses œuvres*. Paris, 1873, p. 333.

les vers. Ernest Renan a dit : « Les choses de l'âme n'ont pas de prix ; au savant qui l'éclaire, au prêtre qui la moralise, au poète et à l'artiste qui la charme, l'humanité ne donnera jamais qu'une aumône totalement disproportionnée avec ce qu'elle reçoit. »

Comment se peut-il qu'un pays comme la France, qui a la prétention d'être assez riche pour payer sa gloire, n'ait pas encore compris qu'il y va de son honneur de ne pas laisser tomber dans l'obligation des œuvres infimes les hommes qui peuvent créer des œuvres supérieures? Je suis désintéressé, de toute manière, dans cette question, et c'est pourquoi je me permets d'y toucher. Si une dizaine de poètes recevaient chaque année une douzaine de mille francs, notre budget ne serait pas trop surchargé pour avoir 120 000 francs de plus à la dépense, et on ferait une action à la fois généreuse et utile. Seulement il faudrait obtenir, — et ce ne serait pas facile, — que l'on appréciât le mérite du poète en dehors de ses opinions politiques. Si Alfred de Musset, si Théophile Gautier, si Gustave Flaubert, lorsqu'il fut ruiné, avaient reçu chacun une pension suffisante, c'eût été pour le plus grand bénéfice de la littérature française. Je ne les classe pas, je les nomme; il est indiscutable que chacun d'eux a fait preuve d'un talent dont une nation a le droit d'être fière. Que l'on n'imagine pas que, s'ils avaient eu des « rentes », ils eussent cessé de travailler; ils n'étaient pas plus maîtres de ne pas produire que le prunier n'est maître de ne pas porter de prunes; la production, pour certains cerveaux, est un besoin auquel il est impossible de se soustraire.

En causant avec moi, Gautier revenait sur les événements de son existence; c'était un *miserere*. Il n'avait que deux souvenirs vraiment doux, souvenirs de liberté, d'expansion, d'affranchissement, disait-il : c'était celui

qui se rapportait à son voyage d'Espagne en 1840, et celui qui lui rappelait son séjour à Venise, en 1850, avec Louis de Cormenin; hors de là, il ne trouvait que de la tristesse; même dans ses heures de folie ou de passion pendant lesquelles il prétendait avoir forcé les portes du paradis de Mahomet, il constatait des minutes d'amertume qui troublaient sa quiétude.

Gautier, malgré sa force extraordinaire et l'ampleur de ses désirs, était un rêveur égaré au milieu d'une civilisation agitée, implacable, qui passait à côté de lui, sur lui, le foulant aux pieds sans même l'apercevoir et sans qu'il s'en plaignît. Il se sentait absolument, non pas incompris, mais en dehors du monde où le hasard l'avait jeté; aussi, par une sorte de pudeur farouche, qui souvent dégénérait en timidité, il ne se lamentait pas. A quoi bon? On ne l'eût pas entendu. Parfois il s'écriait : « Pauvre Théo ! » et nous, qui le connaissions, nous n'ignorions pas ce que cette exclamation contenait de douleurs comprimées. Ses rêves allaient loin, si loin que, sachant bien que la vie fantastique qu'il avait entrevue dans ses songes n'était point de ce monde, il se contentait de l'existence médiocre à laquelle il était condamné.

Ses aspirations vers la richesse, vers la puissance étaient nulles ou à peu près. Un jour, je lui demandai : « Quel don aurais-tu voulu posséder? » Il me dit : « La beauté. » Cela est singulier, car il fut très beau, quoique un peu engorgé dès sa jeunesse. En vieillissant, il s'épaissit et se déforma ; trop de soucis pesaient sur lui et lui modelaient le visage d'une main rude. Sa crainte de la mort, qui fut réelle et dont il ne se cachait guère, était surtout faite de l'horreur que lui inspirait la dissolution de l'être humain. Jamais il n'était entré à la Morgue ; la vue d'un malade lui était plastiquement désagréable, les cheveux blancs lui semblaient un commencement de

décomposition; tout ce qui lui rappelait que « la poudre retourne à la poudre » lui causait une impression désagréable.

La guerre, la révolution du 4 septembre, la Commune ont porté à Théophile Gautier un coup dont il a toujours souffert; il a traîné, ou plutôt il s'est traîné jusqu'à la tombe, languissant, enveloppé d'ombre, parlant peu et n'ayant plus guère que des regrets. Un billet, qu'il m'écrivit cinq ou six mois avant sa mort pour me charger d'une mission confidentielle, se terminait par ces mots : *Delenda spes*. Les chagrins, l'incertitude du lendemain, l'absence de halte dans sa vie laborieuse le poignaient et lui causaient plus d'angoisses qu'il ne convenait à sa sérénité voulue d'en laisser paraître. L'anémie s'en empara; il devint faible; physiologiquement tout indique qu'il eut pendant son sommeil un choc congestif dont il ne s'aperçut pas, mais dont les effets ne furent que trop réels. Il fut frappé de paralysie partielle; certains mots ne lui revenaient pas en mémoire; il les cherchait et ne les trouvait plus. La poitrine commença à mal fonctionner, le cœur, trop gras, se soulevait avec peine; une phtisie rénale, — la maladie des moribonds, — se déclara et, le 23 octobre 1872, le pauvre Théo s'endormit pour ne plus s'éveiller.

Je voyageais loin de la France en ce moment; c'est dans une gare de chemin de fer, en achetant un journal étranger, que j'appris la mort du poète que j'aimais et avec lequel j'avais vécu jadis dans une étroite intimité. Ma douleur fut d'autant plus vive que j'en fus inopinément saisi et que rien ne m'avait préparé à une fin que la force colossale de Gautier ne faisait point présager. Les souvenirs affluèrent en moi; je revis le petit hôtel de la rue Lord-Byron, où je l'avais rencontré pour la première fois, et l'appartement de la rue Rougemont, où

l'état-major de la garde nationale le fit arrêter, et l'appartement de la rue Grange-Batelière, où les violonistes hongrois venaient jouer des marches héroïques, et la maison de Neuilly, la dernière étape que la Commune ne respecta guère et où il devait mourir. Je me rappelai nos promenades à Genève en regardant les eaux bleues du lac, et les longues causeries sur le boulevard en revenant du théâtre, et nos bavardages, et nos projets, et nos amitiés communes, et nos discussions esthétiques. Je trouvai qu'il est dur de ne plus se retourner sur sa route sans y voir la profusion des croix funèbres qui marquent la place où dorment ceux dont on a été le compagnon; je pensai qu'il est lamentable de vieillir à travers des regrets et que ceux qui sont délivrés ne sont pas à plaindre.

Elle est permanente et active cette délivrance qui enlève l'homme à la terre, tout en le laissant dans le cœur de ses amis; c'est là qu'est le véritable cimetière et nous finissons par n'être plus que des nécropoles où nous nous entretenons avec ceux que l'on n'aperçoit plus. Les morts s'y pressent, mais il y a toujours de la place; le souvenir est hospitalier, il ne repousse personne. Il n'y a pas de fosse commune, chacun a sa tombe particulière, les chers morts en sortent souvent, ils secouent leur linceul et nous parlent.

Qui es-tu, toi qui m'appelles? — C'est toi, pauvre petit; as-tu peur que je ne t'oublie, toi le fils de mon vieux camarade, toi Henri-Charles Read, qui es parti sur l'aile de ta dix-huitième année? Te souviens-tu, quand tu vins passer trois semaines auprès de moi à la campagne, comme tu avais de beaux airs étonnés et de grand éclats de rire aux histoires que je te racontais? Comme tu étais jeune, déjà réfléchi, regardant avec admiration les arbres verts qui ondulent sur la montagne, t'éprenant de tout et aspi-

rant la vie avec une ardeur contenue! On eût dit que la pudeur de la mort t'avait déjà touché. Ta pâleur et la dilatation de tes pupilles m'inquiétaient, mais toute prévision sinistre s'envolait quand je te regardais vivre. Comme tu étais doux et comme ta naïveté était sincère! Tu avais des curiosités qui te tenaient en éveil, et tout ce que tu aurais bien voulu savoir se formulait en vers que tu n'osais montrer, parce que tu avais défiance de toi-même, et tu te défiais de toi parce que tu avais une valeur sérieuse.

Te rappelles-tu que tu m'accompagnais à la chasse, que tu étais l'ami de Galba et de Falco? Te rappelles-tu que je t'ai fait tirer ton premier coup de fusil et que je ne l'ai pas reçu, — ce qui t'a étonné, et moi aussi? Tu courais dans les hautes herbes avec la rapidité de ton adolescence; quand le soleil descendait à l'horizon et que la fumée des chaumières montait vers le ciel, tu me récitais les vers de Virgile. Dans ce souvenir des lettres immortelles qui s'élevait en toi, semblable au parfum des fleurs nouvellement cueillies, ne m'as-tu pas dit : *Et si fata aspera rumpas*? c'est de toi que tu parlais. Tu es venu et tu t'en es allé. Tu es resté juste le temps de faire quelques vers, comme ces oiseaux de passage que l'on entend dans une matinée du mois de mai, dont le chant nous émeut, qui partent et que jamais l'on ne revoit. Quand ton âme charmante s'est envolée vers les hauteurs, quand tu as quitté la maison où, depuis ton départ, chacun est resté orphelin, ceux qui t'adoraient ont rassemblé les objets que tes mains avaient touchés pour en faire des reliques; ils ont découvert les papiers que tu cachais avec soin et ils ont vu que leur fils, que leur frère, était un poète. Le savais-tu, cher enfant? savais-tu que dans ce petit volume de poésies posthumes il y a des pièces exquises et que l'une d'elles doit être citée, car

elle exprime avec force les sentiments confus dont les jeunes cœurs sont tourmentés :

Je crois que Dieu, quand je suis né,
Pour moi n'a pas fait de dépense
Et que le cœur qu'il m'a donné
Était bien vieux dès mon enfance.

Par économie il logea
Dans ma juvénile poitrine,
Un cœur ayant servi déjà,
Un cœur flétri, tout en ruine.

Il a subi mille combats,
Il est couvert de meurtrissures,
Et cependant je ne sais pas
D'où lui viennent tant de blessures.

Il a les souvenirs lointains
De cent passions que j'ignore,
Flammes mortes, rêves éteints,
Soleils disparus dès l'aurore.

Il brûle de feux dévorants
Pour de superbes inconnues,
Et sent les parfums délirants
D'amours que je n'ai jamais eues!

O le plus terrible tourment,
Mal sans pareil, douleur suprême!
Sort sinistre! aimer follement,
Et ne pas savoir ce qu'on aime[1].

L'enfant qui a fait de tels vers, à l'âge de dix-sept ans, était un poète. Ernest Renan a écrit : « La nature est d'une insensibilité absolue, d'une immoralité transcendante. » Oui, et cette immoralité s'étale dans toute son horreur lorsque l'on voit disparaître des créatures à peine

1. Henri-Charles Read, *Poésies posthumes*, 1874-1876. Paris A. Lemerre, 1879.

écloses à la vie et si particulièrement douées. On reste confondu et indigné de comprendre qu'une défaillance de la matière suffit à détruire les facultés les plus belles et anéantit des espérances qui déjà devenaient des réalités. Les lettrés peuvent pleurer la mort de Charles Read : il eût été un des leurs et non l'un des moins vaillants.

J'avais envoyé ce petit volume posthume à Flaubert, qui m'avait écrit : « Si les conscrits partent les premiers, la place va donc rester vide, car les capitaines vieillissent et ne vont pas tarder à plier bagage. » Il ne croyait pas si bien dire et ne se doutait guère que son heure était marquée. Pour lui, comme pour tant d'autres, tout s'était rembruni depuis la guerre. L'ennui le dévorait; de plus en plus le labeur devenait difficile; rien ne le contentait plus, il s'épuisait en ratures : il me l'avait dit et rien n'était plus vrai. En septembre 1871, il m'écrivait : « Le travail auquel je me livre, outre qu'il est fort difficile en soi, me donne de telles *saouleurs*, que j'ai perpétuellement comme un sanglot dans la gorge; sans compter les maux de tête, qui ne me quittent plus. J'ai peur de tourner à l'hypocondriaque. Quand je sors de mon cabinet, c'est pour manger avec ma mère, qui n'entend plus du tout et qui ne s'intéresse absolument qu'à sa santé; voilà l'aimable existence que je mène. »

Son existence était dure, en effet, et il la rendait plus pénible encore par son mode de vivre. Sa claustration était complète et le seul exercice qu'il faisait était de descendre à la salle à manger et d'en remonter. Dans son cabinet, où brûlait un feu énorme dès que la température se refroidissait, vêtu d'immenses pantalons retenus par une mince cordelette en soie et d'un peignoir toujours ouvert, il restait incliné sur sa table, maugréant contre les substantifs rebelles, contre les répétitions de mots, contre les assonances, jetant sa plume de colère, s'éten-

dant sur son divan, y dormant une demi-heure, se relevant, fumant pendant cinq minutes, reprenant sa phrase interrompue, tirant machinalement sa longue moustache et se désespérant de la difficulté d'un art qu'il eût voulu pousser au delà de la perfection. La journée, la soirée, une partie de la nuit s'écoulaient ainsi dans une irritation perpétuelle; vers trois heures, quatre heures du matin, il ouvrait sa fenêtre pendant quelques instants, regardait couler la Seine, aspirait une bouffée d'air et s'en allait au lit, où son sommeil agité ne le reposait guère. Son travail l'y poursuivait. Dans ses rêves il dictait, il criait des phrases et se réveillait avec des battements de cœur. Le lendemain il recommençait, et toujours ainsi; il s'épuisait; il a fallu sa vigueur pour résister à cette existence sans repos; c'est celle que nous menions quand nous étions jeunes et que nous étions réunis à Croisset ou à Rouen, c'est celle qu'il a menée jusqu'à la fin de sa vie et à laquelle j'ai renoncé depuis longtemps. La nuit, le travail s'emporte de lui-même et devient fiévreux; le cerveau a besoin d'être clarifié par la lumière du jour.

Flaubert, qui se plaignait des infirmités de sa mère, n'allait pas tarder à regretter de n'avoir plus à les soulager. Le 6 avril 1872, il m'écrivit : « Ma mère vient de mourir. Depuis lundi dernier je n'ai pas fermé l'œil. Je suis brisé. Comme j'ai pensé à toi et à tout le passé cette semaine! Je t'embrasse, mon cher Maxime, mon vieux compagnon. » Gustave adorait sa mère, ne la quittait pas, vivait près d'elle et pour elle. Ce qu'il avait considéré comme un devoir après la mort de son père, était devenu un besoin impérieux; il se sentait inquiet, presque malheureux loin d'elle; seul je sais les sacrifices qu'il lui a faits et qu'il n'a jamais regrettés. Ce géant impétueux, impérieux, bondissant à la moindre contradiction, fut le

fils le plus respectueux, le plus doux, le plus attentif qu'une mère ait pu rêver. Il se révoltait parfois, dans notre intimité, de ce qu'il appelait sa servitude; lorsque cette servitude lui manqua, il ne se consola pas de l'avoir perdue. Il écrivait à un de nos amis : « Ma vie est complètement bouleversée; il va falloir m'en refaire une autre, et c'est dur à cinquante ans. » Du reste, le sentiment de la famille était très développé chez lui; il y trouva la ruine.

A partir de ce moment, son existence flotta; le point central qui toujours l'avait retenu lui faisait défaut; sa solitude devint plus profonde, — il disait : « plus âpre »; il ne quittait guère Croisset que pour deux ou trois mois qu'il passait à Paris, se lamentant des visites qu'il était obligé de faire ou de recevoir et venant souvent me voir le lundi, dans la journée, afin de « vider son sac » comme il disait, c'est-à-dire se plaindre des sornettes qu'il avait été forcé d'entendre et qui l'exaspéraient d'autant plus qu'il les supportait sans y répondre. Il se hâtait de retourner à la campagne et d'y chercher le repos; il y trouvait l'ennui et les rêveries qui le reprenaient. Il m'écrivait : « Ah! pauvre cher ami, si tu savais comme dans ma solitude je pense au vieux temps et par conséquent à toi! l'océan des souvenirs me submerge, je m'y noie. » A une femme de ses amies il disait dans une lettre : « Ma vie est d'une platitude continue. Je ne vois personne et je m'en trouve bien, étant devenu complètement insociable. Je converse avec mon chien et tous les jours je tire ma coupe dans la rivière; telles sont mes distractions. » Il avait publié la *Tentation de saint Antoine*, troisième manière : long dialogue à la fois lyrique et savant qui, disait-il, « devait être si rapide qu'il produirait l'effet d'une vision ».

Depuis longtemps, depuis les jours de sa vingtième

année, le théâtre le tentait; il voulait parler directement à la foule par l'intermédiaire des acteurs et être témoin des émotions qu'il pouvait soulever. Il fit une pièce en trois actes : *le Candidat*, mœurs modernes, mœurs électorales, effet de comique cherché dans des situations à la fois analogues et contradictoires. J'étais au Vaudeville pendant la première réprésentation; le cœur me battait haut, car j'avais vu la répétition générale et je n'étais pas rassuré. Le premier acte fut bien accueilli; le nom de l'auteur était connu, ce que l'on savait de son talent, de son caractère, de sa bonté, disposait favorablement le public. Le second acte eut des oscillations inquiétantes; au troisième acte, tout s'écroula. Flaubert avait transporté une étude psychologique faite de nuances et de détails sur le théâtre, où les situations les plus grosses doivent être grossies encore pour être comprises. L'échec fut complet. Je doutais beaucoup qu'il n'augmentât l'amertume où Flaubert plongeait souvent jusqu'au cœur; je m'étais trompé : il supporta vaillamment sa déconvenue. Il dînait chez moi avec quelques amis le jour de la seconde représentation; il fut d'une gaieté un peu forcée, mais de bon aloi, et quand, pour pallier sa défaite, on lui disait : « La pièce se relèvera d'elle-même et aura du du succès, » il répondit : « La pièce sera outrageusement sifflée ce soir, je la retirerai et elle ne paraîtra plus sur l'affiche. » Il le fit comme il l'avait dit, et le lendemain *le Candidat* n'était plus au répertoire[1].

Cette comédie qu'il avait faite avec une rapidité extraordinaire pour lui, — en moins de six semaines, — avait été une sorte de distraction à un travail qui l'occupait depuis longtemps déjà et auquel il se reprit avec ardeur.

1. *Le Candidat*, comédie en 4 actes, par Gustave Flaubert, représentée sur le théâtre du Vaudeville les 11, 12, 13 et 14 mars 1874 Paris, Ed. Charpentier, 1874.

Il mettait à exécution un ancien projet de sa jeunesse et il écrivait cette histoire de deux commis dont il m'avait déjà parlé en 1843. Je la rappelle en un mot. Deux expéditionnaires héritent d'une petite fortune, réalisent leur rêve qui était de vivre ensemble à la campagne, et finissent par s'ennuyer tellement de leur oisiveté, qu'ils ne trouvent pas d'autres moyens de se distraire que de copier à tort et à travers tout ce qui leur tombe sous la main. C'était un sujet de nouvelle; mais dans sa longue gestation ce sujet s'était développé dans des proportions démesurées, ajoutant chaque jour quelque nouvel épisode au projet primitif. Flaubert se résolut à écrire un livre qui, dans sa pensée, eût été l'encyclopédie de la bêtise humaine. Lorsque je lui disais : « Je ne vois pas nettement ce que tu veux faire, » il me répondait : « Je veux produire une telle impression de lassitude et d'ennui, qu'en lisant ce livre on puisse croire qu'il a été fait par un crétin. » Singulière ambition, qui était sincère. Il se mit à l'œuvre et éprouva lui-même un ennui si tenace à raconter les actes des deux imbéciles dont il s'était constitué l'historien, qu'il ne put continuer et abandonna son travail.

Comme un homme qui prend un bain parce qu'il s'est laissé choir dans la poussière, il se rejeta vers les expansions lyriques, où il trouvait à déployer ses facultés, et il écrivit *Hérodias*, puis *Saint-Julien l'Hospitalier* et enfin *Un Cœur simple*, où il put ressaisir en partie la force analytique qui avait assuré le succès de *Madame Bovary*. Le volume des *Trois Contes* est une des œuvres excellentes de Flaubert. Là il se possède, se répand à sa guise et donne à ce qu'il appelait familièrement ses « gueulades » toute l'ampleur qu'elles pouvaient comporter. Il y avait longtemps que ces trois histoires hantaient sa cervelle. *Saint-Julien l'Hospitalier* a été conçu à la vue d'un vitrail

d'église normande; *Hérodias* a été inspiré par les sculptures d'un des portails latéraux de la cathédrale de Rouen, et le *Cœur simple* est le développement d'un récit qu'il a entendu à Honfleur.

A propos de ce livre, il se produisit chez Flaubert un phénomène qui m'inquiéta, car c'était l'indice d'un trouble singulier. Le volume fut publié au mois d'avril 1877; le succès s'accusait d'une façon sérieuse, lorsque survint l'incident politique du 16 mai, qui accapara l'attention publique. Les destinées de la France pesaient plus sur l'opinion qu'un trio de nouvelles. Flaubert en fut outré; il m'écrivit : « La guerre de 1870 a tué *l'Éducation sentimentale*, et voilà un coup d'État intérieur qui paralyse les *Trois Contes*; c'est vraiment pousser loin la haine de la littérature. » Cette pensée ne persista pas en lui, mais elle traversa son esprit et il crut, pendant un instant, que le monde politique voulait étouffer toute manifestation littéraire, eût-elle pour objet la légende de deux saints et l'histoire d'une servante. Quand un fait politique pouvait nuire à un roman ou à une œuvre dramatique, il disait avec une colère qui n'avait rien de joué : « Ils ne savent qu'imaginer pour nous tourmenter; ils ne seront heureux que lorsqu'il n'y aura plus ni écrivains, ni dramaturges, ni livres, ni théâtre. » Ceci était dit de bonne foi et prouve à quel degré il était imprégné de littérature; hors des lettres, il ne regardait, il n'apercevait rien.

Délassé par ce travail incident, ayant versé son trop-plein de lyrisme, il se remit à écrire l'histoire de ses deux bonshommes, ainsi qu'il disait. La besogne n'avançait guère; il voulait ridiculiser non seulement ses personnages, mais les connaissances qu'ils cherchent à acquérir; or ces connaissances, Flaubert n'en avait que des notions imparfaites et il lui fallait les étudier, ne fût-ce que sommairement, afin d'en pouvoir parler. Il se mit

donc à lire toute sorte de livres d'agriculture, de botanique, de géologie, d'économie politique, de magnétisme, d'éducation, qu'il feuilletait fiévreusement et dans lesquels il récoltait les opinions et même les phrases qui lui semblaient les plus bêtes. Il m'écrivait : « Envoie-moi tout ce que tu as dans ta bibliothèque sur l'enseignement primaire; découvre-moi un bouquin de physiologie imbécile; où pourrai-je trouver *le Naturaliste du premier âge*? as-tu l'ouvrage du baron Dupotet et quelque chose sur le spiritisme? J'ai vu chez toi autrefois un petit volume : *la Fin du monde par la science*, expédie-le-moi; — enfin, mets en fiacre avec ton domestique tous les livres idiots que tu possèdes et fais-les apporter chez moi : n'oublie pas la *Luciniade* du docteur Sacombe, dont nous avons tant ri avec ce pauvre Bouilhet. » Je lui envoyais vingt ou trente volumes à la fois; huit jours après, il en avait extrait les notes dont il avait besoin pour mener son *Bouvard* et son *Pécuchet* à travers les tentatives les plus saugrenues.

Ce roman l'occupait exclusivement; il disait : « Ça, ce sera le livre des vengeances! » Vengeance de quoi? Je ne l'ai jamais deviné et ses explications à ce sujet ont toujours été confuses. Je connais la vie de Flaubert comme je connais la mienne, et il m'est impossible d'y découvrir un fait, un incident dont il ait pu avoir à se venger. Il a été célèbre du jour au lendemain, et ce n'était que justice; il a été l'enfant gâté dans plus d'une intimité; il a eu des amis dévoués et des amitiés de femmes qui étaient enviables. Vengeance de quoi? J'y reviens sans pouvoir me répondre; de la bêtise humaine sans doute, qui l'offusquait et qui le faisait rugir de fureur quand elle ne le faisait pâmer de rire. Ce livre, que la mort ne lui a pas laissé le temps d'achever et qui a été publié sous le titre de *Bouvard et Pécuchet*, n'a qu'un volume. Dans la pensée

de Flaubert, il devait en avoir deux. Ce tome second, il l'avait commencé, car au mois de mars 1878 il m'écrivait : « J'entame mon huitième chapitre; après celui-là, encore deux, et puis le second volume, qui *est fort avancé.* » Or ce second volume était probablement ce qu'il appelait le livre des vengeances.

Ses deux commis, lorsqu'ils ont pris le parti de se remettre à copier, veulent copier avec intelligence, « pour eux-mêmes », pour s'instruire, et non plus à l'état de machines qu'ils étaient autrefois. Ils font un recueil de « grandes pensées »; ils lisent tous les ouvrages modernes, œuvres de science, de poésie, d'imagination ou d'histoire, en font des extraits, c'est-à-dire, entraînés par leur médiocrité naturelle, y recueillent le plus grand nombre de bêtises et d'erreurs possible. Toutes les fois que, dans ses lectures ou dans ses souvenirs, Flaubert découvrait un vers baroque, une phrase mal faite, une idée sotte, une bourde en un mot, il la notait et disait : « Ça, c'est pour mes deux bonshommes. » Le second volume n'était fait que de citations empruntées aux lieux communs, aux phrases toutes faites, qu'il avait récoltés dans la littérature de nos jours. Il n'avait ménagé personne; les plus grands noms eussent figuré dans ce panthéon du prudhomisme; ses amis n'avaient point été épargnés; il m'avait dit : « J'ai une quinzaine de phrases de toi qui sont d'une belle niaiserie; » — ce n'est pas beaucoup. Si l'on a retrouvé le manuscrit de ce second volume, réunion des pièces justificatives expliquant le premier, on ne l'a pas publié, et j'estime que l'on a sagement agi.

C'est pendant qu'il écrivait *Bouvard et Pécuchet* que se produisit un épisode qui assombrit les dernières années de son existence et les lui rendit insupportables. On peut juger de son état moral par ce fragment d'une lettre datée

du 15 août 1878 : « Il fallait que mon fourreau fût robuste, car le sort a cruellement ébréché la lame. Comment, depuis deux ans surtout, ne suis-je pas crevé de rage et de chagrin? Voilà ce qui me surpasse moi-même. Eh bien non! je me porte comme un chêne et je travaille comme un bœuf! » Sa mère, en mourant, lui avait laissé, non pas de la fortune, comme on l'a dit, mais une aisance suffisante et qui lui enlevait toute inquiétude pour l'avenir; en outre, il était stipulé qu'il aurait toujours le droit d'habiter la maison de Croisset, qui était léguée à un autre héritier. Sa situation matérielle était donc assurée dans des conditions convenables et dont il se montra satisfait. Il savait qu'avec son mode de travailler, qui l'entraînait à dépenser quatre ou cinq ans à la confection d'un volume, ce n'est pas de ses livres qu'il pourrait jamais retirer de quoi vivre. Cela ne l'empêcha pas de se ruiner avec une étourderie généreuse que nulle intervention, nul conseil, nulle supplication ne put arrêter. Ce terrible ennemi des bourgeois, qui avait passé sa vie à se moquer des préjugés d'autrui, avait toutes les vertus bourgeoises, et, pour leur obéir, il aliéna la sécurité de sa vieillesse.

Sa vie devint difficile; il me disait : « J'hésite souvent à prendre une voiture. » Il connut la gêne, et dans un lointain qui se rapprochait rapidement, il vit apparaître la pauvreté. Il en eut peur. Sa préoccupation était visible, il ne réussissait pas à la dissimuler; ses amis s'en aperçurent, en cherchèrent la cause et ne tardèrent pas à la découvrir, car il n'y avait pas un habitant de Rouen qui ne la connût. C'est alors que l'on essaya de lui faire donner une place dans quelque musée ou dans quelque bibliothèque. Il comptait parmi les députés des camarades qui lui étaient dévoués. A ce moment, Silvestre de Sacy, qui était conservateur de la bibliothèque Maza-

rine, mourut. C'était une vacance; on voulut en pourvoir Flaubert. Il fut averti des démarches que l'on faisait en sa faveur; il ne s'y opposa ni ne les appuya. Il resta neutre. Des droits acquis lui barraient la route; le poste de conservateur était réservé; on lui offrit celui de bibliothécaire : il refusa.

Le combat qu'il se livra à lui-même fut très dur; j'en suis la trace dans une correspondance échangée avec l'un des hommes que cette question intéressait le plus. Le 1er mars 1879, il écrit : « Je ne veux pas d'une aumône pareille, que je ne mérite pas d'ailleurs. Ceux qui m'ont ruiné (il les nomme) ont le devoir de me nourrir, et non pas le gouvernement. Stupide, oui; intéressant, non. Je suis si énervé que je n'espère plus qu'une chose : la peste russe. Ah! si elle pouvait venir et m'emporter! » Trois mois après, il écrivait à la même personne : « C'est fait, j'ai cédé. Mon intraitable orgueil avait résisté jusqu'ici; mais hélas! je suis à la veille de crever de faim ou à peu près. Donc j'accepte la place en question : 3 000 francs par an, la promesse de ne me faire servir à quoi que ce soit, car vous comprenez que le séjour forcé de Paris me rendrait plus pauvre encore qu'auparavant. » Il eut donc une fonction hors cadre à la bibliothèque Mazarine, où il ne parut jamais. Dans cette circonstance, en venant délicatement au secours d'un écrivain auquel on doit des chefs-d'œuvre, M. Jules Ferry, ministre de l'instruction publique, a pris une initiative qui lui fait le plus grand honneur et dont les lettrés lui ont été reconnaissants[1].

Flaubert ne devait pas jouir longtemps de la maigre sinécure qui lui avait été accordée. Trop de secousses morales, trop d'angoisses l'avaient agité. Il avait cinquante-

1. L'arrêté ministériel est du 27 mai 1879.

huit ans passés; l'âge l'avait alourdi; il avait beau redoubler de travail, il ne s'échappait pas à lui-même et s'affaissait sous l'ennui. Sa solitude le fatiguait; loin de redouter les visites, comme autrefois, il les sollicitait, et ses amis de Rouen prenaient souvent le chemin de Croisset. Aux inquiétudes qui l'avaient assailli s'ajoutèrent des déceptions profondes. Un incident, bien futile en apparence, — il s'agissait d'un cigare, — éclaira des obscurités qu'il s'était toujours refusé à pénétrer. Il écrivit alors une longue lettre qui a les allures d'un réquisitoire, et il y versa toute l'amertume dont il était abreuvé[1].

Les tourments dont il était harcelé avaient rendu une intensité redoutable à la maladie de sa jeunesse. Les crises étaient devenues fréquentes, et elles se produisaient à un âge où trop souvent elles sont suivies de congestion. Il travaillait néanmoins; ce fort ouvrier devait jusqu'à la dernière heure manier l'outil qu'il adorait. Son livre n'était pas terminé, mais, comme il disait, « il y voyait clair », c'est-à-dire que les dernières pages à écrire étaient préparées dans son esprit et ne l'inquiétaient plus. Il se disposait à venir passer deux mois à Paris et se promettait de faire de longues séances à la Bibliothèque nationale auprès de Chéron, actuellement mort, qui était le plus savant et le plus complaisant bibliophile dont on pût réclamer les services. Ses malles étaient faites; le manuscrit de *Bouvard et Pécuchet*, les notes destinées au dernier chapitre étaient réunis pour le voyage.

Le samedi 8 mai 1880, dans la matinée, il eut une crise nerveuse qu'il tenta de conjurer en aspirant de l'éther. Lorsqu'il revint à lui, la vision jaune, ce qu'il appelait la

1. Cette lettre, qui est une sorte de mémoire avec pièces à l'appui, ne doit être rendue publique que dans certaines circonstances que Gustave Flaubert a déterminées lui-même.

vision d'or, persista. La tête était troublée, un flot de sang envahit la face. Presque à tâtons il se dirigea vers son divan et se coucha sur le dos. Des rumeurs bruissaient dans sa poitrine. Il soufflait avec force et essayait de parler. Au milieu des ténèbres qui l'enveloppaient, il comprit sans doute que sa minute suprême allait sonner; il appela deux fois son médecin, son ami : « Hallot! Hallot! » La bouche eut une convulsion, il tourna la tête et mourut[1].

Lorsque l'on apprit, brutalement, par une dépêche insérée dans les journaux, que Gustave Flaubert, l'auteur des *Trois Contes*, de *Salammbô*, de *Madame Bovary*, avait été subitement terrassé, le monde des lettres s'émut et poussa un cri de douleur. Lui qui avait été tant critiqué, tant discuté, lui contre lequel les avocats impériaux avaient lancé de si belles périodes, lui dont la célébrité instantanée avait offusqué tant d'impuissants, devint un grand homme dès qu'il fut mort. Nulle protestation : le concert fut unanime. Enfin l'on reconnaissait qu'il était un écrivain de premier ordre, un styliste incomparable, un chef d'école, un maître : je le savais depuis trente ans. Dans l'interprétation des sentiments humains, il a donné une note nouvelle qui vibre avec une puissance extraordinaire. Tout son talent était fait de conscience professionnelle. Il était homme, donc il a pu se tromper; mais j'affirme que jamais il n'a abandonné une phrase sans avoir fait le dernier effort pour la rendre parfaite. Plus il a avancé en âge, plus il a été difficile pour lui-même, moins il en a été satisfait. Malgré son orgueil, — son très légitime orgueil, — il avait des heures d'humilité où il doutait même de son talent. Jamais artiste ne fut plus convaincu, plus

1. Ce nom de Hallot a fait croire à quelques chroniqueurs que Flaubert avait parlé de l'avenue d'Eylau et pensé à Victor Hugo au moment de mourir.

fervent, plus respectueux de son œuvre. Il ne donna rien à l'improvisation, rien au hasard; tout ce qu'il a produit est le fruit d'un labeur prodigieux. Son existence fut la plus honorable que je connaisse et son talent un des plus sérieux de la littérature française. Malgré ses invectives et ses boutades contre l'existence, il aimait la vie. L'agonie lui a été épargnée; Dieu en soit loué! Il repose près de son père, de sa mère et de sa sœur, non loin de Louis Bouilhet, qu'il a tant aimé[1].

En lui l'artiste fut sans défaut; l'homme en eut; qui n'en a pas? mais ses défauts étaient de surface et en rien ne touchaient au fond même; ils étaient le résultat de sa nature à la fois exubérante et concentrée, de son tempérament exclusif, pour lequel tout effort d'action était une tâche presque douloureuse; ils étaient surtout le résultat de sa maladie nerveuse, sans la révélation de laquelle son talent, ses habitudes, son caractère restent inexplicables. Il le savait bien et me disait : « Je suis une victime de la physiologie. » S'il eût eu à parler de lui, il ne l'aurait point caché. Déifier les morts, ce n'est point les honorer, et le respect que l'on doit à leur mémoire serait de faible aloi s'il autorisait à dissimuler la vérité. La névrose dont Gustave a souffert pendant presque toute sa vie et dont il est mort n'a rien de honteux; c'est un incident pathologique comme le cancer ou la chorée; celui qui l'a subi n'en est point responsable.

A l'existence de Flaubert cette maladie a ajouté des difficultés sans nombre, contre lesquelles il a lutté, dont il a triomphé par son amour de l'art et sa volonté de bien faire. Ce combat, qui fut incessant, sera son éternel hon-

1. Peu de temps après la mort de Flaubert, la maison de Croisset a été vendue 180 000 francs. A l'endroit où il a vécu, on a établi une fabrique qui extrait l'alcool des grains avariés. De tout ce qui fut là jadis, il ne reste qu'un tulipier.

neur; ses œuvres prouvent à quel point il en sortit victorieux, et c'est grandir son mérite, le mettre en pleine lumière que de raconter contre quelles défaillances physiques, contre quelles révoltes de la matière il eut à se défendre. Sous le fardeau d'un tel mal, être l'écrivain qu'il a été dénote une force d'âme peu commune et une intelligence exceptionnelle. Sain de corps, il est diminué; malade comme il a été, il devient et reste extraordinaire. Faire à ses mânes l'injure de ne pas le montrer tel qu'il était eût été une niaiserie sentimentale dont mon affection pour lui ne pouvait se rendre coupable. Il faut plus que de l'énergie à un boiteux pour gagner le prix de la course.

J'étais malade lorsqu'il mourut et l'émotion que m'a causée sa mort n'a point hâté ma guérison. Je n'ai pu prendre place derrière son cercueil et l'accompagner jusqu'à « l'endroit où l'on dort ». Je ne le regrette pas; si j'avais marché auprès de sa dépouille, j'aurais porté toute notre jeunesse, notre vie en commun, nos illusions, nos espérances, notre inaltérable affection, et le poids eût été si lourd, que j'aurais peut-être fléchi avant d'arriver au but.

C'est fini; la dernière tombe est fermée; vieux fossoyeur, tu peux déposer ta bêche.

A tout livre il faut une conclusion; celle que j'ajouterai à ces tristes pages sera courte. On prétend que Villemain a dit : « Les lettres mènent à tout, à la condition que l'on en sorte. » Je dirai : les lettres consolent de tout, à la condition que l'on y reste, que l'on se donne à elles sans esprit de retour et qu'on les respecte absolument. Elles sont la compagne des bonnes heures et l'amie des heures douloureuses; autour de celui qui les aime, elles

forment un rempart contre les choses éphémères; elles l'enferment dans un cercle dont nulle joie n'est exclue et où les satisfactions médiocres ne réussissent pas à pénétrer.

Je ne connais pas de fonction plus belle que celle de l'écrivain indépendant et désintéressé. Si à l'amour du travail et de la vérité il joint un peu de modestie; s'il a assez étudié l'histoire des nations pour savoir que nulle défaite n'efface la gloire passée, que nul triomphe n'assure la gloire à venir; si, dédaigneux des formes transitoires de la politique, il ne regarde que vers la justice et vers la liberté; s'il n'a d'autre ambition que de faire de son mieux; si, malgré les déceptions de la vie individuelle et les amertumes de la vie collective, il a reconnu, compris, admiré la grandeur de son temps; s'il voit, au delà du tombeau, briller les clartés éternelles; s'il a cette fortune d'avoir des amis comme ceux que j'ai perdus, comme ceux qui m'entourent encore, il devra rendre grâces à la destinée, car il aura été heureux.

TABLE DES CHAPITRES

Chapitre XVI. — La *Revue de Paris* 1
— XVII. — Le décret du 17 février 29
— XVIII. — Les revenants 57
— XIX. — Les saint-simoniens 83
— XX. — Les illuminés 111
— XXI. — Morale publique et religieuse 139
— XXII. — En guerre 165
— XXIII. — Ateliers de peintres 193
— XXIV. — Les uns et les autres 219
— XXV. — *Lui et Elle* 245
— XXVI. — Intérieur de journal 271
— XXVII. — Louis de Cormenin 297
— XXVIII. — Louis Bouilhet 321
— XXIX. — Le désastre 347
— XXX. — Les dernières tombes 375

COULOMMIERS
Imprimerie Paul BRODARD.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

ÉTUDES SUR LA VIE LES ŒUVRES ET L'INFLUENCE DES PRINCIPAUX AUTEURS DE NOTRE LITTÉRATURE

Notre siècle a eu, dès son début, et léguera au siècle prochain un goût profond pour les recherches historiques. Il s'y est livré avec une ardeur, une méthode et un succès que les âges antérieurs n'avaient pas connus. L'histoire du globe et de ses habitants a été refaite en entier; la pioche de l'archéologue a rendu à la lumière les os des guerriers de Mycènes et le propre visage de Sésostris. Les ruines expliquées, les hiéroglyphes traduits ont permis de reconstituer l'existence des illustres morts, parfois de pénétrer jusque dans leur âme.

Avec une passion plus intense encore, parce qu'elle était mêlée de tendresse, notre siècle s'est appliqué à faire revivre les grands écrivains de toutes les littératures, dépositaires du génie des nations, interprètes de la pensée des peuples. Il n'a pas manqué en France d'érudits pour s'occuper de cette tâche; on a publié les œuvres et débrouillé la biographie de ces hommes fameux que nous chérissons comme des ancêtres et qui ont contribué, plus même que les princes et les capitaines, à la formation de la France moderne, pour ne pas dire du monde moderne.

Car c'est là une de nos gloires, l'œuvre de la France a été accomplie moins par les armes que par la pensée, et l'action de notre pays sur le monde a toujours été indépendante de ses triomphes militaires : on l'a vue prépondérante aux heures les plus douloureuses de l'histoire nationale. C'est pourquoi les maîtres esprits de notre littérature intéressent non seulement leurs descendants directs, mais encore une nombreuse postérité européenne éparse au delà des frontières.

Beaucoup d'ouvrages, dont toutes ces raisons justifient du reste la publication, ont donc été consacrés aux grands écrivains français. Et cependant ces génies puissants et charmants ont-ils dans le monde la place qui leur est due? Nullement, et pas même en France.

Nous sommes habitués maintenant à ce que toute chose soit aisée; on a clarifié les grammaires et les sciences comme on a simplifié les voyages ; l'impossible d'hier est devenu l'usuel d'aujourd'hui. C'est pourquoi, souvent, les anciens traités de littérature nous rebutent et les éditions complètes ne nous attirent point : ils conviennent pour les heures d'étude qui sont rares en dehors des occupations obligatoires, mais non pour les heures de repos qui sont plus fréquentes. Aussi, les œuvres des grands hommes complètes et intactes, immobiles comme des portraits de famille, vénérées, mais rarement contemplées, restent dans leur bel alignement sur les hauts rayons des bibliothèques.

On les aime et on les néglige. Ces grands hommes

semblent trop lointains, trop différents, trop savants, trop inaccessibles. L'idée de l'édition en beaucoup de volumes, des notes qui détourneront le regard, l'appareil scientifique qui les entoure, peut-être le vague souvenir du collège, de l'étude classique, du devoir juvénile, oppriment l'esprit ; et l'heure qui s'ouvrait vide s'est déjà enfuie ; et l'on s'habitue ainsi à laisser à part nos vieux auteurs, majestés muettes, sans rechercher leur conversation familière.

L'objet de la présente collection est de ramener près du foyer ces grands hommes logés dans des temples qu'on ne visite pas assez, et de rétablir entre les descendants et les ancêtres l'union d'idées et de propos qui, seule, peut assurer, malgré les changements que le temps impose, l'intègre conservation du génie national. On trouvera dans les volumes en cours de publication des renseignements précis sur la vie, l'œuvre et l'influence de chacun des écrivains qui ont marqué dans la littérature universelle ou qui représentent un côté original de l'esprit français. Les livres sont courts, le prix en est faible ; ils sont ainsi à la portée de tous. Ils sont conformes, pour le format, le papier et l'impression, au spécimen que le lecteur a sous les yeux. Ils donnent, sur les points douteux, le dernier état de la science, et par là ils peuvent être utiles même aux spécialistes. Enfin une reproduction exacte d'un portrait authentique permet aux lecteurs de faire, en quelque manière, la connaissance physique de nos grands écrivains.

En somme, rappeler leur rôle, aujourd'hui mieux

connu grâce aux recherches de l'érudition, fortifier leur action sur le temps présent, resserrer les liens et ranimer la tendresse qui nous unissent à notre passé littéraire; par la contemplation de ce passé, donner foi dans l'avenir et faire taire, s'il est possible, les dolentes voix des découragés : tel est notre objet principal. Nous croyons aussi que cette collection aura plusieurs autres avantages. Il est bon que chaque génération établisse le bilan des richesses qu'elle a trouvées dans l'héritage des ancêtres, elle apprend ainsi à en faire meilleur usage; de plus, elle se résume, se dévoile, se fait connaître elle-même par ses jugements. Utile pour la reconstitution du passé, cette collection le sera donc peut-être encore pour la connaissance du présent.

J. J. Jusserand.

THIERS, *par M. P. DE RÉMUSAT*
sénateur, membre de l'Institut.

D'ALEMBERT, *par M. JOSEPH BERTRAND*
de l'Académie française.

MADAME DE STAEL, *par M. ALBERT SOREL*
de l'Académie française.

THÉOPHILE GAUTIER, *par M. MAXIME DU CAMP*
de l'Académie française.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE,
par M. ARVÈDE BARINE.

MADAME DE LAFAYETTE,
par M. le comte D'HAUSSONVILLE
de l'Académie française.

MIRABEAU, *par M. EDMOND ROUSSE*
de l'Académie française.

RUTEBEUF, *par M. CLÉDAT*
professeur de Faculté.

STENDHAL, *par M. ÉDOUARD ROD.*

ALFRED DE VIGNY,
par M. MAURICE PALÉOLOGUE.

BOILEAU, *par M. G. LANSON.*
professeur de Faculté.

CHATEAUBRIAND, *par M. de LESCURE.*

FÉNELON, *par M. Paul JANET.*
membre de l'Institut.

SAINT-SIMON, *par M. GASTON BOISSIER*
secrétaire perpétuel de l'Académie française.

RABELAIS, *par M. RENÉ MILLET.*

J.-J. ROUSSEAU, *par M. ARTHUR CHUQUET*
professeur au Collège de France.

LESAGE, *par M. EUGÈNE LINTILHAC.*

VAUVENARGUES, *par M. MAURICE PALÉOLOGUE.*

DESCARTES, *par M. ALFRED FOUILLÉE*
membre de l'Institut.

VICTOR HUGO, *par M. LÉOPOLD MABILLEAU*
professeur de Faculté.

ALFRED DE MUSSET, *par M. ARVÈDE BARINE.*

JOSEPH DE MAISTRE, *par M. GEORGE COGORDAN.*

FROISSART, *par Mme MARY DARMESTETER.*

DIDEROT, *par M. JOSEPH REINACH.*

GUIZOT, *par M. A. BARDOUX*
membre de l'Institut.

MONTAIGNE, *par M. PAUL STAPFER*
professeur de Faculté.

LA ROCHEFOUCAULD, *par M. J. BOURDEAU.*

LACORDAIRE, *par M. le comte D'HAUSSONVILLE*
de l'Académie française.

ROYER-COLLARD, *par M. E. SPULLER.*

LA FONTAINE *par M. G. LAFENESTRE*
membre de l'Institut.

MALHERBE, *par M. le duc DE BROGLIE*
de l'Académie française.

BEAUMARCHAIS, *par M. ANDRÉ HALLAYS.*

MARIVAUX, *par M. GASTON DESCHAMPS.*

RACINE, *par M. GUSTAVE LARROUMET*
membre de l'Institut.

MÉRIMÉE, *par M. AUGUSTIN FILON.*

CORNEILLE, *par M. G. LANSON*
professeur de Faculté.

FLAUBERT, *par M. ÉMILE FAGUET*
de l'Académie française.

BOSSUET, *par M. ALFRED RÉBELLIAU.*

PASCAL, *par M. ÉMILE BOUTROUX*
membre de l'Institut.

FRANÇOIS VILLON, *par M. GASTON PARIS*
de l'Académie française.

ALEXANDRE DUMAS père,
par M. HIPPOLYTE PARIGOT.

ANDRÉ CHÉNIER, *par M. ÉMILE FAGUET*
de l'Académie française.

LA BRUYÈRE, *par M. MORILLOT*
professeur de Faculté.

FONTENELLE, *par M. DE LABORDE-MILAA.*

CALVIN, *par M. A. BOSSERT*
inspecteur général honoraire.

(Divers autres volumes sont en préparation.)

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — P5-1906.

BIBLIOTHÈQUE VARIÉE, FORMAT IN-16

ROMANS, NOUVELLES ET OUVRAGES DIVERS

PREMIÈRE SÉRIE, A 3 FR. 50 LE VOLUME BROCHÉ

ABOUT (Ed.) : *Madelon*. 1 vol.
— *Le roman d'un brave homme*. 1 vol.

CHERBULIEZ (V.), de l'Académie française :
— *Le comte Kostia*. 1 vol.
— *Le grand œuvre*. 1 vol.
— *Le fiancé de Mlle Saint-Maur*. 1 vol.
— *Samuel Brohl et Cie*. 1 vol.
— *L'idée de Jean Têterol*. 1 vol.
— *Amours fragiles*. 1 vol.
— *Le secret du précepteur*. 1 vol.
— *Jacquine Vanesse*. 1 vol.

DAUDET (Ernest) : *Le roman d'un conventionnel*, Hérault de Séchelles et les dames de Bellegarde. 1 vol.

FERRY (G.) : *Le coureur des bois*. 2 vol.
— *Costal l'Indien*. 1 vol.

GEBHART (Emile), de l'Académie française : *D'Ulysse à Panurge*, contes héroï-comiques. 1 vol.
— *Conteurs florentins du moyen âge*. 1 vol.

LYNCH (Miss Hannah) : *Très véridique histoire d'une petite fille*, trad. de l'anglais. 1 vol.

RUINAT DE GOURNIER : *Amour de philosophe*, Bernardin de Saint-Pierre et Félicité Didot. 1 vol.

SAINTINE (X.) : *Picciola*. 1 vol.

VERCONSIN : *Saynètes et comédies*. 2 vol.

DEUXIÈME SÉRIE, A 3 FR. LE VOLUME BROCHÉ

ERCKMANN-CHATRIAN : *L'ami Fritz*. 1 vol.

MEUNIER (G.) : *L'Œuvre de Cherbuliez*. Extraits choisis. 1 vol.

ROBERTET (G.) : *L'œuvre de Lamartine*. Extraits choisis. 1 vol.

ROSTAND (E.), de l'Académie française : *Les sentiers unis*, poésies.

TROISIÈME SÉRIE, A 2 FR. LE VOLUME BROCHÉ

ABOUT (Ed.) : *Germaine*. 1 vol.
— *Le roi des montagnes*. 1 vol.
— *L'homme à l'oreille cassée*. 1 vol.

ABOUT (Ed.) (suite) : *Maître Pierre*. 1 vol.

GERARD (J.) : *Le tueur de lions*. 1 vol.

QUATRIÈME SÉRIE, A 1 FR. LE VOLUME BROCHÉ

ABOUT (Ed.) : *Alsace*. 1 vol,
— *Les mariages de province*. 1 vol.
— *La vieille roche*, 3 vol. :
  Le mari imprévu. 1 vol.
  Les vacances de la comtesse. 1 vol.
  Le marquis de Lanrose. 1 vol.
— *L'infâme*. 1 vol.
— *Le Fellah*. 1 vol.
— *Tolla*. 1 vol.
— *Le turco*. 1 vol.
— *Les mariages de Paris*. 1 vol.
— *Trente et quarante*. — *Sans dot*. — *Les parents de Bernard*. 1 vol.

BARNUM (P.-T.) : *Les Millions de Barnum*, amuseur des peuples, autobiographie, par J. Soudan. 1 vol.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE : *Paul et Virginie*. 1 vol.

BERTHET (É.) : *Les houilleurs de Polignies*. 1 vol.

CHERBULIEZ (V.), de l'Académie française :
— *Prosper Randoce*. 1 vol.
— *Paule Méré*. 1 vol.
— *Le roman d'une honnête femme*. 1 vol.
— *L'aventure de Ladislas Bolski*. 1 vol.
— *La bête*. 1 vol.
— *La vocation du comte Ghislain*. 1 vol.
— *Après fortune faite*. 1 vol.
— *Olivier Maugant*. 1 vol.
— *La revanche de Joseph Noirel*. 1 vol.
— *Meta Holdenis*. 1 vol.

CHERBULIEZ (V.) (suite) : *Miss Rovel*. 1 vol.
— *Noirs et Rouges*. 1 vol.
— *La ferme du Choquard*. 1 vol.
— *Une gageure*. 1 vol.
— *Profils étrangers*. 1 vol.

DU CAMP (M.), de l'Académie française. *Souvenirs littéraires*. 2 vol.

DURUY (G.). *L'Unisson*. 1 vol.
— *Victoire d'âme*. 1 vol.

ÉNAULT (L.) : *Alba*. 1 vol.
— *Christine*. 1 vol.
— *Nadéje*. 1 vol.
— *Le baptême du sang*. 2 vol.
— *L'amour et la guerre*. 2 vol.

FILON : *Contes du Centenaire*. 1 vol.
— *Amours anglais*. 1 vol.
— *Violette Mérian*. 1 vol.

HOUSSAYE (A.) : *Sculpteurs*. — *Peintres*. — *Musiciens*. 1 vol.

LAS CASES (Comte de) : *Souvenirs de l'empereur Napoléon Ier*. 1 vol.

MARCO DE SAINT-HILAIRE (E.) : *Anecdotes du temps de Napoléon Ier*. 1 vol.

PORADOWSKA (M.) : *Demoiselle Micia*. 1 v.

TOLSTOÏ : *Souvenirs*. 1 vol.

TOPFFER (R.) *Nouvelles genevoises*. 1 vol.
— *Rosa et Gertrude*. 1 vol.
— *Le presbytère*. 1 vol.
— *Réflexions et menus propos d'un peintre genevois*. 1 vol.

563-06. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 5-06-1575.